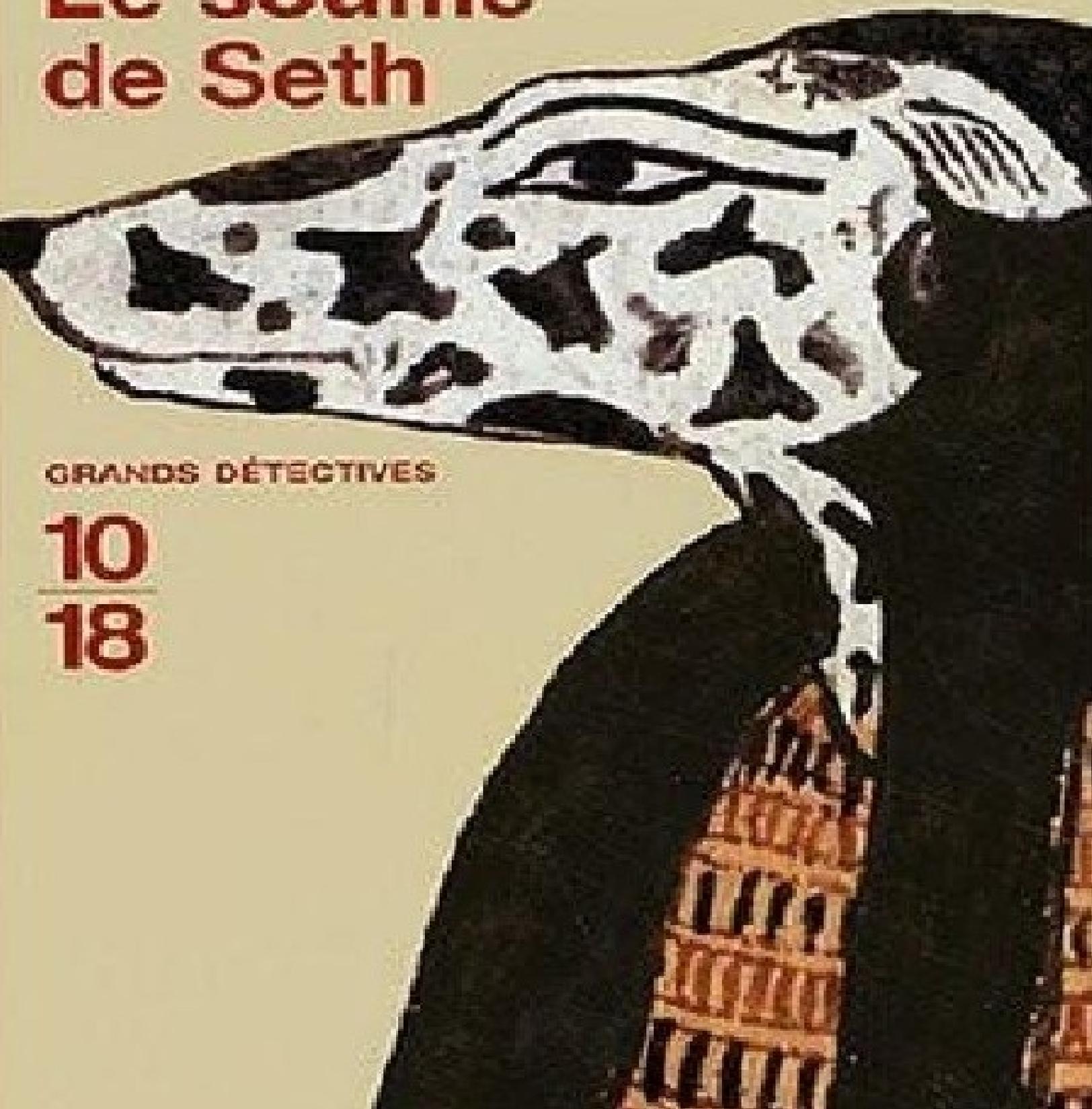


**Lauren
Haney
Le souffle
de Seth**



GRANDS DÉTECTIVES

10

18

LAUREN HANEY

LE SOUFFLE DE SETH

Titre original : A Place of Darkness

Traduit de l'américain
par Corine Derblum

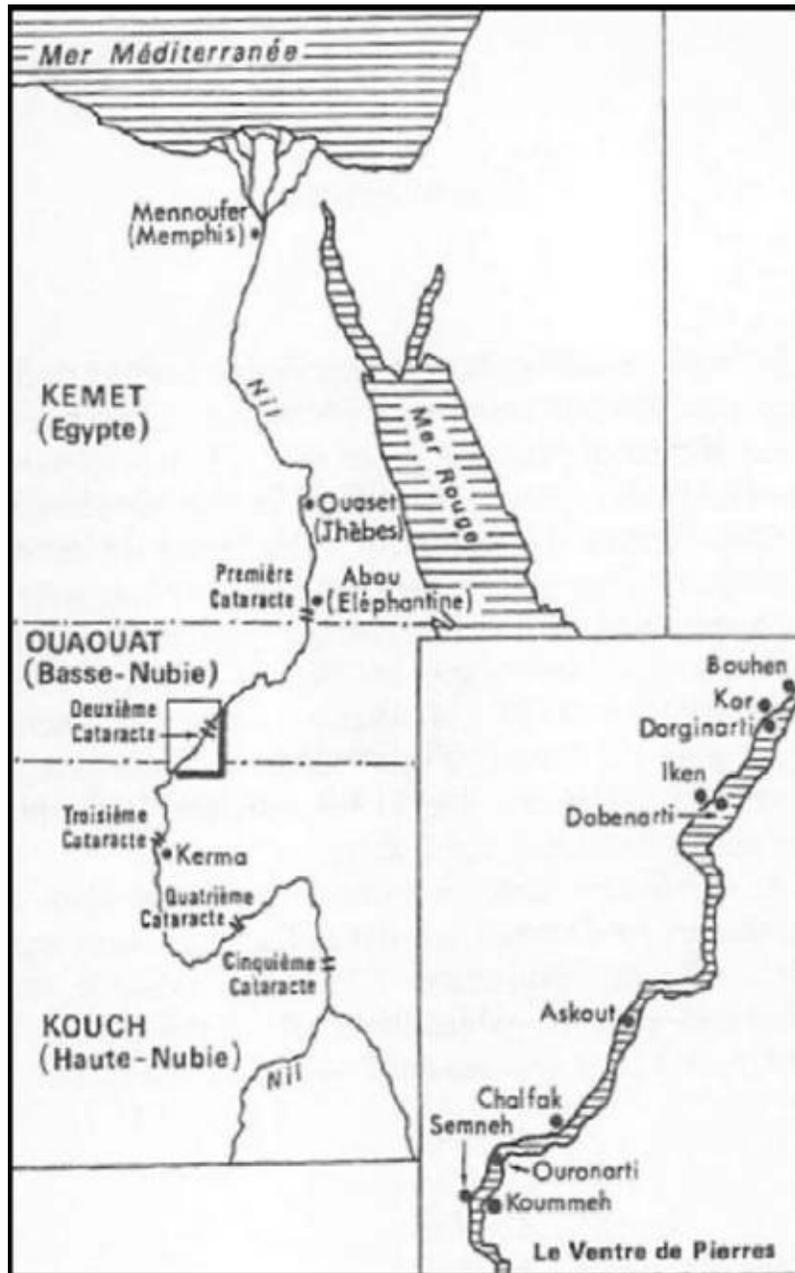


10/18

Remerciements

Je souhaite exprimer ma reconnaissance à Dennis Forbes, directeur de rédaction de *KMT : A Modern Journal of Ancient Egypt*, pour la générosité avec laquelle il m'accorde son temps et m'ouvre sa bibliothèque. S'il ne m'avait prêté *Excavations at Deir el Bahri*, de H. E. Winlock, le présent roman n'aurait pu voir le jour. Je tiens également à remercier Tavo Serina d'avoir pris le temps d'examiner la première ébauche du manuscrit.

Je me sens une dette de gratitude toute particulière envers les égyptologues et autres spécialistes dont les publications m'ont livré bien des informations sur les petits objets du quotidien, et les détails si nécessaires pour donner vie à une histoire. Grâce à eux, j'ai pu placer les meubles de l'Égypte antique dans la maison de mes personnages, les mets appropriés sur leur table, les animaux et les plantes dans leurs champs, les outils et les armes entre leurs mains.



Personnages

Forteresse de Bouhen

Bak : lieutenant égyptien, chef de la police medjai.
Imsiba : sergent medjai, son second.
Thouti : commandant de la garnison.
Neboua : capitaine, son second.
Kasaya : jeune policier medjai.
Hori : jeune scribe de la police.
Noferi : propriétaire d'une maison de plaisir, informatrice de Bak.
Amonemhet : capitaine d'une barge de transport.
Nenouaf : négociant.

Ouaset et temple funéraire du Djoser Djoserou

Ptahhotep : père de Bak.
Amonked : cousin de la reine, gardien des greniers d'Amon.
Menna : lieutenant chargé de la surveillance des nécropoles.
Pached : architecte, maître d'œuvre du Djoser Djoserou. Montou : second maître d'œuvre du complexe funéraire.
Perenefer : chef d'équipe.
Seked : son frère jumeau, chef d'équipe lui aussi.
Ramosé : chef des scribes.
Ani : son fils et apprenti.
Amonemhab : beau-père de Ramosé, scribe lui aussi.
Heribsen : chef des peintres.
Ouseramon : chef des sculpteurs.
Kamès : chef des tailleurs de pierre.
Kaemouaset : prêtre d'Amon, officiant sur le site de construction.
Moutnefret : épouse de Montou.
Sitrê : sa fille.
Teti : leur scribe, régisseur de leurs terres.
Maïherperi : commandant de la garde royale.
Maï : capitaine du port de Ouaset.
Houy : garde royal.
Imen et Ineni : gardes du Djoser Djoserou.
Païri et Houmaï : pêcheurs de Ouaset.

Ceux qui marchent dans les couloirs du pouvoir à Kemet

Maakarê Hatchepsout : souveraine de Kemet.

Menkheperre Toutemosis : neveu de la reine, avec qui il partage officiellement le trône.

Senenmout : chef architecte, Contrôleur des Contrôleurs de tous les projets de construction du roi.

Dieux et déesses

Amon : le plus grand des dieux pendant la majeure partie de l'histoire égyptienne, et surtout au début de la XVIII^e dynastie, époque où se situe ce roman. Il revêt une apparence humaine.

Horus de Bouhen : version locale du dieu-faucon Horus.

Maât : déesse de l'ordre et de la vérité, symbolisée par une plume.

Hathor : dotée de nombreux attributs, telles la maternité, la joie, la danse, la musique et la guerre ; souvent dépeinte sous l'aspect d'une vache.

Osiris : roi du monde souterrain, figuré tel un homme enveloppé de bandelettes à l'instar d'une momie.

Rê : le dieu-soleil.

Kheprê : le soleil levant.

Seth : dieu ambivalent, symbolisant en général la violence et le chaos ; habituellement représenté avec un corps d'homme et une tête de chien.

Thot : patron des scribes, à tête d'ibis.

Pakhet : déesse à tête de lionne, protectrice des pharaons ; elle était bénéfique pour les défunts voyageant dans l'au-delà.

Mout : déesse thébaine, représentée par une femme portant sur la tête une dépouille de vautour surmontée par la double couronne.

Khonsou : dieu de la lune, fils d'Amon et de Mout.

Hapy : dieu du Nil.

Les trois temples de la vallée

— Temple funéraire de Maakarê Hatchepsout, nommé le Djoser Djoserou ou « Merveille des merveilles », en cours de construction.

— Temple funéraire de Nebhepetrê Mentouhotep, situé à proximité du précédent. Vieux de plusieurs siècles, il est déjà en ruine à l'époque où s'ouvre ce récit.

— Temple en brique crue de Djoserkarê Amenhotep et d'Ahmès Nefertari, ancêtres d'Hatchepsout. Ses ruines disparaissent peu à peu sous le Djoser Djoserou.

— Ne te donne pas la peine d’inspecter mon navire, lieutenant ! Tu sais combien je suis pointilleux quant aux marchandises que j’accepte à bord.

Le capitaine, petit et corpulent, gratta nonchalamment sa poitrine couverte d’une épaisse toison noire. Le lieutenant Bak, chef de la police medjai de Bouhen, posa le bras sur ses épaules moites. Sa voix, de même que son sourire, semblait un peu trop aimable.

— Ce n’est pas de toi que je m’inquiète, Amonemhet, mais des marchands que tu convoies vers le Sud et des denrées qu’ils apportent avec eux.

— Je me borne à leur fournir le transport, répondit le capitaine d’un ton d’indignation vertueuse qui ne parvenait guère à cacher son appréhension. Je ne suis pas responsable de ce que mes passagers décident d’exporter de Kemet, ni de la qualité de leurs marchandises.

— Tu n’as donc aucun motif de t’opposer à un contrôle de routine.

Bak lança un coup d’œil à Imsiba, son sergent medjai, qui attendait un peu plus loin avec une demi-douzaine de policiers et le vieux scribe chargé de consigner les résultats de l’inspection. Au passage d’un bateau, des remous s’écrasèrent contre le long quai de pierre et firent tanguer la barge à proue large qui y était amarrée.

Le capitaine Amonemhet se dégagea de l’étreinte de Bak comme si cette marque d’amitié chaleureuse lui était insupportable, et son attitude se chargea d’hostilité.

— Puisque tu tiens à perdre ton temps, lieutenant, libre à toi ! Quand mes passagers se plaindront des dommages infligés à leurs biens, je les adresserai à ton commandant.

Avec un large sourire montrant qu’il n’en avait cure, Bak l’invita d’un signe de la main à les précéder sur la passerelle, lui et ses Medjai. La barge s’était rangée moins d’une heure auparavant contre le quai central, qui, avec deux autres jetées, formait le port de Bouhen. Le navire n’était pas peint, son pont était noirci par le temps, la crasse et l’huile renversée. Il exhalait des relents d’eau stagnante – une fuite dans la coque, probablement. La voile jaunie, repliée sans grand soin contre la basse vergue, portait de multiples rapiécages de toile claire. Les monceaux de marchandises arrimés sur le pont laissaient à peine à l’équipage dépenaillé la place de manier les avirons et de manœuvrer la voile.

Bak s’attarda pour conférer avec Imsiba tandis que leurs hommes avançaient. Si l’officier était d’une taille légèrement plus haute que la moyenne, les épaules et le torse larges, le sergent, grand et musclé, évoquait une panthère noire. Ils avaient l’un comme l’autre des cheveux sombres coupés court et portaient des pagnes blancs longs jusqu’à mi-cuisses, tout trempés de sueur. L’un comme l’autre, ils n’arboraient pour toute parure qu’une simple chaîne de bronze où pendaient quelques amulettes en pierres colorées. Et, l’un comme l’autre, ils observaient le monde avec une intelligence aiguë.

— Amonemhet veille toujours à ne pas se salir les mains, mon ami, tu le sais bien, remarqua Imsiba. Après qui en as-tu, en réalité ?

Bak sourit de la perspicacité du Medjai.

— Le marchand Nenouaf.

— Nenouaf ? Ce petit bout d’homme, planté devant la cabine ?

— Chaque fois qu’il transite par Bouhen, j’ai l’impression qu’il nous rit au nez comme s’il avait réussi un joli coup. Aujourd’hui, nous allons en avoir le cœur net.

À la proue du navire, Bak regardait ses hommes progresser lentement sur le pont, passant des marchandises d’un négociant à celles d’un autre pour inspecter l’amoncellement de produits destinés

au pays de Kouch^[1]. La sueur baignait son corps, sa soif semblait impossible à éteindre. Il regrettait de ne pas avoir en vue une inspection plus courte et plus rapide.

C'était une chaude journée, sans un souffle d'air. Le ciel incolore paraissait déteint par le soleil impitoyable. Les eaux reflétaient, telle une feuille de plomb, le vol des oiseaux et l'orbe de Rê. Des miasmes de poisson pourri montaient d'un bras embourbé du fleuve. Les voiles pendaient mollement sur les mâts des bateaux de pêche dispersés. On distinguait, provenant d'un navire à l'approche, les paroles ancestrales d'un chant du fleuve que les matelots avaient entonné, forcés de recourir aux longues rames puisque la brise du nord leur faisait défaut. Les bannières étaient bleu et blanc, aux couleurs du commandant de la garnison de retour de Ma'am, où il s'était rendu à l'appel du vice-roi. Bak se demanda un instant comment le voyage s'était passé.

Les Medjai avaient commencé leur inspection à la poupe et avançaient vers la cabine. Jusqu'alors, ils n'avaient relevé que des fraudes mineures et somme toute banales. Un grand panier de perles ordinaires, à destination du Sud, contenait quatre dagues en bronze de fabrication militaire – des présents pour des proches, avait prétendu le gros marchand, peu soucieux du fait que le commerce du matériel de l'armée était interdit. Une bonne centaine d'amulettes en faïence bleu vif, dérobées dans l'atelier du temple de Ptah près de Menoufer, avaient été glissées parmi des rouleaux de lin épais fabriqué pour l'exportation. Une amphore de vin, choisie au hasard, prouva qu'un négociant barbu du

Réténou^[2] avait acquis un vin médiocre dans son pays natal, à l'est de la Grande Verte, et le faisait passer pour un excellent cru originaire des vignobles situés au nord de Kemet.

Imriba et ses hommes contournèrent la cabine. Nénouaf les accueillit avec effusion et les invita, les bras grands ouverts, à inspecter sa marchandise. Bak, qui les avait rejoints d'un pas nonchalant, s'attira le sourire épanoui et satisfait qui avait éveillé ses soupçons un an plus tôt. Le marchand cachait quelque chose, il en était convaincu.

En moins d'une demi-heure, les Medjai examinèrent tout ce que Nénouaf possédait. Ils trouvèrent les objets énumérés sur son laissez-passer, mais rien de plus. Absolument rien. La bonne humeur du marchand devint plus expansive ; on eût dit un chat se léchant les moustaches après avoir croqué un moineau. La conviction de Bak se renforça. Cet homme passait des objets en contrebande. Mais lesquels ? Et comment ?

Tapotant son bâton de commandement contre sa jambe, Bak examina les produits étalés sur le pont, devant eux : pièces de lin, jarres d'huile d'olive, de bière et de vin, cruches de miel, paniers de perles et de bijoux bon marché, ustensiles en terre cuite, cuillers à cosmétiques en faïence grossière et articles de toilette tels que peignes, miroirs, pinces à épiler et rasoirs. Des marchandises pareilles à toutes celles que les autres négociants allaient troquer à Kouch.

À une différence près.

Peu de marchands faisaient commerce de bière ou de miel, et Nénouaf était le seul, à bord de cette barge. On brassait la bière aussi facilement à Kouch qu'à Kemet ; les grosses jarres dans lesquelles on la conservait étaient peu maniables et risquaient de se briser au cours du voyage. On pratiquait beaucoup plus l'élevage des abeilles à Kemet, mais le miel tuait parfois, pour des raisons mystérieuses. Depuis l'incident malheureux survenu quelques mois plus tôt, où plusieurs enfants en bas âge avaient trouvé la mort, nombre de marchands s'abstenaient d'en exporter sur cette terre inhospitalière, de peur de terribles représailles.

Le policier s'agenouilla près d'un panier rempli de cruches de miel et en souleva deux. Elles étaient ovales, pourvues d'un large col et hautes comme sa paume. Chacune était fermée par un bouchon d'argile séchée et portait un sceau qu'il ne reconnut pas. Il jeta un coup d'œil à Nénouaf et lui trouva une expression étrangement fermée.

— À quoi sert d'apporter de la bière à Kouch ? Et pourquoi pas, aussi, des chevaux au pays des

[3]
Hatti ?

Tout le monde savait que les plus beaux chevaux, les plus robustes, se trouvaient dans ce lointain royaume du Nord.

— Je vends une bière d'une finesse et d'une légèreté incomparables qui forme moins de dépôts dans le fond, expliqua Nenouaf en s'approchant. Mon client est un roi tribal qui ne désire que le meilleur.

Levant un sourcil sceptique, Bak remit les deux cruches en place et en prit deux autres. Le sourire forcé de Nenouaf, qui avait perdu de sa superbe, trahissait son inquiétude, toutefois la raison en échappait au policier.

— Ce miel est-il exceptionnel, lui aussi ?

— Les abeilles qui le fabriquent ne butinent que du nectar de trèfle et de thym. Le roi le préfère à tout autre.

Le lieutenant examina les deux récipients, remarqua les mêmes bouchons et le même sceau qu'auparavant, puis les reposa dans le panier.

— Ne crains-tu pas que ton miel ne le fasse mourir, lui et ceux qu'il aime ? demanda-t-il en saisissant deux nouvelles cruches.

N'obtenant aucune réponse, il scruta Nenouaf, qui esquissa un sourire un peu trop désinvolte et haussa les épaules.

— Le plaisir ne va pas sans risque.

Un argument bien mince... Redoublant de vigilance, Bak observa les cruches. L'une, à la différence des autres, était ornée d'un dessin grossier représentant un collier et un pendentif en forme d'abeille. Il arrivait que l'on trouve un tel ornement sur une poterie, toutefois ce n'était guère courant.

Il l'examina de plus près. Son attention fut attirée par une couche d'argile aplanie, sur le côté. En avait-on fait tomber par mégarde au moment de poser le bouchon et l'avait-on mal essuyé ? Ou, plutôt, avait-on tenté de camoufler une fêlure ? Un subterfuge pour obtenir la valeur entière alors qu'on ne pouvait garantir une qualité parfaite... Bak tira sa dague et gratta délicatement la terre séchée, qui se fragmenta en révélant une fine craquelure irrégulière.

Nenouaf, les traits défaits, affichait un sourire crispé. Bak contint son animation et, se levant d'un air grave, dit à Imsiba :

— Sergent, nous ferions bien de confisquer cette cruche et d'examiner le reste minutieusement. Tout, y compris le miel et la bière. Amon seul sait ce que Nenouaf comptait livrer à ses clients.

Un des Medjai, un jeune homme au physique athlétique nommé Kasaya, se campa devant Nenouaf d'un air sombre et menaçant.

— Qui nous dit que le démon maléfique qui apporte la mort n'est pas entré dans le miel par cette fissure ?

Nenouaf recula précipitamment et se cogna contre la cabine.

— Cette cruche m'appartient, lieutenant ; je me la réservais. Tu ne peux me la confisquer.

— Ah non ?

— Je te l'échange contre sa valeur, et même plus encore.

— Plus encore ? répéta Bak, curieux de voir quel prix exact le marchand y attachait.

— Je t'en offre le quintuple. Une belle somme, à partager avec tous ces Medjai.

Bak lança à Imsiba un regard énigmatique que le marchand ne sut déchiffrer.

— C'est bon. Tu auras dix fois, non, vingt fois plus !

Kasaya en resta bouche bée. Un de ses compagnons émit un sifflement. Dubitatif, Bak observait Nenouaf.

— Kasaya, va donc me chercher un bol, près du brasero. Je désire voir de mes yeux un miel de

cette immense valeur.

Nenouaf bondit et tenta de s'emparer de la cruche, que Bak écarta d'un geste preste. Imsiba empoigna le marchand par le bras et le poussa vers deux Medjai, qui l'encadrèrent en le maintenant fermement. Pendant que Kasaya s'éloignait, il implora qu'on le libère, jurant que son offre avait été mal interprétée. Et plus il suppliait, plus Bak était convaincu que le contenu de la cruche les dédommagerait de cette longue et pénible inspection.

Le retour de Kasaya réduisit Nenouaf au silence. Les policiers et le scribe s'approchèrent afin de savoir, eux aussi, ce qui valait une aussi grasse récompense.

Bak brisa le bouchon, tirant du marchand un gémissement désespéré, et inclina la cruche au-dessus du bol grisâtre que Kasaya lui présentait. Imsiba et les hommes attendirent, silencieux et fascinés.

Une masse épaisse de miel ambré sortit du col. Puis, un long moment, le liquide sirupeux cessa de couler. Enfin, un objet dégoulinant d'or fluide tomba dans le bol, aussitôt suivi d'un autre, puis d'un autre et d'un autre encore, tandis que le miel se déversait lentement. Quand le sixième objet fut tombé, le flot continua de manière ininterrompue sans plus révéler de secret.

Bak tendit le récipient afin que tous puissent voir, provoquant des murmures de stupeur et d'admiration craintive. Deux bracelets et quatre bagues reposaient dans une petite mare d'ambre. Ces bijoux où l'or se mêlait au lapis-lazuli, à la cornaline et à la turquoise témoignaient d'un art consommé. À l'aide de sa dague, le lieutenant souleva un bracelet qu'il tint au-dessus du bol. L'anneau d'or, incrusté de pierres précieuses, luisait doucement sur la pointe de sa lame.

Nenouaf se mit à geindre, ce qui n'avait rien de bien étonnant.

Bak, qui était le seul d'entre eux à savoir lire, leur montra un symbole ovale de protection sur l'arrière du bijou : le cartouche traditionnel entourant les noms des souverains de Kemet.

— Nebhepetrê Mentouhotep^[4], lut-il tout haut.

— J'ignorais ce que contenait la cruche ! sanglota Nenouaf. On m'avait seulement prévenu que c'était précieux, et que je perdrais la vie si je ne la livrais pas scellée et intacte.

Ses paroles furent couvertes par les protestations indignées et furieuses du groupe. Mentouhotep avait gouverné la terre de Kemet maintes générations plus tôt, bien avant la fondation de Bouhen. Il avait été l'un des premiers monarques à s'établir à Ouaset, l'un des premiers que l'on y avait ensevelis. Les bijoux étaient ceux d'une femme. Le nom à l'intérieur du cartouche indiquait que, de son vivant, elle appartenait à l'entourage immédiat du roi. Une concubine royale ou une princesse.

Donc, ces bijoux provenaient d'une sépulture ancienne. Le tombeau d'une femme de sang royal avait été profané par des pillleurs.

— Tu mérites des louanges, mon ami ! dit Imsiba en tapant Bak dans le dos. Si tu n'avais percé Nenouaf à jour, il aurait continué son trafic de longues années encore.

— Le sergent d'infanterie de Ouaset qui a fourni les armes cachées dans les jarres de bière devra répondre de ses actes. Pour ce qui est des bijoux... Nous avons capturé Nenouaf, toutefois il n'est qu'un intermédiaire. Je crains que l'auteur de ce pillage ne cherche un nouveau moyen d'échanger ses trésors sans éveiller les soupçons.

— Crois-tu Nenouaf, lorsqu'il prétend qu'il ignorait le contenu de la cruche ? Et quand il affirme qu'un inconnu lui a demandé de la transmettre à un habitant de Kerma ?

Bak regarda le haut du quai, où le prisonnier, les mains liées, marchait encadré par deux Medjai. Ceux-ci le firent entrer sans ménagement dans le passage sombre sous l'imposante porte à tourelles de la forteresse. Les murailles d'un blanc aveuglant flanquaient ce portail central et un autre, similaire, au nord ; au sud, un pylône majestueux s'élevait devant le temple de l'Horus de Bouhen, manifestation

locale du dieu-faucon. Partant de ces trois portes, des jetées s’avançaient sur le fleuve. Au pied des fortifications, deux esplanades formaient de larges degrés le long de l’eau. Excepté la sentinelle postée dans une flaque d’ombre, près de chaque porte, on ne voyait pas âme qui vive. Même les équipages des navires s’étaient réfugiés plus au frais – tout comme, soupçonna Bak, la sentinelle censée garder le chemin de ronde. Contrairement à l’habitude, aucune silhouette n’arpentait les remparts.

— Il savait que la cruche contenait quelque chose de précieux.

Imsiba secoua la tête d’un air de regret.

— Il va falloir recourir à la trique.

— Nous n’avons pas le choix.

Bak ne croyait guère aux aveux obtenus par le bâton, toutefois un acte aussi méprisable le méritait. Il ne s’agissait pas d’un simple affront envers Maât, déesse de la justice et de l’ordre, mais d’une

profanation de sépulture. Le commandant, le vice-roi de Ouaouat ^[5] et le vizir lui-même exigeraient un interrogatoire sévère.

— Lieutenant Bak !

Hori, son jeune scribe joufflu, surgit sous le portail et accourut sur le quai. Un gros chien aux oreilles tombantes se hâtait derrière lui en jappant et tentait joyeusement de lui mordiller les talons.

— Qu’est-ce qu’il y a encore ? murmura Imsiba.

— Je crois qu’on peut oublier la baignade de cet après-midi, soupira Bak, maussade.

— Chef ! dit l’adolescent, s’arrêtant devant eux et essuyant son front. Le commandant Thouti désire te voir, chef. Sur-le-champ. Dans sa salle d’audience privée. Et Imsiba aussi.

— Nous sommes convoqués tous les deux ? s’étonna Bak, car Thouti n’avait pas l’habitude de réclamer la présence du sergent. Sais-tu ce qu’il nous veut ?

— Non, chef.

Pour mettre fin aux espiègleries du chien, qu’il avait adopté alors que ce n’était qu’un jeune chiot, Hori le retint par la peau du cou.

— En tout cas, ça doit être important : le commandant s’est arrêté au poste de garde dès son retour de Ma’am, avant même de se rendre à la résidence.

La résidence du commandant, au cœur de la garnison, servait à la fois de quartier général et de logis à Thouti et à sa famille. Hori lança un coup d’œil distrait sur le bol que tenait Bak.

— Tu dois aller chercher le capitaine Neboua à la garnison. Le commandant tient à vous voir au plus vite tous les trois.

Bak et Imsiba se regardèrent avec inquiétude. Quoi que leur chef eût à leur dire, ce devait être d’une extrême gravité.

Bak, Imsiba et Neboua trouvèrent leur commandant assis dans son fauteuil, dans sa salle d’audience privée. Il consultait un papyrus où Bak reconnut l’emploi du temps de la garnison pour la semaine en cours. Thouti leva les yeux et leur fit signe d’entrer. Prenant garde à ne pas marcher sur les jouets qui jonchaient le sol, ils traversèrent la salle pour se présenter devant lui. Il avait sûrement remarqué le bol que tenait Bak mais, loin de le questionner, il se tourna pour lancer un ordre sec à un petit de cinq ou six ans, qui s’évertuait à fourrer des fléchettes dans un carquois. Si un seul des projectiles résistait à ce traitement brutal, les dieux auraient accompli un miracle.

Suivant des yeux le petit garçon qui détalait, Thouti secoua la tête et demanda avec désarroi :

— Pourquoi Amon m’a-t-il accordé autant d’enfants ?

Cette question, souvent répétée, ne requérait aucune réponse. Le commandant posa le papyrus sur une table basse près de son fauteuil et croisa les doigts sur son ventre.

— Ôtez ces jouets de ces tabourets et asseyez-vous.

D'un signe du menton, il désigna plusieurs sièges qui offraient des refuges provisoires à des poupées, des pantins articulés, des balles et un plateau de jeu.

— Nous devons discuter d'une question de la plus haute importance.

Bak avait pris place entre Neboua et le grand Medjai. Se sentant un peu ridicule son bol sur les genoux, il déposa le miel et son précieux contenu à ses pieds. La salle était étouffante ; la brise légère passant par la porte de la cour ne parvenait pas à sécher sa peau humide. Une forte odeur de poisson-chat et d'oignons braisés chatouillait ses narines, lui rappelant qu'ils avaient manqué le repas de midi.

Thouti fixa le bol avec une curiosité manifeste, mais avant que Bak ait pu s'expliquer, il détourna les yeux et revint à l'objet de sa convocation.

— On m'a proposé le commandement de la garnison de Mennoufer. Bien que j'aime Bouhen plus que tout autre endroit où il m'a été donné de vivre, j'ai senti que l'heure était venue d'avancer dans ma carrière. J'ai donc accepté ce poste prestigieux.

Bak resta abasourdi par cette nouvelle. Imsiba non plus ne pouvait y croire. Neboua, le second du commandant, marmonna un juron entre ses dents – sa réaction habituelle lorsqu'il était surpris.

— Quand pars-tu, chef ? demanda Bak, recouvrant ses esprits à grand-peine.

Thouti répondit en regardant Neboua comme si c'était lui qui venait de poser la question :

— Je reste à Bouhen jusqu'à l'arrivée de mon remplaçant. C'est le commandant Neferperet, de la garnison de Ouaset, qui a été désigné. Il devrait arriver dans un mois environ.

L'officier aux traits épais et à la tenue débraillée remarqua avec accablement :

— Un étranger à cette terre de Ouaoouat ?

Bak se sentit le cœur serré pour Neboua, qui était un de ses meilleurs amis. Tous les habitants de Bouhen savaient qu'il était depuis longtemps en poste dans cette garnison, où il montrait une remarquable compétence. On supposait qu'il se verrait chargé du commandement, si d'aventure Thouti partait.

Ce dernier paraissait extrêmement mal à l'aise.

— Je sais que tu espérais me remplacer un jour, mais le vice-roi Inebni a jugé préférable de te nommer commandant de Semneh. Plus tard, a-t-il dit, tu auras ainsi toute l'expérience requise pour occuper mon poste.

— Je comprends, chef.

Sauter un échelon était rare, ils le savaient tous, cependant Neboua ne pouvait dissimuler sa déception. Il était aussi rompu aux nombreux devoirs d'un commandant que Thouti lui-même.

— J'ai avancé une contre-proposition que je crois beaucoup plus avantageuse, pour vous autant que pour moi.

Thouti se carra contre son fauteuil et croisa les bras. Ses lourds sourcils, son menton ferme et le pli dur de sa bouche étaient adoucis par ce qui ressemblait étrangement à un certain contentement de soi. La même expression que lorsqu'il prédisait la réussite d'une mission épineuse, où tout restait encore à entreprendre.

— Capitaine, je souhaite que tu m'accompagnes dans le Nord. À Mennoufer.

Bak retint un cri de protestation, atterré à l'idée de perdre un ami.

— Chef... ? dit Neboua d'un air interrogateur, comme s'il doutait d'avoir bien entendu.

— Mennoufer est une grande garnison, spécialisée dans l'entraînement des troupes et qui retient

toute l'attention de Menkheperê Touthmosis ^[6].

Cet aspect avait, certes, son importance. Le jeune neveu et beau-fils de la reine se consacrait à rebâtir une armée rendue exsangue par des années de négligence.

— Si je veux accomplir ma tâche comme il convient, et j'y suis déterminé, je dois avoir à ma

droite un homme de toute confiance, doté de compétences exceptionnelles et d'une totale indifférence envers les intrigues de la cour. Cet homme, c'est en toi que je le vois.

Neboua semblait envahi par le doute. Fils de simple soldat, il était né et avait grandi à Ouaouat. Il avait toujours été cantonné sur la frontière sud. Son épouse était une femme de la région. S'installer à Kemet ne serait facile ni pour elle ni pour lui.

— Est-ce un ordre, mon commandant ?

— Si tu acceptes, Neboua, je ferai de toi mon second, comme tu l'es ici, et tu superviseras la totalité de l'entraînement. Je crois que le rang de capitaine est trop bas pour de telles attributions.

— Cela m'obligerait à quitter tout ce que je connais, et des amis aussi chers à mon cœur que des frères, lui opposa l'officier en jetant un coup d'œil vers Bak et Imsiba.

Thouti balaya cette objection d'un geste de la main.

— J'ai suggéré à Inebni que le lieutenant Bak m'accompagne également à Mennoufer.

Bak en eut le souffle coupé, comme s'il avait reçu un violent coup à l'estomac.

— Et mes hommes ? Comment pourrais-je les abandonner ?

Aussitôt, il se sentit submergé de honte. Imsiba, son successeur logique, était aussi apte que lui à diriger des hommes. Peut-être plus encore. Laisser derrière soi un pareil ami serait un véritable déchirement, mais si le grand Medjai y trouvait un intérêt, la séparation semblerait moins amère.

— À Mennoufer, les Medjai forment un corps de police civile. Il me faut une force capable de maintenir l'ordre dans la garnison, une force qui soit intégrée à l'armée tout en conservant son indépendance. Je m'en suis ouvert à Inebni. Il consent à ce que toi et ton unité m'accompagniez, dans la mesure où vous le souhaitez. Le cas échéant, il réclamera une nouvelle compagnie de Medjai pour remplacer tes hommes.

— Et moi, chef, vais-je aller avec eux ? demanda Imsiba.

Le fait même qu'il ait été convoqué augurait d'un changement.

— Malgré le rôle précieux que tu pourrais jouer là-bas, je n'ai pas recommandé ta mutation. Tu as toute l'étoffe requise pour diriger la nouvelle unité medjai et tu mérites d'être promu au rang d'officier. En outre, la barge de transport de ton épouse a Bouhen pour port d'attache, et ses affaires prospèrent.

— Oui, chef.

— Le choix t'appartient, sergent. Remplacer Bak et monter en grade, ou t'installer à Mennoufer avec tes amis.

Il reporta son attention sur Neboua, dont l'expression dubitative semblait figée tel un masque d'or, puis il ajouta :

— Si toutefois ils décident de partir.

Bak songea à l'attachement que lui inspirait cette forteresse désolée où il se trouvait exilé. Bouhen était son foyer, le lieu qu'il aimait par-dessus tout. Comment pourrait-il le quitter ? Comment un seul d'entre eux parviendrait-il à s'y résoudre ?

— Nous accordes-tu quelques jours de réflexion, chef ?

— Un ou deux tout au plus. Si vous décidez de m'accompagner, il faudra un certain temps à Inebni pour obtenir les troupes de remplacement.

Thouti se rembrunit ; il lui restait un point à souligner.

— Une chose encore que vous devez savoir, tous les trois. Si vous choisissez de venir avec moi, je ne peux vous promettre aucune promotion. Vous devrez à nouveau prouver votre mérite – pas à moi, mais aux nombreux dignitaires qui n'ont rien de mieux à faire que de rester assis sur leur derrière bien gras à critiquer ceux qui valent mieux qu'eux.

— Oui, chef ! répondirent-ils à l'unisson, conscients qu'il leur faudrait aussi impressionner les fonctionnaires de la capitale du Nord.

— Et maintenant, lieutenant, dit Thouti en fixant le bol posé près de Bak, dis-moi donc ce que tu as là.

— Je conçois qu'un homme qui voit sa famille mourir de faim puisse violer une tombe, contraint par la nécessité, remarqua Thouti en se laissant tomber sur son fauteuil. Mais aujourd'hui ? Non. Nous vivons une époque de prospérité, où chacun a sa besogne et où nul ne manque de rien.

— La cupidité n'est pas l'apanage de la pauvreté, répondit Bak, tandis que le bracelet glissait sur la pointe de la dague et retournait à son bain d'or sirupeux.

Ignorant ce poncif, Thouti lui fit signe de s'asseoir. Dès que le lieutenant avait entamé son rapport, Imsiba et Neboua étaient partis en toute hâte annoncer à leurs épouses respectives la possibilité qui s'offrait à eux : quitter Bouhen pour commencer une nouvelle vie dans la lointaine cité de Mennoufer. Bak aimait autant n'avoir personne à qui proposer cette perspective bouleversante, excepté Hori et les Medjai. Il devrait aborder ce sujet avec eux avant qu'ils ne l'apprennent d'une autre source.

— Il nous incombe d'obtenir les aveux de Nenouaf et de veiller à ce qu'il soit châtié, déclara Thouti. En dehors de cela, le vol n'est pas notre affaire. Nous ferons parvenir ces objets à Ouaset, près des vallées funéraires, où l'on pourra traquer l'ignoble criminel qui dépouille les morts.

— Quand Nenouaf nous aura révélé tout ce qu'il sait, si peu que ce soit, je rédigerai un rapport que j'enverrai au Nord, par un messenger. Mais... Ton épouse ne pourrait-elle le remettre elle-même, ainsi que les bijoux ? suggéra Bak, saisi par une inspiration. Elle a de la famille à Ouaset. Une fois qu'elle aura tout préparé, ne pense-t-elle pas partir en avant et s'arrêter là-bas afin de revoir les siens ?

— Si, néanmoins...

— Pour ne pas risquer d'être découvert, l'homme doit écouler peu d'objets à la fois, et sur un grand laps de temps. Je doute qu'il soit urgent que ces bijoux parviennent à Ouaset.

Thouti hésita un moment, puis il prit sa décision :

— Tu les y porteras toi-même, lieutenant.

Avec un sourire contrit – mais en vérité l'était-il ? –, il déclara avec plus de nuance :

— Si après mûre réflexion tu décides de partir, tu auras sûrement envie de faire halte à Ouaset pour rendre visite à ton père. Tu pourrais quitter Bouhen sur-le-champ et remettre les bijoux en main propre. Cela te laisserait un mois, voire davantage, avant que j'arrive dans la capitale. De là, tu reprendrais le navire avec moi jusqu'à Mennoufer.

Bak sourit de cette feinte maladresse. Il connaissait assez bien Thouti pour savoir à quoi s'en tenir. Le commandant considérait déjà leur départ comme acquis.

— Si je décidais de rester à Bouhen, je confierais mon rapport à un messenger. À qui devrait-il le remettre, chef ? Au maire de la rive occidentale ?

Il faisait allusion à la petite cité face à la capitale, dont les habitants entretenaient les cimetières et les temples, en nombre croissant, qui dominaient la vaste plaine fertile le long du fleuve.

Amusé par ce rappel peu subtil qu'il ne pouvait tout plier à sa volonté, le commandant quitta son fauteuil pour ouvrir la porte, de l'autre côté de la salle. Derrière, un long escalier s'élevait jusqu'aux remparts. Un peu de fraîcheur s'échappa du passage sombre.

— Nous n'avons jamais eu aucun lien avec le maire. En revanche, nous connaissons Amonked et nous savons qu'on peut se fier à lui pour agir comme il convient. Le rapport et les bijoux devront lui être adressés.

Bak approuva d'un hochement de tête cette décision judicieuse. Amonked était le cousin de Maakarê Hatchepsout. Ils avaient été amenés à le côtoyer plusieurs mois auparavant, lorsqu'il remontait le fleuve pour inspecter les forteresses de la frontière méridionale ^[7]. Il avait formulé bien des promesses délicates et les avait toutes tenues.

— Enfin, me voilà bientôt débarrassée de vous ! Amon est généreux envers ceux qui lui prodiguent leurs louanges.

Radieuse, Noferi s'adossa contre son fauteuil, l'un des rares que l'on trouvait à Bouhen et infiniment précieux à ses yeux. Dans la lumière tremblotante de la torche fixée près de la porte de la cour, Bak scruta la vieille obèse, cherchant en vain le moindre signe de regret. Il la savait habile à cacher ses sentiments, mais il n'en était pas moins blessé.

— J'ai discuté avec Hori et mes Medjai pendant plus d'une heure. Quoique Bouhen soit notre foyer et ses habitants notre famille, tout bien pesé, nous n'avons pas le choix. Comment refuser cette proposition inespérée qui nous permet de rester tous ensemble ?

— Même les trois qui ont épousé des femmes de la région ?

Elle fixait le passage donnant dans la grande salle à l'avant, où ses clients se distrayaient, et parlait d'une voix froide, indifférente. C'était pénible pour Bak, qui la considérait comme une amie.

— Ils sont libres de rester s'ils le désirent.

Les yeux de Noferi se portèrent sur Neboua.

— Alors ? Qu'as-tu décidé ?

Elle le fixa durement, sans marquer plus de chaleur ou de mélancolie qu'envers Bak. Neboua interrogea le policier du regard. L'incompréhension se lisait sur son visage : se pouvait-il qu'elle ne se soucie absolument pas d'eux ? Qu'elle ait feint l'amitié durant toutes ces années ?

— Si tu avais à choisir entre une promotion imminente au grade de commandant dans une garnison comme celle de Mennoufer, ou des années à végéter à Semneh en occupant le même rang, que ferais-tu ?

— Et ta femme ? N'y verra-t-elle pas d'objection ?

— Ma femme ? Mais elle ne demande qu'à partir ! répondit Neboua avec un petit rire triste. Le crois-tu ? Elle qui n'est jamais allée plus loin qu'à un jour de marche de Bouhen, elle rêve de voir le monde.

Dans la pièce voisine, des paris s'engagèrent. Des osselets roulèrent par terre, puis un rire de triomphe résonna, accompagné des gémissements exagérés des perdants. Une jeune femme très peu vêtue apparut sur le seuil devant un soldat, qui salua d'un air contraint les deux officiers et la maîtresse des lieux. Le feulement du jeune lion étendu sur une natte, dans un coin, l'incita à franchir précipitamment une porte du fond. La fille adressa un sourire éblouissant à Neboua et à Bak tout en suivant son client.

— Que pensent faire Imsiba et Sitamon ? voulut savoir Noferi. Eux, au moins, resteront-ils pour tenir compagnie à une vieille femme ?

Ses lèvres tremblèrent un peu. Leur départ l'attristait, finalement ! Bak haussa les épaules pour exprimer son ignorance.

— Nous n'avons aucune nouvelle d'eux.

— On ne pourrait pas y aller nous aussi ? intervint un garçon d'une douzaine d'années, en quittant une pièce voisine plongée dans l'ombre.

Sa peau foncée, ointe d'huile, luisait sous la lumière incertaine. Il s'agenouilla pour caresser la tête du lionceau, qui se mit à ronronner.

— Hori m'a décrit les merveilles de Kemet, et j'aimerais bien les voir par moi-même.

Noferi regarda sévèrement le jeune garçon qui, de même que le félin, lui avait été offert par un roi kouchite.

— Comment vivrions-nous, Amonaya ? J'exerce mon commerce ici.

— Quand Hori sera parti, je n'aurai plus personne pour m'apprendre à lire et à écrire.

— Combien de fois m'as-tu répété que tu détestes ces leçons ? Et combien de fois t'es-tu caché,

sachant qu'il arrivait ?

Il baissa les yeux vers le lion d'un air boudeur.

— C'était un jeu entre nous, c'est tout.

— Un jeu. Ha !

Bak se pencha et tapota le genou replet de Noferi, caché sous la longue tunique blanche.

— Les maisons de plaisir ne manquent pas à Kemet. Tu pourrais vendre celle-ci à quelqu'un de Bouhen et en acheter une autre à Mennoufer.

— Recommencer ? À mon âge, et toute seule ?

Elle cligna des yeux et détourna la tête.

Bak eut l'impression qu'elle pleurait. Il éprouvait de la tristesse pour elle, mais, en même temps, il était heureux que son indifférence n'ait été qu'une façade.

— Tu ne serais pas seule. Tu nous aurais, mes Medjai et moi, Neboua et son épouse et, si les dieux nous sourient, Imsiba et Sitamon aussi.

Il lança un coup d'œil à Neboua, le suppliant en silence de l'aider, mais le capitaine, qui n'avait jamais pu supporter les larmes, semblait encore plus en peine que Bak pour trouver un argument décisif.

— De toute façon, je ne te laisserai pas t'en tirer à si bon compte. Tu n'es pas quitte de toute obligation. J'ai toujours besoin que tu sois mon espionne.

Loin de l'apaiser comme il l'espérait, cette légère taquinerie la bouleversa plus encore. Elle éclata en sanglots, les épaules secouées par le chagrin.

— Ton espionne ! Comment pourrais-je être ton espionne dans une cité aussi vaste que Mennoufer ? Où je me perdrais à chaque coin de rue ! Où je ne connaîtrais personne ! Comment entendrais-je des secrets que je pourrais te répéter ?

— Tu apprendras, comme moi, Neboua et Imsiba... S'il décide de venir avec nous.

— Oui, Imsiba en a décidé ainsi.

Une femme brune, menue et gracieuse, aux cheveux mi-longs, entra dans la cour, l'illuminant de son sourire. Le grand Medjai qui arrivait juste derrière elle expliqua en l'enlaçant par les épaules :

— Sitamon ne ressent pas le même attachement que nous envers Bouhen. Après m'avoir tu la vérité pour ne pas me blesser, elle a fini par l'admettre, dit-il en la regardant avec tendresse. Quant à ses affaires, elle espère vendre à Abou sa barge de transport, puis se procurer un navire plus grand et plus récent afin de naviguer sur les eaux de Kemet.

Bak laissa échapper un discret soupir de soulagement, cependant une crainte demeurait en lui.

— Pour ma part, tu me manquerais infiniment si nous devons nous séparer. Mais, toi, es-tu bien sûr que c'est ce que tu veux ?

Neboua, qui semblait troublé par les mêmes doutes, insista lui aussi :

— Tu renoncerais à cette occasion de monter en grade et de diriger des hommes ?

— Le commandant Thouti veillera à ce que nous soyons récompensés selon nos mérites, tôt ou tard, affirma Imsiba, qui sourit aux deux officiers. Votre amitié, le bonheur de ma bien-aimée et l'intérêt de nos hommes, habitués à nous considérer comme leurs chefs, sont de loin plus importants, à mes yeux, que de commander des gens qui ne me sont rien.

Bak prit son ami par les épaules en dissimulant l'émotion qui lui nouait la gorge.

— Si tu es certain que c'est ce que tu veux, je rendrai grâce à Amon des mois durant. Je craignais de te dire adieu, pour ne jamais te revoir.

Alors que Neboua étreignait Imsiba à son tour, des sanglots secouèrent le corps lourd de Noferi. Sitamon, prompt à comprendre, s'agenouilla devant la vieille femme et lui prit les mains.

— Tu dois venir avec nous, Noferi. Vends ton affaire et installe-toi à Mennoufer, comme j'en ai l'intention.

— J'ai le petit, le lion, les filles qui travaillent pour moi... Puis aussi des meubles, de la vaisselle, des réserves de vin qu'il me déplairait d'abandonner. Ce fauteuil... Tant d'objets, tant de personnes à emmener !... C'est impossible.

— Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, Noferi, mon navire est pourvu d'un pont spacieux. On y trouvera bien assez de place pour nous tous, et pour ce à quoi nous tenons.

Noferi entourra la jeune femme de ses bras. Ses larmes continuèrent à couler autour d'un sourire tremblant, mais joyeux, qui leur disait combien elle les aimait, et combien elle était touchée par leur affection.

— Pas de nouvelle d'Amonked ? interrogea Hori.

Amusé par l'impatience de son scribe, Bak passa les doigts sous sa ceinture déjà humide de transpiration, bien que le jour soit à peine levé. Lorsqu'il vivait à Bouhen, il songeait avec nostalgie à la fraîcheur de Kemet. Mais en cette période la plus chaude de l'année, il constatait que le climat de son pays natal n'était pas moins pénible que sur la frontière sud.

— Il était tard hier, lorsque nous sommes arrivés dans le port de Ouset et que j'ai pu lui envoyer le message.

Le jeune scribe se hissa sur le mur de brique de l'enclos où Bak avait sorti ses deux beaux étalons noirs. Défenseur et Victoire broutaient au bord du canal d'irrigation. Un peu de verdure apparaissait parmi les herbes sèches et cassantes, avides des eaux de la crue qui bientôt déferleraient sur la terre altérée. Des oies brunes barbotaient dans une flaque boueuse, près de l'abreuvoir, et des canards picoraient le grain répandu devant la porte d'un abri, à l'extrémité opposée de l'enclos. De l'autre côté du mur, quelques chèvres et deux boudets mâchaient du foin sous un auvent. Plus loin, un petit troupeau de vaches, de moutons et de biques paissait dans le champ de chaume sec d'un voisin. Une fillette les gardait et jouait avec son chien, qui poussait des jappements.

— Qu'ont pensé ta mère et ton père en te voyant filer de si bon matin ? demanda Bak.

Hori haussa les épaules.

— J'ai dit que je devais retrouver Kasaya ici, ce qui est la vérité.

— L'un et l'autre, vous êtes libres d'aller où bon vous semble jusqu'à ce que nous reprenions le voyage vers Mennoufer. Combien de fois faut-il vous le répéter ? dit Bak en fixant le jeune homme avec sévérité. Tu es resté loin de tes parents durant des mois. Ils aimeraient sûrement passer du temps avec toi.

Incapable ou peu désireux d'affronter le regard de Bak, Hori se concentra sur son pied droit, qu'il balançait contre le mur.

— Bien que j'aie seize ans, ils me considèrent comme un gamin. Toi, non.

Ces mots rappelèrent à Bak sa toute première permission et la façon dont l'avait traité la gouvernante de son père, la seule mère qu'il eût jamais connue ; il éprouva de la compassion pour le petit scribe. Comment l'aurait-elle accueilli, si elle avait été là ? Après cette longue absence, l'aurait-elle materné comme par le passé ou aurait-elle admis qu'il était devenu un homme ? Bak devrait patienter pour le savoir. Elle s'était rendue à Ipou afin d'assister sa fille durant l'accouchement.

— Et Kasaya, avait-il une excuse pour s'échapper ? Ou l'as-tu débauché afin d'avoir un compagnon dans tes vagabondages ?

— Son lot est encore pire que le mien, si toutefois c'est possible. Sa mère le tarabuste depuis qu'il a remis les pieds chez eux. Elle lui a trouvé la jeune fille idéale et insiste pour qu'il l'épouse.

Hori se mit à pouffer, et Bak ne put s'empêcher de rire avec lui. Kasaya était doté d'un caractère charmant et d'un physique agréable, mais pas d'une très grande intelligence. Il plaisait aux femmes quel que soit leur âge, et bien souvent elles ou leurs parents croyaient voir dans ses marques de gentillesse des intentions plus sérieuses. Plus d'une fois, à Bouhen, il avait échappé de justesse aux liens du mariage.

Une pensée ôta à Bak toute envie de rire. Ce serait vers lui que le jeune Medjai se tournerait s'il avait besoin de la voix de l'autorité pour éviter le sort que lui destinait sa mère. Frissonnant à cette perspective, le lieutenant s'approcha des chevaux dont il avait refusé de se dessaisir, comme le bon sens l'aurait dicté, lorsqu'on l'avait exilé.

Il ne savait si les étalons le reconnaissaient. Après tout, son absence avait duré plus de deux ans.

Mais en le revoyant pour la première fois, le soir précédent, ils l'avaient accepté sans hésiter. Lorsqu'il était revenu à l'aube pour les panser, ils avaient paru savourer le contact de sa main tandis qu'il caressait leur museau, brossait leur robe lustrée, puis peignait leur longue crinière et leur queue. Il ne les avait pas attelés au char – tenant d'abord à s'assurer que les diverses parties du véhicule léger, à deux roues, n'étaient pas endommagées –, mais il doutait qu'ils l'accepteraient aussi rapidement que sa présence. Son père, Ptahhotep, était médecin et préférait marcher, de sorte que les chevaux avaient rarement quitté leur enclos, ou l'écurie rudimentaire où on les enfermait la nuit.

— Tu crois qu'Amonked te demandera de capturer le pilleur de tombes ? interrogea Hori.

Bak observa le jeune homme, par-dessus les chevaux. Il aurait pensé qu'Hori avait surmonté l'envie de traquer ceux qui offensaient Maât. Apparemment, il n'en était rien, d'où cette visite matinale.

— Amonked est le gardien des greniers d'Amon, Hori, et non un fonctionnaire de police.

— Il pourrait aller trouver le responsable et lui suggérer de te confier l'enquête.

— S'il en avait le désir, je suppose que oui.

— Tu accepterais ?

Bak sourit – au jeune homme, mais aussi de lui-même.

— À ton avis ?

— Pourquoi ne le lui proposes-tu pas ? s'obstina Hori, dont le regard enthousiaste ne laissait aucun doute sur son goût personnel. Tu aurais besoin de moi pour t'aider, pas vrai ? Et aussi de Kasaya ?

— Bak ! appela Ptahhotep.

Le médecin apparut à l'angle de la modeste maison blanche qui se trouvait à une vingtaine de pas de l'enclos. Ayant été appelé de bonne heure, il s'en revenait sur le chemin passant à travers champs. Il était suivi d'un adolescent plus jeune qu'Hori d'un ou deux ans, vêtu d'un pagne mi-long maculé d'encre. « Un apprenti scribe », devina Bak.

Ils franchirent l'étendue d'herbe rabougrie devant le portique qui bordait la maison sur toute sa longueur, à l'ombre de dattiers et d'un grand sycomore. Bak avait reçu cette maison et son petit lopin de terre pour avoir élucidé un crime peu après son arrivée à Bouhen. Cette propriété lui inspirait des sentiments contradictoires. C'était assurément une belle récompense, mais non l'or de la vaillance tant espéré.

Priant pour que le scribe soit porteur d'un message d'Amonked tout en doutant qu'il lui parvienne si tôt, Bak alla à leur rencontre.

— Voici Houy, annonça Ptahhotep. Il est chargé de te conduire auprès d'Amonked.

Nul ne pouvait voir le médecin et Bak côte à côte sans deviner qu'ils étaient père et fils. Le premier était plus frêle ; sous ses cheveux blancs, des rides marquaient son front, le coin de ses paupières et de ses lèvres. Mais, en dépit du tribut exigé par les années, la ressemblance s'imposait comme une évidence.

Bak adressa une prière de gratitude à Amon. Tout au fond de lui, il avait craint qu'Amonked ignore son message, pensant qu'il venait dans la capitale en quête d'avancement. Il sauta par-dessus le mur, puis échangea un regard avec Hori, telle une sorte de promesse. Pas plus que le jeune scribe, il n'avait envie de passer un mois tranquille à Ouaset.

Amonked pressa les épaules de Bak comme s'il retrouvait un ami de longue date.

— Bienvenue à Ouaset, lieutenant ! Je ne doutais pas que tu t'arrêterais en chemin pour voir ton père et j'osais espérer ta visite.

— Tu étais informé de mon changement d'affectation ? Mais oui, évidemment ! dit Bak en riant. Quoique tu aies quitté Ououat sans espoir de retour, ton intérêt, une fois éveillé, ne faiblit jamais. Si je sais une chose à ton sujet, c'est bien cela.

Flatté de ce qu'il prenait à juste titre pour un compliment, Amonked entraîna Bak à l'ombre d'un portique, en face de l'entrée d'un entrepôt d'Amon.

— Il est vrai. Je ne manque jamais de lire les comptes rendus que Thouti adresse à Ouaset.

Houy les suivait à distance respectueuse, attendant de nouveaux ordres. L'entrepôt, composé de dix longs magasins voûtés, se trouvait près d'un quai qui permettait de décharger les marchandises des navires à proximité des nombreux greniers. Huit des portes étaient scellées ; par l'ouverture des deux autres s'exhalaient des effluves de céréales et d'huile d'olive. Tout au bout de la colonnade, cinq scribes assis sur des nattes de roseaux écrivaient d'une main rapide sur des rouleaux de papyrus.

Bak se réjouissait de cet accueil chaleureux. Tout en prenant place sur un tabouret bas, il examina celui qu'il était venu voir. Plutôt replet, de taille moyenne, Amonked occupait un siège dont le luxe seyait à son rang, garni d'une multitude de coussins chamarrés. Il portait le simple pagne à mi-mollets des scribes et quelques bijoux en perles multicolores. Sa chevelure clairsemée ne lui inspirant pas la moindre honte, il ne mettait pas de perruque. Comme Bak le constata avec plaisir, il n'avait pas changé depuis que, débarrassé du sable et de la sueur de Ouaoat, il était retourné à son existence facile et confortable.

Amonked ordonna à Houy d'approcher une table basse où étaient disposés deux verres à pied, une cruche de vin et une coupe de fruits. Puis il déclara :

— Commençons par le commencement. Parle-moi de Bouhen et raconte-moi tout ce qui s'y est passé depuis que j'ai vu la garnison pour la dernière fois.

Savourant le riche bouquet du vin, Bak le remercia d'abord, au nom du commandant Thouti et de lui-même, d'avoir tenu toutes ses promesses. Ensuite, il lui donna des nouvelles des nombreuses personnes qu'Amonked avait rencontrées durant son long périple vers le sud. De son côté, l'intendant d'Amon invita Bak chez lui afin de renouer connaissance avec les membres du groupe d'inspection. La douceur de la brise et le roucoulement des colombes agrémentèrent leurs retrouvailles.

Quand enfin il n'ignora plus rien des événements des derniers mois, Amonked posa son verre sur la table et donna à la conversation un tour plus sérieux.

— Tu dis dans ton message que tu souhaites me faire part d'une offense perpétrée contre Maât. Un acte vil, dont les tenants et les aboutissants ne pourront être éclaircis qu'à Ouaset.

Bak détacha de sa ceinture le carré de lin où il conservait les bijoux. Il le dénoua et déplia l'étoffe, non sans un bref regret que les bagues et les bracelets ne baignent plus dans leur écrin de miel. Cela aurait eu un côté spectaculaire qu'Amonked aurait apprécié.

— Voici ce que j'ai découvert en inspectant des marchandises en partance pour le Sud, qui transitaient par Bouhen.

Amonked prit un bracelet d'or incrusté de turquoise et de cornaline. Après avoir lu le cartouche royal, il examina les cinq autres objets.

La mine grave, il conclut :

— Les bijoux d'une concubine ou d'une princesse royale, sans l'ombre d'un doute. Une femme appartenant à l'entourage de Nebhepetrê Mentouhotep, premier de la longue lignée de rois qui établirent à Ouaset le siège de leur pouvoir. Apprends-moi de quelle façon tu as trouvé ces bijoux et qui les avait en sa possession.

Bak le lui expliqua en détail et relata l'interrogatoire qui avait suivi. Il résuma ses conclusions succinctement :

— À mon avis, Nenouaf ne sait rien de plus que ce qu'il nous a dit.

Alors qu'il contemplait les bijoux, l'expression d'Amonked s'assombrit. Il dit avec tristesse :

— Ce n'est pas la première fois que de tels trésors sont découverts à bord d'un navire faisant route vers une terre lointaine. Sur les dix-huit objets précieux retrouvés par les inspecteurs du port, certains, comme ceux-ci, avaient été dérobés dans un tombeau royal. D'autres provenaient de sépultures

anonymes. Tous furent portés par des nobles depuis longtemps défunts.

Bak poussa un sifflement de surprise. Les pièces qu'il avait saisies ne constituaient donc qu'une fraction du trafic. La situation était plus grave qu'il ne l'avait supposé.

— Tout provenait-il du même cimetière ?

— Nous l'ignorons. Les quatre contrebandiers que nous avons appréhendés n'en savaient pas davantage que ton Nenouaf, dit Amonked en reprenant son verre. Et même si les bijoux volés portaient le nom du défunt, cela ne nous renseignerait pas sur l'emplacement du tombeau. Certains étaient d'un style courant sous le règne de Mentouhotep et de ses successeurs immédiats ; les autres, dénotant un art moins raffiné et une origine plus tardive, furent peut-être confectionnés dans une capitale provinciale.

Bak discernait le fond du problème. Il était rare de retrouver des papyrus datant d'une époque aussi reculée. Entre-temps, des famines et des guerres avaient bouleversé le pays de Kemet, semant le chaos dans les archives.

— Le tombeau et le temple funéraire de Mentouhotep se trouvent sur la rive occidentale de Ouaset. Les femmes qui étaient chères à son cœur ne sont-elles pas enterrées tout près ?

Amonked grappilla du raisin et en lança un grain dans sa bouche.

— D'autres que toi ont tenu le même raisonnement. Le lieutenant Menna, qui supervise la garde des vallées funéraires à l'ouest de notre cité, a reçu pour mission d'arrêter le coupable. Jusqu'à présent, la chance ne lui a guère souri. Certes, il lui arrive de découvrir un tombeau ouvert, de temps en temps. Une sépulture humble et exigüe, pas de celles qui renferment des bijoux de prix. Si quelqu'un est à même d'élucider cette affaire, c'est lui. Il occupe ce poste depuis plus de trois ans et connaît très bien la région. Je vais le convoquer afin de te le présenter.

Pendant que l'intendant donnait des ordres en ce sens à l'apprenti scribe, un battement de tambour et le chant rythmé des rameurs annoncèrent le départ d'une barge de transport. À peine s'était-elle éloignée du quai qu'une autre manœuvra afin de prendre sa place. Le ponton restait rarement désert, à cette époque de l'année. La fin des moissons inaugurait le temps de partager les fruits du labeur avec le palais et avec Amon. Les portefaix, qui jour après jour transféraient dans les entrepôts du dieu les offrandes venues sur de lourds navires, étaient assis par terre sous un bouquet de palmiers, dans l'attente de la prochaine cargaison. L'un d'eux sifflotait, quelques-uns jouaient à un jeu de hasard, les autres bavardaient et plaisantaient, jamais en mal de conversation même s'ils se côtoyaient en permanence.

La connaissance approfondie d'Amonked au sujet de ces vols intriguait Bak. Dès que le scribe fut parti, il interrogea son ami.

— Tu n'es pas responsable de l'enquête, n'est-ce pas ?

— Pas du tout. La tâche que m'a récemment confiée Maakarê Hatchepsout concerne la construction du Djoser Djoserou, son temple funéraire.

Amonked regarda les raisins, mais ne céda pas à la tentation.

— Ma seule préoccupation, dans cette affaire, est qu'ils pourraient se produire juste sous le nez des bâtisseurs du temple.

— Je vais rester à Ouaset un mois, peut-être plus, le temps que le commandant Thouti arrive de Bouhen.

Pour ne pas sembler trop empressé, Bak prit une datte dans la coupe avant d'ajouter d'un air dégagé :

— Je serais heureux de me rendre utile.

Amonked parut amusé, comme s'il voyait à travers cette feinte désinvolture.

— Je n'en doute pas, et tu remplirais cette mission à la perfection, toutefois j'en ai une plus urgente à te confier.

Bak sentit son cœur se serrer. Hori serait déçu. Par le souffle d'Amon, ne l'était-il pas lui-même ?

— Cette enquête sera peut-être moins à ton goût, concéda Amonked, mais elle doit aboutir avant que d'autres ne perdent la vie.

Qui avait donc perdu la vie ? Bak refoula un élan d'espoir, honteux de se réjouir du malheur d'autrui.

— Je t'écoute, intendant.

— Le Djeser Djeserou a été la cible d'une série d'accidents, qui ont commencé presque dès le début de la construction, voici environ cinq ans. Leur nombre, peu élevé tout d'abord, n'a fait que croître. Plusieurs hommes en sont morts. Maints ont été blessés, parfois grièvement. Je soupçonne de la malveillance et je veux que tu mènes des investigations.

Bak ne savait que dire. Les chantiers de construction étaient par définition des lieux dangereux. Des accidents se produisaient sans cesse, à cause de la négligence humaine ou des caprices des dieux. Comment voulait-on qu'il enquête sur la raison de chaque malheur survenu en cinq longues années ?

Pire encore, ce projet de construction était cher au cœur d'Hatchepsout, dont il faisait la fierté. Comment réagirait-elle en apprenant qu'un homme qu'elle avait exilé sur la frontière sud en foulait les pavés ? Le renverrait-elle dans cette cité de Bouhen qu'il avait fini par tant aimer ? Ou, plus vraisemblablement, dans un poste isolé où il serait à jamais oublié du monde ? Il ne voulait pas de cette mission.

Amonked devait lire dans ses pensées, car il précisa :

— Tu n'as rien à redouter de ma cousine, lieutenant. Tu n'auras à répondre que devant moi.

— Si elle conteste l'opportunité de ma présence ?

— Il me suffira de lui rappeler tes talents de chasseur d'homme. Pourra-t-elle se permettre de te renvoyer ? Je ne le pense pas.

Bak but une gorgée de vin, l'un des meilleurs qu'il eût goûtés depuis longtemps. Il n'était qu'à demi satisfait par cette promesse. Malgré sa confiance en Amonked, il doutait que l'intendant d'Amon, tout proche parent qu'il fût, puisse se dresser contre la souveraine la plus puissante du monde si elle avait fixé son cœur sur une voie déterminée. Il avait mesuré la force de sa volonté lorsqu'elle l'avait exilé. Mais quel moyen avait-il de refuser ?

— Combien d'hommes au juste ont été blessés ou tués ?

Peut-être le nombre d'accidents survenus au Djeser Djeserou n'était-il pas pire qu'ailleurs.

— Treize ont péri : deux chefs d'équipe, neuf ouvriers, un scribe et un garde. Sept se sont estropiés et n'ont jamais pu reprendre leur activité sur le chantier. Ce nombre inclut mon scribe Thaneni, que tu as connu à Ouaouat.

« Un homme de valeur, se rappela Bak. Sa jambe raide et mutilée montrait la gravité de l'accident qui avait failli lui coûter la vie. »

— Plusieurs autres sont restés infirmes, continua Amonked, mais ont pu assumer des besognes moins physiques. Bien entendu, il y a eu d'innombrables incidents ordinaires, trois ou quatre par mois, environ.

Bak devait admettre que ces chiffres étaient élevés. Il n'avait pas de point de comparaison, mais s'il avait supervisé des travaux entraînant tant de malheurs, lui aussi aurait été préoccupé.

— Qu'en disent les ouvriers ?

— Ils les attribuent à un esprit malin, répondit Amonked avec une grimace de réprobation.

« Cela n'a rien de surprenant, songea le policier. Les hommes dépourvus d'instruction sont superstitieux et trouvent plus facile d'imputer une cause surnaturelle à des accidents répétés. »

— A-t-on remarqué la disparition d'outils ? Les hommes ont-ils été payés en mesures trop parcimonieuses ? Les artisans de talent font-ils défaut ?

— Y a-t-il un problème de corruption, tu veux dire ? répondit Amonked. Ma foi non. Mes scribes

examinent tous les rapports que je reçois. Ils vérifient chaque inventaire afin de déceler tout vol de biens ou de matériel. Ils se penchent sur les rumeurs évoquant de mauvaises mœurs, les querelles entre ouvriers, les plaintes pour de menus larcins et tous les autres délits mineurs qui vont de pair avec un projet aussi ambitieux. Ils n'ont rien trouvé qui sorte de l'ordinaire.

— En somme, tu leur accordes toute ta confiance.

— Je remettrais ma vie et mon honneur entre leurs mains.

Bak ne doutait pas que l'opinion d'Amonked fût justifiée, mais d'honnêtes fonctionnaires ne savaient pas toujours distinguer le ver dans le fruit du labeur des hommes.

— Je reprendrai néanmoins cette piste pour m'assurer qu'aucun détail ne leur a échappé. Hormis cela, tu ne m'as pas donné beaucoup d'indices pour entreprendre ma tâche, remarqua-t-il avec un sourire en coin. Rien qu'un esprit malin.

Un homme ventripotent, affligé d'un énorme grain de beauté noir au menton, s'avança sous le portique. Il dit quelques mots au scribe en chef, qui le conduisit auprès d'Amonked et l'annonça. C'était le capitaine d'un navire qui venait d'accoster. Ils discutèrent de la cargaison, pour l'essentiel du blé et de l'orge, et d'autres questions relatives au transport. N'écoulant que d'une oreille, Bak observa l'équipage se préparer à décharger et la rue animée qui reliait les nombreux entrepôts du domaine. Des moineaux sautillaient au milieu des passants pour s'emparer de grains tombés d'un sac, plus tôt dans la journée.

Il aperçut Houy qui arrivait d'un pas pressé, accompagné d'un homme de grande taille et bien découplé, arborant un bâton de commandement. « L'officier chargé de l'enquête », songea Bak.

Amonked prit congé du capitaine, attendit que les deux nouveaux venus s'approchent et se chargea des présentations.

— Vous devriez bien vous entendre, remarqua-t-il. Le lieutenant Bak a dirigé la compagnie medjai du fort de Bouhen pendant plus de deux ans. C'est un fin limier. Je lui ai exposé les éléments dont tu disposes, ajouta-t-il à l'adresse de Menna, en lui indiquant un tabouret pliant que Houy avait approché.

Pendant que l'officier dégustait du vin et des fruits, Bak l'observa à la dérobée. Âgé d'une trentaine d'années, il s'était oint d'huile et parfumé après son bain. Son pagne était immaculé, son collier large et ses bracelets en perles brillaient d'un doux éclat. La boucle de sa ceinture, le manche de sa dague et son bâton de commandement rutilaient. Bak n'avait jamais rencontré d'homme à l'apparence aussi soignée. Il se demanda de quoi il avait l'air après avoir arpenté durant des heures les cimetières balayés par le sable.

Amonked remit à Menna les objets précieux, dans leur carré de lin.

— Le lieutenant Bak a découvert ces bijoux sur une barge transitant par Bouhen. Sans lui, ils orneraient maintenant le corps de l'épouse d'un obscur roi de Kouch.

Après avoir examiné chaque objet de près, Menna tapota d'un doigt le nom inscrit dans le cartouche.

— Je parie qu'ils viennent du même tombeau que le collier et la ceinture en coquillages confisqués à Mennoufer il y a deux mois, lors de l'inspection d'un navire.

— Je n'en serais pas surpris, dit Amonked, qui durcit le ton. Cette abomination doit cesser, lieutenant ! Il faut que tu découvres les tombeaux profanés et, par-dessus tout, que tu arrêtes le coupable.

Menna lança un coup d'œil vers Bak, à l'évidence contrarié qu'il soit témoin de ce qui ressemblait fort à une réprimande.

— Comme tu le sais, intendant, mes hommes et moi avons exploré plus d'une fois les cimetières de la rive ouest sans rien remarquer d'anormal. Je commence à croire que les tombeaux pillés se

trouvent ailleurs. Sans doute près de Menoufer, où la majorité des bijoux a refait surface.

— Encore un peu, et tu soutiendras que Mentouhotep a fait ensevelir ses proches à Bouhen, répliqua Amonked, les sourcils froncés.

— Non, intendant, répondit Menna en rougissant.

— Ce noble souverain fut inhumé ici, de même que ses successeurs. Tu ne peux suggérer avec sérieux que sa concubine, qu'il éleva au-dessus de toutes les femmes, ou sa fille, à qui il donna la vie, reposent loin de lui.

— S'agissant d'une princesse, elle a pu être emmenée par son époux...

Menna dut comprendre l'inanité de ses efforts face à cette volonté de fer, car il s'embourba dans ses explications. À contrecœur, il céda :

— Très bien, intendant. Nous reprendrons nos recherches sur le terrain, et ce autant de fois qu'il le faudra.

— Qu'il en soit ainsi. Bak, je souhaite que tu répètes au lieutenant Menna tout ce que tu m'as relaté au sujet de ces bijoux anciens.

Bak obtempéra. Quand il admit qu'il n'avait tiré aucune information valable de Nenouaf, Menna crut bon de souligner :

— Donc, tu n'es pas plus avancé que moi.

— Beaucoup moins, à coup sûr, riposta Bak qui, n'ayant jamais prétendu en savoir davantage, fut irrité par cette remarque. Je n'ai pas connaissance de ces profanations depuis aussi longtemps que toi, lieutenant, qui parcours les cimetières jour après jour.

— Aimerais-tu me seconder dans ma tâche ? Il y a des centaines de tombeaux à l'ouest de notre cité, et un homme de plus ne serait pas de trop.

Le ton de l'officier était neutre, sans la moindre trace de rancœur, toutefois Bak perçut dans cette suggestion une certaine causticité. Soit Menna était encore vexé qu'il l'ait vu en fâcheuse posture, soit, en dépit des éloges d'Amonked, le lieutenant de la garde prenait ce nouveau venu de la frontière sud pour un médiocre, incapable de traquer ceux qui offensaient Maât ou de remarquer l'entrée ensablée d'un tombeau même s'il marchait à côté. Ce genre de préjugé n'était pas rare parmi les officiers qui n'avaient jamais eu de poste hors de la capitale.

Amonked scruta Menna sans que son visage ne révèle ses pensées, un masque que Bak avait appris à connaître, à Ouaouat.

— Le lieutenant Bak passera un certain temps à Ouaset, cependant il n'aura pas le loisir de t'aider. Je l'ai chargé de découvrir la cause des nombreux accidents survenus au Djeser Djeserou.

Menna lança à Bak un regard surpris, puis sourit.

— Je te souhaite bonne chance. D'après ce que j'ai entendu, tu t'apprêtes à poursuivre un gibier insaisissable.

— Je ne suis pas du genre superstitieux, lieutenant.

— Je ne suggérais rien de la sorte. Je voulais dire en fait que la superstition suffit souvent à engendrer des accidents.

— Peut-être, éluda Bak, lui refusant la satisfaction de le voir contester ou approuver ses paroles. Tu n'as rien dit lorsque j'ai décrit le dessin, autour du col de la cruche. Ce collier, avec un pendentif en forme d'abeille, ne te rappelle-t-il rien ?

— Absolument rien.

Malgré cette réponse peu encourageante, Bak insista :

— Connais-tu un éleveur d'abeilles qui marque son miel de cette manière ? Si ce n'est lui qui a glissé les bijoux dans le récipient, il pourrait nous indiquer qui l'a eu en sa possession par la suite.

Menna haussa les épaules.

— Je n'ai jamais vu de marque qui y ressemble et je ne connais personne qui en utilise de

semblable.

— D'après le marchand que j'ai arrêté à Bouhen, ce stratagème lui permettait de distinguer la cruche dotée d'une valeur particulière. Ce système était en effet nécessaire si, comme il l'affirme, il n'était qu'un intermédiaire, ignorant ce qui était caché à l'intérieur. Au port, les inspecteurs ont-ils déjà remarqué ce genre de dessin ?

Menna lui accordait cette fois toute son attention.

— Pas à ma connaissance, mais ce serait intéressant d'en discuter avec le capitaine du port. Je m'en occupe aujourd'hui même, assura-t-il, se levant pour partir. En fait, je pourrai lui en parler dès ce matin, avant de passer sur la rive ouest. J'apprécie ta suggestion, lieutenant, et je te félicite d'être si avisé.

Bak le regarda s'éloigner d'un pas pressé, soupçonnant que cette louange finale n'était pas dénuée de condescendance. Au moins, Menna était assez impressionné pour suivre une nouvelle piste qui, peut-être, se révélerait fructueuse.

Si seulement les rôles étaient inversés ! Si seulement il avait pu enquêter sur les vols perpétrés dans les tombeaux, et Menna sur les accidents dont étaient victimes les ouvriers ! Comme l'officier l'avait fait remarquer, la superstition suffisait parfois à les engendrer, et Bak craignait que ce ne fût le cas au Djeser Djeserou.

Néanmoins, il fallait admettre que le malheur paraissait s'y abattre avec une singulière opiniâtreté.

— Deux maîtres d'œuvre sont responsables du projet : Pached et Montou.

Amonked remontait rapidement la large chaussée, imposant une allure que peu d'hommes étaient capables de soutenir longtemps.

Les quatre porteurs chargés de la chaise qu'il avait dédaignée se hâtaient derrière lui. Bak les avait surpris plus d'une fois en train d'essuyer leur front avec ostentation et de pousser des soupirs épuisés, mais non à cause de la chaleur de midi. Ils affichaient une résignation mêlée de bonne humeur devant la détermination de leur maître d'aller à pied, une particularité parmi ceux qui fréquentaient les couloirs du pouvoir.

— Deux hommes on ne peut plus différents, poursuivit Amonked. Pached montre un bon sens et un sérieux à toute épreuve. En revanche, on ne peut se fier à Montou. L'un et l'autre se valent toutefois par le talent et méritent des éloges pour tout ce que tu contempleras ici aujourd'hui.

— Senenmout, le favori de notre reine, n'est-il pas le maître d'ouvrage du Djoser Djoserou ?

Dès que le mot « favori » lui échappa des lèvres, Bak le regretta. Ce terme était courant chez les gens du peuple quand ils parlaient de Senenmout, mais, au palais royal, on le prononçait sans doute à peine plus haut qu'un murmure, tant il était impertinent.

Amonked expliqua d'un air amusé :

— Il supervise en effet l'ensemble des travaux, mais c'est un projet immense et Senenmout se trouve accaparé par une multitude d'autres obligations importantes.

— C'est pourquoi il t'incombe de soulager son fardeau.

— Il semblerait.

— Je vois.

Bak songea qu'il valait mieux abandonner ce sujet, cependant une lueur malicieuse dans les yeux de son compagnon le poussa à continuer.

— J'ai souvent entendu dire que lui seul avait conçu ce plan hors du commun pour le Djoser Djoserou. N'est-ce pas vrai ?

Dans le rire de l'intendant perça une pointe de cynisme.

— Les vestiges du temple funéraire de Mentouhotep s'étendent tout près du chantier. Le nouvel édifice les surplombe. Une fois que tu l'auras vu, je te parlerai du plan initial de Senenmout pour le Djoser Djoserou.

Bak scruta le sommet de la longue chaussée en pente, qui, au loin, aboutissait au site de construction. Cette voie spacieuse, au sol uni, permettait de hisser les matériaux et l'équipement depuis un canal jusqu'aux hauteurs de la vallée. Un paysage ondoyant de dunes d'or se blottissait au cœur d'un cirque naturel, une courbe majestueuse de hautes falaises où l'érosion avait façonné des projections pareilles à des tours. Pour bâtir la chaussée, on avait dû niveler les buttes de sable et les protubérances rocheuses, puis combler les dépressions afin que la déclivité soit douce et facile à gravir. Plus tard, on érigerait tout en bas un petit temple, l'allée serait pavée et flanquée de murs. Une rangée de lions de pierre à l'effigie d'Hatchepsout en borderait chaque côté.

Bak ne voyait encore qu'en partie le temple au fond de la vallée, où les falaises atteignaient leur point culminant. Une terrasse inférieure, partagée au centre par une rampe, était jalonnée sur une courte portion de colonnes en grès clair. Sur une seconde terrasse au-dessus, la moitié des colonnes était en place à chaque extrémité. Le temple se dressait au pied d'un escarpement formé par les éboulis des falaises vertigineuses, qui lui offraient une toile de fond mordorée. Bak fut impressionné. Le cadre n'aurait pu être plus grandiose, plus digne d'une puissante souveraine de Kemet.

Un peu au sud, sur une partie plus basse du terrain, des colonnes brisées et un tertre de pierre

effondré subsistaient sur une terrasse envahie par le sable : le vieux temple funéraire de Nebhepetrê Mentouhotep. Enfant, Bak avait quelquefois joué entre ces colonnes, tandis que sa gouvernante priait devant l'autel de la déesse Hathor. La vallée était calme, en ce temps-là, comme il convenait à un lieu d'adoration. À en juger par la poussière qui s'élevait là-bas, il n'y trouverait ni le calme ni la tranquillité, désormais.

— Senenmout vient-il souvent ici ?

— Ainsi que je te le disais, mon jeune ami, c'est un homme vraiment très, très pris, ironisa Amonked, ses lèvres frémissant comme pour réprimer un sourire.

Le remarquant à peine, Bak poussa un long soupir de soulagement. Les sentiments de Senenmout à son égard n'étaient guère plus cordiaux que ceux de la reine.

— Comme tu le vois, le sanctuaire est presque terminé.

Pached, le maître architecte, s'écarta afin que Bak puisse admirer sur toute sa longueur la chambre étroite creusée à même le roc. L'espace confiné avait l'odeur des quatre hommes qui travaillaient à l'intérieur, transpirant dans la chaleur, peinant dans la lumière du soleil réfléchi du dehors au moyen d'un miroir. C'est tout juste s'ils eurent un regard pour le nouveau venu. Ils étaient trop occupés à ajouter de la couleur aux bas-reliefs muraux, sur lesquels Hatchepsout présentait des offrandes à diverses divinités. Bak ne s'attarda pas. Plus tard, il en examinerait les détails tout à loisir.

— Il en va de même des chapelles funéraires de notre reine et de son père, continua Pached, poursuivant rapidement sa visite guidée pour le moins sommaire du chantier.

C'était un petit homme frêle d'une quarantaine d'années, au front barré de rides profondes creusées par de perpétuels tracassés.

L'architecte contourna un tas de gravats près d'un portique inachevé, qui, à terme, entourerait une cour à ciel ouvert au cœur du temple. Au pied des gravats, plusieurs architraves et des linteaux attendaient d'être placés au sommet de doubles rangées de colonnes à seize pans. Tout autour de cette cour centrale étaient disposés de gros cylindres de grès que l'on empilerait pour former de nouvelles colonnes. Des niches murales, de part et d'autre de l'entrée du sanctuaire, accueilleraient des statues d'Hatchepsout. Les travaux semblaient suspendus. On n'apercevait pas un seul ouvrier dans les parages. Bak ne comprenait pas cette absence d'activité.

— Où est Montou ? voulut savoir Amonked. Je tiens à ce que le lieutenant Bak le rencontre.

— Je ne l'ai pas vu de la matinée, répondit Pached d'une voix soudain sévère et tendue.

— Je l'ai averti la semaine dernière, indiqua l'intendant sans tenter de cacher son irritation. En pure perte, apparemment.

Bak observa les deux hommes. La rancœur et le mécontentement étaient des causes d'accident plus probables que les esprits malins. Amonked soupçonnait-il l'architecte absent de perturber les travaux, non de propos délibéré, mais par négligence ?

Les lèvres pincées, Pached franchit un portail du côté sud de la cour. Bak se retrouva dans une antichambre que l'on n'avait pas encore décorée et sur laquelle donnaient deux portes. Des miroirs judicieusement disposés renvoyaient la lumière du soleil vers les chambres intérieures.

— La chapelle funéraire de Maakarê Hatchepsout et celle de son père, annonça l'architecte d'un ton acerbe.

Bak ne se formalisa pas de sa colère, sachant qu'il n'était pas visé. Il jeta un coup d'œil dans les deux chambres. À l'intérieur de la plus petite, trois hommes taillaient avec minutie de délicats bas-reliefs représentant des mets succulents, tandis que, dans la plus grande, cinq peintres appliquaient des couleurs vives sur des processions sculptées de serviteurs portant des fruits et des légumes, des pièces de bœuf et des volailles. Si Bak paraissait indifférent à la discussion qui résonnait dans l'antichambre, il n'en perdait pas un mot.

— Montou affirme que son domaine à la campagne l'accapare beaucoup, dit Amonked.

— Cette propriété appartient à son épouse, qui en a hérité d'un premier mari. La seule tâche qui l'accapare, c'est de donner des ordres. À sa femme, à sa belle-fille et au scribe qui régissait déjà le domaine avant cette union. Ce sont eux qui travaillent aux côtés des serviteurs, pas lui.

— Son devoir est ici ; il doit venir chaque jour. Je le lui ai clairement fait savoir.

Remarquant Bak qui attendait, sur le seuil, de poursuivre la visite, Pached lui fit signe.

— Viens. Je t'emmène à la chapelle de Rê.

Il les conduisit au-dehors et ils longèrent le mur en construction, à l'avant de la cour. Au centre, une ouverture assez large pour laisser passer les grands traîneaux sur lesquels on charriait les pierres serait un jour transformée en portail. Un linteau et des montants de granit étaient posés à côté. Bak regarda le mur et le portique à moitié finis, stupéfait que la cour ne soit pas une véritable ruche. Pourquoi les travaux n'avançaient-ils pas ?

— Je suis fort tenté d'envoyer Montou dans le Nord, pour construire le temple de Pakhet, dit Amonked.

Le sanctuaire de Pakhet, la déesse-lionne, s'élèverait en plein désert, à l'ouest d'une capitale provinciale où la vie était essentiellement rurale. Ce n'était pas un lieu où un homme accoutumé à la vie luxueuse de Ouaset eût souhaité aller.

Le rire de Pached trahissait une certaine animosité.

— Je crois que rien ne lui conviendrait davantage.

Bien vite, l'architecte les fit passer par une porte au nord de la cour, puis à travers une antichambre au plafond soutenu par quatre colonnes à seize pans, et enfin dans une vaste salle où dix marches s'élevaient sur le côté d'un grand autel consacré à Rê. Elle était à ciel ouvert, ce qui permettrait aux prêtres de communier librement avec la divinité. Là encore, de magnifiques bas-reliefs aux couleurs éclatantes montraient Hatchepsout présentant des offrandes.

— Il ne manque plus à cette chapelle que des statues de notre souveraine, comme dans l'antichambre, précisa Pached.

Le trio regagna la cour, où Bak s'arrêta pour regarder autour de lui.

— Le Djoser Djoserou est en construction depuis cinq longues années, Pached, pourtant ce niveau est encore inachevé. Pourquoi les ouvriers ne viennent-ils pas finir le portique ?

Bak employa un ton plus tranchant qu'il n'en avait eu l'intention, mais le hochement de tête approbateur d'Amonked lui indiqua qu'il n'avait pas outrepassé son rôle.

— Les ouvriers...

Pached hésita, lança un coup d'œil à l'intendant et répondit :

— Bien. Puisque tu es venu pour découvrir la cause des nombreux accidents qui nous ont frappés, autant que tu entendes la vérité.

Il marqua une pause et fit une grimace qui exprimait son mépris.

— Les hommes craignent un esprit maléfique. Ils passent plus de temps à regarder par-dessus leur épaule, et à écouter des histoires de lumières dans la nuit et d'ombres étranges, qu'à exécuter la besogne pour laquelle ils reçoivent leur pain quotidien.

— Ils croient que cette partie du temple est plus dangereuse que le reste ?

Pached releva le menton d'un air supérieur.

— Si c'était le cas, ni les peintres ni les sculpteurs ne travailleraient ici !

— Il y a du vrai dans les paroles de Pached, intervint Amonked. Mais il omet de mentionner l'autre cause de ces retards. Senenmout a déjà modifié les plans plusieurs fois. Il songe à présent à faire de cette cour découverte une entrée à colonnade. Ainsi, les travaux ont cessé dans l'attente de sa décision.

Visiblement mal à l'aise, Pached garda les lèvres closes, refusant d'admettre qu'il avait tu une

partie de la vérité plutôt que de blâmer celui dont dépendait son bien-être.

Amonked, plus impénétrable que jamais, observa l'architecte un bref instant, puis sortit devant ses compagnons et s'arrêta au sommet de la rampe de brique crue permettant de hisser le matériel jusqu'à cette partie du temple, la plus sacrée.

La vue était splendide : le vallon ensoleillé, blotti au pied des falaises, puis, au loin, une mosaïque de champs bruns ou dorés, de palmeraies et de jardinets verts qui dessinaient un large ruban le long du fleuve dissimulé par la brume de chaleur.

Ils se trouvaient sur la terrasse supérieure que Bak avait vue de loin. C'était en réalité un portique qui, une fois fini, s'étendrait sur toute la façade du sanctuaire. La double rangée de colonnes – la première à base carrée, la seconde à seize pans –, surmontées de linteaux, était coupée par un large vide au centre. Deux immenses statues peintes de Maakarê Hatchepsout sous l'apparence d'Osiris étaient érigées contre les colonnes extérieures situées le plus au nord. Des effigies identiques seraient placées tout le long du portique, contemplant le lointain aux yeux du monde entier.

Bak observa la colonnade inférieure qu'il avait distinguée de la chaussée. De part et d'autre de la rampe, qui, supposait-il, deviendrait plus tard un escalier, on édifiait deux rangées de piliers pour constituer un portique. Seuls quelques-uns avaient atteint leur hauteur définitive. Le plafond, une fois terminé, formerait une vaste terrasse découverte devant la colonnade supérieure, qui se dressait au-dessus et un peu en retrait du mur de soutènement.

Devant le premier niveau, le terrain en pente avait été arasé pour créer une sorte d'esplanade. Au nord, on excavait le versant de la vallée et le léger escarpement au pied de la falaise, et l'on bâtissait un mur pour étayer la paroi. Un autre, construit au sud, maintiendrait en place la terre et les gravats provenant de l'excavation, qui seraient utilisés pour surélever la partie basse.

Des pierres brutes arrivées de la carrière et des blocs grossiers, dont la destination était indiscernable, partageaient la terrasse avec des cubes de pierre qui deviendraient des piliers carrés, des tambours d'où naîtraient des colonnes polygonales, des dalles rectangulaires pour les linteaux et les montants, les architraves et les entablements. Çà et là, tantôt solitaires et tantôt en groupes, se dressaient des dizaines de statues d'Hatchepsout à diverses étapes de réalisation, du bloc dégrossi à la silhouette assise ou debout. À l'est, où l'esplanade s'affaissait pour se fondre dans le paysage, les vestiges d'un vieux temple en brique crue, délabrés et croulants, disparaissaient peu à peu sous la nouvelle construction.

Parmi les pierres, des artisans façonnaient ou polissaient des parties de colonnes et de statues, et des manœuvres s'affairaient. Les ouvriers expérimentés habitaient dans des villages en dehors de la vallée, au bord de la plaine alluviale, tandis que les autres vivaient dans des cabanes bâties dans une dépression entre le Djeser Djeserou et le vieux temple de Mentouhotep. Ces derniers venaient des quatre coins de Kemet ; une fois les moissons rentrées, ils s'étaient trouvés libres de servir leur souveraine. On les avait enrôlés afin de haler des pierres, creuser des fossés, construire des murs. Par leur travail, ils remboursaient leurs dettes ou celles des nobles dont ils occupaient les terres, ou bien ils réparaient une offense contre la déesse Maât.

Aux deux extrémités de l'esplanade, des hommes travaillaient sur des murs de soutènement ; au nord ils creusaient la pente, au sud ils taillaient et posaient les blocs de pierre. Une file irrégulière d'adolescents transportait la terre et les gravats dans des paniers de ceux du haut à ceux du bas. D'autres jeunes garçons passaient parmi les hommes avec des ânes chargés d'outres d'eau. Plus d'une centaine d'hommes et de gamins sifflaient, s'esclaffaient, s'interpellaient ou bavardaient sans craindre les esprits malins, du moins à la lumière du jour.

Un homme presque nu, un ouvrier, à en juger à la poussière et à la sueur dont il était couvert, monta précipitamment la rampe en brique crue mélangée à du sable, de l'argile et des éclats de calcaire qui s'élevait de l'esplanade jusqu'au mur de soutènement sud. Il courut entre les pierres,

attirant tous les regards, faisant taire les rires et les conversations. Bouleversé, il s'arrêta près des colonnes et cria :

— Pached ! Je dois te parler. Immédiatement !

L'architecte regarda l'ouvrier, puis Amonked, et parut l'image même de l'indécision. L'intendant d'Amon était un éminent fonctionnaire, mais le message de l'ouvrier était peut-être aussi urgent que celui-ci semblait le croire.

— Va le rejoindre, dit Amonked. Nous t'attendrons ici.

Pached s'éloigna hâtivement avec l'ouvrier, et bientôt tous deux disparurent derrière le mur sud.

— Un autre accident ? interrogea Bak.

— Je prie pour que ce ne soit pas le cas.

Ils avancèrent jusqu'à la partie sud de la colonnade et tentèrent de voir où Pached était allé. Grâce aux caprices de la construction, ils avaient une vue plongeante sur la nouvelle chapelle d'Hathor et les quatre hommes posant les pierres de fondation, mais un pan de mur les empêchait de distinguer la terrasse à la base du remblai. Une dizaine d'ouvriers gardaient les yeux fixés dans cette direction et parlaient entre eux, mais Pached était introuvable. Amonked ne voulant pas intervenir à moins d'être sollicité, Bak se résigna à attendre.

Debout au bord de la terrasse, il contempla le temple en ruine de Mentouhotep. Celui-ci était fidèle à ses souvenirs, et pourtant très différent. Le tertre de décombres au centre était plus bas, les colonnes intactes moins nombreuses, et aucune n'avait plus la hauteur d'antan. Deux hommes passaient parmi les ruines et, même de cette distance, on voyait qu'ils cherchaient des pierres susceptibles d'être retaillées et réutilisées. Au moyen de leviers, une petite équipe d'ouvriers installait les blocs qu'ils avaient choisis sur des bascules de bois, grâce auxquelles ils les hissaient sur des traîneaux. Une autre équipe les halait du vieux temple au nouveau chantier.

Amonked lui montra le centre des ruines.

— Tu vois ce monticule de pierres qui était peut-être une pyramide ? Ces trois rangs de colonnes renversées et brisées qui formaient jadis une allée couverte, tout autour ? Et le mur ceignant ces colonnes ?

— Je les vois, intendant.

— Ceci, mon jeune ami, est exactement le plan de départ de Senenmout. Mêmes dimensions, même forme, mais bien en avant de l'ancien temple. De toute évidence, il n'avait pas cherché l'inspiration très loin.

Bak eut la nette impression qu'Amonked ne partageait pas l'affection de sa cousine pour Senenmout.

— Les travaux avaient-ils commencé ?

— Une centaine d'hommes ont œuvré ici durant des mois. Quand ils sont rentrés chez eux pour les récoltes, il a modifié son plan. Je ne suis pas certain de ses raisons. Ma cousine est venue ici, et peut-être a-t-elle suggéré quelque chose de plus auguste, de plus unique.

— Intendant !

L'ouvrier qui était venu chercher Pached s'était campé entre les colonnes, au-dessous d'eux.

— Pached aimerait que tu viennes le rejoindre avec le lieutenant Bak. Il dit que l'affaire est urgente au plus haut point.

— Bata a découvert un corps dans un ancien tombeau. Celui d'un homme, frappé par-derrière.

Pached indiqua d'un regard hâtif un ouvrier fin comme un roseau, si tremblant qu'un autre devait l'aider à presser une cruche de bière contre ses lèvres. Ils se trouvaient devant un orifice creusé dans le sable, près du mur de soutènement. Pached avait les joues blêmes et paraissait accablé.

Jamais un homme mort et enterré depuis longtemps n'aurait provoqué d'aussi vives réactions.

— Le décès est récent ? demanda Bak.

— Oui, du moins il me semble.

— Qui est-ce ? interrogea Amonked.

— Je ne sais pas ; je ne m'en suis pas trop approché. Bata non plus, d'après ce qu'il m'a dit.

Bak rendit grâce à Amon. Ainsi, il avait une chance de découvrir des traces du meurtrier. Mais peut-être devait-il plutôt remercier le prétendu esprit malin d'avoir tenu à l'écart tous ceux qui, sans lui, auraient pu brouiller les empreintes.

— J'aurai besoin d'une bonne lumière, dit-il, les yeux fixés sur l'ouverture enténébrée.

Le chef d'équipe responsable de la construction du mur, un petit homme massif nommé Seked, envoya un ouvrier chercher une torche neuve. Son air sombre et sa tendance à caresser la vilaine cicatrice qui barrait son front révélèrent que son sang-froid n'était qu'une apparence.

Les compagnons d'Apou, une douzaine d'hommes couverts de sueur dont les traits exprimaient autant la surexcitation que l'inquiétude, formaient un demi-cercle à distance respectueuse. Ceux que Bak avait vus récupérer les pierres dans l'ancien temple arrivaient à toute allure. Quelques autres se rassemblaient au sommet du mur de soutènement. D'ici à la fin de la journée, tous les bâtisseurs du Djoser Djoserou auraient répété l'histoire sans se lasser, en l'enjolivant un peu plus à chaque fois. Bak prit soin de dissimuler sa contrariété ; s'il voulait résoudre ce mystère, il aurait besoin de leur bonne volonté.

Il s'approcha du puits dans lequel il devait descendre et scruta les ténèbres. Situé au bout du monticule de terre et de gravats qui composait la terrasse, il se trouvait sur le tracé du mur. Le sable tout autour était tassé.

Bak comprit que le tombeau était ouvert depuis un certain temps et que les hommes avaient fini par ne plus en avoir peur.

— Quand Apou y est-il entré ? demanda-t-il.

Seked s'avança.

— On devait continuer le mur, lieutenant. On pensait combler le puits aujourd'hui afin de bâtir par-dessus.

— Je leur en avais donné l'autorisation, confirma Pached. Ce tombeau n'ayant jamais été terminé ni utilisé, les prières d'un prêtre n'étaient pas nécessaires.

Le chef d'équipe contempla d'un air morne l'ouverture béante.

— Je me suis dit qu'il valait mieux vérifier avant de le boucher. Un ouvrier paresseux aurait pu se cacher là-dedans pour piquer un somme.

Bak l'approuva d'un signe du menton. Lui aussi aurait tenu à s'assurer que personne ne resterait prisonnier sous terre.

— Quelqu'un doit descendre avec moi, dit-il en fixant Pached. Quelqu'un qui connaisse au moins de vue tous ceux qui travaillent dans cette vallée.

Lentement, avec réticence, l'architecte hocha la tête.

Les ouvriers revinrent en courant avec une torche enflammée, dont Bak se munit avant de se diriger d'un pas ferme vers le tombeau. Il n'avait pas droit à l'hésitation. Pas le temps de laisser germer dans son cœur le minuscule grain d'appréhension qu'il ressentait, ou de donner aux ouvriers la satisfaction de penser qu'il partageait leurs craintes superstitieuses.

Élevant la torche devant lui pour trouver son chemin, il descendit une volée abrupte de marches irrégulières. Il gardait la tête basse pour ne pas se cogner contre le plafond grossièrement taillé. Il entendait derrière lui la respiration lourde de Pached. Le boyau était si bas qu'ils durent se courber. Au fond, il s'aplanissait et s'incurvait peu à peu sur la droite. En largeur, on n'aurait pu y faire deux pas ; l'atmosphère était chaude et confinée. Bak inclina la torche vers le sol pour examiner la fine

couche de sable qui couvrait la pierre. Deux séries de pas venaient et repartaient, l'une laissée par des sandales, l'autre par des pieds nus : celles de Pached et d'Apou, à coup sûr. Si des traces antérieures avaient subsisté, ils les avaient détruites sans le vouloir. Par endroits, Bak distinguait de courtes indentations près des parois. Au début elles l'intriguèrent, mais ensuite il comprit que c'était l'empreinte des patins de bois d'un traîneau.

Il avait parcouru moins d'une trentaine de pas au-delà des marches quand il vit le corps, gisant sur le côté, le visage tourné vers le mur qui marquait la fin du boyau. L'arrière du crâne, ensanglanté, luisait d'un éclat sombre sous la lumière de la torche. L'odeur de la mort, bien que ténue, était omniprésente. Les traces d'Apou et de Pached s'achevaient à l'endroit où Bak s'était arrêté ; là, ils avaient aperçu le mort et s'étaient enfuis.

Le policier avança lentement, scrutant le sol. Excepté une indentation guère plus longue qu'une paume laissée par le traîneau, le sable était lisse, intact. L'assassin avait effacé ses traces. Bak s'agenouilla près du corps et se retourna. Pached était resté quelques pas en arrière, de grosses gouttes de sueur sur le visage. Il faisait chaud dans le conduit, mais pas à ce point. L'architecte avait peur.

Bak reporta son attention sur le cadavre. Le sommet du crâne, fracassé, n'était plus qu'un magma de chair et de sang séché où grouillaient les mouches. Le corps était flasque, la chair pâle commençait à enfler. L'homme semblait mort depuis un certain temps, mais, dans la chaleur du tombeau, la décomposition devait être rapide. Peut-être avait-il été assassiné tout récemment, voire la nuit précédente.

— Qui est-ce ? murmura Pached.

Retenant son souffle, Bak posa les mains sur le corps inerte et le tourna sur le dos. Une nuée de mouches s'éleva. Bak déglutit et s'obligea à se concentrer sur l'aspect physique du défunt. Il était de taille moyenne et d'âge mûr ; la graisse empâtait légèrement ses muscles et ses traits séduisants. Il portait le pagne long des scribes et des bijoux raffinés en perles multicolores, sans doute coûteux.

— Approche, Pached. Tu dois me dire son nom.

Au bout d'un long silence, il entendit un crissement de sandales sur le sable. L'architecte se pencha, les yeux rivés sur le corps, puis étouffa un cri.

— Loués soient les dieux ! C'est Montou...

« Quelle étrange réaction ! » songea Bak.

— En es-tu bien sûr ?

— Nous travaillions ensemble au Djoser Djoserou depuis plus de cinq ans. Je le reconnaîtrais entre mille.

— Montou... soupira Amonked. On ne peut pas dire que je l'appréciais beaucoup, mais finir ainsi... Une abomination.

Bak considéra les hommes qui formaient un demi-cercle à bonne distance du tombeau. D'après l'importance de la foule, chacun au Djoser Djoserou avait délaissé sa besogne pour venir voir par lui-même ce qui s'était passé. La plupart d'entre eux se parlaient à voix basse, se répandant en suppositions concernant la victime et la manière dont elle avait péri. Quelques-uns, à l'avant, restaient silencieux pour essayer d'entendre ce que disaient l'officier de police et le gardien des greniers d'Amon.

— Donc, il n'aurait pu faire une chute et se fracasser le crâne sur une pierre ? demanda Amonked, non pour la première fois.

— Il a été assassiné, intendant. On l'a frappé par-derrière.

Amonked jeta un coup d'œil vers les ouvriers attroupés.

— Je crains qu'ils ne voient là un prolongement de la série d'incidents que nous avons connue. Plus sérieux, certes, mais de la même sorte. Es-tu certain... ?

— Il n’y avait, dans le boyau, aucun obstacle sur lequel il aurait pu trébucher. Le sol était uni et les parois, malgré leurs aspérités, ne présentaient pas de reliefs assez saillants pour lui briser le crâne.

Mais Amonked demeurait sceptique, ou plutôt refusait de se laisser convaincre.

— Il n’avait presque pas de sang au-dessous de lui, continua Bak. En revanche, j’ai trouvé les traces d’un traîneau, alors que Seked m’a assuré qu’il n’en avait pas envoyé dans ce tombeau. J’en déduis que Montou a été tué ailleurs et qu’on a tiré son corps jusqu’ici. La construction du mur sud avançait ; tout le monde savait que le puits serait bientôt scellé à jamais. Quelle meilleure cachette, pour se débarrasser d’un cadavre ?

Le garde chargé d’accompagner le défunt jusqu’à la Maison des Morts reparut dans l’escalier de la sépulture. Le silence s’abattit sur la foule. Le garde dit quelques mots à Pached, qui attendait en haut des marches, puis se retourna pour parler aux hommes dans le puits derrière lui. Le message étant transmis, il remonta vers la surface. Deux ouvriers désignés par Pached sortirent en titubant. Ils portaient la litière sur laquelle ils avaient fixé le corps de Montou. Sur la suggestion de Bak, ils s’étaient munis d’une longueur de lin pour recouvrir le mort, et pourtant les mouches les entouraient. Tous deux avaient le teint verdâtre, et Bak savait exactement ce qu’ils ressentaient.

Des murmures s’élevèrent de toutes parts ; les prières prenaient la place des conjectures. Le garde adressa un signe de tête à Bak et à l’intendant d’Amon, puis, suivi des porteurs, se dirigea vers le cercle de curieux et la rampe qui les ramènerait en haut, sur la terrasse. Quelques hommes s’écartèrent. Pendant que les deux ouvriers passaient avec leur macabre fardeau, les autres se démanchèrent le cou pour ne rien manquer du spectacle, dans l’espoir de glaner encore de quoi alimenter les ragots.

Amonked saisit Bak par le bras comme s’il avait besoin d’un soutien et, ensemble, ils traversèrent à leur tour l’attroupement. Ce ne fut qu’au sommet de la rampe, au milieu des statues d’Hatchepsout, qu’il lâcha son compagnon.

Il s’effondra sur le visage colossal de la reine, emmaillottée tel Osiris pour l’éternité et reposant sur le dos dans le sable.

— Par la grâce d’Amon, j’ai fait preuve de bon sens en m’adjoignant ton aide ce matin, lieutenant. Je vais pouvoir affirmer en toute honnêteté dans mon rapport à Senenmout et à ma cousine que j’ai la situation bien en main.

— J’espère être à la hauteur de tes espérances.

— Quant à cela, j’en suis sûr. J’ai une absolue confiance en toi. Non seulement tu arrêteras le meurtrier, mais tu découvriras la cause des accidents qui accablent le Djeser Djeserou. Et tu réduiras au silence toutes ces sottises au sujet d’un esprit malin.

La responsabilité était lourde. Bak adressa une prière silencieuse à Amon afin que ses épaules soient assez fortes pour l’assumer. Puis, son regard tombant sur les traits sculptés sous le séant d’Amonked, il en ajouta une autre, tout aussi fervente, afin que l’intendant d’Amon respecte sa promesse de s’interposer entre la reine et lui.

— Un meurtre !

Si Hori ne dansait pas de joie, il avait le pas alerte et plein d'entrain.

— Voilà qui est beaucoup mieux que des bijoux volés dans un vieux tombeau. Une affaire bien plus grave. Nous sommes vraiment bénis des dieux, Kasaya ! dit le petit scribe au grand Medjai musclé qui marchait à ses côtés.

Celui-ci lança vers Bak un regard inquiet.

— C'est une bonne excuse pour échapper à ma mère, répondit-il, estimant cet aveu plus prudent que l'enthousiasme d'Hori.

— Je doute que l'épouse de Montou prenne sa mort d'un cœur si léger, remarqua Bak.

Hori s'empourpra.

— Oh, non, chef ! Je ne voulais pas dire...

Il se tut et sa démarche perdit toute gaieté. Pour sa part, Kasaya s'abstint avec sagesse d'émettre un commentaire.

Tous trois remontaient la chaussée, leurs ombres allongées par le soleil matinal. Chacun arborait l'emblème de sa fonction : Bak, son bâton de commandement, Hori, sa palette de scribe et son pot à eau, et Kasaya, sa lance et son bouclier.

Le soleil teintait d'un brun rougeâtre la falaise devant eux, et d'un pâle rouge orangé les portiques du Djoser Djoserou. La chaleur était à peine atténuée par une brise légère ; la journée s'annonçait étouffante. Une odeur de poisson, d'oignons et d'huile brûlée s'accrochait aux cabanes rudimentaires des ouvriers, construites entre le nouveau site et l'ancien temple. Derrière, autour d'un tas de détrit, des corbeaux sautillaient en croassant, picoraient des reliefs sur les os et se disputaient ce maigre festin.

— Vous n'êtes plus des gamins, les sermonna Bak. Vous devez apprendre à soupeser vos paroles.

— Oui, chef ! répondirent Hori et Kasaya en chœur.

Des cris attirèrent leur attention vers la carrière, au nord de la chaussée. Un contremaître hurlait sur des ouvriers qui tiraient un traîneau chargé d'un bloc de pierre sur une rampe abrupte. Des maillets résonnaient sur des ciseaux, mais Bak ne put distinguer ceux qui travaillaient en bas. La carrière était trop profonde.

— Pour la plupart, les bâtisseurs du nouveau temple de notre reine sont des gens simples, de la campagne. Quoi que vous leur disiez, ils le croiront. Évitez tout motif de malentendu.

— Quelles questions devons-nous poser ? s'enquit Kasaya.

Il s'était lancé plus d'une fois avec Bak à la poursuite d'un meurtrier. La lucidité tempérait son enthousiasme, mais pas entièrement. Il était trop heureux de s'éloigner de chez ses parents.

— Commencez par vous intéresser à leur besoin, conseilla le lieutenant. Quel que soit son rang, chacun aime parler de ce qu'il sait faire. Quand vous les verrez satisfaits d'eux-mêmes et bien disposés envers vous, orientez la conversation sur les nombreux incidents, l'esprit malin, le maître d'œuvre et les chefs d'équipe. Une fois que vous les aurez guidés vers le chemin de votre choix, laissez-les parler à leur aise. Qui sait ce qu'ils pourront vous révéler ?

Le trio traversa l'esplanade ensoleillée, entre les blocs de pierre et les artisans qui terminaient divers éléments architecturaux afin qu'on puisse les placer dans le temple. Le sable était brûlant, sous leurs pieds, et les hommes empestaient la sueur. Hori et Kasaya contemplaient ce spectacle avec des yeux émerveillés. Les ouvriers leur lançaient des regards furtifs, sachant pertinemment qui ils étaient. Bak sentait de façon presque tangible leur appréhension, leur méfiance vis-à-vis de l'autorité que ses

compagnons et lui incarnaient.

Il aurait voulu qu'Imbiba soit avec lui – ou un autre, possédant autant d'expérience. Il connaissait bien les réactions de Kasaya face au danger, ses forces et ses faiblesses, sa manière de penser, de combattre. Il savait que le Medjai serait prêt à sacrifier sa vie pour lui, s'il le fallait. Quant à Hori, c'était autre chose. Il n'avait pu apprécier que dans la sécurité de la garnison ce jeune homme lié à sa palette de scribe, toujours de bonne volonté, le cœur généreux et le sourire aux lèvres. Un adolescent qui n'était pas entraîné à l'art de la guerre et qui n'avait jamais dû démontrer son courage.

Avec de la chance, et avec l'aide des dieux, la bravoure et l'endurance du petit scribe ne seraient pas mises à l'épreuve durant cette nouvelle enquête.

Un manœuvre leur indiqua qu'ils trouveraient Pached au pied du remblai sud et, en effet, celui-ci se tenait, avec le chef d'équipe Seked, près du tombeau où le corps de Montou avait été découvert. Une file de jeunes garçons apportait des paniers de sable et de cailloux jusqu'à l'ouverture, où une seconde chaîne d'adolescents les relayait à l'intérieur, puis repassait les paniers vides en vue d'un autre chargement. Des ouvriers posaient une première assise à quelques pas de l'entrée, anticipant le moment où, le puits étant comblé, on pourrait construire par-dessus. Lorsque Bak et ses hommes approchèrent, tous les regards convergèrent vers eux. Un garçon trébucha, son voisin de derrière s'arrêta et le suivant se cogna contre lui. Le sable se déversa de son panier.

Seked les rabroua pour qu'ils se concentrent sur leur tâche, salua les nouveaux venus d'un signe du menton, puis alla se camper au bas d'une rampe longeant un segment de mur qui avait presque atteint sa hauteur définitive. S'abritant les yeux d'une main, il leva la tête vers deux hommes, au sommet, qui faisaient glisser un lourd bloc de pierre d'un traîneau pour le mettre en place. L'avant et le dessus de la pierre, comme ceux de ses voisines, n'avaient pas encore été polis. D'autres petites équipes étaient disséminées le long de la rampe ; la plus proche ponçait les aspérités, la suivante installait les pierres de revêtement, la troisième les taillait. La rampe serait rehaussée à mesure que chacune de ces étapes serait terminée.

Plus à l'ouest, près de l'intersection entre ce même mur et le remblai au-dessus duquel serait édiflée la chapelle d'Hathor, les rampes de gravats avaient disparu, remplacées par des échafaudages pour les artisans chargés des détails les plus minutieux. Une équipe apportait la touche finale à des plinthes formées de panneaux encastrés, d'autres sculptaient ou polissaient des bas-reliefs représentant le faucon et le cobra royaux, à intervalles réguliers près du faîte.

L'accueil de Pached fut dénué d'enthousiasme, mais résigné. Les rides de son front paraissaient plus marquées et toute sa personne exprimait une patience douloureuse face à l'adversité. Il désigna d'un geste la file de jeunes garçons.

— Nous devons continuer le mur de soutènement. Tu ne vois pas d'objection à ce que nous complions le conduit ?

— Aucune.

Tournant le dos afin de n'être entendu que de Bak, Pached murmura :

— Je craignais que, si nous attendions trop longtemps, les hommes se persuadent que l'ombre de Montou reviendrait les hanter.

Bak lui répondit tout bas :

— Je comprends. Le Djoser Djoserou n'a pas besoin d'un autre esprit malin.

À voix haute, il présenta Hori et Kasaya.

— Ils seront ma main droite et ma main gauche. Je souhaite qu'ils soient libres d'aller où bon leur semble, qu'ils posent les questions qu'ils désirent et reçoivent des réponses sincères.

Pached considéra les deux jeunes gens avec sévérité.

— Je ne tolérerai pas la moindre interruption dans les travaux.

— Ils ne causeront aucune gêne. Sinon, ils en répondront devant moi.

Pas entièrement satisfait, du moins en apparence, Pached fit signe à un scribe aux cheveux blancs et aux épaules voûtées qui était accroupi dans l'ombre étroite du mur. Ses yeux vifs brillant de curiosité, le vieil homme déposa un fragment de calcaire de la longueur de sa paume dans un panier rempli d'outils de bronze, plaça sa palette au-dessus et s'avança. Sur tout chantier de construction, l'une des premières besognes de chaque jour était celle du scribe, qui devait distribuer des outils à qui en avait besoin et reprendre ceux à réparer ou à aiguiser, en consignait chaque opération.

— Amonemhab, tu vas conduire ces hommes auprès des contremaîtres et des chefs des artisans. Voici ce que tu leur diras...

Pached répéta les moindres paroles de Bak, bien que le scribe, comme tous ceux qui travaillaient à proximité, les ait certainement entendues.

Avec la bonne humeur de celui qui vaque à ses affaires loin des yeux des puissants, le scribe emporta avec lui le panier et les outils dont il était responsable, puis montra le chemin à Hori et à Kasaya. Au bout de quelques pas, il s'aperçut que Bak n'était pas avec eux. Il s'arrêta et se retourna pour l'attendre.

D'un geste de la main, Bak lui ordonna de continuer.

— Je dois m'entretenir avec toi, Pached.

— Moi ? Pourquoi donc ?

L'architecte tentait de paraître surpris, mais, étant le seul responsable sur place en permanence, il devait bien se douter qu'il serait le premier à être interrogé.

Le prenant par le bras, Bak l'entraîna hors de portée d'oreille des nombreux ouvriers trop curieux qui travaillaient sur le mur. Pached marchait d'un pas rapide et nerveux, qui trahissait son agitation.

Bak dissimula un sourire. L'architecte était bouleversé, mais il était aussi mû par un dessein, et ce dessein consistait à achever la construction du Djoser Djoserou.

— Dans ta conversation avec Amonked hier, tu as laissé entendre que tu n'aimais pas Montou, qui, selon toi, se dérobaît à ses obligations.

— Je ne l'ai pas tué, si c'est ce que tu penses, répliqua Pached, indigné.

— Je n'ai rien dit de la sorte. Mais pour confondre le coupable, je dois questionner tous ceux qui connaissent la victime, y compris toi.

Combien de fois avait-il prononcé ces paroles rassurantes depuis qu'il commandait la police medjai de Bouhen ? Il en avait perdu le compte.

Pached pinça les lèvres ; les sillons de son front se creusèrent davantage.

— Je n'ai rien de bien intéressant à t'apprendre, je t'assure.

— Tu lui en voulais, et c'est compréhensible, de t'imposer son fardeau en plus de celui que tu as déjà à porter.

— Il est vrai.

— Un tel manque de considération envers autrui s'accompagne souvent d'autres défauts tout aussi insupportables.

Pached parut sur le point de répondre, mais il secoua la tête et resta muet.

— Quelle pensée gardes-tu pour toi ? l'interrogea Bak.

L'architecte poussa un long soupir malheureux.

— Ne peux-tu aller trouver les contremaîtres ? Les chefs des artisans ? Ils connaissent Montou autant que moi, sinon davantage.

— Pached ! répliqua Bak d'un air sévère. Bien que la responsabilité suprême incombe à Senenmout, c'est toi, et toi seul, qui assumes désormais la mission de construire le temple de notre souveraine. Veux-tu que ce projet soit ralenti pendant que mes hommes questionnent sans répit les ouvriers, les uns après les autres ? Sois sûr que cela instillera le trouble dans leur cœur, même si nous nous efforçons de les tranquilliser.

L'architecte tira sur l'ourlet de son pagne, secoua la poussière d'une sandale. Quand enfin il se décida, les mots sortirent de sa bouche aussi péniblement qu'une dent saine extraite d'une mâchoire.

— Il ne manquait jamais de houspiller tout le monde, et de se décharger de ce qu'il jugeait indigne de lui. Et, tu peux me croire, quantité de besognes lui paraissaient méprisables ; il ne savait que donner des ordres. Il traitait chacun – y compris moi, précisa Pached d'un ton plein de rancœur – comme si nous n'étions sur terre que pour exécuter ses quatre volontés. Sans plus de considération qu'envers des serviteurs. Alors que, si je n'avais été là pour veiller à l'avancement des travaux, Senenmout aurait depuis longtemps vu clair en lui.

« Senenmout ne voyait-il pas les défauts de Montou, ou préférait-il s'aveugler ? » se demanda le lieutenant.

— Combien de temps a-t-il fallu à Amonked pour remarquer ses absences répétées ?

— Deux semaines tout au plus, admit Pached avec une satisfaction mauvaise. Montou le sous-estimait trop pour surmonter son indolence. Il ignorait qu'Amonked venait chaque jour, sans exception, et qu'il décelait avec une pénétration infaillible si quelqu'un manquait à ses obligations.

— Tandis qu'en revanche, Senenmout est pris par de multiples occupations et vient rarement au Djoser Djoserou.

Pached lui lança un rapide coup d'œil, comme s'il croyait sentir de l'ironie dans sa remarque.

— Le trait le plus vil de Montou, celui que nous méprisions tous, était qu'il s'appropriait les bonnes idées des autres. Plus elles étaient ingénieuses, plus il était prompt à s'en attribuer le mérite.

— Par exemple ?...

Une fois lancé, l'architecte ne se laissait pas détourner de son chemin.

— Il rampait devant Senenmout, dont il avait l'oreille. Il se donnait le beau rôle et nous faisait passer, au mieux, pour des médiocres. À l'en croire, il avait construit à lui tout seul ce magnifique édifice.

Ayant entendu maintes anecdotes, à la garnison, sur la propre tendance de Senenmout à se glorifier, Bak avait idée que ces vantardises étaient tombées dans l'oreille d'un sourd. Ou dans l'oreille indulgente d'un homme qui se savait capable d'écraser Montou tel un moucheron lorsqu'il le déciderait.

— Était-ce un architecte compétent ? demanda Bak, se rappelant que, selon Amonked, les deux maîtres d'œuvre possédaient un égal talent.

— Oui, convint l'autre à contrecœur. Quand toutefois il assumait ses responsabilités.

— Pached ! appela un ouvrier qui descendait la rampe en courant pour les rejoindre sur l'étendue sablonneuse.

Chaque garçon au-dehors du tombeau, chaque homme travaillant sur le mur s'interrompit pour voir et pour entendre.

L'ouvrier s'arrêta devant l'architecte, haletant.

— On a découvert un autre tombeau. Pereneffer te réclame.

Atterré, Pached regarda tour à tour le messager et Bak, puis murmura :

— Que ce ne soit pas un nouvel assassinat... Non, juste un ancien tombeau... Par pitié !

— L'âne est tombé dans un trou.

Le chef d'équipe Pereneffer passa la main dans la crinière en brosse d'un grison chargé de grosses jarres d'eau en terre cuite. Il était court et massif, et ressemblait tellement à Seked, le chef d'équipe du remblai sud, qu'ils étaient forcément jumeaux. L'unique différence, pour autant que Bak pût en juger, était que Pereneffer n'était pas affligé d'une cicatrice au front.

— Alors qu'il se débattait pour se dégager, le sable s'est effondré. Pendant un bon moment, nous avons eu bien peur que lui aussi ne disparaisse.

— Comment l'as-tu sauvé ? demanda Bak au petit garçon qui tenait le licou.

— J'ai crié de toutes mes forces. Perenefer est venu, et eux aussi.

Il montra du doigt cinq hommes qui demeuraient à proximité, au cas où l'on aurait encore besoin d'eux – ou, plus vraisemblablement, de peur de manquer quelque chose. Ils étaient couverts de la fine poussière blanche qui montait des cylindres de calcaire lorsqu'ils les taillaient en tambours de colonne.

— Ils l'ont agrippé par ses sabots de devant et ils l'ont tiré de là.

L'enfant fixait avec de grands yeux la cavité noire, large de deux empan, dans laquelle le sable ruisselait encore.

— Je rends grâce à Amon qu'ils aient été tout près. Seul le plus grand des dieux sait combien cette tombe est profonde.

— On l'ouvre ? demanda Perenefer.

Pached vit que Kheprê, le soleil levant, gravissait la voûte céleste vers le zénith.

— Nous avons presque toute la journée devant nous. Allez-y.

Puis il expliqua à Bak :

— On nous a avertis que des pilleurs de sarcophages opèrent dans cette région. Nous n'osons pas laisser ces tombeaux anciens ouverts longtemps.

— En avez-vous découvert beaucoup ?

— Une bonne dizaine depuis le début des travaux de terrassement, ce qui est bien plus que je ne m'y attendais. Les collines environnantes sont percées de galeries. J'aurais cru que la plupart des nobles étaient enterrés de l'autre côté de la falaise.

Perenefer lança un regard noir aux tailleurs de pierre, qui tentaient de s'esquiver.

— Venez donc, au lieu de rêvasser ! Vous êtes sûrement capables de déblayer un petit peu de sable.

Les hommes approchèrent sans grand enthousiasme, mais une fois à l'œuvre, ils y mirent toute leur ardeur. Sous le sable amoncelé par le vent, ils découvrirent trois dalles rectangulaires posées côte à côte. Le coin de l'une d'entre elles était cassé. Placée sur une faille du terrain, la pierre avait cédé sous le poids du baudet.

Sur un nouvel ordre de Perenefer, les hommes s'armèrent de leviers et entreprirent de soulever la dalle brisée. Le petit ânier conduisit sa bête en sûreté, quelques pas plus loin. Afin de mieux voir, Bak grimpa sur le dos d'un grand lion couché en granit rouge, doté des traits d'Hatchepsout. Seules la chance et la volonté des dieux avaient placé cette statue au poids colossal juste assez loin de la pierre fragile et du trou qui l'aurait fait basculer. Si elle avait chu dans le tombeau, les ouvriers y auraient vu le plus sinistre des présages.

— À moins que les apparences ne soient trompeuses, ce tombeau n'a jamais été forcé, déclara Pached avec un soulagement manifeste. Nous ne devrions rien découvrir d'anormal là-dessous.

Perenefer pressa les tailleurs de pierre d'aller plus vite, les dalles furent ôtées et l'entrée béante apparut, large d'une coudée et trop ténébreuse pour révéler le fond du puits.

— Apportez un poteau que vous placerez en travers, ordonna l'architecte. Une bonne longueur de corde, et aussi une torche. Je vais descendre. Il faut que quelqu'un vienne avec moi.

Il lança un regard appuyé au policier, qui avait tenu à ce qu'il l'accompagne dans la sépulture où gisait Montou, et ajouta :

— Je ne voudrais pas qu'on m'accuse de dépouiller les morts.

Bak s'accrochait d'une main à la corde et, de l'autre, baissait la torche pour tenter de percer les profondeurs du conduit. La lueur des flammes dansait sur les parois mal taillées, où elle créait des jeux mouvants d'ombre et de lumière. L'air, scellé à l'intérieur durant nombre d'années, était presque

irrespirable. Bak aperçut le fond et l'entrée noire d'une chambre funéraire ou d'un tunnel transversal, puis ses pieds se posèrent sur de la pierre. Après avoir crié aux hommes de remonter la corde pour Pached, il se tourna pour scruter ce qui se révélait être un passage horizontal. Long d'une quinzaine de pas et jalonné de paniers abîmés, il débouchait sur une salle, que Bak supposa être la chambre sépulcrale. Ses dimensions étaient impossibles à déterminer. La lumière de la torche ne parvenait pas à en sonder les ténèbres.

Il n'avait qu'une envie : continuer pour voir tout ce que recelait ce tombeau et remonter bien vite à la surface. Il n'aimait pas les espaces sombres et confinés. Mais il était simplement chargé d'une enquête, alors que Pached était le responsable du Djeser Djeserou. Il devait respecter l'autorité du maître d'œuvre.

Au-dessus de sa tête, les hommes lancèrent un avertissement et la corde claqua tandis que Pached sautait dans l'ouverture. Bak leva haut la torche afin de le guider. Le petit architecte fit preuve d'une agilité surprenante et lâcha la corde avant que ses pieds ne touchent le sol. Les mains sur les hanches, il leva la tête pour évaluer la profondeur du puits. Ensuite, il scruta le passage horizontal et tendit la main pour réclamer la torche. Ce n'était pas la première fois qu'il pénétrait dans un tombeau ancien et, rien ne laissant supposer qu'il trouverait une nouvelle victime, il ne manifesta aucune peur.

Prenant soin de ne pas heurter les paniers rendus fragiles par le temps, Bak suivit l'architecte dans la chambre funéraire. Celle-ci était basse et exigüe, sept ou huit coudées de chaque côté. Les vestiges d'un splendide sarcophage en bois occupaient plus de la moitié de l'espace. De l'eau s'y était infiltrée, sans doute à plusieurs reprises, et de vagues relents de moisi se mêlaient au léger parfum des fleurs et des huiles aromatiques. Des jarres en poterie gisaient un peu partout, quelques-unes brisées, la plupart intactes et scellées. Pêle-mêle dans un coin, trois petites barques de bois abritaient encore leur minuscule équipage. À côté d'elles, plusieurs coffres renfermaient des figurines d'hommes, de femmes et d'animaux, des miniatures d'ustensiles, de cruches et de meubles. Tout ce qui était nécessaire à l'existence d'un noble, en modèle réduit et jeté en désordre.

Le coffre extérieur du sarcophage, en grande partie pourri, révélait un cercueil intérieur en aussi piètre état. À travers les bandelettes tachées et décomposées de la momie, on entrevoyait un masque de plâtre peint, un pied dont la chair disparue n'avait laissé qu'une pile d'ossements, et un bras, ridé et noirci, orné de deux bracelets. De minuscules incrustations en forme de papillons décoraient le premier ; le second était un large cercle d'or avec, ciselés le long du bord, trois chats couchés l'un derrière l'autre. Les deux bijoux étaient d'une beauté exquise.

Comme ils s'y attendaient, aucune dépouille récente ne partageait le tombeau avec la momie.

Bak se pencha pour examiner les bracelets de plus près. Les cinq pièces saisies à Bouhen semblaient nées sous les doigts du même orfèvre. Elles avaient été volées dans un tombeau très semblable à celui-ci. Plus riche, probablement, mais le noble personnage qui gisait là était entré dans le monde souterrain à peu près à la même époque. Si Bak avait été à la place du lieutenant Menna... Mais sa situation était tout autre. Il pouvait seulement lui suggérer de renforcer la surveillance dans les cimetières proches du Djeser Djeserou. Et, pour sa part, il garderait les yeux ouverts.

— Je dois signaler l'existence de cette tombe au lieutenant Menna et à Kaemouaset, dit Pached. Ils pourront venir ensemble.

— J'ai fait la connaissance de l'officier de la garde, mais qui est Kaemouaset ?

— Un prêtre du temple d'Amon, à Ouset. Le premier prophète ^[8] lui a confié la responsabilité de tous les rites liés à la construction du Djeser Djeserou. Chaque fois qu'un homme est blessé, il accompagne le médecin pour prononcer les incantations qui hâteront la guérison. Quand on trouve un tombeau, il prie avant que la chambre funéraire ne soit scellée et le puits comblé. Si Amon nous sourit, il arrivera bien avant la tombée de la nuit.

Kheprê accomplissait encore sa lente course vers le milieu du jour. Bak avait constaté que Pached pouvait refermer une tombe très rapidement, mais si quelqu'un cherchait à voler les morts, laisser celle-ci ouverte ne fût-ce qu'une heure serait tenter le sort.

— Il faut poster un garde devant cette sépulture jusqu'à ce qu'elle soit refermée. Ces bracelets sont d'une grande beauté et d'une immense valeur. Peux-tu imaginer quels trésors sont enfouis entre les bandelettes ?

Bak trouva Ramosé, le chef des scribes, assis en tailleur sur une natte de jonc au tissage serré, sous un auvent accolé au mur d'une cabane d'ouvriers. Sa besogne consistait à garder la trace du matériel fourni, du travail exécuté, des denrées et des objets procurés en échange. Deux autres scribes l'assistaient dans sa tâche, et partageaient avec lui le carré d'ombre projeté par le toit de palmes. Le plus vieux était l'homme aux épaules voûtées qui avait mené Hori et Kasaya auprès des chefs des artisans et des contremaîtres. L'autre, un enfant de douze ou treize ans, était un apprenti et, selon toute apparence, le propre fils de Ramosé. Bak les avait vus tous les trois ensemble parmi les curieux, quand on avait emporté le corps de Montou.

Ramosé se leva pour l'accueillir.

— Sois le bienvenu, lieutenant ! Je t'attendais.

— Parce que tu viens immédiatement après Pached dans la hiérarchie ? Ou bien, ajouta Bak en souriant afin d'atténuer la dureté de ses paroles, est-ce parce que, quand des problèmes surgissent sur un chantier, le premier suspect est celui qui tient les comptes et gère les réserves ?

Le chef des scribes éclata de rire. Les deux autres, derrière lui, se regardèrent d'un air gêné.

— Veux-tu t'asseoir, lieutenant ? dit Ramosé en indiquant un tabouret bas qu'il réservait de toute évidence aux hôtes de marque, avant de retourner sur sa natte. Je crains que notre bière soit de médiocre qualité mais, par cette chaude journée, une boisson amère vaut mieux que de rester la gorge sèche.

Il tendit une cruche, que Bak accepta. La bière de la frontière sud, forte en général et parfois épouvantable, avait endurci son palais au point qu'il pouvait boire quasiment n'importe quoi. Le breuvage chaud, épais et âcre, était presque le pire qu'il ait jamais goûté.

— Comme tu le sais sans doute, Amonked m'a demandé d'enquêter sur la mort de Montou et sur la cause des nombreux incidents survenus au Djeser Djeserou.

— En effet, lieutenant.

Le chef des scribes, d'âge mûr et de taille moyenne, n'était ni mince ni corpulent. Avec ses cheveux foncés coupés court et ses traits quelconques, il était de ceux qui se fondent facilement dans une foule.

— Montou a été assassiné, reprit Bak.

— C'est ce que nous avons entendu.

Dans son expression, Bak ne vit pas une ombre de tristesse ou de regret, pas plus qu'il ne perçut d'affliction chez les deux autres scribes. Il se rappela le cri de Pached en découvrant le visage du défunt : « Loués soient les dieux ! »

— Penses-tu que sa mort soit liée à la série d'accidents ?

— S'il a été assassiné... dit Ramosé, dont une soudaine inquiétude assombrit les traits. Y a-t-il un doute concernant ces accidents ? Amonked croit-il qu'ils ne résultaient pas de la négligence humaine et de la volonté capricieuse des dieux, mais d'une tentative délibérée d'interrompre la construction ?

Le vieux scribe leva la tête du rouleau sur lequel il recopiait des notes à partir de fragments de calcaire.

— Les ouvriers parlent d'un esprit malin.

Bak l'observa pensivement. Se pouvait-il qu'un scribe, doté d'une solide instruction, ajoutât foi à

de telles inepties ? Ou n'y faisait-il allusion que pour se moquer de ces terreurs superstitieuses ?

— Je cherche le meurtrier parmi les humains, non parmi les démons des ténèbres. Et si je découvre que les accidents sont de nature autre qu'il y paraît, c'est un homme que j'accuserai, pas un esprit.

Ramosé se rembrunit et expliqua avec contrariété :

— Lieutenant, Amonemhab est le père de ma première épouse, que j'ai perdue il y a longtemps. Malgré sa gentillesse, il m'empoisonne bien souvent la vie.

Dédaigneux, Amonemhab rejeta le fragment de calcaire sur la pile de ceux qu'il avait déjà copiés.

— Un homme pourrait-il causer un si grand nombre d'accidents ? Je ne le pense pas. Beaucoup d'entre eux se sont produits en plein jour, devant témoins.

— Beaucoup, mais pas tous, rétorqua Ramosé.

Le tintement du métal attira l'attention de Bak vers un auvent qui abritait deux forgerons, non loin de là. Transpirant à grosses gouttes devant un petit fourneau en terre cuite, ils aiguisaient et réparaient les outils rapportés par les ouvriers. Ramosé surveillait de près le matériel placé sous sa responsabilité.

Bak but en prenant soin de ne pas remuer la lie qui s'était déposée au fond de sa cruche.

— Ces rumeurs qui sèment la terreur dans le cœur des hommes peuvent les faire trébucher, les rendre gauches au point de provoquer des accidents. Je sais à coup sûr que Montou n'a pas été victime d'un esprit maléfique.

— Il n'était pas très aimé, admit Ramosé.

— Vous ne laissez paraître aucune tristesse.

— Montou n'était qu'un porc ! déclara le vieux scribe d'un ton fielleux.

— Ne prête pas trop attention à ses propos, répliqua Ramosé en jetant à Amonemhab un regard d'avertissement. Il devient gâteux et radote souvent.

— Hum ! fit le vieillard en le foudroyant des yeux.

— Grand-père sait de quoi il parle, intervint l'apprenti. Personne n'aimait Montou.

— Ani ! le reprit Ramosé, les sourcils froncés.

Avec un sourire affectueux, Amonemhab ébouriffa les cheveux de son petit-fils.

— Si tu cherches son meurtrier parmi ceux qui construisent le Djeser Djeserou, lieutenant, considère chacun d'entre eux comme suspect.

Entrevoyant une affaire de corruption, de matériel volé et de rapports falsifiés, Bak demanda en scrutant Ramosé :

— Était-il du genre à toujours déprécier le travail des autres, à menacer de révéler leurs erreurs ?

Le chef des scribes était loin d'être sot. Il comprit où Bak voulait en venir et répondit d'une voix dure :

— Oui, il essayait de nous prendre en faute, mais quand il venait fureter par ici, il ne trouvait rien. Nous ne laissons personne partir avec ce qui ne lui appartient pas, et nous ne prenons que notre dû. Nous ne tolérons pas qu'on vole du matériel, ni qu'on distribue des rations excessives ou chiches par rapport aux efforts accomplis chaque jour. Nos comptes sont aussi rigoureux que possible, les quantités vérifiées à plusieurs reprises.

— Par conséquent, tu ne verras pas d'objection à ce que mon scribe Hori les examine.

— Oh si, j'en vois ! répliqua Ramosé, qui réussit non sans mal à rester courtois. Je m'y oppose de tout mon cœur, mais puis-je l'empêcher ? Non. Et je n'essaierai même pas.

— Les scribes d'Amonked n'ont trouvé aucune erreur, fit remarquer le vieillard avec amertume. Penses-tu que ce petit gamin a l'œil plus vif ?

— Montou était répugnant ! se révolta Ani, les joues empourprées par la colère. Enquête sur lui et non sur nous, si tu veux trouver son meurtrier.

Ramosé siffla tel un serpent pour tenter de le faire taire. Cela révéla à Bak qu'une autre vérité affleurerait à la surface de leur cœur. Il posa sa cruche de bière sur le sable, à ses pieds, croisa les bras sur sa poitrine et fixa le jeune garçon d'un air dur.

— Pourquoi éprouves-tu tant de haine envers lui ?

Ani baissa le nez vers le papyrus, sur ses genoux, et marmonna :

— Je n'étais pas le seul. Tout le monde le détestait.

— Tu sais aussi bien que moi qu'aucun secret ne reste caché très longtemps, surtout dans un endroit tel que celui-ci, dit Bak, s'adressant au père et non au fils. J'ignore ce que tu dissimules, mais sois certain que je l'apprendrai bientôt. Si ce n'est par toi, alors, par un autre. Une version des faits échafaudée par son imagination, et qui ne jouera peut-être pas en ta faveur.

Le jeune garçon tournait la tête d'un côté, puis de l'autre, refusant de croiser le regard lourd de reproche de son père. Un peu comme un scarabée prisonnier d'une coupe profonde grimpe ici, puis là, cherchant partout une échappatoire.

— Très bien, céda Ramosé, la voix crispée par la fureur. Montou a fait des avances à ma nouvelle épouse. Elle est jeune, et belle à mes yeux. Ce benêt, dit-il en fixant durement son fils tout penaud, est né de ma première femme, qui est morte en me donnant une fille il y a quelques années.

— Montou est allé chez nous pendant que nous travaillions ici, cracha le vieux scribe, qui partageait sa colère. Il la désirait. Il lui a dit que si elle ne lui cédait pas, il nous enverrait tous les trois sur la frontière. Sans personne à Ouaset pour la protéger, elle serait bien obligée de se soumettre.

La morosité du jeune garçon s'évanouit dans un sourire inattendu.

— C'était mal la connaître, hein, grand-père ?

Un léger sourire atténua la colère d'Amonemhab.

— Il l'a enlacée, a essayé de la forcer. Elle a hurlé pour appeler une servante, qui est accourue. Ce n'était qu'une enfant, cependant elle a montré un courage admirable. Elle l'a frappé sur la tête avec un tabouret, l'obligeant à lâcher l'épouse de Ramosé.

— Terrorisée à l'idée de ce qu'elle venait de faire, la petite a reculé. Mais de peur qu'il ne renonce pas encore, ma femme a jeté vers lui un brasero brûlant, dont les charbons ardents se sont répandus sur son dos.

Ramosé releva le menton, le cœur gonflé de fierté.

— Il l'avait bien mérité, approuva Bak. Mais je m'étonne qu'il ne se soit pas vengé en vous envoyant au loin.

— Ses menaces étaient à double tranchant, expliqua Ramosé avec un demi-sourire. Il croyait pouvoir agir à sa guise en raison du statut dont il jouissait. La vanité que lui inspirait sa fonction élevée lui a fait craindre de paraître ridicule.

— Nous avons bavardé avec douze hommes ; aucun ne doute qu'un esprit mauvais hante cette vallée.

Hori posa ses instruments sur les genoux d'une statue assise d'Hatchepsout et se pencha pour se gratter la cheville.

— Ils paraissent affirmatifs, mais quand on les presse de donner des détails, ils se retranchent derrière des « Oh, Ahmosé m'a raconté... », « Montou a dit... » ou « Sobekhotep jure qu'il a vu... ».

— Avec qui avez-vous parlé ? demanda le policier.

— Les artisans du sanctuaire et des chapelles. Nous n'avons pas eu le temps de lier conversation avec les autres.

Essuyant son front, Bak se laissa tomber sur un gros bloc de grès. Ils se trouvaient sur la terrasse, entre la portion terminée du mur de soutènement sud et la chaussée menant tout en bas. Au-dessous d'eux, les hommes chantaient un chant ancien, dont les paroles répétitives et monotones s'accordaient à leur tâche, en se passant les derniers paniers de sable pour combler le tombeau où l'on avait retrouvé Montou.

— Intéressant, dit Bak. Ils ne manifestaient aucune crainte hier, pourtant le sanctuaire et les chapelles sont des lieux de solitude, où un esprit malin pourrait venir les chercher.

Kasaya s'assit au pied de la statue blanche et s'adossa contre les jambes royales.

— Peut-être ressentent-ils la présence du dieu Amon.

— C'est le cœur du temple, il est vrai, mais il n'a jamais été sanctifié, dit Hori d'un ton moqueur.

Le Medjai refusa de se laisser perturber par les taquineries du jeune scribe.

— On n'a aperçu l'esprit que la nuit, et rarement là-haut.

— La plupart des accidents se sont produits à la lumière du jour, souligna Bak. Au moment où les hommes s'affairaient à leurs diverses tâches.

— Aucun des artisans n'a été touché, chef, remarqua Hori, appuyant sa hanche contre une cuisse de calcaire. Un ouvrier a été blessé, il y a quelques mois. Un échafaudage s'est effondré alors qu'il traçait les contours d'un relief en haut d'une façade. Il a été projeté au sol et s'est fracturé le bras. Si l'esprit malin a desserré la corde qui maintenait l'échafaudage, il a agi de nuit.

— Depuis, ils vérifient même les piquets, ajouta Kasaya.

— Et chaque matin, ils s'agenouillent dans le temple en ruine des nobles ancêtres de notre reine,

Djeserkarê Amenhotep ^[9] et sa vénérée mère, Ahmès Nefertari ^[10].

Le jeune homme montra, à l'est, les vestiges qui disparaissaient progressivement sous la terrasse. Un seul mur extérieur s'élevait à hauteur d'épaules ; les autres étaient plus bas, car on avait emporté leurs briques afin de les réutiliser dans les rampes de construction et comme matériau de remplissage. Le peu qui subsistait des cours inférieures et des fondations serait bientôt recouvert.

Maudissant tout bas les superstitions qui obscurcissaient la raison des hommes, Bak observa les cabanes des ouvriers, blotties les unes contre les autres tel un petit hameau misérable, sur la large étendue de sable entre le Djeser Djeserou et le vieux temple de Mentouhotep. Ramosé, le chef des scribes, y habitait le plus clair du temps, bien qu'il possédât une maison confortable, au bout de la vallée du fleuve.

— Où voit-on cet esprit malin, en général ? demanda Bak.

— Quelquefois de ce côté, indiqua Hori en montrant les ruines au-delà des cabanes. D'autres, près des tombeaux anciens, sur les pentes qui dominent cette vallée, poursuivit-il, agitant la main en direction des colonnades que l'on distinguait, au loin, à flanc de colline. Ou encore sur cette terrasse,

parmi les statues et les éléments d'architecture inachevés.

Kasaya regarda autour de lui. Il s'efforçait de prendre un air dégagé, de ne pas trahir sa peur que l'esprit malin soit tapi tout près, derrière les blocs de pierre.

— Presque partout, en somme, résuma Bak.

— Mais jamais à proximité des cabanes, d'après les ouvriers.

— Étonnant ! dit Bak, pas surpris le moins du monde.

Il leva la tête vers la terrasse supérieure, cependant il ne put rien distinguer du cœur du temple. Le portique qui en formerait la façade était loin d'être terminé, tout comme le mur qu'il précédait, mais l'endroit où il se tenait était trop bas pour lui permettre d'en voir l'intérieur. Les cabanes entre les deux temples se trouvaient plus bas encore.

— Où les gardes sont-ils postés, la nuit, quand l'esprit malin vient se montrer ? L'ont-ils déjà vu ?

— C'est avec eux que nous comptons parler la prochaine fois, chef, dit le scribe.

— Posez-leur la question. En outre, je veux savoir comment ils réagissent lorsqu'il apparaît. Est-ce qu'ils s'enfuient ? Ont-ils tenté de l'attraper ?

Il soupçonnait qu'ils tournaient le dos, préférant ne rien voir que de risquer leur vie dans une vaine tentative pour capturer un spectre.

— De l'attraper, chef ? répéta Kasaya, abasourdi.

— S'ils étaient sous mes ordres, ils auraient intérêt à essayer.

L'air menaçant de Bak ne laissait aucun doute sur ce qu'il pensait des soldats qui se dérobaient à leurs devoirs. À Hori, il demanda :

— Quelle forme revêt cet esprit ?

— On ne le voit jamais au grand jour, comme tu l'as souligné toi-même, chef. La nuit, c'est une ombre lointaine sous le clair de lune, ou un point de lumière qui flotte au milieu des pierres.

Pensif, Bak observait le groupe de cabanes. De la brique crue, laissée sans peinture. De frêles toitures en palmes ou en roseaux. Un auvent ajouté çà et là.

— Les artisans résident en dehors de cette vallée, n'est-ce pas ?

— La majorité d'entre eux habitent un village au nord, près de la fin de l'arête rocheuse, répondit le lieutenant Menna, qui finissait de gravir la chaussée en silence et qu'aucun des trois n'avait remarqué. Il se trouve à faible distance, de sorte que les artisans peuvent rentrer chez eux chaque soir et revenir au matin.

— Voilà pourquoi aucun d'eux n'a vu l'esprit malin, fit observer Bak à Hori et à Kasaya. Ils ne sont jamais ici durant les heures nocturnes, où il fait ses apparitions.

— Et c'est pourquoi ils ignoraient la mort de Montou, ajouta le scribe.

— À supposer qu'il ait été assassiné la nuit, remarqua le policier.

Avec une grimace, Menna épousseta une infime trace de poussière sur son pagne.

— Il semble que ta matinée ait été aussi peu fructueuse que la mienne.

Bak observa l'officier de la garde, presque aussi propre et net qu'à leur première rencontre. Ses pieds poussiéreux et le filet de transpiration sur son torse résultaient simplement du fait qu'il avait marché jusqu'au Djeser Djeserou depuis le fleuve. Bak ne put s'empêcher de demander :

— As-tu cherché les tombeaux profanés ?

— Malheureusement non, répondit Menna d'un air désolé. J'avais des rapports à dicter. Je venais à peine de finir quand j'ai reçu le message de Pached qu'une nouvelle sépulture avait été découverte.

Se levant, Bak regarda, au-delà des blocs de pierre, le garde affecté par Pached à la surveillance du puits, et qui s'appuyait contre la statue de lion couché. Il se nommait Ineni. Maigre, de taille moyenne, il avait une marque de naissance lie-de-vin sur le cou. Il était occupé à parler à un petit groupe d'hommes et, Bak n'en douta pas un instant, à leur raconter des histoires de trésor. Agacé, il demanda :

— As-tu amené le prêtre Kaemouaset ?

— Je n'ai pas pu le trouver, aussi j'ai cru préférable de venir sans lui. Dès que je regagnerai Ouaset, je le chercherai pour de bon. Avec de la chance et la faveur d'Amon, nous reviendrons avant la nuit.

Bak pesta entre ses dents.

— J'espère que la sépulture sera scellée pour l'éternité avant qu'il ne fasse noir. Je dormirais d'un sommeil plus serein.

— Pached dit que vous avez trouvé des bijoux sur la momie.

— En effet.

Menna observa les hommes attroupés autour du lion de pierre.

— Ineni est un brave homme, cependant Imen me paraît plus indiqué pour ce poste. Il est beaucoup plus sensé... et moins bavard. Quand ce sera réglé, il faudra que je visite le tombeau, ajouta l'officier, sans trop d'enthousiasme.

Bak chercha Pached des yeux, mais ne le vit nulle part. Plutôt que de se mettre en quête de lui, Bak décida :

— Je vais t'accompagner.

Il ne se défiait pas de Menna, toutefois il était fermement convaincu que nul ne devait pénétrer seul à l'intérieur d'une sépulture. Surtout si l'on y avait vu des bijoux. Du moins, tant que les pillleurs de sarcophages ne seraient pas empêchés de nuire.

— Tu vois ces bracelets, dit Bak, se penchant sur le bras emmaillotté de bandelettes où les bijoux étincelaient à la lumière de la torche. Ils dénotent le même savoir-faire que ceux confisqués à Bouhen. Je ne serais pas étonné qu'ils aient tous été fabriqués dans un atelier royal.

Menna s'accroupit pour les examiner de plus près.

— Si ce puits n'était pas resté fermé grâce à ces lourdes dalles, les bijoux que tu as saisis pourraient provenir d'ici.

Bak l'admettait, il était tentant de conclure qu'une seule sépulture avait été profanée. Néanmoins, cette hypothèse ne tenait pas. Les bijoux découverts dans la cruche de miel avaient appartenu à une dame de rang royal. Le personnage qui reposait dans ce tombeau exigü occupait jadis de hautes fonctions, mais non un rang aussi élevé.

— Cela me convainc plus que jamais que les sépultures violées se trouvent dans ces parages.

Si Bak n'avait aucune autorité pour dire à l'officier de la garde comment remplir sa mission, il était en droit de lui poser quelques questions.

— As-tu au moins repris tes recherches dans les cimetières de la rive ouest ? Surtout dans ceux tout proches d'ici, où Mentouhotep, ses successeurs et leurs nobles courtisans furent enterrés ?

Sur la défensive, Menna répondit d'une voix tendue :

— Je tenais d'abord à me débarrasser des rapports dont j'ai déjà parlé. Maintenant j'en ai fini avec cette tâche fastidieuse, ce qui me laisse libre d'enquêter avec mes hommes.

Il se leva et précisa avec un mince sourire :

— N'aie crainte, lieutenant. Nous commencerons demain, dès l'aurore. Une fois de plus, nous reprendrons les mêmes chemins et nous inspecterons les lieux funéraires avec le même zèle qu'auparavant.

« Avec un zèle accru, j'espère ! » songea Bak.

La torche crachota, puis émit des volutes de fumée. Une odeur d'huile brûlée se mêla à celle de pourriture, de fleurs sèches et poussiéreuses. Bak se détourna de la momie et, élevant la flamme vacillante devant eux, ouvrit la marche dans le tunnel transversal.

— Ne te méprends pas, dit-il. Je ne te critique en aucune manière. Je sais par expérience qu'il est

très difficile de capturer un homme résolu à demeurer libre et anonyme, car sa vie même en dépend.

— Je n'avais encore jamais poursuivi de criminel d'une nature aussi odieuse, admit Menna. Mais je connais bien les cimetières de Ouaset et mieux encore les gens d'ici. Les tombes et leurs richesses légendaires éveillent la convoitise de maints d'entre eux.

— As-tu des suspects ?

— Je les soupçonne tous.

« En d'autres termes, il n'a pas la moindre piste », se dit Bak, qui se promit plus que jamais d'ouvrir l'œil.

À la première occasion, il explorerait les lieux funéraires autour du Djoser Djoserou et du temple voisin.

Au sommet du puits, Imen, le garde désigné par Menna, avait remplacé Ineni. C'était un homme entre deux âges, à la peau tannée, aux muscles noueux et aux mains calleuses de celui qui a passé l'essentiel de son existence dans les champs ou sur l'eau. Il paraissait rude et coriace, pas du genre à s'effrayer d'un rien. Ayant reçu l'avertissement de ne pas souffler mot, il restait seul. Bak se demanda s'il se montrerait aussi taciturne après leur départ.

— Montou n'était qu'un âne prétentieux.

Soit Heribsen, le chef des peintres, était d'une totale candeur, soit il ne craignait pas l'opinion de Bak.

— Moins j'avais affaire à lui, et mieux je me portais. Je prenais grand soin de l'éviter.

— Le site de construction est immense, mais on en a une vue dégagée, remarqua Bak. Tu le voyais sûrement arriver de loin.

L'homme aux allures de gnome le fit passer entre deux pans de mur, puis dans le temple et sa cour inachevée. Rê était descendu derrière la cime occidentale, laissant une grande partie de l'édifice à l'ombre de l'à-pic qui s'élevait derrière lui.

— Ainsi, il aurait été tué il y a deux jours ?

— Nous l'avons découvert hier, comme tu le sais. Il est mort au cours de la nuit précédente, ou dans la journée d'avant-hier. La logique me porte à croire que c'était plutôt la nuit, néanmoins... Sait-on jamais ? conclut-il avec un haussement d'épaules.

— Je l'ai en effet aperçu avant-hier, admit Heribsen. Vers le milieu de l'après-midi. J'étais monté ici pour contempler le sanctuaire quand je l'ai remarqué, sur la terrasse au-dessous. J'ai filé me cacher à l'intérieur.

Il éclata de rire, non sans une certaine dérision envers lui-même. Bak sourit, mais recouvra vite son sérieux.

— Pourquoi éprouvais-tu tant d'aversion à son encontre ?

— Il critiquait à tort et à travers. Il venait se pavaner dans le sanctuaire ou dans une des chapelles, sa palette et son pinceau à la main. Il parcourait les dessins des yeux, s'approchait d'une silhouette déjà rectifiée et prête à être sculptée – jamais d'une esquisse nécessitant des corrections, remarque bien. Et là, il apportait des modifications en dépit du bon sens.

— Toujours ? demanda Bak, qui entra dans l'antichambre de la chapelle consacrée à Rê.

Il en fit le tour, admirant les superbes bas-reliefs de Maakarê Hatchepsout présentant des offrandes. Chaque image suggérait l'idéal de la piété royale. Les couleurs étaient aussi éclatantes et lumineuses que si le soleil les avait effleurées.

— Ces parois m'ont l'air parfaites, bénies par les dieux.

Le chef des peintres, tout à ses récriminations, ne fit pas cas du compliment.

— Au début, mes hommes et moi réagissions avec fureur, mais cela ne faisait qu'envenimer les choses et rendait Montou plus détestable encore. Il commença à exiger des changements sur les

reliefs, ce qui est beaucoup plus complexe que la modification d'un dessin.

Il caressa avec amour une représentation d'Amon, ciselée avec talent et peinte de couleurs vives.

— Celui-ci fut l'un des premiers, je me le rappelle. Il insistait pour que les traits soient rendus identiques à ceux de notre souveraine, et adoucis pour paraître plus féminins. J'étais ulcéré, de même que l'artisan qui l'avait sculpté. Vois le merveilleux travail qu'il a réalisé. Il faut être stupide pour vouloir le changer !

Bak fronça les sourcils, perplexe.

— Je ne comprends pas. Tu te plaignais des exigences absurdes de Montou, pourtant ce bas-relief est la perfection même.

Subitement, Heribsen sourit, et ce fut comme si la nuit se transformait en jour.

— Ta louange est appréciée comme il se doit, et tout à fait fondée. Il s'agit de l'original qu'il nous avait ordonné d'altérer. Nous nous en sommes bien gardés !

Bak considéra avec intérêt l'œil pétillant du petit homme, ses lèvres qui menaçaient de laisser échapper un rire à tout instant.

— Explique-toi, Heribsen. Ta gaieté me dit que tu as remporté une victoire sur Montou à son insu.

— Tu es doté d'une grande perspicacité, lieutenant, approuva le chef des peintres, se frottant les mains dans sa jubilation. Nous savions que Montou ne reviendrait pas avant deux ou trois jours, aussi nous avons conservé l'œuvre telle quelle, en priant pour qu'il oublie. Dans le cas contraire, nous étions tous d'accord pour en payer le prix. Et, en effet, à son retour, il avait tout oublié ! raconta-t-il en gloussant de rire. Il est allé droit vers un autre bas-relief, pour exiger des changements.

— Et cela s'est reproduit souvent ? s'enquit Bak en souriant.

— Avec régularité, répondit Heribsen, qui contenait à grand-peine son hilarité. Il était la risée de tout le Djoser Djoserou. On m'a dit que les autres artisans, qu'il importunait autant que nous, avaient eux aussi adopté ce stratagème.

— Ta bonne humeur est tout à ton honneur, Heribsen. Pached ne parle pas de Montou avec un tel entrain.

Son compagnon devint grave.

— Il supportait tout le faix de l'indolence de Montou, et de sa condescendance. Il ne pouvait se débarrasser de lui aussi aisément.

— D'après Amonked et Pached lui-même, Montou était un excellent architecte.

— Un architecte, oui, cependant ses talents se bornaient à cela, nuança Heribsen en le faisant sortir de l'antichambre. Il savait déterminer l'emplacement idéal pour une colonne, les motifs adaptés à la chambre où ils seraient placés, mais il ne savait dessiner ni le visage ni le corps humains.

Les rayons du soleil n'atteignant plus la cour à ciel ouvert, les miroirs avaient cessé de réfléchir la lumière dans les salles environnantes. Les peintres qui travaillaient à l'intérieur du sanctuaire, privés les premiers de toute clarté, descendaient déjà la rampe vers la terrasse. D'autres sortirent de l'antichambre sud, les uns derrière les autres, se préparant à partir.

Bak leva la main pour les retenir.

— Je sais que vous avez hâte de regagner vos villages et vos foyers, mais j'ai grand besoin de votre aide.

Les huit hommes groupés devant la porte se consultèrent du regard d'un air craintif ou curieux.

— On n'a jamais vu l'esprit malin, dit l'un des leurs, long et efflanqué.

— Jamais ! renchérit un autre, tout grisonnant. Nous l'avons déjà dit à ton scribe et au Medjai.

— Un esprit malin ? Peuh ! fit dédaigneusement Heribsen.

— J'ai une autre question à vous poser, dit Bak, leur adressant un sourire qu'il espérait rassurant. Au sujet d'un détail que mes hommes n'ont pas soulevé.

L'attitude d'Heribsen montrait qu'il ne tolérerait aucun refus de coopérer. Ils acquiescèrent avec

réticence.

— Quand, pour la dernière fois, avez-vous vu l'architecte Montou ?

Aussitôt, tous se détendirent. Ils préféraient de loin parler du défunt que du surnaturel.

Un petit homme aux doigts tachés de peinture s'avança.

— Il est venu il y a deux jours, lieutenant. Peu avant qu'on perde le soleil. Il est allé d'un mur à l'autre ; il a examiné les frises et les bas-reliefs. On a cru que ça ne finirait jamais.

— Quand il s'est décidé à partir, on a attendu un peu, puis on l'a suivi sur la rampe, poursuivit le plus âgé. C'est là-bas qu'on l'a vu pour la dernière fois, près de la statue blanche de notre reine.

— Semblait-il gai ? Contrarié ? Impatient ? Apparemment, il n'était pas pressé. Pouvait-il attendre quelqu'un ?

À nouveau les hommes s'entre-regardèrent. Bak soupçonnait que, dans leur hâte à rentrer chez eux, ils n'avaient remarqué que le passage du temps.

— Il nous a adressé des critiques, comme toujours, mais pas aussi acerbes, et il n'a imposé aucun changement.

L'artisan au crâne chauve qui s'était exprimé lança un coup d'œil vers ses compagnons, en quête d'approbation. Plusieurs hochements de tête l'encouragèrent à continuer.

— Plus tard, nous en avons même plaisanté. Pour être aussi indulgent, il devait avoir une nuit de plaisir en perspective.

Satisfait, Bak les remercia d'un sourire et leur permit de partir. Il avait réduit considérablement l'intervalle de temps où la mort avait pu survenir. Montou avait été assassiné le soir ou, de manière plus vraisemblable, au début de la nuit – au moment où l'esprit malin se manifestait.

Suivant les hommes sur la rampe, le policier dit à Heribsen :

— Et toi, que penses-tu de l'esprit malin ?

— Je ne l'ai jamais vu, et je ne m'attends pas à ce que cela arrive.

— Tu ne crois pas qu'il existe ?

— Non.

— Comment expliques-tu ces multiples blessures et toutes ces morts ? Selon toi, ce ne serait rien de plus que des accidents ?

Le chef des peintres garda le silence jusqu'au pied de la rampe. Alors il s'arrêta et ébaucha un sourire crispé, dépourvu de sa gaieté coutumière.

— Comment pourrais-je parler d'accidents alors que, jusqu'à présent, mon équipe est restée indemne ?

— Un échafaudage est tombé. Un de tes hommes a été blessé.

— C'est arrivé à l'intérieur du sanctuaire, pendant que nous peignons le haut d'une paroi. Un nœud s'est desserré. Nous les vérifions plus soigneusement, depuis.

— Est-ce l'esprit malin qui a touché à l'échafaudage, ou une main humaine ?

Heribsen eut l'air peiné.

— Un homme monterait-il ici au plus noir de la nuit pour desserrer un nœud, quand tout le monde sait qu'un esprit malin habite cette vallée ?

— Mais... Tu ne crois pas à l'esprit malin !

— Non. Mais je ne risquerais pas non plus ma vie en venant dans le noir endommager un échafaudage.

Bak renonça. Heribsen n'y croyait pas, pourtant il avait peur. Cette contradiction le stupéfiait.

Le chef des sculpteurs Ouseramon, responsable de l'armée de statues qui ornerait un jour le Djeser Djeserou, regarda fixement en direction d'Imen, au-delà des nombreux blocs de pierre qui hérissaient la terrasse. Le garde était toujours seul ; le prêtre n'était pas arrivé.

— On raconte que le tombeau recèle un trésor. Est-ce vrai ?

Bak s'était douté que la nouvelle se répandrait, mais n'en fut pas moins contrarié.

— Le sépulcre est exigü, éluda-t-il pour ne pas mentir. Il renferme quelques miniatures en bois, des poteries et un corps momifié.

— D'après ce que j'ai entendu...

— Ouseramon, c'est pour parler de Montou que je suis ici.

L'immense sculpteur à l'imposante musculature hocha la tête, sans s'offusquer du reproche implicite.

— Heribsen et moi, nous avons passé bien des heures à épancher notre bile à cause de lui, je peux te le dire. Même si cela ne nous avançait pas à grand-chose.

Il aspergea d'eau un morceau de cuir souple, avec lequel il tamponna de la poudre de silice à l'intérieur d'un bol, recueillant une fine couche d'abrasif scintillant.

— T'en étais-tu ouvert à Senenmout ?

— Non. À Pached, qui était aux prises avec ses propres difficultés.

Bak s'assit sur les jambes de la statue colossale d'Hatchepsout, en granit rouge, que le sculpteur polissait avec amour. Elle était couchée sur le dos et Ouseramon, à genoux, travaillait sur l'épaule droite. Quand il était debout, il mesurait sûrement deux bonnes têtes de plus que le minuscule chef des peintres. Bak songea qu'ils devaient former un contraste surprenant lorsqu'ils marchaient côte à côte.

— Heribsen m'a exposé ses griefs. Quels étaient les tiens ?

Ouseramon plaça le morceau de cuir sur le bras de la statue et entreprit de frotter la surface.

— Il ne cessait jamais de critiquer notre travail ni de modifier les ébauches portées sur la pierre. Au début, il s'en contentait, mais depuis un an environ il attendait que la sculpture soit trop avancée pour qu'on puisse raisonnablement tout changer. S'il n'avait été en bons termes avec Senenmout, et si habile menteur, je l'aurais coincé dans un passage sombre et désert, et là...

Le sculpteur redressa la tête et rit tout bas.

— Il aurait trouvé que l'esprit malin était un tendre, en comparaison.

— Vous ne feigniez pas de suivre ses instructions, comme l'équipe d'Heribsen ?

— Si, mais cette obligation nous humiliait autant que si nous avions respecté ses changements. Enfin, pas tout à fait, concéda Ouseramon avec un large sourire. Au moins, nous avons la satisfaction de créer une œuvre estimable.

Le chuchotement de l'abrasif, les allers et retours méthodiques invitaient au sommeil, et Bak n'aurait pas eu de mal à s'assoupir.

— Ne savourais-tu pas l'idée de le faire passer pour un imbécile ?

— J'aurais apprécié plus encore qu'il s'en aperçoive. Mon unique regret est qu'il ait été tué avant l'achèvement du temple. Je comptais lui révéler le jour de l'inauguration à quel point nous l'avions dupé.

Bak lança un coup d'œil vers le puits devant lequel Imen montait la garde. Le soleil sombrait derrière un piton, à l'ouest, embrasant le ciel d'écarlate. Si Kaemouaset n'arrivait pas sous peu, le tombeau resterait ouvert la nuit entière.

— Ton équipe a-t-elle été victime d'un des nombreux accidents qui ont marqué ce projet ?

— Nous n'allons pas au-devant des ennuis, lieutenant. Quand une statue doit être allongée, redressée ou déplacée, nous appelons de simples ouvriers afin qu'ils s'en chargent pour nous.

— L'esprit malin n'a frappé aucun de ceux qui exécutaient tes ordres ? Pas plus les ouvriers que les sculpteurs ?

— L'esprit malin...

La main d'Ouseramon s'immobilisa. Il releva la tête et partit d'un grand éclat de rire.

— Une statue est tombée du traîneau de transport et un ouvrier s'est tordu la cheville. De la

malchance, rien de plus. La corde qui la maintenait était usée. J'ai constaté moi-même que les fibres étaient effilochées.

— Heribsen ne t'a-t-il pas parlé de l'échafaudage qui s'est effondré sous un de ses hommes ?

— Si. Nous sommes arrivés à la conclusion qu'un esprit malin n'avait rien à voir là-dedans. Comme je viens de te le dire, c'était un coup de malchance. Ni plus ni moins.

— Il ne rejette pourtant pas entièrement l'idée qu'un tel esprit puisse se manifester.

Ouseramon se remit à sa tâche.

— Tout le monde sait qu'ils existent. La question, c'est pourquoi l'un d'entre eux habiterait-il cette vallée ? Depuis l'aube des temps, un autel s'y élève en l'honneur d'Hathor. Le vieux temple de Mentouhotep est un lieu qui suscite un profond respect depuis des générations. Et depuis des années, on vient se recueillir dans le temple de l'illustre ancêtre de notre souveraine, Djeserkarê Amenhotep, et de sa bien-aimée mère Ahmès Nefertari ; on en voit encore les vestiges au bout de cette terrasse.

— On bâtit une nouvelle chapelle pour Hathor, ce qui rend l'autre inutile, objecta Bak. On prend des pierres du vieux temple de Mentouhotep afin d'édifier le nouveau. Quant au sanctuaire d'Amenhotep et de sa mère, il disparaîtra sous cette terrasse. Peut-être un homme, et non un esprit, est-il fâché que le Djeser Djeserou efface toute trace du passé.

Le chuchotement sur la pierre s'interrompt. À nouveau, Ouseramon leva les yeux vers Bak.

— Plusieurs fois, j'ai prié pour que ce soit le cas. J'ai demandé au scribe de mon village d'inscrire un message sur le côté d'un bol, je l'ai rempli d'offrandes de nourriture et je l'ai déposé au temple de Mentouhotep, où l'esprit se montre le plus souvent.

Incapable de trouver une réponse appropriée, Bak se leva, prit congé du sculpteur et se dirigea vers le garde, debout devant le tombeau. Une fois de plus, il était sidéré que des hommes prompts à nier l'existence de l'esprit malin y croient pourtant fermement.

— Menna n'est toujours pas là.

Bak ne prit pas la peine de cacher son exaspération. L'officier de la garde avait une notion de l'urgence pour le moins différente de la sienne.

— Il a assuré qu'il reviendrait avec le prêtre, mon lieutenant. Mais je doute qu'ils arrivent maintenant. La nuit approche.

Solide comme un roc, Imen ne paraissait pas troublé par le manque de parole d'un de ses supérieurs.

— Qu'allons-nous faire, chef ? demanda Hori.

Bak contempla la bouche béante du tombeau, une invite au pillage alors que l'obscurité gagnait la vallée.

— Tu devras passer la nuit ici, Imen.

— C'est bien ce que je supposais.

Le garde regarda le double flot humain qui s'échappait du temple. Certains s'éloignaient vite pour regagner leur foyer près du fleuve, le plus grand nombre marchait d'un pas mesuré vers les cabanes des ouvriers.

— Il me faudra à manger, mon lieutenant.

— Hori t'apportera de la nourriture.

Bak fixa à nouveau le puits ouvert. Il se rappela le mince croissant de lune qu'il avait vu dans le ciel, la veille ; la nuit prochaine serait bien noire, dans cette vallée. Il songea aussi aux histoires de trésor que les artisans emportaient avec eux, et qui se propageraient à la vitesse de l'éclair dans les villages des alentours. Puis il imagina un homme attiré par la rapine surgissant à pas furtifs derrière un garde solitaire.

Près de la statue léonine, Kasaya avait une expression morose. Il accompagnait Bak dans ses

missions depuis assez longtemps pour deviner l'idée qui naissait dans son cœur.

— Je sais que tu as hâte de rentrer auprès de ta mère, Kasaya, cependant tu vas devoir tenir compagnie à Imen.

— Oui, chef, marmonna le Medjai sans le moindre enthousiasme.

— Je peux monter la garde seul, mon lieutenant. Je suis de taille à me défendre, intervint Imen, qui désigna du menton sa lance et son bouclier.

— Ne crains-tu pas l'esprit malin ? l'interrogea Hori, les yeux écarquillés.

Bak répliqua avec contrariété :

— Il a bien plus à craindre de voleurs l'épiant dans la nuit que d'une ombre lointaine ou d'une vague lumière.

Après avoir quitté Hori au bout de la plaine alluviale, Bak suivit seul le chemin en hauteur qui le ramènerait à la maison de son père. La chaleur du jour s'était dissipée. Une brume impalpable s'installait sur le fleuve. Des étoiles poudraient d'un scintillement fragile le ciel déjà sombre. Dans la douceur du soir, l'air apportait un fumet de poisson et d'oignons braisés, des effluves animaux et le parfum délicieux de fleurs invisibles.

« Quelle raison avait-on de vouloir la mort de Montou ? se demandait Bak. Il n'était pas aimé, bien au contraire ; en fait, il s'ingéniait à s'attirer des ennemis. Cependant, ceux qu'il prenait pour cible méprisaient ses exigences insensées. Il était devenu la risée de tous. Qui abattrait une bête dont on a arraché les griffes et les crocs ? »

— Tu as laissé Imen garder seul le tombeau ?

Bak, qui était revenu au Djeser Djeserou au point du jour, toisait Kasaya avec fureur. Il espérait qu'il s'agissait d'une mauvaise plaisanterie, mais le dos trop raide et l'air coupable du Medjai confirmaient plutôt qu'il avait désobéi aux ordres.

— Explique-toi !

— Je ne me suis pas absenté longtemps, répondit Kasaya, qui regardait droit devant lui, incapable de tourner les yeux vers son chef. Une demi-heure tout au plus.

D'une main, il agrippait sa lance et son bouclier, de l'autre il tenait un paquet enveloppé de feuilles – la nourriture apportée par Bak pour son repas du matin.

— Au nom d'Amon, quelle folie t'a possédé ?

— C'est l'esprit malin...

L'expression de Bak montra que sa patience était mise à rude épreuve.

— Les esprits possèdent les ignorants, Kasaya. Les gens peu avisés, ne connaissant rien du monde qui s'étend au-delà de leur champ de vision. Pas ceux qui ont voyagé, comme toi, vers des horizons lointains.

Le Medjai lui lança un regard vexé.

— Tu ne comprends pas, chef. J'ai vu cet esprit et je lui ai donné la chasse.

Bak se rappela leur conversation de la veille, ses propres commentaires sur les gardes et sur ce qu'il pensait des lâches qui manquaient à leur devoir. Kasaya, bien que profondément superstitieux, avait pris ses paroles à cœur.

Oubliant son irritation, le policier se laissa tomber sur un tambour de pierre destiné à compléter le portique de la terrasse supérieure.

— Assieds-toi, Kasaya, et, tout en prenant ton repas, raconte-moi ce qui s'est passé.

Pas entièrement rassuré par ce ton radouci, le jeune Medjai s'installa sur un tambour identique. Il posa sa lance et son bouclier près de lui, déballa son paquet et se mit à manger le poisson braisé et les oignons verts qu'il trouva à l'intérieur. Imen, devant l'entrée du tombeau, se sustentait lui aussi.

Kheprê, qui commençait à poindre à l'horizon d'Orient, dardait ses flèches jaunes dans un ciel serein. Une fine brume argentée flottait sur la plaine fertile et se fondait dans les vapeurs bleutées de l'aube, qui s'attardaient au-dessus du fleuve. Les ouvriers, levés de bon matin pour commencer leur journée, envahissaient le chantier en se hélant comme s'ils ne s'étaient pas vus depuis des jours, et non durant quelques brèves heures nocturnes.

Kasaya prit un morceau de poisson et n'en fit qu'une bouchée.

— Deux heures, peut-être trois après la tombée de la nuit, Imen a cru apercevoir une lueur parmi les colonnes du haut. Au début, je n'ai rien vu, mais ensuite moi aussi je l'ai repérée. Elle semblait sur le point d'entrer dans le temple. Puisque tous ceux qui y travaillent redoutent l'esprit malin, je savais qu'aucun d'eux ne pénétrerait là-bas en pleine nuit.

Il interrompit sa mastication et ajouta d'une voix sourde :

— J'ai senti mon sang se glacer et le ver de la peur ramper sur mon échine.

— Et pourtant, tu as tenu à voir de quoi il retournait, approuva Bak, sachant bien quelle force de caractère cela avait dû exiger.

— Je n'en avais pas grande envie, crois-moi.

Kasaya déchira un autre morceau de poisson, mais sa main se figea avant de parvenir à ses lèvres et il le reposa sur son lit de verdure.

— J'ai foncé sans m'accorder le temps de réfléchir, en passant devant d'innombrables statues et

des bouts de colonnes qui dissimulaient je ne savais quoi. J'ai couru jusqu'en haut de la rampe et je suis entré dans le temple. Tout était noir, avec cette lune mince à l'éclat si faible que la colonnade ne jetait aucune ombre. Je ne voyais personne, je n'entendais rien. Le devoir me dictait d'inspecter le sanctuaire et les chapelles de chaque côté. Mais, au-delà de la grande porte, il n'y avait que les ténèbres, comme dans les chambres orientées vers le sud. J'avais très peur ; j'aurais bien voulu avoir une torche.

Bak se représentait le jeune Medjai dans le noir, ouvrant de grands yeux et tremblant de tous ses membres, essayant de se convaincre d'entrer dans une de ces chambres effrayantes.

— J'ai entendu un bruit léger derrière moi. J'ai fait volte-face et j'ai vu une lumière minuscule, à l'entrée de la chapelle de Rê. Un instant plus tard, elle avait disparu.

Kasaya respira profondément, par à-coups.

— Pensant qu'elle était allée à l'intérieur, je l'ai suivie. Et pendant tout le temps où je contournais l'autel, j'étais reconnaissant à Rê de pouvoir distinguer ma main devant mon visage, car la chambre n'avait pas de plafond. Je n'ai rien trouvé ; la lumière s'était évanouie comme un fantôme.

« Ou, plutôt, comme un homme preste et agile, pensa Bak. Doté, en outre, d'un penchant certain pour les méchantes farces. »

— As-tu remarqué une odeur quelconque ? Par exemple, celle que produirait la fumée d'une lampe à huile ?

— Non, chef, répondit Kasaya en reprenant son repas. Je n'ai rien senti, rien entendu ni rien vu de plus.

— Le sanctuaire et les chambres sud étaient désertes ?

— J'ai bien essayé de les inspecter, chef, mais j'ai renoncé, répondit Kasaya d'un air contrit. Tout était si sombre, on n'y voyait rien ! Quelqu'un ou quelque chose aurait pu s'y cacher et passer près de moi sans même que je le sache. J'ai pensé que tu dirais que j'avais pourchassé un homme, pas un esprit. Alors, je me suis assis à l'entrée, près de la rampe, dans l'intention de rester là jusqu'à l'aube. Si vraiment c'était un homme de chair et de sang, j'espérais le capturer.

Il s'interrompit, fronça les sourcils, et avança un autre argument en sa faveur :

— De là, je pouvais distinguer Imen et courir à son aide s'il le fallait.

— Il était bien à son poste ?

— Oui, chef. Après, il m'a dit qu'il n'aurait jamais poursuivi l'esprit malin, à ma place. Je pense qu'il était terrorisé. Il n'a pas voulu l'admettre et m'a accusé d'insubordination, mais depuis combien de temps les gardes voient-ils l'esprit malin dans cette vallée sans jamais lui donner la chasse ?

— As-tu attendu longtemps devant le sanctuaire ?

— J'avais à peine eu le temps de m'installer que j'ai entrevu une lueur dans le temple de Mentouhotep. L'esprit avait volé là-bas en un clin d'œil. J'ai descendu la rampe, mais la lueur a disparu une fois encore. J'ai couru vers le mur de soutènement sud et j'ai attendu un peu, mais elle n'a pas reparu. Certain que nul n'aurait pu la rattraper, j'ai décidé de retourner auprès d'Imen.

Bak soupçonnait fort le prétendu esprit malin d'avoir attiré Kasaya dans la chapelle de Rê pour avoir le champ libre. De plus, vu la réapparition presque simultanée de la lueur dans l'ancien temple, plusieurs complices parcouraient sans doute la vallée, chacun muni d'une petite lampe à huile.

— À ta connaissance, Imen est demeuré devant le puits tout le temps où tu étais là-haut ?

— Je ne peux le garantir, admit Kasaya. Mais chaque fois que je regardais, il y était.

Bak scruta le jeune Medjai. Aux termes du règlement, il aurait dû le punir pour abandon de poste, mais comment le blâmer quand il avait montré tant de courage malgré sa peur de l'inconnu ?

— Retourne près du tombeau. Fais-moi prévenir quand Menna arrivera avec le prêtre d'Amon.

Imen avait-il pu se glisser dans le puits durant l'absence de Kasaya ? Probablement pas. Sachant que le Medjai pouvait le voir depuis le temple et risquait de revenir à tout instant, le garde ne se serait

pas senti libre de le faire. Néanmoins, Bak tenait à s'assurer que la momie était intacte, que les bijoux précieux se trouvaient toujours sur le poignet osseux avant que le tombeau ne soit scellé pour l'éternité.

Tandis que Kasaya s'éloignait, Bak s'approcha du mur de soutènement sud et contempla le temple de Mentouhotep, par-delà les cabanes des ouvriers. Avait-on voulu attirer le Medjai sur la terrasse supérieure ? Mais alors, dans quel dessein ? Pour laisser à l'esprit malin les coudées franches parmi les ruines ? Nul n'aurait pu prévoir que le jeune policier aurait le courage de se lancer à la poursuite d'une lumière, mais si cela en valait suffisamment la peine, peut-être avait-on usé d'un tel stratagème. Ou la seconde lueur, qui avait brillé dans l'ancien temple, était-elle censée éloigner Kasaya du Djeser Djeserou ? Avait-il interrompu la préparation d'un autre accident ?

— Voici Kamès, le chef des tailleurs de pierre.

Hori, qui était arrivé près de Bak sans qu'il le remarque, indiqua une équipe à pied d'œuvre au bout du portique, sur la première terrasse.

— Je crois que tu désirais l'interroger. C'est l'homme aux cheveux blancs, qui surveille les autres.

Bak s'efforça de ne plus penser à la mésaventure de Kasaya et refréna un désir soudain, presque irrésistible, d'explorer le temple en ruine. Mais il lui fallait d'abord s'entretenir avec les vivants, et remettre à plus tard sa quête d'ombres et de lumières.

— Je trouvais bien des défauts à Montou, mais il savait ce qu'il avait à faire et agissait en conséquence. On ne peut reprocher à personne d'accomplir son devoir, pas vrai ?

Kamès se gratta la tête, ébouriffant ses courts cheveux blancs. Son corps était long et anguleux, très fin – un squelette animé, couvert d'une peau tannée comme le cuir.

— Tu es plus indulgent que tous ceux avec qui j'ai parlé, répliqua Bak. En fait, on m'a dit qu'il se dérobaît à ses obligations.

— Il était exigeant, c'est sûr, et jamais content de l'emplacement des pierres. Mais il en avait bien le droit. Il était responsable du résultat final, et cette responsabilité pesait lourd sur ses épaules.

Kamès concentra son attention sur un tailleur qui vérifiait les quatre côtés d'un bloc de pierre pour s'assurer qu'ils formaient des carrés égaux entre eux et avec la surface du haut. À l'évidence, son chef ne fut pas entièrement satisfait, car il s'approcha pour mieux voir. La pierre serait empilée avec cent autres semblables pour créer les pilastres du portique. Ses côtés rugueux seraient polis jusqu'à obtenir une surface bien lisse, mais seulement lorsque toutes seraient en place, avant la sculpture et la mise en couleurs des bas-reliefs. D'autres tailleurs, à proximité, façonnaient des blocs de forme et de dimensions similaires. Le martèlement des maillets sur les ciseaux évoquait à Bak des oiseaux géants picorant des écorces démesurées. Deux rangées de colonnes carrées se dresseraient devant le mur de soutènement, qui retenait les déblais sous le portique supérieur. Comme Bak l'avait remarqué auparavant, le plafond de ce portique formerait une terrasse à ciel ouvert, sur tout l'avant du temple.

Pour la première fois, il remarqua qu'aucune rampe de construction ne déparait la façade de chaque côté de la partie centrale.

— Vous utilisez sûrement une rampe pour soulever et placer ces blocs, de même que les architraves et les linteaux. Pourquoi n'y en a-t-il aucune ici ?

Plusieurs membres de l'équipe échangèrent des coups d'œil et des sourires furtifs. L'expression de leur chef s'assombrit. Bak comprit aussitôt qu'il venait de verser du natron sur une plaie à vif.

— La dernière fois que notre souveraine a visité ce temple, nous avons dû enlever la rampe que nous avons ici, et une autre, près de la colonnade sud, expliqua Kamès, les narines frémissantes de colère. Senenmout a dit qu'elle souhaitait admirer la façade sans aucun système d'assemblage, et il en a été fait selon sa volonté. J'ai jugé plus sage de ne pas les réédifier avant quelque temps. Pour le moment, nous dégrossissons les éléments de colonne afin de pouvoir ensuite tout monter en même

temps. Cela nous épargnera ainsi des efforts supplémentaires si elle revient bientôt.

« Une sage décision », estima Bak. Il fallait une énergie considérable pour construire ou démanteler une rampe. Pas autant que pour bâtir un mur définitif en brique crue ou en pierre, mais les nombreuses heures que cela exigeait auraient été mieux employées ailleurs.

— Pached n'assumait-il pas plus que son lot de responsabilités, pendant que Montou recherchait l'oreille de Senenmout et s'attribuait le mérite de l'avancée des travaux ?

Kamès secoua la tête, l'air un peu dédaigneux.

— Oh, je sais ! Pached se plaignait en permanence, de ci, de ça et de que sais-je encore. Toujours à critiquer Montou, sans jamais une parole de louange. Mais il faut que tu comprennes : Montou était inspiré, tandis que Pached se conforme aux règles. On ne pouvait s'attendre à ce qu'un tel esprit se passionne pour la morne routine d'un projet aussi ambitieux que celui-ci.

Un souffle d'air inespéré souleva la poussière de la pente abrupte, au nord, et la projeta sur les hommes qui se trouvaient au-dessous. Bak crispa la bouche et les paupières pendant que le sable criblait son visage et ses épaules. Le point de vue de Kamès se démarquait étonnamment des précédents témoignages.

— Montou et toi étiez-vous liés par un degré quelconque de parenté ?

Un large sourire lui apprit que le chef des tailleurs de pierre comprenait exactement où il voulait en venir.

— Même pas par un degré quelconque d'amitié.

Son ton désinvolte promettait un jeu d'esquives dans lequel Bak refusait d'être entraîné. Avec un peu de patience, Kamès finirait par s'expliquer. Une bordée d'injures attira son regard vers le mur nord, où une équipe hissait un traîneau chargé de blocs de pierre sur une rampe.

— Tu sais qu'Amonked m'a chargé d'enquêter sur les accidents qui se sont multipliés ici, depuis que la construction de ce temple a commencé.

Le sourire de Kamès fut effacé par une inexplicable amertume.

— Je te souhaite bonne chance, lieutenant.

Bak le scruta. De toute évidence, il venait de toucher un point sensible.

— Tes hommes et toi travaillez la pierre, et placez quelquefois de lourds blocs à une hauteur vertigineuse. Aurais-tu perdu quelqu'un dans un accident ?

Kamès fit signe au policier de le suivre et s'éloigna pour qu'aucun des artisans dispersés devant la future colonnade ne puisse l'entendre.

— Un chef d'équipe est mort. Ahotep, lâcha-t-il d'une voix dure mais rauque, qui trahissait son émotion. C'était il y a sept mois. On commençait tout juste à ériger les colonnes à l'extrémité du portique, près du mur sud.

— Comment est-ce arrivé ?

— Une partie de la falaise a cédé ; des rocs sont tombés sur le temple.

Il regarda la paroi rocheuse, plein de rancœur, et ajouta au prix d'un effort visible :

— Ahotep était monté sur la rampe de halage. Nous n'en étions qu'à la deuxième assise, de sorte que la pente était basse. Il vérifiait la position des pierres et s'assurait qu'elles étaient bien ajustées. Un bloc énorme a dévalé l'escarpement, en entraînant d'autres, et a provoqué un éboulement. Le mur s'est effondré sur Ahotep et l'a enseveli. Nous l'avons dégagé, mais on ne pouvait plus rien pour lui. Il avait les reins brisés. Il a vécu une heure longue comme un jour, réduit à l'impuissance, incapable de bouger. Sa mort fut un présent des dieux.

Le tailleur de pierre s'éclaircit la gorge, mais ne put chasser l'affliction qu'accusaient ses traits. Bak posa doucement la main sur son épaule et remarqua :

— Je vois qu'il t'était très proche.

— C'était mon fils aîné.

Bak étouffa une exclamation. Il comprenait désormais la tristesse du vieillard.

Une véritable rafale, et non plus un souffle d'air, projeta de la terre et du sable sur la terrasse. Bak se détourna et protégea sa figure dans ses mains. Quand le vent fut tombé, il vit Kamès essuyer ses joues baignées de larmes qui n'étaient pas dues à la poussière.

— D'autres ont-ils été blessés ?

— Oui, quatre tailleurs de pierre. Deux ne pourront plus exercer ce métier, car leurs membres infirmes ne recouvreront jamais la force d'antan. Les deux autres édifient les murs d'une série de chambres que notre souveraine fait construire dans le temple d'Amon, à Ouaset.

« Quel coup cruel ! songea Bak. La plupart des équipes sont composées d'hommes qui travaillent ensemble depuis des années. Perdre tant de leurs compagnons doit non seulement en perturber la bonne marche, mais déchirer le cœur des survivants... »

— Crois-tu, comme la plupart des bâtisseurs du Djoser Djoserou, qu'un esprit malin soit responsable de l'accident ?

— J'aimerais penser que c'est faux. J'aimerais me dire qu'un jour, je mettrai la main sur celui qui a provoqué cet éboulement et que je lui romprai le dos à son tour. Un espoir futile, j'en conviens. Comment un homme pourrait-il faire écrouler toute une face rocheuse ?

Bak se promit de grimper jusqu'au sommet pour voir s'il trouvait une réponse à cette question. Hélas, sept mois représentaient un laps de temps bien long. Trop, sans doute, pour découvrir la preuve d'un acte de malveillance. La paroi de la falaise et ses tours rocheuses étaient hautes et escarpées, fissurées et creusées de ravines, marquées de cicatrices là où des moellons s'étaient détachés. Le glissement de terrain avait fort bien pu être d'origine naturelle.

— L'accident a-t-il un rapport avec ton aversion pour Pached et ta bienveillance envers Montou ?

Une lueur menaçante brilla dans le regard de Kamès.

— Pached ne nous a pas accordé le temps de le pleurer, de trouver la paix en nous-mêmes. Il a renvoyé immédiatement l'équipe sur cette section du portique. Les hommes redoutaient par-dessus tout un nouvel éboulement, mais avaient-ils le choix ? Ils sont revenus et sont restés ici. Montou s'est disputé avec Pached ; il soutenait que nul ne méritait de subir une pareille épreuve. Ses arguments sont tombés dans l'oreille d'un sourd.

Bak avait toujours entendu dire que lorsqu'on avait failli se noyer, il fallait retourner à l'eau sans attendre. Si les deux situations étaient comparables, Pached avait pris la décision qui convenait.

— Montou était-il sincère, ou voulait-il se faire valoir à tes yeux en rabaissant Pached ?

— Que lui importait mon opinion ? Je ne suis qu'un humble tailleur de pierre, sans influence ni fortune.

Taraudé par l'inquiétude, Bak se tenait près de l'ouverture du tombeau et en scrutait les ténèbres. Menna ne reviendrait-il donc jamais avec le prêtre ? Préparait-il un nouveau rapport, qu'il jugeait plus urgent que le comblement du puits avant la nuit ?

Bak fixa le long tronc de palmier, écarté de l'orifice après que Menna et lui furent remontés à la surface, la veille. Le désir de redescendre, d'examiner à nouveau la sépulture était difficile à surmonter, mais à la fin il décida d'attendre. Toutefois, si Menna n'avait pas amené le prêtre d'ici le milieu de l'après-midi...

— Les voilà ! Ils arrivent, chef ! s'écria Kasaya, tendant le doigt vers la chaussée, à l'est.

Soulagé, Bak regarda l'officier se frayer un chemin parmi les ouvrages en pierre posés sur la terrasse. Un homme plus âgé et un gamin d'une dizaine d'années avançaient derrière lui. L'homme avait les cheveux ras et portait un pagne mi-long. Il ne pouvait être que le prêtre. Le jeune garçon était chargé d'un panier contenant un encensoir, une cruche d'eau, de l'encens et tout le nécessaire pour purifier le tombeau. Un coup de vent souleva la poussière autour de leurs jambes nues et des images

de pierre parmi lesquelles ils avançaient.

Lorsqu'ils approchèrent, Bak dit en souriant :

— Je rends grâce à Amon que tu sois arrivé, lieutenant. Je me préparais à descendre dans le tombeau pour m'assurer qu'il était intact.

— Pourquoi ? rétorqua Menna, qui lui lança un regard acéré. J'ai toute confiance en Imen ; je sais qu'il a monté la garde la nuit entière.

— Et Kasaya aussi, dit Imen. Le lieutenant Bak ne voulait pas que je reste seul.

Les lèvres de Menna se crispèrent.

— Tu ne te fies pas à mon jugement, lieutenant ?

Bak n'aimait guère se retrouver sur la défensive, néanmoins il répondit avec un sourire affable :

— Mais si ! Cependant, un homme seul paraissait bien vulnérable, face à une bande de pilleurs. Qu'aurais-tu ressenti si nous avions trouvé Imen au fond de ce puits, la nuque brisée dans sa chute, et la sépulture profanée ?

— Ainsi que je crois te l'avoir dit plus tôt, répliqua Menna d'un ton compassé et intransigeant, je connais bien ceux qui résident dans cette région et qui prospèrent aux dépens des morts. Ils ne se donneraient jamais autant de mal pour un petit tombeau comme celui-ci. Il en existe d'autres où il est plus facile de s'introduire, assez isolés pour qu'ils puissent les vider à leur guise sans risque de se faire prendre.

« Puisque tu les connais si bien, pourquoi n'as-tu pas arrêté les voleurs des bijoux interceptés à Bouhen et dans le port de Mennoufer ? » ironisa Bak en son for intérieur.

Mais il se reprocha d'être injuste et trop prompt à juger. Menna avait avoué son peu d'expérience en la matière, et son ressentiment contre un nouveau venu qui usurpait son autorité était compréhensible.

Le prêtre s'avança et mit fit au silence embarrassant.

— Je suis Kaemouaset, et tu dois être le lieutenant Bak.

— En effet.

— Amonked m'a relaté tes nombreux succès dans la poursuite de criminels. Il a l'absolue conviction que, non seulement tu mettras un terme à cette série d'accidents, mais que tu captureras l'assassin de Montou.

— Je prie afin de ne pas le décevoir.

— C'est un excellent juge des caractères, jeune homme. Je suis certain que tu combleras ses attentes.

Bak fut ébranlé par cette marque démesurée de confiance. En quittant le commandant Thouti à Bouhen, il avait cru être débarrassé pour un temps de la tension supplémentaire que de telles certitudes lui imposaient.

— Entrons-nous dans ce tombeau, lieutenant Menna ? Cet après-midi, je dois enseigner les préceptes sacrés de Ptah à ce garnement et à sept autres tout aussi obtus, expliqua le prêtre en posant la main sur l'épaule de l'apprenti scribe.

— Remettez le tronc en travers du puits ! Apportez la corde et allumez une torche, dit Menna, incluant Kasaya autant qu'Imen dans ces injonctions, après quoi il s'adressa à Bak : Nous ne serons pas longs. Inutile de nous attendre.

Bien que heurté par ce rejet péremptoire, Bak conserva une expression impassible et un ton agréable.

— Je traque un meurtrier, lieutenant. Je souhaite m'entretenir avec Kaemouaset lorsqu'il aura accompli les ablutions nécessaires.

L'officier de la garde tourna les talons sans ajouter un mot, regarda Imen et Kasaya terminer les préparatifs. Quand tout fut prêt, il ordonna à l'apprenti qui accompagnait Kaemouaset :

— Va trouver Pached et annonce-lui la venue de ton maître. Qu'il envoie des ouvriers pour combler ce puits. Cette besogne doit être terminée avant la fin du jour.

— Oui, lieutenant ! acquiesça le jeune garçon, qui s'en alla bien vite.

Menna lança un coup d'œil vers Bak – en guise d'excuse, peut-être. Obtenant un hochement de tête aimable en retour, il commença à descendre et fut bientôt englouti par le tombeau. Le prêtre s'empressa de le suivre. Imen s'accroupit près du bord, attendant l'ordre de les remonter. Bak s'agenouilla à côté du garde, fixant le faible halo de la torche en bas du conduit. Il entendit des murmures, sentit une légère odeur d'encens, mais ses pensées se concentraient sur les tâches qu'il avait accomplies et celles qui lui restaient à faire. Il se leva et rejoignit Kasaya, qui s'était assis contre le lion à tête humaine pour s'abriter du vent.

— Ramène-moi Perenefers ou Seked, lui dit le policier. Peu importe lequel, pourvu qu'il puisse quitter ses hommes pendant une ou deux heures.

Une bourrasque chaude emporta vite les effluves de l'encens. Les feuilles jetées par Kasaya après son repas matinal pourchassaient la poussière en tourbillons sporadiques à travers la terrasse. Non loin de là, une équipe manœuvrait un tronçon de colonne afin de le placer sur un traîneau, l'intensité de l'effort nécessaire se mesurant à celle des beuglements du contremaître.

L'apprenti de Kaemouaset s'en retourna avec les ouvriers que leur envoyait Pached : Perenefers, son équipe et deux maçons. Des jougs en travers des épaules, trois enfants portaient, sur des plateaux de bois carrés, les briques en limon séché qui serviraient à bâtir un mur intérieur afin de refermer le tombeau dans les règles. Tous se serrèrent contre les statues et les tambours de colonne, se protégeant du vent de leur mieux, pendant que Kaemouaset achevait ses prières. Formant toujours une longue file, les jeunes garçons chargés de transporter les gravats du nord au sud sur la terrasse arrivèrent à leur tour, avec les matériaux qui permettraient de combler le puits.

Imen se leva d'un bond en entendant un appel venu des profondeurs. Il remonta le panier contenant les ustensiles du prêtre, et Kaemouaset aussitôt après. Ayant secoué la corde qui s'était un peu emmêlée, le garde fit signe à l'un des deux maçons et l'aida à descendre. Le second attachait un plateau à la corde afin d'envoyer les briques à son compagnon.

— Dans quel état as-tu trouvé le tombeau ? demanda Bak, entraînant le prêtre à l'écart des oreilles et des yeux trop curieux.

— Tout à fait normal. Le lieutenant Menna et toi méritez des éloges pour l'avoir protégé durant ces longues heures.

— Peut-être les pillards de la région craignent-ils un esprit malin, répondit Bak avec un sourire désabusé.

— Un esprit malin, lieutenant ? répliqua le prêtre, méprisant. Notre souveraine fut conçue par Amon lui-même. Quel spectre oserait approcher du temple funéraire de l'aimée du plus grand des dieux ?

— Les hommes qui travaillent ici imputent les accidents à un esprit maléfique. La nuit dernière, mon Medjai l'a vu parcourir ce temple et celui de Nebhepetrê Mentouhotep.

— Bah ! De tels esprits peuvent effrayer les pauvres et les ignorants, comme ici au Djeser Djeserou, mais non l'homme instruit que tu es de toute évidence.

Bak se détendit et sourit.

— Je cherche un être fait de chair et de sang, Kaemouaset. Et même probablement plusieurs.

— Amon soit loué ! s'écria le prêtre, soulagé. On m'a appelé afin de purifier le temple chaque fois qu'un ouvrier mourait ou était blessé. Invariablement, les faits qu'on m'a relatés auraient pu être causés par la négligence, par du matériel défectueux, voire, dans certains cas, par un caprice des divinités. Cependant, et bien que je n'aie aucune preuve du contraire, ces raisons ne me semblent pas

crédibles. Pas plus qu'un esprit malin ne me paraît une explication acceptable.

— Qu'essaies-tu de me dire ? demanda Bak, pensif.

Kaemouaset l'entraîna quelques pas plus loin, comme si la moindre de ses paroles risquait, entendue par une oreille indiscreète, d'entraîner de lourdes conséquences.

— C'est une femme qui nous gouverne, dit-il tout bas. Belle et dotée de multiples talents, elle règne sur Kemet d'une main ferme et pourtant bienveillante. Elle compte de nombreux ennemis, principalement ceux qui pensent que seul un homme doit diriger notre pays. Ces ennemis, à mon avis, sont à l'origine des accidents et des rumeurs qui circulent au sujet d'un esprit mauvais.

— Qu'espèrent-ils gagner ? La reine n'est pas du genre à renoncer. Elle ne renverra jamais les ouvriers dans leurs foyers en laissant le temple inachevé.

— Bien sûr que non ! Il sera édifié, quels que soient les obstacles.

— Je n'ai entendu parler d'aucun problème similaire sur les autres chantiers qu'elle a initiés : ni au temple d'Amon, ni dans le sanctuaire de Pakhet, ni dans les carrières d'Abou, de Khenou ou de Ouauat...

— Le Djoser Djoserou sera empreint d'une signification particulière. En y provoquant des incidents, ils espèrent la discréditer, l'affaiblir aux yeux du peuple afin qu'elle paraisse moins que ce qu'elle est : la fille du dieu Amon lui-même.

Kaemouaset marqua une pause – pour produire plus d'effet, soupçonna Bak.

— Vois-tu, jeune homme, les murs du temple dépeindront l'histoire de sa divine conception.

Plus tard, quand Menna et les maçons furent remontés à la surface, pendant que le prêtre marmonnait des prières supplémentaires ponctuées d'autres libations, Bak repensa à la théorie qu'il avait suggérée. Elle semblait plausible mais, à son avis, elle relevait surtout de la nécessité. Ce n'était qu'une fable, inventée par les partisans d'Hatchepsout au sein du temple d'Amon, afin de tirer parti d'une série d'événements qu'ils ne savaient expliquer.

Pached arriva pour s'assurer que tout avait été exécuté comme il convenait. Leur devoir accompli, Kaemouaset et son apprenti s'en retournèrent à Ouaset. Le lieutenant Menna s'éloigna à grands pas, car il devait inspecter les gardes qui veillaient jour et nuit sur les autres lieux funéraires, près de la vallée. Imen, quant à lui, avait reçu l'instruction de rester jusqu'à ce que le puits soit comblé. Aux côtés de Pached, Bak regardait les paniers de gravats descendre jusqu'à Perenefér et les ouvriers chargés de boucher le tunnel transversal.

Kasaya revint enfin, accompagné de Seked, le frère de Perenefér. Laisant le Medjai avec l'architecte, Bak et le chef d'équipe traversèrent la terrasse.

— Kamès m'a parlé de l'éboulement qui a frappé le mur de soutènement nord et des ravages qu'il a causés, expliqua Bak. Je souhaite examiner par moi-même la zone qui le surplombe.

— À ton avis, ce glissement de terrain n'était pas naturel, lieutenant ? interrogea Seked, le sondant du regard.

— Je l'ignore, et nous n'en apprendrons peut-être jamais la cause réelle. L'accident s'est produit il y a plusieurs mois ; les lieux peuvent avoir changé.

— Il n'a pas plu depuis, dit Seked. Mais les chutes de rochers sont fréquentes. Vois quelle pente elles ont formée au pied de la falaise ! Quand elles sont importantes, comme ce jour-là, des pierres continuent de tomber longtemps après.

— Donc, aucun espoir de trouver des traces d'homme ou de bête sauvage ? Ou bien celles de l'esprit malin ?

Le chef d'équipe répondit en souriant :

— Ton Medjai m'a dit que c'est ce que tu cherches.

— Tu parais sceptique.

Bak s'arrêta pour étudier le versant qu'ils comptaient escalader. Leur présence avait réduit au silence les hommes qui construisaient le mur, une dizaine de pas plus loin. Ils gardaient la tête tournée vers eux, s'interrogeant sur leurs intentions. D'autres, qui excavaient la pente tout au bout pour former une surface lisse contre laquelle les bâtisseurs poseraient des assises, les observaient avec non moins d'intérêt. Seked avait dit vrai : la déclivité était couverte de rocs, certains en morceaux, d'autres pulvérisés dans leur chute. L'ascension paraissait difficile, mais pas impossible.

— Formulons la chose ainsi, lieutenant, expliqua Seked, en réponse à la réflexion du policier. Si jamais, par une nuit d'encre, je voyais approcher une lumière, je m'écarterais afin que l'homme qui la porte ne se cogne pas contre moi, et, en même temps, je chuchoterais quelques incantations afin de me prémunir contre je ne sais quoi.

Bak éclata de rire. Rares étaient ceux qui s'exprimaient avec autant d'aisance, surtout au Djeser Djeserou. Les ouvriers échangèrent des sourires hésitants, avec l'envie de savourer la plaisanterie qu'ils n'avaient pas entendue.

Recouvrant son sérieux, Bak entreprit de gravir le premier raidillon. Un coup de vent souleva le sable autour de lui, le forçant à tourner le dos quelques instants.

— Depuis combien de temps connaissais-tu Montou ?

— Je travaillais déjà sous ses ordres alors que je n'étais qu'un gamin inexpérimenté. Autant t'ouvrir mon cœur, lieutenant, car je ne sais pas mentir et je finirais de toute façon par me trahir, déclara Seked avec un petit rire triste. Sa vue m'était odieuse, et je n'ai pas versé une larme le jour où l'on a découvert son cadavre.

— Voilà des propos bien vifs, Seked !

— Il n'avait aucun principe, et aimait plus sa propre personne qu'il ne vénérât les dieux. Quand il était plus jeune et avide de réussite, il pouvait, sans l'ombre d'un scrupule, tuer un homme à la tâche pourvu que cela lui vaille un sourire des puissants.

— Ton frère pense-t-il comme toi ?

— Pour dire la vérité, personne ici ne pense différemment. Si Montou n'avait été assassiné de manière évidente, il aurait été victime d'un accident fatal, tôt ou tard.

— Et l'on aurait blâmé l'esprit malin.

Seked eut un sourire sans joie.

— Un esprit ne peut-il s'insinuer dans un cœur, lieutenant ? Sa malignité ne peut-elle croître et suppurer tel un abcès ?

Bak continua à grimper en silence, prenant garde à l'endroit où il posait les pieds. La terre et les pierres tombées depuis peu glissaient sur la pente durcie par les ans et par le climat. Des nuages de poussière les contraignaient à fermer les yeux ou dérobaient la surface à leur vue, quand chaque pas comptait. Bientôt, les deux hommes n'eurent d'autre choix que de s'arrêter jusqu'à ce que le vent tombe.

« Si Montou était destiné à périr dans un prétendu accident, se demandait Bak, pourquoi l'a-t-on assassiné de manière flagrante ? Pourquoi risquer une enquête, alors qu'un accident n'aurait éveillé aucune méfiance ? Bien sûr, Montou était censé disparaître sans que nul ne sache où il était allé. On aurait entrepris des recherches, mais auraient-elles été minutieuses, et combien de temps auraient-elles duré ? »

— Avais-tu une raison particulière de haïr Montou, ou est-ce un sentiment qui a grandi au fil des ans ?

Les lèvres du chef d'équipe se crispèrent en une ligne mince et obstinée.

— Parle, Seked. Tu m'as déjà révélé le pire ; pourquoi te taire à présent ?

Seked s'arrêta pour regarder Bak dans les yeux.

— Je vais te dire la vérité, car je suis honnête, mais tu ne dois pas nous accuser mon frère et moi.

Nous avons beau souhaiter sa mort, nous ne l'avons pas tué.

— Viens, dit Bak, se remettant à grimper. La falaise nous abritera du vent.

Tout en lui emboîtant le pas, Seked se remémora le passé.

— Il y a plusieurs années, alors que nous travaillions dans le temple d'Amon, Montou heurta un échafaudage, qui s'écroula. Des planches m'assommèrent et je tombai, inanimé, le front ouvert.

Il effleura sa cicatrice du bout des doigts.

— Quand Perenefef voulut m'emporter chez un médecin, Montou lui interdit de quitter sa besogne. Perenefef passa outre. Montou envoya un garde à sa poursuite, mais celui-ci l'aida à me secourir. Sans eux, j'aurais perdu la vie. Cependant, Montou n'en resta pas là, continua-t-il avec un rire amer. Il les accusa tous deux de désertion. En châtement, ils furent envoyés très loin, dans les mines de turquoise. Le garde mourut. Mon frère survécut.

Bak franchit la courte distance qui le séparait de la face rocheuse. Là, comme par une faveur des dieux, les hautes colonnes verticales les protégeaient du vent.

— Comment Perenefef réussit-il à en revenir et à passer chef d'équipe ? Son prétendu crime avait-il été oublié et pardonné ?

— L'officier responsable des mines sut discerner ses qualités. Il veilla à ce qu'il soit vite libéré et lui procura ce poste.

— Montou ne vous a-t-il pas reconnus ? Des jumeaux identiques ne s'oublient pas facilement, et la cicatrice sur ton front suffisait à lui rafraîchir la mémoire.

Seked répondit d'une voix âpre, pleine de fureur :

— Montou se comporta comme si l'affaire était sans conséquence, comme si la mort du garde, le travail forcé de Perenefef dans les mines de turquoise n'étaient que des événements insignifiants, qui ne méritaient pas qu'on s'y attache.

« Il aurait voulu se faire tuer qu'il ne s'y serait pas mieux pris », songea Bak.

Il leva les yeux vers la falaise, une haute muraille dorée rendue irrégulière par des protubérances et des crevasses, des niches et des blocs plats qui semblaient sur le point de s'effondrer, érodés par le vent et le soleil, le froid et la chaleur, par les pluies torrentielles qui, parfois, submergeaient tout sur leur passage.

Un filet de sable ruissela sur sa tête et sur ses épaules. Il regarda plus haut, pensant qu'un faucon nichait vers le sommet. Des grincements résonnèrent, et des pierres de toutes tailles commencèrent à tomber. Un craquement perçant déchira l'air, puis des rochers dévalèrent la pente dans un grondement de tonnerre. Reconnaisant ces sons et sachant ce qu'ils annonçaient, Bak hurla pour avertir les hommes tout en bas. Il empoigna Seked par le bras et l'entraîna dans une course effrénée à travers le flanc de la falaise. Une pluie de pierres s'abattit sur eux.

Dans le silence, Bak revint à lui.

Il se souleva sur les coudes et secoua la tête pour s'éclaircir les idées. L'éboulement avait cessé. La vallée s'était figée, tout mouvement s'était interrompu, les voix s'étaient tues. Une bourrasque dissipa le nuage de poussière qui s'élevait autour d'eux. Quelque part, un homme se mit à vociférer des malédictions, un autre à prier Rê, Amenhotep le sanctifié et sa mère Nefertari.

— Que s'est-il passé ? murmura Seked.

Abasourdi, il effleura le côté de son visage où coulait un filet de sang, puis il fixa ses doigts rougis.

— La chute de rochers a provoqué un éboulement.

Bak s'assit et regarda le chantier de construction.

« Non ! Non ! » eut-il envie de crier. Mais les mots restèrent bloqués dans sa gorge.

Le bout du mur de soutènement nord avait essuyé le plus fort de la catastrophe. Des rochers, des moellons et du sable ensevelissaient la rampe qu'ils venaient de gravir. Le monticule recouvrait un tiers de la terrasse et s'élevait plus haut que la portion de mur terminée qui elle, au moins, était intacte. La colonnade inférieure, où travaillaient Kamès et ses tailleurs de pierre, avait miraculeusement été épargnée.

L'avalanche avait dévié vers l'est. Bak se souvint de sa course à travers la pente avec Seked, de la terre et des pierres tombant autour d'eux, des cris frénétiques du chef d'équipe et des ouvriers.

— Amon nous a été propice, aujourd'hui.

Avec ferveur, il pria pour tous ceux qui avaient été enfouis sous les gravats.

Au loin, un homme hurla. D'autres lui firent écho par des cris horrifiés, empreints d'un terrible sentiment d'urgence. De tout le Djoser Djoserou, chacun accourut vers le mur, abandonnant ses outils pour se munir de leviers, de maillets et de traîneaux, dont ils auraient besoin afin de sauver ceux qu'ils connaissaient. Ceux aux côtés desquels ils peinaient chaque jour et dormaient chaque nuit. Ceux dont ils partageaient le pain, savouraient les plaisanteries et écoutaient les histoires. Ceux qu'ils aimaient ou détestaient. Des amis, des camarades, des parents proches ou éloignés. Les jeunes garçons jetèrent leur panier et coururent aider un père, un oncle, un frère aîné.

Bak vit que son compagnon ne paraissait souffrir d'aucune fracture, en dépit de ses contusions, mais avait un air égaré.

— Comment te sens-tu ? s'inquiéta-t-il.

D'en bas monta une lamentation et, un peu plus loin, des sanglots se mêlèrent à un appel à l'aide. Seked les entendit. Il tourna les yeux vers les décombres et recouvra toute sa lucidité. Il se leva d'un bond.

— Des hommes souffrent. Ils sont blessés, peut-être mourants. Nous devons déblayer ce tertre.

— Allons-y !

Ils dévalèrent la pente. Les pierres roulaient et glissaient sous leurs pieds, accélérant leur descente. Ils atteignirent la terrasse avant les autres et trouvèrent le chef d'équipe gisant au bord de l'éboulement, les cheveux ensanglantés par une profonde entaille. Sa poitrine se soulevait au rythme de son souffle, ses paupières frémissaient, mais il demeurait inconscient.

— Je le remplace, décida Seked. Ses hommes auront besoin d'être guidés.

Dispersés aux alentours après avoir pris la fuite, une vingtaine d'ouvriers se relevèrent, tremblants, couverts de plaies et d'ecchymoses mais sains et saufs. Un homme s'approcha du monticule d'un pas lourd, les yeux fixés sur la paroi rocheuse comme s'il s'attendait à ce qu'elle cède une seconde fois. Un autre, à genoux, appuyait sa tête contre le sol en la protégeant de ses mains et

marmonnait tout bas. Un autre encore, qui essayait de se lever, cria de douleur en s'appuyant de tout son poids sur son poignet blessé. Peu à peu, tous se rendirent compte de ce qui s'était passé et comprirent que beaucoup de leurs camarades étaient enterrés vivants. Alors ils refoulèrent la douleur, la peur, la honte de s'être enfuis et se jetèrent à l'assaut du tertre pour arracher les pierres à mains nues.

Pached et Kasaya furent parmi les premiers à arriver. Mesurant l'étendue du désastre, les traits pâles et défaits, l'architecte prit la tête des opérations. Il répartit les nouveaux venus en équipes dont il confia la direction aux contremaîtres, assigna à chacune une section du tertre afin qu'elles ne se gênent pas mutuellement. Il ordonna à un jeune garçon de courir chercher un médecin et indiqua un endroit à l'écart où l'on devait emporter les blessés. Il organisa l'effort afin que les sauveteurs ne manquent pas d'eau, que les blessés reçoivent des soins et que la terrasse soit dégagée dès la fin de la journée.

Grâce aux nombreuses mains empressées à porter secours, les rochers furent déplacés, le sable et la rocaille déblayés, des hommes sauvés d'une mort certaine. Nul ne chercha à se dérober. Peintres, sculpteurs, tailleurs de pierre et ouvriers s'activèrent côte à côte sous la supervision de chefs qu'ils ne connaissaient que de vue. La nouvelle se répandit jusqu'aux villages et aux hameaux voisins, et leurs habitants vinrent prêter main-forte. Les bavardages, la bonne humeur et les rires habituels étaient absents. La découverte d'un homme vivant et à peu près indemne était l'occasion d'échanger des sourires tendus et de se désaltérer un peu. La découverte d'un blessé, les membres écrasés ou rompus, provoquait des exclamations rageuses et décuplait l'ardeur des bras qui creusaient. Mais lorsqu'ils dégagèrent un cadavre, les rescapés eurent la mort dans l'âme.

Alors que Rê déclinait vers l'occident, le vent tomba, la chaleur s'accrut et la poussière colla sur les corps en sueur. La soif était accablante ; les petits porteurs d'eau allaient et venaient sans répit entre la terrasse et le puits le plus proche. Des enfants des villages voisins amenèrent des ânes chargés de jarres d'eau.

Bak et Kasaya assumaient leur part du fardeau. Ils déplaçaient des pierres, transportaient des blessés auprès du médecin, cherchaient des amis, des parents à même de raccompagner ceux qui étaient capables de marcher. Hori aurait voulu les aider, mais Bak lui ordonna de retourner près du tombeau, avec Imen. Il était convaincu que l'éboulement était l'œuvre d'un homme. Les grincements qu'il avait entendus avaient fort bien pu être produits par un levier, le craquement aigu, celui de la pierre qui cède. Quant à la raison, il n'en était pas sûr. Cherchait-on à le tuer ? Ou n'était-ce qu'une manœuvre de diversion, afin de pouvoir... Quoi ? Profaner le tombeau ? Ou bien encore, voulait-on faire croire à un avertissement de l'esprit malin, selon lequel quiconque doutait de son existence attirerait la catastrophe sur le Djeser Djeserou ?

— Ce temple est maudit ! déclara l'un des hommes d'une voix forte et furieuse que chacun sur le tertre, y compris Bak, put entendre. Il y a eu trop d'accidents, trop de blessés, trop de morts. Quittons cette vallée avant d'y laisser tous notre peau.

— Que dis-tu ? l'interrogea un autre.

— Je dis qu'il est temps de tourner le dos à ce temple, à cette vallée.

— Notre reine ne le permettra jamais.

— Si nous posons tous nos outils, que pourra-t-elle faire ? intervint un troisième.

— Oui, dit un quatrième, frappé par cette idée. Qu'y pourra-t-elle ? Rien du tout.

— Elle peut faire venir des prisonniers pour travailler à notre place, raisonna un cinquième. Et nous envoyer dans les mines du désert.

Personne ne l'entendit – ou ne voulut l'entendre.

Le premier reprit :

— Moi, j'affirme que, tous ensemble, on devrait aller à Ouaset et se présenter devant Senenmout. Il est responsable de la construction de ce temple. Qu'il dise à notre souveraine que jamais plus nous ne risquons notre vie dans cette vallée maudite.

— Elle sait depuis des mois que l'esprit malin nous tourmente, et qu'a-t-elle fait pour nous sauver ?

— Elle a envoyé son cousin Amonked.

— Et lui, qu'a-t-il fait ? Pas davantage.

— Il a dépêché ce lieutenant Bak.

— Qui est-il, celui-là ? s'écria une voix méprisante. Un soldat. Un officier de la frontière sud. Un fonctionnaire qui répète ce qu'ils lui disent de dire.

— À mon avis, voici comment nous devrions agir, dit le meneur. Retrouvons-nous demain, sur la terrasse, aux premières lueurs du jour, et alors...

Bak se tenait sur la pente qui surplombait le pan détruit du mur de soutènement. On avait emporté le mort et les blessés. Les hommes finissaient de déblayer la terrasse. Leurs paroles, leur colère et leur terreur ne quittaient pas son esprit. Leur mépris à son égard le blessait, mais ce n'était rien comparé à leur menace de cesser le travail et de quitter le temple. L'idée faisait son chemin ; il n'y avait pas un homme, pas un jeune garçon qui ne l'eût entendue. Ils croyaient peut-être qu'Hatchepsout serait impuissante, mais Bak, qui avait essuyé son courroux, savait qu'elle se montrerait implacable. Ils devaient rester à tout prix au Djeser Djeserou.

Maudissant le plan téméraire qu'ils avaient conçu, il tourna le dos au sanctuaire et s'obligea à concentrer son attention sur la face rocheuse. Une grande cicatrice allongée, plus claire que le reste, marquait le point de départ de l'éboulement.

Le policier se sentait submergé de rage chaque fois qu'il pensait aux victimes – un mort, un blessé grave et trois fractures, sans compter les plaies et les ecchymoses, l'infini chagrin des rescapés. Et tous ces ouvriers, qui s'étaient acharnés, jusqu'à l'épuisement, à sauver leurs compagnons... Ce prétendu accident, le plus récent d'une longue série, ne resterait peut-être pas le dernier. Sauf si Bak parvenait à découvrir le coupable.

Il devait l'arrêter. Oui, coûte que coûte. Et cela supposait, pour commencer, d'escalader cette maudite falaise. Lui et Kasaya.

De la terrasse en contrebas, le jeune Medjai lui cria :

— Je crois qu'il nous faudrait des ailes, chef.

— Si un autre a réussi à grimper là-haut, nous y arriverons aussi.

— On l'aurait vu, d'en bas.

— Pas s'il était monté plus loin à l'est, pour suivre les sommets de ces tours rocheuses.

— Les hommes sont sûrs qu'un esprit...

Kasaya ravala le reste. Il savait bien ce que son chef pensait à ce sujet.

Feignant de n'avoir rien entendu, Bak parcourut la pente en observant l'escarpement vertigineux. La paroi n'était pas lisse, loin de là. Façonnées par l'érosion au long d'innombrables générations, des éminences se détachaient de la masse. Juste au-dessus de la pente où se trouvait Bak, une rangée d'entre elles s'élevait à environ un tiers de la muraille de calcaire tendre qui s'élançait vers le ciel, derrière elle. Elles se serraient contre d'autres saillies, plus hautes et beaucoup plus déchiquetées, qui les séparaient du faîte. La cicatrice barrait la surface d'une des formations les plus basses.

Plus basses, certes, mais l'ascension n'en serait pas moins longue et pénible.

À cette heure tardive, les fissures entre les tours étaient plongées dans l'ombre et difficiles à distinguer. Bak rebroussa chemin tout en tâchant d'en sonder les profondeurs. Certaines étaient superficielles et très abruptes. D'autres s'étaient creusées profondément dans la falaise, formant une

élévation graduelle qui, d'en bas, paraissait plus facile à franchir. Des roches désagrégées s'y étaient logées. Les intempéries y avaient taillé des marches pierreuses et irrégulières. Du sable apporté par le vent, ou qui avait ruisselé du sommet, tapissait les crevasses et les anfractuosités. Seul Amon savait ce qu'il dissimulait.

« Aurai-je le temps de redescendre ? se demanda Bak. Certainement pas avant la tombée de la nuit. »

Un peu plus à l'est s'élevait une piste qui franchissait l'arête rocheuse et reliait le Djoser Djoserou à la Grande Place ^[11], l'oued profond et aride où l'illustre père de la reine, Aakheperkarê ^[12] ^{Touthmosis}, avait choisi de reposer pour l'éternité. Cette piste décrivait un chemin détourné vers l'orient, traversait une pente assez raide mais qu'il était possible de gravir sans trop de peine, jusqu'à l'endroit où la falaise se confondait avec l'arête. Là, la piste s'incurvait sur elle-même pour longer le sommet. Elle passait au-dessus du Djoser Djoserou au niveau du chemin de traverse qui, au-delà, après un groupe de cabanes d'ouvriers sur l'autre versant, descendait tout droit jusqu'à la Grande Place. S'il avait disposé d'assez de temps, d'une longue corde et de plusieurs hommes à qui il était prêt à confier sa vie, Bak aurait pu emprunter cette piste. Mais il devait partir sans délai, avant que les indices ne s'effacent : des traces de pas, peut-être même les marques d'un ciseau ou d'un levier.

Deux fissures de l'escarpement paraissaient moins abruptes que les autres, et donc plus accessibles. Il choisit la plus proche de la cicatrice blanchâtre.

— Viens, Kasaya. Nous devons redescendre avant qu'il ne fasse trop noir. Pas plus que toi, je n'ai envie de passer la nuit sur cet à-pic.

— On pourrait monter à l'aube, suggéra le Medjai, plein d'espoir.

— Je t'ai déjà expliqué pourquoi il faut y aller maintenant et je ne me répéterai pas, le réprimanda Bak.

Dissimulant mal sa réticence, Kasaya passa un rouleau de corde sur son épaule, accrocha un petit sac d'outils à sa ceinture et ramassa une outre en peau de chèvre. Puis il gravit la pente vers son chef.

— Joignons la patience à la prudence, recommanda Bak. Si l'un de nous venait à tomber et se blessait, ou si nous provoquions un autre glissement de terrain, les ouvriers seraient convaincus pour de bon qu'un mauvais esprit hante cette vallée.

— Ils le sont déjà. Tu l'as entendu comme moi, ils menacent d'arrêter les travaux.

— Prions pour qu'ils ne mettent pas leur menace à exécution, Kasaya. Car si on les envoie finir leurs jours dans les mines du désert, il se pourrait que nous passions le reste de notre vie à les garder.

— Cette maudite ascension ne finira donc jamais ? maugréa le Medjai.

— On est presque au sommet, répondit Bak, bien qu'il fût certain que le jeune homme se parlait à lui-même. Plus que quelques obstacles, je pense.

— Que veux-tu dire par « quelques... » ?

Le pied de Kasaya glissa sur le roc couvert de sable qui était son seul point d'appui. Il murmura entre ses dents.

Conscient que le soleil n'atteignait plus la paroi et que la chute serait bien longue, s'ils tombaient, Bak s'arrêta pour examiner le gros bloc de pierre qui leur barrait le chemin. C'était un des obstacles auxquels il avait fait allusion. Il voyait à peine au-delà, mais celui-ci semblait être le plus grand, ce dont il fut reconnaissant. Le rocher bouchait la crevasse de part et d'autre. Il paraissait solidement enfoncé, mais Bak avait appris un peu plus tôt à ne pas se fier aux apparences. S'il venait à l'oublier, la longue écorchure sur sa cuisse gauche lançait assez pour lui rappeler les vertus de la prudence.

Il appuya ses paumes contre le roc et essaya de le pousser. La pierre ne bougea pas. De toutes ses forces, il recommença à plusieurs reprises en observant les bords du rocher et le sable amoncelé tout autour. Pas un filet ne ruissela dans un creux invisible. La voie paraissait sûre.

— Aide-moi, Kasaya.

Avec précaution, le Medjai fit passer son poids d'une jambe sur l'autre afin d'éprouver la solidité du sol. Satisfait, il entrelaça ses doigts et fit de ses mains un marchepied pour son chef. Bak grimpa sur le rocher, qui demeura stable.

— Et moi, comment vais-je faire pour monter ? interrogea Kasaya.

Bak se redressa, puis examina les degrés irréguliers façonnés dans la roche et la pente abrupte qui le séparait du sommet.

— Le reste semble assez facile à escalader. Je devrais y arriver seul.

Il baissa les yeux vers le jeune homme, plus grand et plus lourd que lui. Il aurait du mal à le hisser.

— Tu peux rester là, si tu veux. Sinon, taille des prises pour tes mains et tes pieds, et appelle-moi si tu as besoin d'aide.

Kasaya levait la tête vers lui, hésitant. Sur ses traits, l'irrésolution se mua vite en détermination et, les lèvres serrées, il prit un ciseau et un maillet dans le sac à sa ceinture.

— Il vaudrait mieux t'encorder, lui conseilla Bak.

Peu après, quand les précautions furent prises pour éviter au Medjai une mort certaine au moindre faux pas, Bak formula ses dernières recommandations :

— Ne tente pas de déloger ce rocher et ne prends aucun risque inutile.

— Non, chef.

Avec la conscience aiguë que le temps passait, Bak grimpa d'un degré de pierre à l'autre, s'assurant au préalable de leur stabilité. Le sommet était jonché de roches désagrégées, tombées des falaises qui le dominaient. Une fine couche de sable et de cailloux recouvrait une surface plus ferme, tassée par les années, qui formait une montée escarpée mais à peu près sûre. Bak la gravit lentement, cherchant des signes qu'un autre l'avait précédé, mais la surface rocailleuse conserva ses secrets. Quelques instants plus tard, il se retrouva en haut d'un mamelon de pierres érodées, séparé des autres et de la falaise principale par des crevasses pleines de sable.

Une brise légère jouait avec ses cheveux et son pagne, et séchait sa transpiration. Des moineaux pépiaient dans les parois voisines, nullement dérangés par les coups de maillet sonores de Kasaya. Bak regrettait de ne pas avoir pensé à boire avant de laisser l'outre au Medjai.

La vallée se déployait sous lui, barrée sur trois côtés par les hautes murailles de calcaire tapissées de sable, toutes teintées d'or pâle dans le jour finissant. Dans l'ombre, les à-pics se paraient d'un brun profond coupé de stries noires et mystérieuses. Le soleil était plus bas que Bak ne l'aurait cru. Ils avaient mis beaucoup de temps à monter. Ils devraient bientôt regagner la vallée, sous peine de passer la nuit à souffrir du froid et de la faim.

Les deux temples, amenuisés par la distance, s'étendaient à l'entrée de la vallée, l'ancien tel un champ de ruines, le nouveau bordé de pierres attendant d'être érigées. Le sanctuaire de Mentouhotep était vide et abandonné, excepté une meute de chiens qui furetait au milieu des colonnes brisées. Le temple d'Hatchepsout aurait dû lui aussi être désert, hormis les gardes de faction pour la nuit.

Au lieu de cela, pas un des bâtisseurs n'était parti. Ils restaient sur la terrasse, debout, accroupis ou assis parmi les statues et les cylindres de colonne. À distance respectueuse du mur de soutènement nord, ils levaient les yeux vers la falaise, surveillant les grimpeurs. Attendant de voir si l'esprit malin les frapperait. Bak lâcha un juron. Il ne leur manquait plus que cela ! Des spectateurs, surveillant leurs moindres gestes tandis qu'ils glissaient et trébuchaient. L'idée lui vint de leur adresser un grand signe de la main, mais il préféra s'en abstenir. Pourquoi tenter les dieux par un acte téméraire ?

Effaçant les ouvriers de ses pensées, il chercha la cicatrice laissée par l'éboulement. Il ne pouvait la voir de là où il se tenait. Il se remémora la conformation du terrain tel qu'il l'avait observé d'en bas et compara ses souvenirs avec les rocs et les crevasses qui l'entouraient. Il était trop haut, jugea-t-il, et trop à l'ouest. Il descendit un étroit défilé et trouva une corniche d'environ cinq pas de long et moins

d'un pas de large. Refusant de penser à la chute mortelle qui le menaçait, il rejoignit la pente sablonneuse d'une grande fissure, qui s'étendait tout le long de la paroi derrière la tour rocheuse. La cicatrice était bien visible, à l'endroit où la fissure s'étrécissait et disparaissait dans le vide. En revanche, les rochers auraient presque dissimulé un homme pour peu qu'on ait l'idée de les scruter d'en bas.

Bak s'accroupit sur le sable. Aucune empreinte n'en marquait la surface, cependant elle n'était pas lisse. Elle présentait de légères ondulations, comme si des mains avaient effacé à la hâte tout signe de passage. Il était certain de ne pas se tromper, mais Kasaya s'entendait mieux que lui à déchiffrer une piste. Prenant garde à laisser le sol intact pour que le Medjai puisse l'examiner, il longea le mur rocheux jusqu'à la partie inférieure de la faille.

La cicatrice blanchâtre était beaucoup plus large qu'il ne lui avait semblé : une longue traînée laissée par de gros blocs de pierre, eux-mêmes emportés par ce qui n'était, au départ, qu'un seul rocher détaché de la masse. Le vent, la chaleur, le froid et la pluie avaient lentement rongé une veine de calcaire friable, creusant une fracture. Le roc se serait effondré, tôt ou tard. Mais quelqu'un n'avait pas voulu attendre. Plusieurs trous profonds, d'un blanc éclatant, révélaient qu'on l'avait attaqué à l'aide d'un outil pointu, en métal. Un levier.

— Tu avais raison depuis le début, chef.

Kasaya fixait la traînée blafarde, son air sombre trahissant la même fureur que celle qu'éprouvait Bak.

— Un homme est venu ici, cela ne fait aucun doute, et il a détaché le rocher pour provoquer le glissement de terrain. Si jamais je mets la main sur lui...

Il n'en dit pas plus, livrant le reste à l'imagination.

— Il s'est montré très prudent. Je doute qu'il ait laissé le moindre indice. Néanmoins, il va falloir examiner le sable.

Bak regarda l'ombre qui s'épaississait dans la vallée et refréna un sentiment d'urgence. Il n'avait aucun désir de passer la nuit sur la falaise. Kasaya, lui aussi, contemplait la vallée.

— On ne pourrait pas revenir demain, chef ?

— Si tu veux descendre seul, vas-y. Mais fais bien attention. Je n'aimerais pas te retrouver à mi-chemin, couvert de bleus et de bosses.

Hésitant, Kasaya paraissait toucher l'abîme du désespoir. Il connaissait assez bien son officier pour savoir qu'au besoin, il resterait toute la nuit.

Bak s'agenouilla au sommet, à la naissance de la cicatrice, et entreprit de passer ses doigts à travers le sable doux et chaud. Un long moment s'écoula, puis Kasaya se laissa tomber près de lui. Bak réprima un sourire. Le Medjai était loin d'être le plus brillant de sa compagnie, mais il comptait parmi les plus loyaux et les plus tenaces.

Bak découvrit l'amulette à moins d'un pas du précipice. C'était un poisson, une perche, un peu plus longue que la largeur de son pouce et sculptée dans une pierre verte – de la malachite. Le trou minuscule percé dans la tête donnait à supposer qu'elle provenait d'un large collier de perles. Elle avait probablement été arrachée au moment où celui qui la portait actionnait le levier : le cordonnet avait rompu sous l'intensité de l'effort.

— D'autres perles ont dû tomber, dit Kasaya, qui se remit à la tâche avec un regain d'enthousiasme.

Bak s'en sentait moins sûr. Le minuscule poisson ciselé était d'une grande beauté. Si le collier était de la même qualité, chacune des perles et des amulettes avait été fixée par un nœud. S'ils en trouvaient une autre, alors, vraiment, Amon leur aurait souri.

Ils cherchèrent avec soin, retournèrent chaque poignée de sable, mais leurs efforts diligents se révélèrent stériles. Ils remontèrent au sommet de la déclivité avec pour seul trophée la petite amulette verte.

Le crépuscule tombait sur le Djeser Djeserou quand Bak et Kasaya descendirent le dernier raidillon. Hori courut à travers la terrasse pour les accueillir devant le mur de soutènement. Pached et le chef des scribes, Ramosé, se hâtèrent derrière lui. Les nombreux ouvriers qui attendaient parmi les statues et les tronçons de colonne s'animèrent et se levèrent de leurs sièges improvisés pour se regrouper, bavarder et se confondre en spéculations. Bak entendit des bribes de leurs conversations, il sentit leur soulagement, car ils avaient craint que son geste impudent n'amène sur eux le courroux de l'esprit malin. Un soulagement hésitant, toutefois, car ils ne s'étaient pas affranchis de la peur.

Il adressa un sourire radieux au jeune scribe et salua Pached et Ramosé comme si rien de particulier n'était arrivé depuis leur dernière rencontre. Avec de la chance et la faveur des dieux, les hommes puiseraient courage dans son attitude.

— Alors, chef, qu'as-tu trouvé là-haut ? interrogea Hori.

Bak posa un doigt sur ses lèvres pour inviter ses compagnons à la discrétion. Il avait mûrement réfléchi au meilleur moyen d'en finir avec ces rumeurs superstitieuses, mais si les ouvriers l'entendaient, son plan n'aurait plus aucun effet.

— Pas d'esprit malin ! chuchota Kasaya, aussi dédaigneux que s'il n'avait jamais cru à une idée aussi absurde. Les traces d'un homme, comme le lieutenant Bak le pensait.

Pached, gris de fatigue, semblait porter sur ses épaules le poids d'un monolithe. Ramosé marmonna une litanie de malédictions.

— Qui est-ce, chef ? demanda Hori.

— Je l'ignore, mais je le saurai un jour, affirma Bak avec une expression dure et déterminée. Pached, renvoie les hommes chez eux. Il faut qu'ils mangent et dorment, car demain sera pour eux un autre jour de labeur.

— Ils parlent de se rebeller, répondit le maître d'œuvre. De poser leurs outils et de ne plus jamais fouler le sable de cette vallée.

— Ainsi, ils comptent se révolter pour de bon...

— Tu dois leur dire sans tarder ce que tu sais, insista Ramosé.

— Si je leur parlais maintenant, ils se convaincraient que je répète ce qu'on m'a dit de dire, ou que l'esprit malin m'a aveuglé. Nous ne sommes pas montés tout en haut de cette falaise pour donner du poids aux racontars qui se répandent déjà.

— Nous espérons que tu les tranquilliseras.

Bak voyait bien que Ramosé et Pached étaient las et accablés. Il regrettait de n'avoir rien de mieux à offrir qu'un plan qui ne porterait pas forcément ses fruits.

— Tu leur diras qu'aucun travail ne sera plus exécuté sur le mur nord jusqu'à ce que l'endroit soit sûr, puis tu les renverras. Après leur départ, je t'exposerai mon plan ainsi que la façon dont tu peux contribuer à sa réussite. Nous devons les convaincre de rester au Djeser Djeserou.

Pendant que l'architecte et Ramosé allaient parler aux hommes, Bak s'assit sur un gros bloc irrégulier qui avait chu de la falaise, et qu'on avait laissé là dans l'idée d'y tailler un tambour de colonne ou une autre pièce d'architecture. Le policier se sentait moulu. Le sauvetage et l'ascension l'avaient épuisé. Du moins, le crépuscule apportait un peu de soulagement après la chaleur ardente.

— Le tombeau est-il scellé ? demanda-t-il à Hori.

— Oui. Dès qu'on a signalé le retour de chaque homme qui avait travaillé près du mur, Perenefar a ramené ses ouvriers pour combler le puits.

— Amon soit loué ! soupira Bak avec ferveur.

Une tâche au moins avait été achevée sans encombre.

— La perche est un animal sacré, à Iounyt ^[13]. L'homme qui la portait ne pourrait-il être originaire de cette cité ? suggéra Ramosé en observant l'amulette verte, sur la paume de Bak.

— En effet, c'est une possibilité. Néanmoins, ce n'était peut-être qu'un des nombreux talismans qui composaient le collier.

On ne pouvait en distinguer tous les détails délicats à la lumière de la torche que Kasaya avait plantée dans le sable, à l'extérieur de l'auvent. Bak, assis sur le tabouret de Ramosé, le contemplait en regrettant qu'il ne puisse livrer son secret.

— Il ne sera pas facile de savoir à quel collier cette pièce appartenait, remarqua Pached en s'installant auprès de Ramosé, Hori et Kasaya sur une des nattes autour de Bak. Mais, disais-tu, tu as conçu un stratagème pour dissuader les hommes de cesser le travail ?

Bak se pencha en avant et s'accoua sur ses genoux.

— Je compte jouer sur leur empressement infaillible à préférer les rumeurs à la raison. Ramosé, je souhaite, si tu le permets, que ton fils Ani se montre en compagnie d'Hori. Je voudrais qu'on les voie se parler tout bas, en secret, leurs têtes se frôlant. Après le départ d'Hori, Ani chuchotera à l'oreille de plusieurs ouvriers qu'il tient, de source sûre, que j'ai découvert les traces d'un homme sur la falaise. Que, depuis tout ce temps, c'est cet homme qui instille la terreur dans leur cœur en causant les accidents qui accablent le Djeser Djeserou.

Ramosé posa sur Bak un regard pénétrant.

— Cette histoire attirera le danger sur ta tête.

— Il faut les convaincre de rester ici, et agir pour qu'il n'y ait plus ni morts ni blessés. J'ai beau réfléchir, je ne vois pas d'autre moyen.

— Tu deviens imprudent, mon fils ! estima Ptahhotep, dont l'air sévère ne laissait aucun doute sur la réprobation que lui inspirait son rejeton. Un criminel qui provoque une succession d'accidents, sachant que des innocents en souffriront ou en mourront, n'hésitera pas à te tuer s'il le juge nécessaire.

Bak se félicita d'avoir, depuis longtemps, surmonté sa tendance à s'offenser chaque fois que son père le sermonnait.

— Ces malheurs n'étaient pas tous le fruit de la malveillance. Des accidents se produisent très souvent, sur un chantier. Tu sais comme moi que beaucoup de tailleurs de pierre finissent leur vie infirmes ou le dos tordu.

— C'est la deuxième fois que cette paroi s'effondre.

Assis à l'ombre d'un auvent sur le toit de sa maison, Ptahhotep regarda gravement son fils au-dessus du brasero qui, à force d'être utilisé, s'était couvert d'une épaisse croûte noire. Les braises rougeoyantes ne dégageaient guère de chaleur, et Kheprê ne s'élevait pas encore assez haut, à l'horizon d'orient, pour dissiper la brume qui planait sur le fleuve.

— Redis-moi donc combien de pauvres gens elle a ensevelis sous le poids de ses pierres ?

Il connaissait fort bien la réponse. Bak lui avait tout relaté moins d'une heure auparavant.

— Ces accidents doivent cesser, père. Près du mur nord, mais aussi sur tout le site de construction.

— Et il te faut en outre découvrir l'assassin de Montou.

Le médecin versa du miel chaud dans une petite écuelle renfermant des feuilles d'un vert bleuté, puis, à l'aide d'un pilon en bois, il entreprit de les écraser. La pâte exhalait une forte odeur de rue.

— Sa mort et les accidents pourraient-ils être liés ?

Bak se leva et s'approcha du bord du toit, d'où il pourrait contempler ses chevaux. Il respirait plus librement quand son père oubliait de s'intéresser au plan qu'il avait imaginé et dont son propre cœur mesurait le péril.

— Excepté Kamès, tous ceux que j'ai entendus aujourd'hui me portent à croire qu'il attirait la haine, comme s'il cherchait à se faire tuer.

— Tu m'as dit toi-même qu'il attirait surtout le ridicule.

— Sa mort n'a rien d'un accident, père. Il a été assommé, puis traîné dans le tombeau. Si le chef d'équipe n'avait craint d'enterrer un homme vivant, Montou aurait disparu à jamais, comme le tueur en avait l'intention.

Ptahhotep versa quelques gouttes de natron dans la mixture et ajouta un bon morceau de graisse animale.

— Montou aurait-il surpris l'auteur des accidents ?

— Je n'en serais pas étonné. D'après ce que j'ai appris, il a été assassiné pendant la nuit, c'est-à-dire au seul moment où l'esprit malin se montre. Or, que faisait-il encore au Djoser Djoserou ? N'avait-il pas peur, comme tous les autres ?

— Les ouvriers continuent à passer la nuit dans la vallée.

— Dès qu'il fait noir, ils restent près des cabanes, où ils ont des lampes, des torches et la compagnie des autres pour se donner du courage. Comme par hasard, l'esprit malin se tient sagement à l'écart de ces habitations.

— Pourquoi faut-il que tu te réfères à ce vil criminel en l'appelant « l'esprit malin » ? reprocha Ptahhotep avec irritation. C'est un homme, et c'est ainsi que tu devrais le présenter.

— Je me sers de cette expression comme d'un nom, car je n'en ai pas d'autre à lui donner.

Le médecin grogna, peu satisfait de la réponse mais n'ayant rien de mieux à proposer.

— Montou s’attardait-il souvent ?

— Il était d’ordinaire le premier à partir, et il regagnait toujours sa maison à Ouaset ou son domaine, à une demi-heure de marche en amont. De toute évidence, il était attaché à son confort. Ces cabanes d’ouvriers sont rudimentaires, et la nourriture y est ordinaire et peu variée.

Ptahhotep ajouta une pincée de branche de saule moulue à la préparation.

— S’il savait qu’un homme était à l’origine des accidents, il n’avait aucune raison de craindre un esprit malin.

— N’aurait-il pas dû craindre un homme bien réel davantage qu’une chimère, inventée pour profiter de la superstition des ouvriers ?

Tous deux savaient que quiconque avait semé la mort et la destruction, surtout en un lieu tel que le temple de la reine, serait condamné à une fin atroce : le supplice du pal. Le coupable tuerait et tuerait encore pour conserver son secret.

— Montou avait pu découvrir par hasard les pilleurs de sarcophages, avança Bak, sans laisser le temps à Ptahhotep d’en revenir au sujet de sa sécurité. Je n’ai pas exploré le flanc des falaises qui cernent la vallée, mais les tombeaux des nobles ne sont pas loin de ceux des rois, comme la construction du nouveau temple l’a confirmé.

— L’effervescence qui règne sur un chantier serait idéale pour repérer une sépulture sans se faire remarquer, dit Ptahhotep d’un air pensif.

— Oui, quoiqu’un tombeau ouvert ou un acte furtif risquent davantage d’attirer l’attention.

Bak aperçut Hori et Kasaya qui approchaient de la petite maison de son père, sur le chemin surélevé, entre les champs desséchés. D’un signe de la main, il leur montra qu’il les avait vus, puis, se courbant, il passa sous l’auvent afin de ramasser sa dague dans son étui, qu’il fixa à sa ceinture.

— Bien entendu, reprit-il, la pensée qu’un esprit malin rôde dans les parages découragerait les curieux.

— Crois-tu que le lieutenant Menna ait envisagé cette possibilité ?

— Je ne sais pas. Il se montre peu loquace, tant il craint que j’empiète sur son domaine. Mais une chose est claire, dit Bak en prenant son bâton de commandement : un homme qui joue sur la peur du surnaturel n’est pas superstitieux, ce qui élimine la plupart des ouvriers du Djoser Djoserou. Et aussi les pilleurs de tombe ordinaires. Du moins, ceux de la région, que Menna croit impliqués.

— Où t’en vas-tu aujourd’hui, mon fils ? Retournes-tu dans cette vallée de mort ? demanda le médecin, l’inquiétude se lisant sur ses traits.

— Je me rends d’abord chez Montou, à Ouaset. Si Amon me sourit, là-bas on saura m’apprendre pourquoi il est resté au Djoser Djoserou la nuit où il a été assassiné.

— Ne peux-tu pas attendre que mon cataplasme soit chaud ? Cette écorchure sur ta cuisse est épouvantable.

— Non, père ; ce soir, quand j’aurai plus de temps. De toute manière, ajouta Bak en lui adressant un sourire taquin, je n’ai pas envie de marcher dans les rues de Ouaset emmaillotté comme une momie de la hanche au genou.

Ptahhotep fronça les sourcils, mais n’insista pas.

— Je dois aller là-bas cet après-midi, à la Maison de Vie. Si tu es encore en ville une heure avant la nuit, tu pourras revenir en bateau avec moi.

— Je ne l’oublierai pas. Ne m’attends pas, mais ne t’étonne pas non plus de me voir. J’aimerais que les ouvriers aient tout le loisir d’entendre la rumeur que j’ai lancée, et qu’elle s’insinue dans leur cœur, expliqua Bak.

Il emprunta l’escalier intérieur, puis s’arrêta à mi-chemin et se retourna en souriant.

— J’enverrai Hori et Kasaya à ma place ; Hori pour s’assurer que la rumeur progresse sur le bon chemin, et Kasaya pour le protéger.

— Qu'entends-tu par « le bon chemin » ? interrogea Ptahhotep, contrarié par la désinvolture de son fils.

— Grâce à la langue habile de mon scribe, leur terreur se transformera en colère à l'idée qu'un être qui n'est en rien différent d'eux ait exploité leur peur de l'au-delà.

La demeure de Montou – qui lui venait de son mariage, se souvint Bak – était située dans un quartier très respectable à courte distance du temple d'Amon. Comme maintes des maisons voisines, elle s'était transmise de père en fils pendant d'innombrables générations. De longs blocs de bâtiments encadraient une rue étroite, qui voyait rarement le soleil et, de ce fait, sentait un peu le mois. La plupart comportaient deux étages ; le rez-de-chaussée constituait le gîte et le lieu de travail des serviteurs, les parties supérieures étaient réservées à l'usage de la famille. Sur les toits, Bak aperçut des greniers coniques, des pigeonniers et des auvents qui offraient un espace supplémentaire pour conserver des denrées ou exécuter les tâches domestiques.

L'entrée de la maison qu'il cherchait était surhaussée par trois marches et ornée d'une balustrade basse, que bordaient des pots de pavots. Deux jeunes sycomores, également en pots, étaient placés telles des sentinelles de part et d'autre de la porte. Bak fut impressionné. Il ne s'attendait pas à trouver une demeure si somptueuse.

— Mon époux me mentait parfois, c'est vrai, et il regardait les jolies femmes, mais il nous traitait aussi bien qu'on pouvait l'espérer.

Moutnefret, la veuve de Montou, était assise sur un tabouret bas dans la salle au décor froid et conventionnel où l'on accueillait les hôtes. Sur l'estrade derrière elle, le siège de son mari restait vide.

— J'apportais une fille dans cette union, alors qu'il aurait souhaité un garçon.

— Les biens que tu possèdes devaient pourtant adoucir ses regrets, remarqua Bak, un peu narquois. Ta maison est des plus impressionnantes, et je me suis laissé dire que tu as des terres magnifiques, de l'autre côté du fleuve.

— Nous vivions bien, certes.

Elle avait d'agréables rondeurs et, aux yeux de Bak, incarnait l'idéal de la maternité. Cependant, son sourire exprimait un contentement étrange de la part d'une femme dont l'époux venait d'être assassiné.

Bak était assis en face de Moutnefret, sur un tabouret similaire au sien, de l'autre côté d'une table basse. Il savourait un vin rouge au bouquet corsé, des dattes et des gâteaux au miel. Deux colonnes évoquant des lis par la forme et les couleurs supportaient le plafond, de grosses gargoulettes en terre cuite reposaient sur une dalle de purification en pierre et des niches murales encadraient des peintures de la triade divine : Amon, son épouse Mout et leur fils Khonsou. À côté de l'estrade, des lotus blancs flottaient dans une vasque. Un souffle de brise pénétrait par de hautes fenêtres, atténuant à peine la chaleur. Il semblait à Bak que la beauté glacée de la pièce et même l'hospitalité de Moutnefret imposaient une distance. Peu propices aux confidences, elles le désavantageaient.

— On m'a dit qu'il négligeait ses devoirs, non seulement au Djoser Djoserou, mais dans ton domaine. Que ta fille et toi travailliez aux côtés des serviteurs, tandis que lui se bornait à donner des ordres.

— Tu prêtes l'oreille à la médisance, lieutenant, dit-elle alors qu'une jeune fille d'environ quatorze ans, à la beauté gracile, apparaissait soudain par une porte sur le côté. Il avait ses défauts, je le sais, et il ne s'entendait pas toujours avec ses collègues, cependant il était animé par de bonnes intentions.

— Mère !

La jeune fille traversa la pièce d'un pas énergique pour se planter devant Moutnefret, les poings

sur les hanches et les yeux brillant de colère.

— Montou était paresseux. Son seul souci était de se fatiguer le moins possible.

— Il a été un bon père pour toi, Sitrê, répliqua sa mère d'un air peiné.

— Mon père, l'homme généreux et compréhensif qui m'a donné la vie, travaillait de l'aube au crépuscule, répliqua Sitrê en approchant un tabouret pour s'asseoir avec eux. Ce misérable Montou ne pouvait en aucune façon le remplacer.

Bak, stupéfié par la franchise de la jeune fille, l'observait à la dérobée. Un fourreau blanc, très simple, soulignait la beauté de sa silhouette. Ses longs cheveux d'un noir lustré, ses yeux sombres et sa bouche expressive étaient extrêmement séduisants. Pourquoi n'était-elle pas encore mariée ? Sans doute sa sincérité et sa vitalité ne plaisaient-elles pas à tous les jeunes gens.

— Ah ! Les enfants ! soupira Moutnefret, secouant la tête devant tant d'ingratitude. Au début de mon mariage avec Montou, j'ai prié Hathor afin de devenir la mère d'une nombreuse progéniture, mais maintenant...

— Tout ce que tu voulais, c'étaient des fils ! Des garçons, pour satisfaire son désir de perpétuer son nom, riposta Sitrê, qui rejeta la tête en arrière, faisant voler ses cheveux sur ses épaules.

Sa mère l'ignora.

— Maintenant, je remercie la déesse de n'avoir que celle-là et qu'elle soit en âge de se marier.

— Et après, que feras-tu ? Tu t'en trouveras un autre comme Montou, pourvu d'une haute position mais d'aucune fortune digne de ce nom ?

— Sitrê ! s'indigna Moutnefret en foudroyant sa fille des yeux. N'as-tu jamais entendu cette ancienne maxime : « Ne donne pas à ta mère de motif pour te blâmer, de peur qu'elle ne lève les mains vers le dieu et qu'il n'entende ses lamentations » ?

Bak commençait à éprouver de l'embarras. C'était une chose de les écouter divulguer des secrets susceptibles de le conduire à un voleur ou à un meurtrier, mais une tout autre de les entendre poursuivre une querelle qui durait sans doute depuis le jour où Moutnefret avait épousé Montou. Bien sûr, un tel ressentiment aurait pu aboutir à la mort de l'architecte, mais pourquoi au temple funéraire, bien loin de cette demeure ?

— Lui arrivait-il de parler du Djeser Djeserou et des nombreux accidents qui s'y produisaient ?

— Oui, il avait fait allusion aux accidents, répondit Moutnefret.

— Et à l'esprit malin qui les causait, ricana sa fille.

Bak considéra Sitrê avec un intérêt qui n'était pas inspiré par ses attraits.

— Il croyait à cet esprit malin ?

— Non, répondit Moutnefret, adressant à sa fille un sourire un peu trop indulgent. Mais il se plaisait à le prétendre devant Sitrê. Elle est à l'âge où elle estime en savoir plus que ses aînés, et il aimait la provoquer.

La jeune fille rougit, toutefois Bak n'aurait su dire si c'était d'humiliation ou de colère.

— Ne te rappelles-tu pas ce qu'il a dit, mère ? Il avait vu de ses yeux l'esprit malin, et un autre lui avait confié qu'il l'avait aperçu, lui aussi !

— Il l'avait vu ? demanda Bak avec vivacité.

— Montou plaisantait, affirma Moutnefret.

— Non, il paraissait sincère.

— Quand ? Où ? Et à quoi ressemblait cet esprit ? interrogea Bak.

— Il n'était pas sérieux, insista Moutnefret. Sitrê est tellement crédule qu'il ne résistait pas à l'envie de la taquiner.

La jeune fille darda sur sa mère un regard noir, puis ses grands yeux, graves et intenses, se fixèrent sur Bak.

— Il avait vu quelque chose. Il en avait parlé la semaine dernière, sans préciser où, mais c'était

quelque part au Djeser Djeserou. Quant à son aspect... Eh bien, il disait que, de loin, cela paraissait fait d'ombre et de lumière, mais quand j'ai voulu savoir à quoi cela ressemblait de près, il a éclaté de rire en agitant la main pour me signifier de me taire et de m'en aller.

— Ma chère enfant... soupira Moutnefret, tendant la main vers sa fille. Tu te plais à croire le pire à son sujet. Tu tiens à le prendre pour un sot. Il ne l'était pas. Il se montrait attentif et prévenant. Soit, il avait des défauts, mais n'en as-tu pas toi-même ?

Sitrê repoussa sa main, se leva d'un bond et quitta la pièce en courant. Des sanglots de révolte leur parvinrent à travers la porte.

— Elle pleure un amour perdu, expliqua Moutnefret d'un ton de regret. Elle souhaitait épouser un soldat de la garnison, un jeune officier d'infanterie, charmant mais sans aucun avenir. Montou s'y est opposé, insistant pour qu'elle accepte la demande d'un homme plus mûr, un riche propriétaire dont les terres jouxtent les nôtres. Elle ne le lui a jamais pardonné. À présent, je dois aller auprès d'elle, lieutenant, dit-elle en se levant.

Bak l'imita, mais en vint à la question qui le préoccupait :

— Sais-tu pourquoi Montou est resté au Djeser Djeserou, la nuit du meurtre ?

— Moi aussi, je me le suis demandé. Quand il n'est pas rentré à la maison pour le repas du soir, j'ai pensé qu'il était allé à notre propriété. Notre scribe, qui gère le domaine, y avait travaillé toute la journée. Mais lui-même est revenu à Ouaset, pensant trouver mon époux ici.

— Tu ne t'es pas inquiétée ?

— Il passait souvent la soirée dans un lieu de plaisir près du temple de Ptah, et avait fait allusion à une nouvelle fille, jeune et jolie. J'ai supposé qu'il était avec elle.

Bak avait connu des femmes qui se résignaient à partager leur mari avec d'autres, mais rares étaient celles aussi peu troublées que Moutnefret par ses infidélités.

— Je dois voir la pièce où travaillait Montou.

Elle inclina la tête avec compréhension.

— Je t'envoie un serviteur, qui te montrera le chemin.

Alors qu'elle sortait, Bak prit une dernière datte et la jeta dans sa bouche. « Qui profitait le plus de l'autre ? se demanda-t-il. Montou, qui trouvait le confort et la richesse grâce à cette union, ou Moutnefret, qui y gagnait du prestige et les plaisirs de la chambre à coucher ? »

Bak suivit un serviteur aux jambes grêles et aux cheveux blancs dans un escalier fermé, en zigzag. De grosses amphores de vin s'alignaient le long des murs à chaque palier. Leurs lourds effluves ne pouvaient dominer l'odeur du pain au four, qui embaumait à travers la maison. Au dernier étage, ils traversèrent une petite cour ensoleillée où trois servantes, assises à l'ombre d'un auvent en palmes, tissaient sur des métiers verticaux un lin blanc épais destiné au linge de maison. Au-delà s'étendait le domaine privé de Montou.

La salle de travail de l'architecte était claire et spacieuse ; trois colonnes massives, en brique crue enduite de plâtre blanc, soutenaient le plafond et, devina Bak, de lourds greniers sur le toit au-dessus. Quatre hautes fenêtres protégées par un treillis de bois laissaient passer la brise la plus fine. Ne sachant par où commencer, le policier fit le tour de la pièce, regardant sans rien toucher. Le long d'un mur, un cloisonnage en bois contenait plusieurs douzaines de jarres en poterie, la plupart bouchées et scellées, mais quelques-unes, ouvertes, révélant des rouleaux de papyrus. Par bonheur, Montou ou, plus vraisemblablement, le scribe qui l'aidait à gérer ses affaires était d'une nature ordonnée et avait noté le contenu sur l'anse de chaque jarre. Environ la moitié d'entre elles concernait l'organisation de la maison, le reste, le travail d'architecte de Montou.

— Où est le scribe de ton maître ? demanda Bak au vieux domestique. Son assistance me serait utile pour parcourir ces papyrus.

— Je suis désolé, lieutenant, mais notre maîtresse l'a envoyé sur son domaine. Il fallait qu'une personne d'autorité s'y trouve et, comme elle a beaucoup de décisions à prendre ici, elle a chargé Teti d'agir en son pouvoir.

Bak acquiesça, sachant qu'elle aurait à faire de nombreux choix pour l'embaumement et les préparatifs des funérailles.

— Teti reste-t-il là-bas la plupart du temps ? demanda-t-il, se rappelant que le scribe s'y trouvait aussi alors que Montou vivait ses dernières heures.

— Deux jours sur trois. Notre maître appréciait les charmes du domaine, mais... il n'avait aucun talent pour le faire prospérer, ajouta le vieillard après une hésitation. Teti gérait les terres et les comptes.

— Il semble être un homme d'une valeur peu commune.

— Il l'est sans conteste, lieutenant.

Délaissant les dossiers, Bak examina le reste de la pièce. Une natte épaisse sur le sol, du côté le plus lumineux, marquait la place de Montou, tandis qu'une autre en jonc tressé indiquait celle du scribe. Entre les deux étaient posés des palettes d'écriture, une écuelle d'eau, des pains d'encre rouge et noire, une coupelle contenant des aromates et des pétales de fleurs séchés, et, enfin, une cruche de vin à demi pleine et un verre à pied au fond duquel subsistait un dépôt rougeâtre. Bak découvrit ce verre avec satisfaction. On pouvait supposer que la pièce n'avait pas été nettoyée depuis la mort de l'architecte.

Près de la natte de Montou, des rouleaux fermés par des liens étaient rangés dans un panier et plusieurs piles de fragments de papyrus étaient maintenues par des galets. À côté de la place du scribe, des paniers renfermaient des tessons de terre cuite, des ostraca de calcaire et trois planchettes couvertes d'un enduit blanc, qui tous servaient pour les brouillons de calculs ou d'écriture. Placés contre le mur opposé afin de ne pas entraver le passage, des outils d'arpenteur et d'architecte côtoyaient des échantillons de roches. Une tunique gisait sur une table basse et d'élégantes sandales en cuir avaient été abandonnées près de l'entrée.

Bak renvoya le serviteur, approcha l'un des trois tabourets et, avec un soupir résigné, s'attaqua aux dossiers. Moutnefret et Sitrê avaient hérité à parts égales de la demeure de Ouaset et d'un vaste domaine sur la rive ouest. Bak n'était pas scribe, toutefois il constata que la valeur de ces deux biens s'était accrue lentement mais sûrement au fil des années. Teti avait-il été guidé par Montou ? Bak en doutait, si l'architecte montrait chez lui aussi peu de zèle qu'au Djoser Djoserou. Quoi qu'il en soit, les biens de Moutnefret n'en avaient pas souffert.

Quant au domaine professionnel, les rouleaux révélaient un homme au talent médiocre, à qui l'on avait confié des projets d'importance grandissante et qui avait toujours travaillé parmi des confrères de même rang, sous l'égide d'un personnage plus ambitieux. Tel Senemout, qui s'appuyait sur ses subalternes pour que ses entreprises soient un succès.

Sous les galets, en piles bien nettes, Bak trouva des dessins inachevés et des croquis d'éléments architecturaux. Les échantillons minéraux avaient sans doute été prélevés à différents endroits autour du Djoser Djoserou. Les éclats de poterie et les fragments de calcaire avaient pu être récupérés parmi des débris, afin d'utiliser leurs faces lisses et propres pour des esquisses approximatives, des notes peu importantes et de rapides calculs, au lieu de gâcher le précieux papyrus.

Dès qu'il aperçut des bribes de mots sur certains éclats, Bak approcha le panier usé afin de mieux voir. Peut-être Montou y avait-il noté sans y penser un de ses faits et gestes, qui lui avait coûté la vie.

En observant un ostracon après l'autre, le lieutenant comprit vite que les esquisses n'étaient pas l'œuvre de Montou, pas plus, d'ailleurs, que les fragments de hiéroglyphes. Il découvrit nombre de dessins terminés auxquels il ne manquait que la couleur. Chacun révélait un talent exceptionnel. Il reconnut les études préliminaires des bas-reliefs qui ornaient les murs du Djoser Djoserou, mises au

rebut une fois reportées dans le temple. L'envers des fragments était nu, ce qui expliquait que Montou – ou, plus probablement, un de ses subalternes – les ait ramassés en vue d'un futur usage.

Des croquis d'un goût plus cru figuraient sur le reste. Des scènes comme prises sur le vif exprimaient une ironie mordante, quelquefois vulgaire. Maintes constituaient une satire, amusante mais irrévérencieuse, de la vie quotidienne dans la capitale, dans les champs alentour, sur le chantier de construction du nouveau temple et dans la Grande Place. Quelques-unes représentaient Senenmout ou Hatchepsout, et parfois de manière fort peu flatteuse. Ces croquis, comme les esquisses dénotant un talent plus accompli, provenaient selon toute vraisemblance d'un monceau de détritrus du Djoser Djoserou.

Souriant d'un dessin érotique particulièrement cocasse montrant un vieillard épris d'une courtisane, Bak fouilla plus loin dans le panier. L'éclat qu'il ressortit était le col d'une cruche brisée. Curieux, il le retourna pour voir la surface extérieure et en eut le souffle coupé. Le dessin était incomplet, mais il lui suffit pour reconnaître un bout d'aile et l'abdomen d'une abeille, et deux des perles d'un collier. Il n'avait pas été tracé d'une main aussi sûre que les autres dessins du panier. En fait, il ressemblait beaucoup à celui de la cruche confisquée à Bouhen.

Bak ne disposait d'aucun moyen de savoir si Montou avait ramassé l'éclat par hasard ou l'avait dissimulé parmi les autres. Se pouvait-il que l'architecte ait été l'auteur du dessin ? Était-ce donc lui, le profanateur de sépultures ? Seule une raison grave, requérant le secret, expliquait sa présence sur le chantier au cœur de la nuit.

Avec une animation grandissante, il chercha dans les fragments restants. Il ne trouva rien de plus, ce qui l'obligea à admettre que n'importe qui avait pu jeter ce tesson de cruche. Néanmoins, on pouvait imaginer que Montou était allé piller une tombe dans la vallée et s'était retrouvé nez à nez avec l'esprit malin. Celui-ci, craignant un châtement atroce pour avoir causé tant d'accidents mortels, aurait sans aucun doute assassiné celui qui risquait à coup sûr de divulguer son identité.

Pas un seul instant Bak n'avait soupçonné Montou de voler les tombes, mais, depuis qu'il tenait ce tesson, cette possibilité emplissait son cœur. Tempérant son excitation, se répétant qu'il n'avait pas de preuve réelle, il descendit à l'étage principal et dit à une servante jeune et avenante qu'il souhaitait s'entretenir à nouveau avec Moutnefret.

— Je suis désolée, mais elle s'est rendue dans un atelier pour acheter une statue votive où le nom de notre maître sera sculpté. Elle projette de la faire installer dans le temple d'Amon, afin qu'il puisse partager les riches offrandes présentées chaque jour au plus grand des dieux.

« Soulage-t-elle sa conscience parce que sa mort lui indiffère ? se demanda Bak. Ou, en toute sincérité, le croit-elle digne de telles offrandes ? Un homme qui abusait de ses collègues en se déchargeant sur eux de sa part de responsabilités... et qui, peut-être, dépouillait les défunts. »

— Sa fille Sitrê est-elle disponible ?

— Tu désires me parler, lieutenant ? s'enquit Sitrê en franchissant la porte.

Elle agita la main pour renvoyer la servante, s'assit sur le tabouret que Bak avait occupé peu avant et lui offrit l'autre siège. Ses yeux étaient magnifiquement fardés. Ses larmes avaient, de toute évidence, été de courte durée.

— As-tu trouvé quelque chose d'intéressant dans la salle de travail de ce misérable Montou ?

— Oui, dans le panier d'éclats de poterie, répondit-il, préférant rester debout. Sais-tu quand il les avait rapportés à la maison ?

La jeune fille était trop occupée à ajuster son large collier de perles pour remarquer le fragment de terre cuite dans sa main.

— Il y a une ou deux semaines, je suppose.

— Avait-il l'habitude de les recueillir lui-même ou demandait-il à d'autres de s'en charger ?

— Tu plaisantes, lieutenant ? répliqua-t-elle en éclatant d'un rire dur et discordant, qui surprenait, venant d'une bouche aussi charmante. Il ne se serait jamais abaissé à examiner un tas d'ordures. Surtout pas au Djeser Djeserou, où des dizaines d'êtres inférieurs l'auraient vu.

Son aversion envers l'époux de sa mère colorait la moindre de ses paroles. Agacé, Bak se demanda dans quelle mesure elle exagérait, dans quelle mesure elle mentait.

— Sais-tu qui pourrait les avoir réunis pour lui ?

— Le chef des scribes Ramosé a un apprenti – son fils, je crois.

Elle prit un lotus blanc dans la vasque et le porta à ses narines. La fleur exhalait un parfum entêtant, trop sucré au goût de Bak.

— Montou imposait toutes sortes de corvées à ce garçon, poursuivit-elle. Au grand dam de Ramosé, qui ne pouvait refuser.

Bak se promit de parler au jeune Ani dès son retour au Djeser Djeserou. Appuyant son épaule contre une colonne, il demanda :

— Élève-t-on des abeilles, sur ton domaine ?

D'ordinaire, il n'aurait pas posé cette question à une jeune fille fortunée, mais puisque sa mère et elle travaillaient aux côtés des serviteurs, elle était à même de lui répondre.

— Mais oui, comme dans tous les domaines agricoles.

Visiblement, elle était surprise qu'il aborde ce sujet.

— Utilisez-vous toute votre production de miel ou en vendez-vous l'excédent ?

— Je pense que nous utilisons tout, mais il faudrait le demander à notre scribe Teti pour s'en assurer. Pourquoi ?

Il lui tendit le tesson de poterie afin qu'elle puisse voir le dessin.

— J'ai trouvé ceci dans les affaires de Montou. Identifiez-vous vos récipients de cette manière ?

— Non, mais je crois avoir vu cette abeille quelque part.

— Pourrais-tu te rappeler où ?

D'un mouvement lent, elle balançait la fleur sous son nez, cherchant dans sa mémoire.

— Au marché de Ouaset ? Dans une propriété ? Ce devait être il y a longtemps. Cela m'échappe.

— Chez un voisin, peut-être ? Ou quelqu'un avec qui Montou était en termes amicaux ?

— Je n'en ai aucune idée.

Déçu, il s'assit sur le second tabouret.

— Montou avait-il indiqué le nom de celui qui affirmait avoir vu l'esprit malin ?

— Tu n'es pas sérieux, lieutenant ! répliqua-t-elle avec un rire acerbe. Il se prenait pour le plus haut personnage de Kemet. Nul ne l'égalait ou n'était digne d'être mentionné, sauf en passant.

— Il n'avait donné aucune information à son sujet, même pas son métier ?

— Il s'était borné à parler d'un autre homme.

— Maintenant que Montou n'est plus, épouseras-tu le jeune soldat dont tu étais éprise avant qu'il ne s'y oppose ?

Il jetait sa ligne au hasard et il le savait, dans l'espoir de pêcher presque n'importe quel indice.

— Ma mère t'a parlé de lui ? se récria Sitrê d'une voix vibrante d'indignation. Après avoir laissé son sale mari me promettre à un autre, comment ose-t-elle ?

— Elle tentait de te trouver des excuses, de justifier ton aversion envers Montou.

— Montou était ignoble, dit-elle avec un reniflement de dédain. Il me dévorait des yeux sans pourtant oser me toucher. Il craignait de s'attirer la colère de ma mère, de perdre sa fortune et ses propriétés. De plus, il ne voulait pas me souiller, car il m'avait promise à un vieux voisin noble et riche, pensant ainsi s'élever dans la société. Il rêvait de fréquenter un familier du palais et d'être considéré comme un égal par des gens de sang royal.

— Montou était donc un véritable porc ! dit Bak, saisissant avec plaisir la perche qu'elle lui tendait. Corrompu jusqu'à la moelle.

Sitrê parut songeuse.

— Je ne crois pas qu'il l'était à ce point, lieutenant. En fait, je pense qu'il n'était honnête que lorsque ça l'arrangeait. Lorsque ses désirs ou ses besoins du moment l'y incitaient.

Sa réponse semblait lucide et non dictée par la haine. Bak se demanda ce que Montou avait pu espérer au juste de ces pillages, qui valût de compromettre une vie de luxe et d'aisance que la plupart des hommes auraient enviée.

— Tu as trouvé ceci chez Montou ?

Le lieutenant Menna prit le tesson de terre cuite des mains de Bak, s'approcha de la porte de son bureau et l'examina sous la lumière qui filtrait à travers la colonnade entourant la cour spacieuse.

Bak le suivit, heureux de fuir la minuscule pièce encombrée par une profusion de papyrus et de jarres dont le col béant révélait encore d'autres rouleaux.

— Ce dessin d'abeille ressemble trop à celui de Bouhen pour ne pas être de la même main.

— Et tu penses que, tout comme la cruche précédente, celle-ci a été utilisée pour passer des bijoux en fraude ?

— Rien ne le prouve, reconnut Bak, cependant nous ne pouvons négliger cette possibilité.

— « Nous »...

Menna fit quelques pas le long du portique, se retourna et revint vers le policier.

— Je sais que tu es mû par de bonnes intentions, lieutenant, et, que tu le croies ou non, j'apprécie ton offre de m'aider.

Bak garda le silence. Il venait pour proposer son assistance, non pour se quereller.

Menna jeta un coup d'œil vers trois hommes à la tenue impeccable – des officiers de la garde royale, devina Bak –, debout à l'ombre d'un grand sycomore qui occupait le centre de la cour. Ils étaient trop absorbés par leur conversation pour prêter attention à ses paroles. Une brise fraîche apportait l'odeur des écuries toutes proches. Des chiens aboyaient dans le chenil que Bak avait dépassé en cherchant le bureau de Menna dans le vaste camp de la police. Ils étaient utilisés pour suivre une piste, monter la garde et patrouiller dans le désert.

— J'admets volontiers que je ne suis qu'un officier d'infanterie, sans aucune expérience en matière d'enquête criminelle, dit Menna. Et, je l'avoue, pour ce qui est de ces vols, je suis dans l'impasse. Néanmoins, je préfère apprendre en commettant mes propres erreurs et en réussissant parfois.

L'officier de la garde s'efforçait d'adopter la voie du juste milieu, d'agir à sa guise sans l'offenser pour autant. D'un hochement du menton, Bak montra qu'il comprenait.

— J'étais officier dans le corps des chars quand on m'a envoyé à Bouhen pour prendre la tête de la police medjai. Je ne connaissais rien à ma nouvelle fonction et je n'avais personne pour me conseiller. Je me suis trompé plus d'une fois, et j'aime à croire que, ces erreurs-là, je ne les répéterai jamais.

— J'occupe ce poste depuis trois ans, dit Menna d'un ton qu'il voulait désinvolte, mais où perçait une pointe d'amertume. Les gardes placés sous mes ordres excellent à mettre la main sur les auteurs de menus larcins, qui opèrent dans les processions funéraires, volent les familles qui se rendent sur la tombe de leur justifié ^[14] ou s'en prennent même à leurs compagnons de travail. Pour ma part, je n'ai pas mon égal pour préparer les rapports relatifs à leurs nombreux petits succès.

Bak sourit de cette ironie trop proche de la vérité pour amuser Menna.

— Amonked assure que tu connais très bien les cimetières de la partie occidentale de Ouaset et sa population. J'aurais cru que cela faciliterait ta mission à un point considérable.

— Ces gens me connaissent et, je crois, m'apprécient, mais ils s'abstiennent de me faire des confidences. Tout vol signalé pourrait mener à l'arrestation d'un frère ou d'un cousin.

— Il se pourrait que tu manques de recul et d'un regard extérieur, suggéra Bak, qui s'empressa de lever une main pour parer toute objection. Si jamais l'envie te prenait d'en parler, je n'empiétera pas sur ton domaine. Je te le promets.

Menna le fixait, indécis. Après un silence interminable, il approcha deux tabourets et ordonna à un

serviteur d'apporter de la bière. Il s'exprima d'abord avec hésitation, pesant ses mots, mais le désir de s'épancher fit bientôt disparaître ces signes de méfiance. Il avait exploré avec un soin minutieux chaque cimetière de la rive ouest – tous les puits étaient intacts. Il avait cru trouver la clef du mystère dans le temple de Mentouhotep, puis avait inspecté le plateau désertique et les falaises environnantes, le tout en pure perte. Il avait examiné personnellement les tombes ramenées au jour par les travaux du Djoser Djoserou, et veillé à ce qu'elles soient scellées.

— Il semble que tu n'aies négligé aucune piste, estima Bak.

— Un détail m'a échappé. Mais lequel ? Je n'arrive pas à le discerner.

— Les pilleurs devaient être plusieurs. Le percement d'un puits représente un travail laborieux.

— Mais pas très nombreux, je pense. Plus il y a de complices, plus ils risquent que l'un d'entre eux se montre trop bavard.

— Tu n'as entendu aucune rumeur ?

— Le bruit a bien couru que des bijoux anciens avaient été confisqués au port, preuve qu'un tombeau avait été profané. Quant à savoir qui a perpétré ce forfait, les spéculations vont bon train, mais nul ne peut désigner le coupable avec certitude. Chaque fois que j'interroge un suspect, il apporte la preuve de son innocence.

« Ces voleurs doivent être très unis et organisés pour échapper à tout soupçon », songea Bak.

Il reprit l'éclat de poterie, qu'il avait posé par terre près de son tabouret, et contempla le fragment d'abeille qui y était dessiné. « Est-ce Montou qui a pillé les tombeaux ? » se demanda-t-il pour la centième fois. Et, comme toujours, cette question en amena une seconde tout aussi essentielle : si ce n'était lui, pour quelle autre raison se trouvait-il, en pleine nuit, au Djoser Djoserou ?

— Que peux-tu me dire au sujet de Montou ?

— Cet homme-là m'insupportait.

Menna repoussa du pied un chat gris tigré venu renifler sa cruche de bière.

— Il menaçait de se plaindre à Senenmout chaque fois que je préconisais des changements pour améliorer la sécurité sur le chantier.

Bak sentit croître son intérêt.

— Quel genre de suggestions rejetait-il ?

— Je n'ai pas souvenir qu'il en ait accepté la moindre. Au début, cela me rendait furieux, mais quand j'ai compris qu'il traitait tout le monde avec la même hargne, j'ai appris à l'ignorer.

— Il ne marquait pas d'opposition particulière aux mesures qui auraient contrecarré les plans des pilleurs de tombes ?

— Non. Tu ne penses tout de même pas qu'il était celui que je cherche ?

Bak haussa les épaules.

— J'ai découvert ce tesson de poterie dans son bureau, dans un panier qui en contenait beaucoup d'autres similaires, sans doute mis au rebut au Djoser Djoserou.

— C'était un être vil, fort capable de commettre des vols. En fait, dit Menna, les sourcils froncés, maintenant que tu attires mon attention sur lui, je ne vois pas de suspect plus probable. En qualité d'architecte, il savait mieux que quiconque où trouver les tombeaux anciens. Je dois réfléchir à cette possibilité.

Son expression passa soudain de la satisfaction au désespoir et il jura entre ses dents.

— Quel problème entrevois-tu ? demanda Bak, intrigué.

— La belle-fille de Montou, Sitrê, expliqua l'officier avec un sourire amer. Je la trouve ravissante et je l'admire de loin depuis longtemps, mais je n'ai jamais tenté ma chance car la seule vue de Montou m'était odieuse. En apprenant sa mort, je me suis pris à espérer... Hélas, si je prouve qu'il se rendait coupable de profanations, j'humilierai sa veuve, qui ne me laissera pas approcher Sitrê.

Bak lui tapa sur l'épaule pour le reconforter.

— Je ne saurais dire au juste ce que ressent Moutnefret, toutefois elle m’a paru loin d’être éplorée. Je la soupçonne d’éprouver une certaine gratitude envers l’esprit malin.

— Tu penses qu’il a été assassiné par l’esprit malin ? interrogea Menna en le scrutant.

— Par l’homme qui prétend être un esprit malin, corrigea Bak.

— Un homme ? Tu en es bien sûr ? insista Menna, le visage sombre. Moi aussi, il m’arrive de douter de son existence, cependant, les ouvriers des cabanes l’ont bien vu.

— Qu’ont-ils vu, en réalité ? Des lumières et des ombres, rien de plus. Et encore, de très loin.

Bak avait peine à croire que, malgré son intelligence, Menna fût à ce point naïf, pourtant il aurait dû y être habitué. D’autres, qui n’étaient pas sots, s’accrochaient à cette idée comme un oiseau sur la branche par grand vent.

— Hier, après l’accident du mur nord, j’ai escaladé la falaise et j’ai vu les traces d’un homme. C’est un être doué de raison et pourvu de deux pieds, non une créature éthérée, qui a déclenché l’avalanche.

— Tu en es tout à fait sûr ?

— J’ai trouvé la marque d’un levier, utilisé pour détacher un bloc rocheux.

Menna resta songeur.

— Montou pouvait-il être l’esprit malin ?

— Hier, il n’appartenait déjà plus au monde des vivants, objecta Bak.

— Il y a déjà eu des éboulements, par le passé. Comment sais-tu que cette marque n’a pas été laissée voici plusieurs semaines ?

— Elle semblait toute fraîche.

— Nous n’avons pas eu de pluie ou de vent pour estomper sa forme et sa couleur.

— Le vent soufflait fort, hier matin, souligna Bak avec un peu d’impatience.

— Ne soufflait-il pas du nord au sud ? Dans ce cas, l’arête rocheuse aurait abrité la falaise.

— C’est possible, concéda Bak de mauvaise grâce, mais je sais dans mon cœur que tu te trompes. La marque était récente, de même que les mouvements dans le sable montrant qu’un homme avait effacé l’empreinte de ses pas. Montou était peut-être ton pilleur de tombes, mais non l’esprit malin. Si ta mission s’en trouve facilitée, il me reste à poursuivre la mienne.

Lorsqu’il était enfant, Bak venait souvent à la Maison de Vie avec son père, qui pouvait passer des heures à chercher dans de vieux documents la recette d’un cataplasme compliqué, une incantation rare ou la cause et le traitement d’une maladie peu connue. Las d’attendre, il s’aventurait dans d’autres parties du vaste domaine qui entourait le sanctuaire d’Amon. Intrigué par les nombreux entrepôts, les bureaux et les habitations, il allait au hasard des étroits passages et des cours intérieures. Chaque fois, il perdait son chemin et un prêtre ou un scribe compatissant le ramenait à son père inquiet.

Les années avaient passé et, bien que l’enceinte sacrée lui parût plus petite qu’autrefois, les multiples bâtiments et les voies encombrées ne constituaient pas moins une source de confusion. Dirigé vers un lieu, puis vers un autre par des fonctionnaires affairés comme des fourmis, en pleins préparatifs de la fête religieuse imminente, il lui fallut plus d’une heure pour découvrir Kaemouaset. En s’approchant de l’édifice, il s’aperçut qu’il ne se trouvait guère qu’à une centaine de pas d’une porte qui menait directement au camp de la police. Il aurait pu s’éviter une perte de temps et bien des efforts s’il l’avait su.

L’homme qu’il cherchait était assis en tailleur sous un portique qui ombrageait trois côtés d’une courette. Dix garçons d’environ huit ans, assis sur deux rangées devant lui, des ostraca sur les genoux, inscrivaient des maximes de sagesse sous la dictée de leur maître. Dès qu’il remarqua Bak, ce dernier chargea un enfant de le remplacer et conduisit son visiteur de l’autre côté de la cour, jusqu’à un banc de brique crue abrité du soleil par un bouquet de palmiers. La brise faisait bruire les frondaisons et

tournoyer la poussière mêlée d'herbe sèche.

Le prêtre qui, estima Bak, ne devait guère avoir loin d'une cinquantaine d'années, expliqua qu'il revenait à peine du Djeser Djeserou. Il avait passé une heure à prier pour les victimes de l'accident, puis il avait procédé à des offrandes dans la chapelle d'Hathor – l'un des rares édifices anciens encore intacts. En brique crue, vénérable mais minuscule, celui-ci serait abandonné dans quelques années ; alors la déesse gagnerait la nouvelle chapelle, infiniment plus somptueuse, qui formerait une partie intégrante du temple funéraire de Maakarê Hatchepsout.

— Ainsi, les ouvriers ont décidé de poursuivre le travail, après tout, conclut Bak, heureux que le bon sens ait prévalu.

— Grâce aux admonestations de Pached et de Ramosé. Et, ajouta-t-il, le frémissement de ses lèvres trahissant un sourire, grâce à certaine rumeur qui circule, répandue, semble-t-il, par ton scribe et le fils de Ramosé.

Bak hocha la tête avec satisfaction, mais n'émit pas de commentaire. Des plis d'inquiétude creusèrent le front du prêtre.

— On raconte par tout le Djeser Djeserou que, sur cette falaise, tu as découvert la preuve qu'un homme a provoqué l'éboulement. Est-ce la vérité ?

— C'est irréfutable.

Kaemouaset laissa échapper un soupir lourd de tristesse.

— Qui peut être assez cruel pour causer tant de souffrance ?

— C'est ce que je compte bien découvrir.

On ne pouvait douter de sa détermination, et le bref signe de tête du prêtre, la gravité de son expression exprimèrent son approbation.

— Hier, pendant notre conversation, je t'ai exposé l'interprétation officielle de ces nombreux accidents, la théorie qui est le plus souvent évoquée par les alliés de notre souveraine au temple d'Amon. J'ai cru comprendre que tu n'étais pas convaincu.

Bak observa le prêtre avec curiosité.

— Par « interprétation officielle », sous-entends-tu qu'elle t'inspire à toi aussi quelques réserves ?

— La politique reste la politique, lieutenant. Lorsqu'on veut satisfaire ceux à qui il importe de plaire, soit par zèle, soit par nécessité, les actes et les paroles sont rarement conformes à la réalité.

Le prêtre avait les pieds sur terre, qualité que Bak appréciait.

— Cette théorie pourrait être vraie dans une certaine mesure. Je ne l'exclus pas, mais elle ne vaut guère mieux que toutes celles auxquelles j'ai songé avant de les rejeter.

Kaemouaset secoua la tête d'un air désabusé.

— Qu'arrive-t-il à notre monde ? Les dieux se détournent-ils de nous ?

C'était là une question insoluble, tous deux le savaient.

Les rires espiègles des jeunes garçons attirèrent un instant le regard du prêtre.

— Pourquoi viens-tu me trouver, lieutenant ?

— Tu passes souvent du temps au Djeser Djeserou. J'aimerais connaître tes idées, tes impressions, n'importe quelle conclusion à laquelle tu as pu parvenir et qui m'aiderait à arrêter ce prétendu esprit malin, qui est, peut-être, l'assassin de Montou.

— J'ai peur de ne pouvoir t'aider, répondit Kaemouaset avec regret. De par les fonctions que j'assume là-bas, je me tiens à l'écart des autres.

— Depuis combien de temps es-tu le prêtre du Djeser Djeserou ? interrogea Bak, sceptique.

— Depuis le début de la construction.

— Cinq ans, donc. C'est un laps de temps bien long pour garder tes yeux et tes oreilles fermés à ce qui t'entoure.

Le prêtre lança un coup d'œil réprobateur aux enfants confiés à ses soins. Ils se balançaient d'un

côté, puis de l'autre pour se cogner les épaules et pouffaient comme si c'était le jeu le plus drôle du monde. Le jeune garçon assis devant eux se collait la main sur la bouche pour contenir son fou rire.

— Je ressentais beaucoup de colère au Djeser Djeserou et je soupçonnais Montou d'en être responsable. Si, comme je le pense, c'était un fauteur de troubles, ne crois-tu pas que son meurtrier se trouve parmi les nombreux ennemis que lui valait son attitude ?

— Je n'écarte pas cette possibilité, reconnut Bak.

Un éclat de rire joyeux retentit et Kaemouaset tapa des mains, rappelant aux gamins qu'il n'était pas trop loin pour les punir.

— Quelquefois, je percevais également un malaise, que j'attribuais à juste titre à la peur de l'esprit malin. Je connais la superstition viscérale des pauvres et des ignorants, et je croyais que ces histoires étaient le fruit de leur imagination. Or, il semble à présent que je me sois trompé.

— Jusqu'à un certain degré. L'esprit malin existe, mais c'est un simple mortel.

— Je ne le nie pas, lieutenant, toutefois qu'espères-tu gagner en répandant cette idée ?

— Les ouvriers doivent enfin voir clair. Il ne faudrait pas que l'un d'entre eux, dans sa fureur d'avoir été berné, se livre à une provocation qui mette sa vie en danger, mais si un jour j'ai besoin d'aide, je ne veux pas les voir paralysés par la terreur.

— J'applaudis ton intention, cependant je ne suis pas tout à fait sûr que ton plan soit judicieux. Ne serait-il pas plus sage de faire croire à celui que tu cherches que tu ne sais rien de lui ? Plus sage... et moins risqué ?

— On croirait entendre mon père ! répliqua Bak, sans cacher son irritation.

Kaemouaset inclina la tête pour montrer qu'il acceptait ce léger reproche.

— Pardonne-moi, lieutenant. J'enseigne depuis de longues années et je ne peux m'empêcher de parler à de jeunes hommes comme à mes élèves.

Un enfant hurla. Un petit garçon roux s'était levé et avait descendu la rangée pour assener sa palette de scribe sur la tête d'un camarade plus vigoureux. Celui que Kaemouaset avait chargé de la surveillance s'empara de la palette, attrapa le coupable par l'oreille et l'obligea à regagner sa place.

Bak comprit que le prêtre avait hâte de retourner auprès de sa classe.

— Connais-tu bien Montou ?

— Nos chemins ne se croisaient qu'au Djeser Djeserou. Pour moi, c'était un être plein de petitesse qui se croyait de la grandeur.

— Se serait-il approprié ce qui, de droit, appartenait à un autre ?

— Aurait-il volé ? dit Kaemouaset, qui parut surpris à cette idée. Hum ! Intéressante question. Je ne puis te répondre en toute certitude ; je ne le connaissais pas assez. Mais puisque je dois hasarder une opinion, je dirais que oui, s'il croyait pouvoir s'en tirer sans dommage. Comme je te l'ai dit, la petitesse était la marque de son caractère.

Bak quitta le prêtre, songeant au tesson qu'il avait trouvé dans le bureau de Montou et à la nouvelle piste qu'il suivait depuis. Sitrê avait accusé l'architecte d'être honnête seulement quand cela l'arrangeait. Menna voyait en lui un suspect plausible. Selon Kaemouaset, il aurait pu voler, si les circonstances s'y prêtaient. Cela faisait-il de lui un voleur ? Le fragment de poterie le suggérait, toutefois il était loin de constituer une preuve. Le dessin était tracé avec moins d'habileté que les autres croquis découverts dans le panier : cela démontrait que l'artiste manquait d'expérience, mais pas qu'il était l'œuvre de Montou.

Même si Menna établissait sa culpabilité dans les profanations, il n'apprendrait pas pour autant le nom de ses complices ni l'emplacement des sépultures violées. Plus tard peut-être Hori pourrait-il étudier cela de plus près, quand il en aurait le temps... En tout cas, cela ne pouvait nuire de préparer le terrain.

Un rapide coup d'œil vers Rê apprit à Bak qu'il disposait au moins d'une heure avant que son père ne traverse le fleuve. Il tourna à l'angle d'une ruelle, où une bourrasque le frappa de plein fouet. Il ferma les yeux et la bouche pour se protéger des particules de poussière qui volaient dans l'étroit passage. Quelques personnes le dépassèrent, se hâtant vers un foyer paisible à l'abri des rafales. On ne voyait ni chat ni chien ; les rares boudets libres d'aller à leur guise se renfonçaient dans des coins abrités et tournaient la croupe au vent.

Un nouveau tournant et une rue plus large le menèrent au carré de bâtiments où les Archives étaient situées. Il franchit le grand portail d'entrée et se retrouva dans une jolie cour, ombragée par des sycomores et des palmiers, où des fleurs aux couleurs vives exhalaient des senteurs délicieuses. Dix scribes avaient apporté leur travail au-dehors afin de profiter de la brise sous le portique qui entourait la cour. Cependant, ils avaient méjugé de la force grandissante du vent. Ceux qui n'avaient pas eu la prévoyance de maintenir leurs papyrus avec des pierres couraient en tous sens pour rattraper les documents emportés à chaque courant d'air. Les autres rangeaient leur matériel d'écriture avant de battre en retraite à l'intérieur.

Bak ramassa plusieurs rouleaux et les tendit à un scribe plus âgé que lui, qui avait l'air excédé d'un petit fonctionnaire.

— J'ai une question à te poser, lui dit le policier. Peux-tu m'aider ?

Le scribe déposa les rouleaux dans un panier et se pencha pour en récupérer un autre que le vent poussait dans sa direction.

— Bien sûr, mais sois bref, jeune homme. J'ai beaucoup à faire avant la fin de la journée.

— Je suis officier de police, chargé d'une enquête concernant le nouveau temple de notre reine sur la rive ouest. J'ai l'intention d'envoyer mon scribe ici pour chercher dans les archives les informations dont j'ai besoin. Sera-t-il bien reçu ?

— Nous n'admettons pas le tout-venant, répondit le scribe d'un ton pompeux. Il devra se prévaloir d'une plus haute autorité que la tienne pour y avoir accès. Au moins celle du chef archiviste en personne.

Il courut après un autre rouleau, gâchant l'impression qu'il comptait produire. Bak réprima un sourire et, tapotant son mollet avec son bâton de commandement, demanda d'un ton négligent :

— Amonked, gardien des greniers d'Amon et cousin de notre souveraine, serait-il d'un rang suffisant ?

— Mais oui, certainement.

Le policier feignit de ne pas remarquer la soudaine obséquiosité de son interlocuteur.

— Mon scribe s'appelle Hori. Il viendra lorsqu'il en aura le temps, muni d'une autorisation.

Quand Bak arriva sur le petit quai où son père amarrait son esquif, un vent âpre ôtait toute chaleur au soleil couchant. Bak trouva le bateau vide. Ptahhotep n'était nulle part en vue. Les vagues enflées par le vent jetaient sans merci la frêle embarcation contre le revêtement. S'il n'avait eu l'intention de partir sur-le-champ, il l'aurait tirée jusqu'en haut de la berge, où plus de vingt bateaux de toutes tailles avaient été hissés avant le grain par des propriétaires prévoyants.

Deux bateaux amarrés plus loin, beaucoup plus grands que l'esquif, étaient mieux à même de résister à la tempête. Un navire chargé de poteries rouges fabriquées dans les environs côtoyait une petite barge de transport où des blocs de fin calcaire blanc occupaient le moindre espace du pont. Contrairement à la barque de Ptahhotep, leurs coques en bois étaient protégées par des défenses. Les gréements grinçaient sous le vent, un pan de voile défait claquait contre la vergue. Ils étaient déserts, leurs équipages s'étant sans doute réfugiés bien au chaud dans un lieu de plaisir tout proche. Un peu plus loin en amont, un modeste bateau de pêche, dont le bois avait foncé à force d'essuyer les intempéries, était amarré à des piquets. Sa coque raclait les écueils enfouis sous la vase.

Frissonnant, Bak regretta de ne pas porter de tunique et de ne pouvoir en acheter. Vendeurs et clients avaient déserté le marché qui bordait d'habitude le front de l'eau, car les auvents, conçus pour fournir de l'ombre, n'offraient aucun rempart contre le vent. D'ailleurs, la plupart s'étaient renversés ; les maigres poteaux et les toitures de paille gisaient, pêle-mêle, contre les maisons en face du quai, dont le vent rasait les terrasses en sifflant.

Bak entra dans le seul commerce encore ouvert, une maison de bière sombre et sordide. Là, comme plusieurs fois par le passé, il trouva Ptahhotep qui l'attendait. Ce dernier portait une tunique de lin épais et en avait une seconde pour son fils. Celle-ci était trop serrée aux entournures, mais c'était mieux que de naviguer sur le fleuve sans rien pour se prémunir contre le froid.

Ils sortirent et, luttant contre le vent, se dirigèrent vers l'esquif. Bak rendit grâce à Amon que le ciel soit dégagé. Au moins, ils ne seraient pas trempés jusqu'aux os par l'un des rares orages qui s'abattaient sur la région.

— Veux-tu rester à Ouaset cette nuit ? Au matin, la tempête sera calmée.

— Pour qui me prends-tu ? Crois-tu que le passage des années ait fait de moi un lâche ? répliqua le vieil homme, rendu irascible par les rafales de vent glacées.

Bak se retint de souligner que, au lieu de partir seul, son père l'avait attendu dans l'espoir d'avoir de l'aide pour manœuvrer pendant la traversée.

— Tu es prudent, père, mais certainement pas lâche.

— Quel genre de médecin serais-je, si je ne répondais pas à l'appel d'un patient que l'on ne peut rejoindre qu'en bateau ?

Bak s'agenouilla au bout du quai, saisit le cordage reliant la proue à un piquet d'amarrage, puis rapprocha la barque qui regimbait et résistait. Son père dégagea la corde de la poupe. Le bateau rappela à Bak celui qu'il avait connu dans son enfance : fuselé, rapide et pratique, comme il convenait à un médecin.

— Hâte-toi, père. La nuit tombera bientôt et Amon seul sait où nous accosterons sur la rive ouest. Si nous sommes poussés trop loin au sud, il nous faudra marcher longtemps pour rentrer à la maison.

Le vieil homme, habitué à monter sur un bateau même par gros temps, attendit le moment propice et sauta à bord. Bak dénoua la corde du piquet puis l'enroula tout autour, en maintenant fermement la proue contre le quai. Il grimpa dans l'esquif et, d'une secousse, libéra l'amarre. Ptahhotep lui passa un aviron ; ensemble, ils écartèrent l'embarcation du quai et ramèrent comme des forcenés vers les eaux profondes.

Loin de la rive, le fleuve coulait sans le moindre obstacle en direction du nord-est, tandis que le vent et les rouleaux venaient du nord. Ces deux forces puissantes rivalisaient pour contrôler le petit bateau et tout ce qu'il contenait. Des vagues, basses mais impétueuses, le soulevaient pour le lâcher brusquement, aspergeant d'eau glacée ses occupants.

Bak savait qu'aux yeux d'un homme accoutumé à la Grande Verte ces vagues n'étaient rien, des ondulations insignifiantes à la surface des flots. Mais pour lui et tous ceux qui empruntaient le fleuve si bienveillant d'ordinaire, elles venaient rappeler avec dureté qu'Hapy n'était pas toujours un dieu bon et généreux. Bak avait navigué dans des conditions similaires et n'avait pas peur, toutefois il éprouvait un très grand respect pour les forces combinées de l'eau et du vent.

Son père tenant la barre, il hissa à grand-peine l'unique voile rectangulaire. Au moment où la lourde toile s'éleva au-dessus de la basse vergue, le vent s'y engouffra. Plus Bak la levait, plus violente était la force qui l'emplissait. Elle menaçait d'arracher la drisse entre ses mains et les taquets du pont, ou même de les faire chavirer. Son père, qui avait navigué toute sa vie et lui en avait enseigné l'art, fit virer délicatement le bateau afin de ne pas trop présenter la voile au vent, tout en évitant que l'esquif se perde dans les vagues.

Enfin, la haute vergue atteignit la tête du mât. Manœuvrant ensemble, l'un à la voile, l'autre à la

barre, le père et le fils mirent à profit le vent et le courant. En peu de temps, ils se dirigèrent vers le cap fixé. Ils ne suivaient pas une trajectoire directe car le vent les obligeait à louvoyer, mais ils restaient confiants : ils toucheraient la rive opposée non loin du sentier qui les ramènerait chez eux. Ils fendaient les eaux ; leur traversée était glaciale et fatigante, mais ils se sentaient revigorés.

Suspendu au-dessus du pic occidental, derrière le Djeser Djeserou, Rê mouchetait les vagues de rouges et d'ors. Plus loin en amont, un grand navire d'agrément venait dans leur direction, sa voile roulée. Les rameurs le maintenaient au milieu du courant qui les emportait vers le nord. La seule autre embarcation en vue était un bateau de pêche, à quelque distance derrière eux, qui suivait un cours identique au leur. Comme celui que Bak avait remarqué à Ouaset, sa coque était d'un brun foncé. À supposer que ce fût le même, il avait appareillé peu après leur départ.

Bak écarta les deux navires de ses pensées et se concentra pour maintenir le cap. Son père et lui avaient le fleuve tout à eux. Ils pouvaient aller où ils voulaient, voguer aussi vite qu'ils le souhaitaient. Le monde leur appartenait.

Ils gardèrent en vue l'embouchure d'un canal sur la rive d'en face et s'orientèrent sur Rê pour conserver une direction nord-ouest. Après avoir atteint une vitesse vertigineuse qui aurait distancé le plus rapide des chevaux de char, Bak réduisit la toile, la retenant juste assez pour ne pas dévier pendant que le courant entraîna l'esquif. Il était grisé par la vitesse, par ce défi lancé au fleuve et à la tempête. Le vent tourmentait ses cheveux et tirait l'ourlet de sa tunique ; il sifflait à travers les cordages et faisait grincer les gréements en haut du mât. Des mouettes planaient, les ailes déployées, et se laissaient porter vers le sud, riant comme si elles se moquaient des hommes au-dessous d'elles.

Environ à mi-chemin, Bak se retourna pour voir comment son père se débrouillait à la poupe. Il fut saisi de stupeur en découvrant le bateau de pêche juste derrière eux. La coque approchait vite. Trop vite. Le cœur de Bak bondit jusqu'à sa gorge.

Bien que moins maniable, ce navire était deux fois plus gros que leur barque et beaucoup plus lourd, avec une très grande voile. Le capitaine savait en tirer le meilleur parti, et le vent le propulsait à une folle allure.

— Père ! Derrière nous ! hurla Bak. Il ne nous voit pas ! Change de route !

Ptahhotep lança un coup d'œil en arrière et, en même temps, fit ce qu'on lui disait. Bak laissa la voile s'enfler autant qu'il l'osait. L'esquif vira d'un quart de tour, se retrouva au sommet d'une vague et retomba dans un creux. Le bateau de pêche parut tourner, comme s'il les suivait. Jugeant l'idée absurde, Bak fit signe à son père de venir au vent et la voile se gonfla comme un ballon. La barque à fond plat, couchée à un angle précaire, coupa les vagues en trépidant pour sortir de la route du bateau. Bak se prépara à redresser, mais son père lui cria :

— Il vire avec nous !

Bak se retourna. La coque énorme approchait rapidement, bien trop pour qu'ils lui échappent.

— Père, il faut sauter !

Blême, Ptahhotep lâcha la barre et se jeta par-dessus bord. Priant pour qu'il se trouve hors de portée du navire, Bak largua les écoutes, qui glissèrent des taquets et se fauilèrent sur le pont tels des serpents. La proue du bateau de pêche dominait leur poupe à une hauteur effrayante. La voile claqua, frappant Bak en plein visage. L'esquif commença à donner dangereusement de la gîte et à prendre l'eau. Bak sauta. Le gros bateau heurta le plus petit, qui sombra dans le fleuve, et sa coque percuta Bak en travers du dos.

Bak eut l'impression d'être frappé par le poing d'un dieu. Le coup expulsa l'air de ses poumons et le repoussa vers les profondeurs. Les bras et les jambes inertes, il n'opposait aucune résistance au courant. Il vit l'image trouble de la coque glisser au-dessus de lui. Instinctivement, il étouffa un cri et avala une énorme gorgée d'eau.

Toussant, s'étranglant, éprouvant le besoin désespéré de respirer, il recouvra toute sa lucidité. Bak sut qu'il coulait, que le courant l'emportait. La terreur s'empara de lui. Il battit des bras, trop vite, sans parvenir à les contrôler. Cette panique-là, il la connaissait bien ; s'il la laissait prendre le dessus, il se noierait. Il se força à se calmer et réprima son envie de tousser ; alors, contraignant son corps à l'obéissance, il nagea vers le haut. Il se sentait lourd et raide. La brûlure de sa poitrine devenait insupportable quand, soudain, une lumière brilla à travers l'eau, tel un appel.

Il rompit la surface des flots tumultueux et se sentit fouetté par les vagues et par un vent glacé. Il toussa et toussa encore, vomit toute l'eau qu'il avait absorbée, puis il aspira l'air à pleins poumons.

Alors il pensa à Ptahhotep.

— Père ! cria-t-il en cherchant de tous côtés.

Le couchant jetait dans le ciel une lueur dorée qui se reflétait sur les rouleaux tels des fragments de lumière, montant et retombant, apparaissant pour disparaître aussitôt ; dans cette immensité mouvante, il était impossible de distinguer une tête humaine. Bak entrevit bien, sur la droite, un bateau qui se dirigeait vers la rive occidentale. Peut-être était-ce celui qui les avait envoyés par le fond, mais il était trop loin pour qu'il en ait la certitude.

Il toussa violemment, puis se remit à crier :

— Père !

— Bak !

Ptahhotep ! Bak rendit grâce à Amon. L'eau dans ses oreilles déformait les sons et l'empêchait de repérer celui qu'il entendait. Il appela encore, reçut une réponse. Nageant dans la direction qu'il espérait la bonne, il trouva bientôt son père accroché à une longue planche incurvée de la coque, qui était tout ce qui subsistait de la barque. Un bout de mât y était fixé et un pan de voile déchiré flottait sur les vagues.

— Comment te sens-tu, père ?

— Trempé et furieux, mais indemne. Et toi ?

Bak tenta de sourire, mais il contractait si fort les mâchoires qu'il ne parvint qu'à grimacer.

— J'ai l'impression qu'on m'a pelé le dos et qu'on m'a forcé à boire des pintes d'eau. En dehors de cela, je suis prêt à infliger une rossée à l'esprit malin lui-même.

Un fieffé mensonge, destiné à les reconforter tous les deux.

— Ce bateau nous a heurtés exprès, fulmina Ptahhotep. Le fils de serpent, le...

Il continua à vitupérer et proféra même des invectives que son fils, tout policier qu'il fût, n'avait jamais entendues.

Bak scruta la rive ouest à la recherche du bateau qu'il avait entraperçu. Rê était entré dans le monde souterrain en emportant avec lui l'éclat flamboyant du ciel. La nuit tombait très vite. Le bateau s'était évanoui dans la pénombre ; la voile carguée, il se cachait probablement contre un banc de vase, avec lequel se fondait sa coque couleur terre brûlée.

La clarté déclinante persuada Bak de ne pas s'attarder. Il se savait tout à fait capable de nager jusqu'à la berge éloignée, cependant Ptahhotep n'était plus dans la fleur de l'âge.

— Il faut y aller, père. Nous avons une longue distance à parcourir.

Un mouvement attira son regard – un navire d'agrément descendait le courant à vive allure. C'était

celui-là même qu'il avait remarqué un peu plus tôt, mais il l'avait oublié pendant qu'il luttait pour conserver la vie. Il eut peur que, dans la lumière incertaine, le navire passe près d'eux sans que nul ne les voie, toutefois un membre de l'équipage repéra la voile déchirée. Les rameurs ralentirent l'allure et, avec une adresse consommée, manœuvrèrent de sorte à s'approcher des naufragés. On leur lança des cordes et on les hissa à bord.

Kheprê n'était qu'un mince demi-cercle d'or au-dessus de l'horizon quand Bak s'éveilla, furieux et impatient d'entamer cette nouvelle journée. Toutefois, il lui fallait encore attendre la venue d'Hori et de Kasaya. Le bandage que son père avait enroulé autour de son torse irritait sa chair à vif, l'odeur âcre de l'emplâtre lui picotait le nez et celui de sa cuisse le comprimait trop. Il le défit, jugea que l'écorchure guérissait convenablement et jeta la bande. Son père, appelé pour soigner un pied infecté, n'aurait pas à le savoir.

Lorsqu'il sortit afin de panser ses chevaux, il remarqua que Défenseur boitait. Un examen sommaire révéla un petit caillou logé dans le sabot, problème auquel il serait facile de remédier et qu'il valait mieux ne pas laisser traîner. Mais, d'abord, les animaux devaient être nourris et abreuvés. Alors qu'il finissait de s'en occuper, il aperçut le scribe et le Medjai qui se hâtaient sur le sentier. Son bandage provoqua leur inquiétude et leurs questions. Pendant que les chevaux se rassasiaient, il s'assit avec les deux jeunes gens sous le sycomore, où il partagea leur repas du matin – du pain, du fromage et des dattes, fournis par la mère de Kasaya. Alors, il leur relata la mésaventure que son père et lui avaient subie la veille.

— Encore un coup de l'esprit malin ! soupira Hori d'un air lugubre. Le bateau devait être à lui ou sous ses ordres.

— Je parierais ma dague de fer que tu as raison.

Bak ne tenait pas ce genre de propos à la légère.

Cette arme lui était précieuse, car elle lui avait été offerte par une femme qu'il avait connue dans les premiers temps de son séjour à Bouhen et dont le souvenir demeurait dans son cœur.

— Qui d'autre aurait des raisons de vouloir ta mort ?

La question d'Hori ne réclamait pas de réponse et n'en reçut aucune.

Bak se munit d'un panier d'instruments que son père conservait chez lui au cas où on l'appellerait pour soigner un animal, et il s'agenouilla devant le cheval blessé. Pendant qu'il examinait le sabot du hongre, Kasaya le tenait par le licou et lui caressait la tête. Hori s'était juché sur le mur de brique crue, hors de portée d'une éventuelle ruade. S'il déplorait le jour où son père avait tenu à ce qu'il marche sur ses traces dans la carrière de scribe, et s'il ne faisait pas mystère de sa soif d'aventure, il éprouvait une certaine méfiance envers ces animaux immenses.

— Je m'étonne qu'il ne vous ait pas attaqués pendant votre ascension, Kasaya et toi, remarqua-t-il.

— Notre prétendu esprit malin n'était peut-être pas au Djeser Djeserou, à ce moment-là, et il ignorait donc que nous montions examiner les lieux.

Bak appuya d'une main légère tout autour du caillou afin de voir s'il était très enfoncé et de le dégager un peu. Défenseur hennit doucement, mais resta immobile.

— Ou alors, continua le policier, il s'y trouvait bel et bien, cependant il ne pouvait s'éclipser sans qu'on le remarque. Le plus probable, néanmoins, c'est que pour intervenir sans être vu il lui fallait emprunter un détour et qu'il serait arrivé trop tard.

Le garrot du hongre tressautait, montrant qu'il souffrait en silence. Kasaya le réconforta en lui tendant une poignée de grains.

— Il a pu monter par une crevasse différente, observa-t-il, mais lui aurait-il été possible de franchir les sommets de ces tours rocheuses sans être vu d'en bas ?

— Je ne sais pas, néanmoins je suppose que oui.

Estimant que la pierre pouvait être extraite sans difficulté, Bak prit de longues pinces dans le panier et l'ôta avec précaution, puis il examina la plaie. Hori lui tendit un petit bol d'onguent confectionné par Ptahhotep, et qui exhalait une odeur très semblable à l'emplâtre que son chef avait au dos.

— Il faut croire que l'esprit malin te redoute terriblement ! D'abord il essaie de t'ensevelir sous une avalanche et ensuite il coule la barque de ton père.

— Il a intérêt à me redouter ! répliqua Bak d'une voix dure, vibrante de fureur, qui fit renâcler le cheval surpris. Je suis un policier entraîné au métier de soldat. Moi, je sais me défendre. Mais mon père est médecin, il n'est plus ni jeune ni vigoureux. Le mêler à cette affaire était un acte indigne.

— Ce n'était sûrement pas lui qui était visé !

— Ah non ? répliqua Bak, grimaçant à cause de la forte odeur musquée de l'onguent qu'il appliquait avec délicatesse sur la plaie. Le bateau de pêche était amarré près du quai où mon père laisse toujours sa barque. Était-ce dans l'espoir que je rentrerais par le fleuve avec lui ? Ou n'attendait-on que Ptahhotep, ma présence constituant un avantage supplémentaire ? Avait-on l'intention de le blesser, voire de le tuer, pour m'avertir de ce qui risquait de m'arriver ?

— Je veux qu'on assure à mon père une protection permanente, mon commandant, déclara Bak en concluant son rapport sur les événements de la veille.

Le commandant Maïherperi, mince, âgé d'une quarantaine d'années, fixa Bak avec une intensité qui aurait décontenancé un homme moins mûr et moins aguerris. Ses cheveux crépus et sa peau foncée révélaient des origines métissées ; la balafre en travers de sa joue témoignait qu'il avait mérité son grade élevé.

— Pourquoi viens-tu me trouver ? interrogea-t-il. Puisque Amonked t'a chargé de cette enquête, adresse-toi plutôt à lui.

— C'est ce que j'ai fait. Il m'a suggéré de t'en parler. Tu es le chef de la garde royale ; en tant que tel, tu occupes une position distincte de toute autre forme d'autorité civile ou militaire. De plus, ajouta Bak, esquissant un sourire, il croit que tu me dois une faveur.

Le commandant, assis sur une petite estrade, se permit lui aussi l'ébauche d'un sourire.

— Parce que je t'ai arraché à l'armée pour te placer à la tête d'une compagnie de Medjai ? Parce que je t'ai envoyé à Bouhen quand notre reine a ordonné ton exil ? Ne voit-il pas combien la vie sur la frontière t'a été bénéfique ?

La salle, située au cœur de la caserne, dans l'enceinte même de la maison et des terres royales de Ouset, possédait des proportions imposantes. Le plafond était soutenu par quatre grands piliers et l'air qui circulait par les hautes fenêtres procurait continuellement de la fraîcheur. Des relents de cuir et de sueur rappelaient les générations d'hommes en armes venus rendre leur rapport et recevoir les ordres de leur commandant. Hormis deux gardes à la mine farouche qui encadraient une large porte à deux battants derrière Bak, Maïherperi et lui étaient seuls. Leurs paroles résonnaient à travers la salle immense.

— Nous avons passé près d'un mois ensemble dans le Ventre de Pierres, mon commandant. Nous avons fini par nous connaître assez bien.

— C'est ce qu'on m'a dit.

Bak ne s'étonna pas que le commandant soit au fait des aventures d'Amonked sur la terre de Ouauat. C'était bien connu, Maïherperi savait toujours tout. Il en avait l'obligation, car il était responsable de la sécurité du palais, ce qui incluait la protection de la reine et de tous ceux qui lui étaient chers.

Maïherperi ajusta le coussin derrière lui et se carra contre son siège.

— Je n'ai jamais rencontré ton père, lieutenant, mais d'après ce que j'ai entendu à son sujet, il

n'acceptera pas de gaieté de cœur d'être chaque jour accompagné par une escorte.

— Je ne vois pas d'autre solution. Si celui que je cherche pense me nuire ou m'intimider à travers lui, mon père et notre petit domaine ne doivent pas rester sans protection.

— Je te l'accorde. Il faut que les accidents cessent au Djoser Djoserou, et tant pis si cela impose d'aller contre les désirs de Ptahhotep. Il devra s'accommoder d'une garde rapprochée jusqu'à ce que tu réussisses dans ta mission.

En temps ordinaire, Bak aurait prôné la modération et averti le commandant qu'il risquait d'échouer, tôt ou tard. Cette fois, il n'en fit rien. Il capturerait l'esprit malin, même s'il devait y consacrer le reste de ses jours.

— Je désire qu'on installe un auvent dans le temple d'Amenhotep et de sa vénérée mère Nefertari, indiqua Bak à Hori, alors que, avec Kasaya, ils gravissaient la chaussée du Djoser Djoserou. Tu le feras placer en un lieu isolé, dont nul ne pourra approcher sans être vu. Pourvois-le d'un tabouret bas, d'une natte pour s'asseoir et de cruches de bière en abondance.

— Bien, chef...

L'expression perplexe du scribe reflétait tel un miroir la curiosité audible dans sa voix.

— Tu as parlé avec beaucoup d'hommes qui ont été témoins ou victimes d'accidents sur le chantier. Pendant que tu t'occupes de tout préparer, je vais m'entretenir avec le jeune Ani. Puis tu amèneras ces hommes devant moi, l'un après l'autre. Je souhaite en savoir davantage, par des récits de première main.

Hori finit de monter la chaussée en courant et traversa la terrasse. Il croisa un groupe d'ouvriers qui halaient une statue deux fois plus grande que nature d'Hatchepsout, enveloppée pour l'éternité dans ses bandelettes de pierre. Comment parvenaient-ils à travailler aussi dur par une telle chaleur ? Bak en était pantois.

— Maintenant, Kasaya, défais-moi ce bandage, qui attirerait trop de regards curieux et trop de questions.

— Non, lieutenant. Montou ne me laissait jamais tranquille. Il me chargeait toujours d'accomplir des tâches pour lui. Surtout des corvées.

Installé sur sa natte sous l'auvent des scribes, Ani versa deux gouttes d'eau sur un pain d'encre noire et les mélangea à l'aide d'un pinceau à poils durs.

— Parfois, je devais réunir des fragments de poterie et de calcaire, mais je ne peux pas savoir si c'est moi qui lui avais donné ceux que tu as vus chez lui.

Bak, assis sur le tabouret, se réjouissait d'avoir trouvé le jeune garçon tout seul. Il doutait que Ramosé se soit mêlé à la conversation, mais ce vieux bavard d'Amonemhab aurait ajouté des commentaires de son cru, qu'on l'y invite ou pas.

— Il les aurait rapportés il y a une ou deux semaines.

Le gamin réfléchit, le front plissé.

— Je ne suis pas sûr, lieutenant. Pourrais-tu décrire quelques-uns des dessins ? Il se pourrait que je m'en souvienne.

Bak s'y employa. Il sentait une goutte de sueur rouler sur le côté de son visage. Pas un souffle d'air ne passait au Djoser Djoserou, et la chaleur pesait sur la vallée telle une lourde paillasse bourrée de laine nouvellement tondue. Son dos écorché lui donnait des démangeaisons, avivées par la chaleur. Le bandage ayant disparu, peu d'hommes y avaient fait allusion, et seulement en supposant que, comme sa cuisse, son dos avait été blessé lors du glissement de terrain.

Les croquis préliminaires de dieux et d'offrandes étaient courants, semblait-il, et rarement assez remarquables pour demeurer dans la mémoire. Mais dès que Bak commença à décrire les dessins

comiques, le front d'Ani s'éclaira et un large sourire s'épanouit sur ses traits.

— Je me rappelle ! Je les ai ramassés sur un tas de gravats, entre les fondations de la nouvelle chapelle d'Hathor et le vieux temple de Mentouhotep.

Comme lui, Bak sourit au souvenir de ces scènes savoureuses, mais il recouvra bien vite son sérieux.

— Te souviens-tu d'une cruche ornée sur son col d'un dessin d'abeille ? Il aurait ressemblé à peu près à ceci...

Du bout de son bâton, il dessina dans le sable à ses pieds la forme d'une cruche, avec un collier où était accroché un pendentif en forme d'abeille.

Ani l'examina, puis secoua la tête.

— Il y était peut-être, mais je ne l'ai pas remarqué.

— Parle-moi de l'accident sans rien omettre. Le plus petit détail pourrait avoir son importance.

Bak s'assit sur le tabouret bas et, de son bâton, indiqua la natte de jonc par terre, devant lui. L'homme, un ouvrier du nom de Meri, paraissait méfiant à l'idée de partager l'abri avec l'officier. Non parce qu'il avait peur des questions, pressentit Bak, mais parce qu'il n'était pas habitué à la compagnie de représentants de l'autorité. Lui, il n'était qu'un homme parmi la multitude qui peinait jour après jour, déplaçant d'un lieu à l'autre des charges lourdes et encombrantes.

Avec une réticence évidente, il s'accroupit et prit place devant Bak. La poussière collait à son corps, donnant l'illusion qu'il formait une partie de la terre.

— Que puis-je te dire, lieutenant, que je n'aie déjà raconté à ton scribe ?

Bak retenait son souffle. Meri avait grand besoin d'une baignade. La brise légère qui s'était levée ne pouvait dissiper son odeur ; celle-ci dominait les relents de moisi qui montaient des ruines du petit temple. Posant son bâton en travers de ses genoux, il tira une cruche de bière d'un panier, près de son tabouret, et la tendit à l'ouvrier.

— Je veux entendre le récit de l'accident de ta propre bouche, Meri, et de nul autre.

Surpris qu'on lui offre à boire, Meri cala plus confortablement ses fesses étiques sur la natte, brisa le bouchon en boue séchée et engloutit bruyamment le breuvage.

— On tirait une statue de notre reine. Grande, et lourde. La même que celle qu'on déplaçait quand ton scribe est venu me chercher tout à l'heure. Toute terminée, à part la peinture. Prête à être érigée à l'endroit qui lui était destiné.

— Elle était censée se trouver dans le temple ?

— Oui, lieutenant. Juste devant la porte du sanctuaire.

Meri but à nouveau et passa la langue sur ses lèvres humides.

— On l'avait halée jusqu'au pied de la rampe, où on l'avait laissée pour la nuit. Elle était fixée sur un traîneau, comme celui qu'on utilise aujourd'hui.

Sa main se crispa autour de la cruche et il s'éclaircit la gorge.

— Ce matin-là, le matin de l'accident, un homme a versé de l'eau sur la rampe devant le traîneau pour que la pente glisse bien, et on s'est mis à tirer. On devait être une bonne vingtaine et on avançait vite. On avait gravi plus de la moitié du chemin quand c'est arrivé.

— Continue, le pressa Bak, qui voyait bien que l'histoire était pénible à raconter mais devait l'entendre jusqu'au bout.

— D'accord.

Meri avala une nouvelle rasade, qui ne lui procura aucun plaisir.

— J'étais un des plus proches du traîneau, et j'ai tout vu. Je te le dis, lieutenant, c'était... C'était terrible, se souvint-il, frissonnant en dépit de la chaleur.

Bak résista à l'envie de lui presser le bras, car ce petit geste de compassion n'aurait pu que le

troubler, lui faisant perdre le fil de son récit.

— Raconte-moi ce que tu as vu, Meri, jusqu'au moindre détail.

— J'ai entendu un craquement retentissant – plus tard, j'ai pensé que ç'avait dû être une cheville en bois. En me retournant, j'ai vu que la première traverse s'était détachée du patin droit. J'ai entendu un autre craquement ; c'était la cheville de la deuxième qui lâchait. La statue était lourde, la tension énorme, et l'une après l'autre les chevilles ont sauté, puis le traîneau s'est disloqué. La statue, toujours attachée, a glissé en biais sur la rampe humide avec les patins et les traverses. On avait beau essayer de la retenir, elle était trop grande et trop lourde. Un des nôtres est tombé de la rampe et elle a basculé par-dessus, se brisant en morceaux. Il est mort sur le coup.

Meri passa la main sur son visage comme s'il tentait d'effacer ce souvenir.

— Crois-moi, lieutenant, c'était effroyable. Si ce n'est pas l'œuvre de l'esprit malin, alors c'est celle d'un dieu malveillant.

« Aucun dieu n'a causé cet accident, pensa Bak. Les traîneaux sont solides, conçus pour supporter des poids extraordinaires. Celui-ci a été endommagé, et les chevilles délogées. »

— J'ai trébuché sur une corde, lieutenant, et je suis tombé dans la carrière. Par chance et par la grâce des dieux, j'ai atterri sur une corniche et j'en ai été quitte pour une bosse au front.

Les yeux fuyants, l'apprenti tailleur de pierre ajouta en triturant l'ongle de son gros orteil :

— Je sais, j'aurais dû regarder où je mettais les pieds, mais j'étais distrait.

— Par quoi, au juste ?

— Je...

Le jeune homme leva les yeux vers Bak, puis les détourna.

— Je ne sais pas, lieutenant.

Soupçonneux, et se rappelant les fredaines de sa propre jeunesse, Bak demanda :

— Combien de bières avais-tu pris, ce jour-là ?

La réponse fut lente à venir et donnée à contrecœur.

— La matinée avait été chaude, comme aujourd'hui, et j'avais soif. Je... La tête me tournait, lieutenant, et l'esprit malin me brûlait le ventre. C'est ça qui m'a étourdi.

Un simple accident, arrivé à un homme trop ivre pour poser un pied devant l'autre.

— Je n'étais pas là quand ça s'est passé, mon lieutenant. Je peux seulement parler de ce que j'ai vu.

Le garde Ineni se tenait à la limite de l'auvent, hésitant à raconter son histoire de peur qu'elle ne mérite pas l'attention de Bak.

— Sa mort a été imputée à l'esprit malin, n'est-ce pas ?

— Oui, mon lieutenant.

— Alors tu dois satisfaire ma curiosité.

Ineni épousseta la natte pour la débarrasser de petits cailloux, s'y installa et accepta une cruche de bière avec gratitude.

— C'était un garde, mon lieutenant, et il se nommait Dedou. Il était jeune, grand et fort, un peu comme Kasaya, ton Medjai. Seul un esprit malin a pu le précipiter dans le vide.

Bak posa son bâton par terre, à ses pieds, pour mettre Ineni à l'aise. Le garde n'avait pas besoin que cet emblème lui rappelle davantage son autorité.

— Où est-il tombé, Ineni ? Et quand ?

— Il y a environ deux ans, mon lieutenant. Il est tombé de la plus haute colonnade jusqu'à l'endroit où l'on construit la nouvelle chapelle d'Hathor, sur un monceau de pierres qui devaient servir pour les fondations.

— Tu l’as découvert à l’aube ?

— Oui. Je venais le remplacer. D’habitude, il m’attendait au sommet de la chaussée, mais pour une fois il n’était pas là. Alors je suis parti à sa recherche.

Tout en sirotant sa bière, Bak se demandait pourquoi Menna avait désigné Imen à la place d’Ineni pour surveiller le tombeau ancien. Ce garde semblait digne de confiance et consciencieux.

— Tu t’es approché de lui dès que tu l’as vu, gisant là-bas ?

— Oui, mon lieutenant. J’espérais qu’il n’était pas trop tard.

Voyant son supérieur se désaltérer, Ineni l’imita. L’accident s’était produit trop longtemps auparavant pour le bouleverser, néanmoins ces souvenirs l’attristaient.

— J’ai compris tout de suite que Dedou n’appartenait plus au monde des vivants. Il avait une plaie effrayante derrière l’oreille gauche. Sa chair avait perdu toute chaleur et son teint était pâle comme de la cire.

Bak l’observait, attentif.

— Tu l’as retourné pour voir la blessure ?

— Oh, non, mon lieutenant ! Il gisait sur le ventre quand je l’ai trouvé.

Un homme pouvait-il se fracasser l’arrière du crâne en tombant en avant ? La réponse s’imposait d’elle-même.

— Où se trouvait la pierre qu’il avait heurtée ?

— Tout près de sa tête. Elle était ensanglantée.

— Une mare de sang s’était-elle formée autour de lui ou n’y en avait-il que sur la pierre ? Était-elle très volumineuse ?

Les questions se pressaient, trop rapides, trop insistantes.

Ineni, qui n’avait pas remarqué l’agitation de Bak, paraissait pensif.

— Elle faisait à peu près la taille d’un petit melon, elle était tachée et... Non. Je ne me rappelle pas avoir vu de sang ailleurs.

Il écarquilla les yeux, frappé par une évidence.

— Tu ne crois pas qu’il soit tombé, c’est ça, mon lieutenant ? Tu penses qu’on l’a frappé par-derrière ?

— Je suppose que tu n’as pas eu l’idée de chercher du sang parmi les colonnes, sur la terrasse supérieure.

— Non, mon lieutenant, répondit Ineni d’un air confus.

Bak resta immobile. Le meurtre de Montou n’était pas le premier survenu au Djeser Djeserou. Dedou avait connu le même sort.

— On se dépêchait, lieutenant. Tout le problème est là.

— Vous avez ramassé l’échelle, et en tournant, vous avez heurté l’échafaudage, résuma Bak, qui croisa les bras sur sa poitrine et regarda avec réprobation le robuste sculpteur de bas-reliefs au visage tanné. N’as-tu pas pensé à ceux qui travaillaient en haut ?

— Si, mais alors il était trop tard. Ahmosé était tombé et s’était cassé le poignet.

Un autre accident, dû à une simple négligence.

— Je transpirais, lieutenant, et j’avais les mains moites. Quand je me suis penché par-dessus le mur de soutènement, mon maillet m’a échappé des doigts. Un dieu malicieux l’a fait tomber sur la tête de Ptahmosé.

Bak jeta un regard douloureux à Hori. C’était le onzième ouvrier qu’il interrogeait. Jamais il n’avait entendu mentionner tant d’esprits, de génies et de dieux parfois espiègles, mais le plus souvent malveillants. Pas un seul de ces hommes n’ignorait qu’il avait trouvé des traces d’une présence

humaine sur la paroi rocheuse mais, pour une raison qu'il ne pouvait comprendre, il leur était beaucoup plus facile de croire au mystère et au surnaturel qu'à ce qui était prouvé et ordinaire.

— La veille, nous avons élevé cette partie du mur jusqu'à hauteur d'épaule et nous nous préparions à poser les pierres de revêtement.

— Pourquoi l'espace entre le mur et la terrasse avait-il été comblé ? demanda Bak. N'aurait-il pas fallu le faire une fois le mur presque fini et le revêtement en place pour le consolider ?

L'ouvrier trapu et musclé, qui se nommait Sobekhotep, essuya d'un revers de main la transpiration sur sa lèvre supérieure, striant de poussière une de ses joues. Son odeur n'était pas plus suave que celle de Meri.

— Tu as raison, lieutenant. Montou avait recommandé plusieurs fois aux porteurs de gravats de le combler plus tard.

— Pourtant, vous êtes allés contre ses instructions.

— Oui, mais on ne le savait pas, à ce moment-là. Quand on est revenu au mur, ce matin-là, on a trouvé beaucoup plus de gravats derrière que la veille, et on a même vu la grosse branche repliée. On a supposé que Pached ou Montou avait donné un contrordre, et on n'y a plus pensé.

Bak jura entre ses dents. Les ouvriers étaient partout les mêmes : ils acceptaient sans étonnement ce qu'il aurait toujours fallu remettre en cause.

— Avez-vous soupçonné l'esprit malin de les avoir ajoutés ?

— Oh, non, lieutenant ! protesta Sobekhotep avec véhémence. L'accident s'est produit avant que cette maudite créature ne se fasse connaître.

— À quoi avez-vous attribué ce malheureux événement ? Vous avez bien dû réfléchir, trouver une explication.

— Non, lieutenant. On n'a pas réfléchi, je veux dire.

Bak ne savait s'il devait rire ou pleurer. La sincérité de cet homme était admirable, sa naïveté un danger pour lui-même et pour tous ceux qui travaillaient à ses côtés.

— Tu dois me raconter ce qui s'est passé.

— Nous avons ajouté une rangée de pierres de revêtement. Ahotep – notre chef d'équipe, le frère de mon père – est monté pour vérifier l'assise. Il a buté contre le mur.

Sobekhotep s'humecta les lèvres et cligna des yeux.

— Il n'en fallait pas plus. Un petit coup de pied de rien du tout. Brusquement, le mur a cédé. Les pierres ont volé dans tous les sens. Ahotep a été frappé en plein visage par la branche et le mur s'est écroulé autour de lui. Nous l'avons dégagé, et nous avons découvert alors qu'elle lui avait crevé l'œil et transpercé le crâne. Il a rendu son dernier souffle dans mes bras.

— Tu as déclaré à mon scribe que Montou s'est mis en fureur quand il a vu ce qui s'était passé.

— Oui. Il croyait qu'on avait courbé la branche exprès, puis jeté la terre et les gravats tout autour afin de la maintenir en place provisoirement. D'après lui, elle était censée briser le mur en se détendant. C'est bien ce qui s'est passé, admit Sobekhotep, sa bouche se crispant à ce souvenir. Montou y voyait une vilaine farce. Un tour joué par un mauvais plaisant.

— Par la suite, je suppose, on a imputé l'accident à l'esprit malin.

Sobekhotep hocha la tête.

— Mais maintenant, lieutenant, tu affirmes que ce spectre est un homme.

— Je crois même qu'ils sont plusieurs. Il faut être au moins deux pour organiser l'accident que tu viens de décrire.

Il s'agissait d'une machination, sans aucun doute. Personne n'aurait pu prédire la mort d'Ahotep, mais le but avait été d'endommager le mur et de briser le moral des ouvriers. Si quelqu'un en était victime, tant pis.

À la fin de la journée, Bak avait entendu près de trente témoignages et fait la part entre les accidents flagrants et ceux qui paraissaient suspects. Quelques-uns se situaient à la limite, impossibles à placer dans l'une ou l'autre catégorie. Ceux qu'il croyait délibérés étaient presque tous survenus à une heure matinale ; il était donc porté à croire que les préparatifs avaient lieu la nuit, quand les hommes apeurés évitaient de quitter les cabanes. Alors, dans le Djeser Djeserou désert, l'esprit malin pouvait préparer son œuvre de destruction sans crainte d'être découvert.

L'esprit malin. Bak eut un rire cynique. À de rares exceptions près, les hommes avec qui il avait parlé se raccrochaient encore à la conviction qu'un spectre maléfique était responsable du moindre accident, y compris l'éboulement sur le mur nord. L'histoire répandue par Hori et Ani était tombée dans l'oreille de sourds. Puisqu'on n'avait vu personne sur la falaise, le policier avait dû mal interpréter les signes qu'il avait trouvés là-haut. Du moins voulait-on le croire.

Bak pénétra sous l'auvent de Ramosé et de ses scribes, se laissa tomber sur le sable, à l'ombre, et posa près de lui le panier de cruches vides. Il se sentait las, il avait chaud et terriblement besoin de se baigner.

Levant la tête du rouleau déployé sur son giron, Amonemhab s'enquit :

— Pas de chance, lieutenant ?

— La journée n'a pas été entièrement perdue.

— Mais pas un franc succès, j'ai l'impression.

— Quelqu'un t'a-t-il parlé du scribe qui a fait une chute mortelle ? demanda Ani très vite, comme pour faire taire son grand-père. On dit que c'était un accident, mais je n'y crois pas.

— N'ennuie pas le lieutenant avec ces sottises, petit. Houni n'est pas mort au Djeser Djeserou.

— Non, mais pas très loin, répliqua le jeune garçon d'un ton plein de défi. On l'a trouvé dans le canal par où les barges apportent la pierre dure jusqu'à la rampe.

Bak lut le scepticisme sur le visage du vieillard et une absolue conviction sur celui de l'adolescent.

— Que s'est-il passé, Ani ? Raconte-le-moi.

— Pour autant que je sache, personne n'a vu Houni tomber, poursuivit Amonemhab comme si le policier n'avait rien dit. Il était scribe sur ce chantier. Après sa disparition, Ramosé m'a amené ici pour le remplacer.

Ani lança un regard noir à son grand-père, qui semblait s'évertuer à gâcher son histoire.

— On l'a découvert dans l'eau, près d'une barge qui convoyait une cargaison de granit. Elle était amarrée au pied de la rampe et attendait d'être déchargée. Houni avait l'arrière du crâne brisé. Ceux qui l'ont repêché ont pensé qu'il était tombé de la barge ou du bord du canal, et que sa tête avait heurté quelque chose de dur. Mais moi, je n'y crois pas, affirma le jeune garçon d'un air obstiné. Il n'était ni maladroit ni distrait. Il ne serait jamais tombé en arrière, lieutenant, à moins d'être poussé.

— Tu sembles certain qu'il s'agit d'un meurtre. En as-tu parlé à quelqu'un, à l'époque ?

— Personne ne voulait m'écouter, mais je savais que c'était bizarre. Je le savais !

Bak accepta la cruche de bière que lui tendait Amonemhab. Tout en buvant le breuvage épais et amer, il réfléchissait aux faits relatés par Ani. Celui-ci pouvait se tromper en croyant à un crime, ou tout aussi bien avoir raison.

Hormis les accidents causés par l'inattention, la plupart avaient été mûrement pensés, organisés de sorte à passer pour un malheureux hasard ou pour l'acte vindicatif d'un esprit mauvais. Mais, si le scribe avait été assassiné à l'instar du garde Dedou, pour ces deux victimes le meurtre avait été moins bien planifié. Avec Montou, ils étaient trois à avoir été frappés à l'arrière du crâne.

« Pourquoi ces trois meurtres n'ont-ils pas été préparés de la même façon que les autres ? se demanda Bak. Les victimes avaient-elles reconnu l'esprit malin, ce qui rendait essentiel de les

supprimer sur-le-champ ? »

— Quand est née cette rumeur à propos d'un esprit malin ? interrogea Bak.

Ramosé, Amonemhab et Pached s'entre-regardèrent et haussèrent les épaules. Leur visage était éclairé par le rougeoiement du feu autour duquel tous quatre étaient assis. Malgré l'obscurité grandissante, Hori, Kasaya et Ani jouaient avec une balle de cuir sur le sable, entre les cabanes et l'ancien temple. Hori s'était départi de son sérieux pour s'amuser avec la même joie débridée que l'enfant. Quant à Kasaya, il ne perdait jamais son enthousiasme juvénile.

— Elle existait avant que je vienne ici, répondit Amonemhab. C'était il y a deux ans, à la mort d'Houni, comme nous te l'avons expliqué.

— Elle avait commencé bien avant. Il y a trois ans au moins, remarqua Pached en plongeant un morceau de pain dans la marmite posée sur les charbons ardents.

Le ragoût exhalait un fumet de mouton aux oignons et avait un petit goût de brûlé.

Ramosé hochait la tête.

— Cela date d'il y a encore plus longtemps, à mon avis.

— Comment a-t-elle débuté ?

Sachant son père protégé, Bak avait décidé de passer la nuit au Djoser Djoserou avec ses hommes. Au cours de la journée, il avait glané une quantité considérable d'informations ; quelques heures de plus pourraient encore y ajouter.

L'architecte haussa les épaules.

— Les hommes cherchent une excuse pour s'abandonner à la superstition, puis ils l'enjolivent. Les tombeaux anciens que nous découvrons par hasard ne font qu'alimenter ces rumeurs, aussi je suppose que l'idée d'un esprit malin est née lorsque nous avons trouvé la toute première sépulture.

— Cela ferait environ quatre ans, objecta Ramosé. Je doute qu'on ait entendu parler de lui dès cette époque.

— Ils s'effraient d'un rien, décréta Amonemhab. Ça leur fournit un prétexte pour abandonner leur besogne bien avant la nuit.

— Je les ai toujours vus donner leur pleine mesure, lui opposa Ouseramon en surgissant de l'obscurité.

Le chef des sculpteurs courba son grand corps vigoureux pour s'asseoir entre Amonemhab et Ramosé, puis il se poussa afin de faire de la place à son minuscule ami, Heribsen, qui arrivait juste derrière lui.

— L'évocation d'un mystère éclaire leur quotidien et pimente une existence par ailleurs bien morne.

Bak plia son bout de pain en deux et pinça un morceau de viande.

— Tu parles avec beaucoup de légèreté d'un jeu mortel, Ouseramon.

— Il feint l'indifférence, lieutenant, intervint Heribsen. Pour ma part, je ne peux affecter une telle nonchalance.

Il accepta la cruche de bière que lui offrait Ramosé et but une gorgée. Dans la lumière mouvante du feu, les rides profondes de son large front soulignaient son inquiétude.

— Je sais que, selon toi, l'esprit malin n'est qu'un homme. Peut-être est-ce vrai. Mais, homme ou esprit, attendra-t-il sans réagir que tu chasses des cœurs la terreur qu'il a si soigneusement instillée ?

— Lieutenant Bak !

Hori, laissant la balle passer au-dessus de sa tête, tendit le doigt vers le temple de Mentouhotep.

— Regarde, chef ! L'esprit malin !

Le cri du jeune homme sonna haut et clair à travers l'étendue de sable. Bak se leva d'un bond et

scruta les vestiges. Les autres assis autour du feu l'imitèrent, comme ceux qui étaient installés devant les cabanes voisines. Bak crut apercevoir une lumière parmi les colonnes brisées derrière la terrasse en face d'eux, mais elle disparut si vite qu'il ne put en avoir la certitude.

— Je ne vois rien, dit Pached.

— Moi non plus, remarqua Ramosé en secouant la tête.

Kasaya ramassa sa lance et son bouclier.

— Tu veux qu'on y aille, chef ?

Il fixait le temple, apparemment sans distinguer quoi que ce soit d'anormal. Chacune de ses paroles semblait plus hésitante que la précédente.

— Je n'ai rien vu du tout, confia Ani.

Son grand-père se gratta le cou.

— Moi, je ne sais pas. Mes yeux me jouent quelquefois des tours.

Bak scrutait toujours les ruines, dont les murs croulants et les colonnes effondrées n'étaient que des ombres vagues sous le maigre clair de lune. En criant si fort, Hori avait donné l'alarme sans le vouloir à celui qui rôdait là-bas – car il y avait quelqu'un, à coup sûr. Bak était également certain que l'homme s'échapperait – cette nuit-là, en tout cas. Si sa lumière avait brillé dans la vallée aussi souvent que l'affirmaient les ouvriers, il connaissait chaque coudée du vieux temple mieux que quiconque.

Bak décida de remédier à cette lacune.

De l'extrémité sud de la plus haute terrasse, Bak contemplait la nouvelle chapelle d'Hathor, qui remplacerait un jour l'ancienne. Les pierres sur lesquelles on avait retrouvé le corps de Dedou avaient été utilisées pour asseoir les fondations. Kheprê apparaissait à peine à l'horizon oriental, mais déjà une équipe d'ouvriers était à l'œuvre. Ils poussaient un bloc de revêtement afin de le mettre en place, grognant et ahanant sous l'effort. La sueur luisait sur leurs muscles tendus. La journée promettait d'être aussi chaude que la veille.

Au fond de ce qui deviendrait un jour une cour à colonnade, d'autres prolongeaient et rehaussaient une rampe de sable et de gravats, en veillant à ce que la pente ne soit pas trop raide. Ils bâtissaient un mur de soutènement de chaque côté de la porte du sanctuaire, qu'ils creusaient à même le roc. De l'intérieur de la petite caverne montaient les coups sourds des maillets sur les ciseaux, le craquement de la pierre, le crépitement des éclats, et les voix des ouvriers qui bavardaient entre eux.

Bak porta son regard vers le sud, au-delà des cabanes. Là-bas s'étendait le temple de Mentouhotep, qui offrait le cadre pittoresque de sa grandeur passée, quoique désormais réduite à des ruines, aux petites habitations sordides. C'est là qu'il avait entrevu la minuscule lumière tremblotante si souvent associée à l'esprit malin. Le prétendu spectre avait-il appris que Bak resterait au Djeser Djeserou ? N'avait-il rôdé dans l'ancien temple que pour l'attirer vers la mort, dans les ténèbres ? Ou était-il venu pour une mystérieuse entreprise, ignorant que le policier et ses compagnons ne rentreraient pas chez eux ?

Quand Bak accompagnait sa gouvernante, dans son enfance, elle lui contait des légendes sur les rois d'antan. Selon une croyance séculaire, Nebhepetrê Mentouhotep était enseveli sous son temple. Plus tard, Bak avait entendu dire que l'entrée du tombeau avait été percée par des voleurs, qui avaient dû renoncer à atteindre la chambre funéraire quand le plafond s'était effondré. Pached avait confirmé l'histoire, ajoutant que, sur ordre du maire, le puits demeurait ouvert afin de décourager de futures tentatives en montrant la futilité de la première.

L'esprit malin n'essayait sans doute pas d'atteindre le tombeau du roi. Il ne se serait pas obstiné plus de trois ans. Vraisemblablement, il comptait découvrir les tombes d'épouses ou d'enfants royaux. Les bijoux cachés dans la cruche de miel étaient ceux d'une reine. Un premier succès n'aurait-il pas attisé sa soif de richesses ?

La veille, Bak avait résisté non sans mal à la tentation de poursuivre le criminel. Il regrettait de n'avoir pu agir, mais savait au fond de son cœur qu'il avait pris la bonne décision. Il voyait bien, à la façon dont les ouvriers évitaient son regard, qu'il était descendu dans leur estime. À lui de leur prouver qu'ils se trompaient.

— Tout le monde aimait Dedou, assura Imen. Pourquoi l'aurait-on assassiné ?

Bak poussa un long soupir d'impatience.

— On lui a ôté la vie de la même façon qu'à Montou, d'un coup à l'arrière du crâne. Puis on l'a précipité dans le vide, et l'on a jeté après lui la pierre qui avait servi à le tuer. Une tentative peu subtile de déguiser le meurtre en accident.

Une douzaine de gardes, accroupis ou debout, les entourait à l'ombre de la hutte de pierre grossière qu'utilisait la patrouille du chantier. Ce rappel qu'un des leurs avait été assassiné les mettait tous mal à l'aise. La mort de Dedou s'était produite assez longtemps auparavant pour qu'ils oublient leur inquiétude ; or Bak venait de la faire resurgir. Le sort de Dedou pouvait frapper n'importe lequel d'entre eux, qu'il soit causé par un être éthéré ou de chair et de sang.

Un garde efflanqué aux muscles noueux, qui traçait des cercles dans le sable du bout de sa lance,

s'arrêta et quitta des yeux son œuvre d'art.

— L'esprit malin. Sûr que c'était lui.

— Vous savez, Dedou l'avait vu, une fois, intervint un autre plus âgé mais tout aussi maigre.

Ses compagnons se retournèrent en même temps pour le scruter, surpris d'une nouvelle dont ils n'avaient semblait-il jamais eu connaissance.

— Comme bien d'autres, qui ne sont pas morts pour autant, observa Imen avec un large sourire.

Quelques-uns des hommes hochèrent la tête, tentant de se convaincre qu'ils ne risquaient rien. Les autres montraient moins d'assurance.

Bak s'adossa contre le mur de pierres irrégulières et sourit d'un air encourageant. Le second garde semblait avide de s'expliquer. Mieux valait le laisser croire que l'esprit malin était un spectre que de lui faire perdre le fil, dans l'espoir de l'en dissuader.

— Avait-il vu davantage qu'une lumière lointaine ?

— Je me rappelle ses moindres paroles. Il a dit : « J'ai failli me retrouver nez à nez avec la chose, cette nuit. Elle était tapie dans l'ombre épaisse d'une des grandes statues de lion. Elle a détalé comme un lièvre à mon approche. »

« Oui, pensa Bak. Comme Montou, Dedou a vu l'esprit malin et celui-ci s'en est débarrassé, mais pourquoi a-t-il attendu ? Pourquoi s'est-il enfui, cette nuit-là, en laissant à Dedou une chance de raconter aux autres ce qu'il avait vu ? »

— A-t-il dit à quoi ressemblait cette « chose » ?

— Je le lui ai demandé, et il s'est contenté de rire. J'en ai conclu que ce n'était qu'une blague, une fable qu'il avait inventée pour s'amuser à mes dépens.

— Aurait-il confié à l'un d'entre vous une histoire similaire ?

Un homme qui avait un grain de beauté noir sur le nez acquiesça, les autres secouèrent négativement la tête.

— Dedou m'en a parlé sans crainte avant de se coucher, expliqua l'homme au grain de beauté. À son réveil, il avait dû y réfléchir à deux fois, car il a prétendu, comme dit Mosé, qu'il avait raconté ça pour plaisanter.

Il gratta son menton mal rasé, puis ajouta :

— Je parie qu'il avait la frousse.

— J'aurais eu peur, moi aussi ! intervint un jeune homme au dos large et puissant. Pas toi ?

« Oui, mais peur de quoi ? se demanda Bak. De l'esprit malin ou de l'homme qu'il avait reconnu ? »

— Combien de temps après cette rencontre est-il mort ?

Le garde se rembrunit.

— Ça, c'est le plus bizarre. Il a fait cette chute mortelle la nuit suivante. À ce moment-là, j'ai su qu'il avait dit la vérité. Ça n'avait pas dû plaire à l'esprit malin qu'il raconte cette histoire, alors il l'a fait taire pour l'éternité.

— Donc, tu ne l'as répété à personne ?

— Je préférerais me taire et rester en vie, dit l'homme au grain de beauté.

Cela expliquait qu'Ineni n'en ait jamais rien su.

— Houni est mort ! Veux-tu que je connaisse le même destin ?

Le peintre, d'âge mûr et de taille moyenne, chuchotait presque de peur qu'on ne l'entende, dans la cour à demi terminée de la chapelle solaire.

— Tu viens de prétendre qu'il ne t'avait rien dit, riposta Bak sans dissimuler son exaspération, mais à voix basse lui aussi. Tu ne peux affirmer la chose et son contraire. Ou bien il s'est confié à toi, ou il ne l'a pas fait.

— Il était mon ami. Aussi proche de moi qu'un frère. Il n'aurait pas voulu que je meure à cause de ses confidences.

Bak appuya son épaule contre l'autel dont le prêtre gravirait les marches, face à Kheprê s'élevant au-dessus de l'horizon, lorsque le Djeser Djeserou aurait été consacré. De là, on distinguait la porte de l'antichambre. Il doutait que l'esprit malin tue l'homme qui lui parlait – trop de temps avait passé depuis la disparition du scribe –, néanmoins il ne voulait pas avoir une mort sur la conscience s'il se trompait.

— Donc, tu penses qu'on a assassiné Houni afin que ses lèvres restent scellées à tout jamais.

— Je n'en ai jamais douté. Pas un jour ne passe sans que je remercie Amon qu'il m'ait parlé en secret, à l'insu de tous.

— Qu'avait-il vu ?

Le peintre lui lança un regard méfiant.

— Comment puis-je être sûr que tu ne le répéteras pas ?

— Je le dirai à mon scribe et à mon Medjai, mais à personne d'autre.

L'homme fixa un bas-relief aux couleurs chatoyantes d'Hatchepsout présentant des offrandes à Amon. Son expression révélait son tourment intérieur : sa tentation était grande de s'épancher, mais il était terrifié. Pour finir, il secoua la tête.

— Non. L'un des deux risquerait de parler. Un seul mot suffirait pour que je finisse comme Houni.

Bak répliqua d'un ton dur :

— Je pourrais quitter ce temple et, en moins d'une heure, raconter à dix ouvriers, sinon plus, qu'Houni s'est confié à toi. Combien de temps faudrait-il, à ton avis, pour que cela se répande à travers le Djeser Djeserou ?

Il n'était pas fier de recourir à cette menace et n'avait pas l'intention de la mettre à exécution, toutefois cet homme devait parler.

Celui-ci devint livide.

— Non ! Ne dis pas ça ! Tu aurais mon sang sur les mains !

— Combien ont été tués par celui qui se fait appeler l'esprit malin ? Combien ont été blessés ? Si je ne l'empêche pas de nuire, combien d'autres encore en pâtiront ?

Son compagnon se boucha les oreilles pour ne plus l'entendre. Bak lui saisit les poignets et, de force, lui écarta les mains.

— Si tu peux m'aider à le capturer et que tu t'y refuses, toutes les victimes à venir ne pèseront-elles pas lourd sur ta conscience ?

Le peintre se laissa tomber par terre et enfouit son visage dans ses mains.

— Ne comprends-tu pas combien je souffre déjà ? Chaque fois qu'un accident survient, chaque fois qu'un homme est blessé ou meurt, c'est comme si on brûlait mon cœur au fer rouge.

— Apprends-moi ce qu'Houni t'a révélé. Cela apaisera peut-être ta douleur.

Bak s'agenouilla devant lui et posa la main sur son épaule.

— Ensemble, arrêtons cette œuvre de destruction.

L'artisan redressa la tête, puis essuya les larmes sur ses joues.

— Demanderas-tu à Pached de m'envoyer ailleurs, dans un lieu où je serai en sécurité ? J'ai un frère à Mennoufer. Il est peintre, comme moi, et travaille sur le temple de Ptah. Là-bas, je trouverais la paix.

— J'en parlerai à Amonked, cousin de notre souveraine.

Bak pria pour que l'information que cet homme conservait dans son cœur vaille les efforts qu'il avait fournis pour l'en extirper.

Le peintre respira profondément à plusieurs reprises afin de recouvrer son calme.

— Houni habitait le même village que moi, au pied de la crête nord, là-bas, près des cultures.

D'habitude, il rentrait avec nous, mais de temps en temps il mangeait en compagnie des ouvriers et dormait dans la cabane de Ramosé. C'est ainsi qu'il avait décidé de rester, la nuit où il vit l'esprit malin.

— Les ouvriers ne quittent pas leur cabane la nuit tombée, et l'esprit malin ne s'en approche jamais. Qu'est-ce qui l'avait poussé à s'éloigner seul ?

— Pendant qu'il partageait avec eux le repas du soir, il se rappela qu'il avait laissé sa palette de scribe sur une statue de la reine, sur la terrasse. Celle en calcaire blanc, qui la représente assise. Il avait bu beaucoup de bière, pendant et après le repas. Il se sentait somnolent, mais quand il se coucha sur sa natte pour dormir, il ne put fermer l'œil. Il ne cessait de penser à sa palette. Il finit par décider qu'il ne pouvait pas la laisser là-bas toute la nuit ; il devait aller la chercher.

— La bière réfléchissait pour lui.

— Oui, hélas !

Le peintre s'assit sur la première marche de l'escalier, sur le côté de l'autel.

— Il monta vers la terrasse, sans rien prendre avec lui qu'une cruche de bière. Arrivé en haut de la rampe, il éprouva le besoin de se rafraîchir la gorge.

— Il ne s'était pas muni d'une lampe ou d'une torche ?

— Non. La lune était pleine, la nuit claire. Et il savait exactement où il avait laissé sa palette.

Bak acquiesça, imaginant la scène. Une nuit de pleine lune, une terrasse peuplée de statues et un homme ivre, le cœur emplî de toutes les histoires qu'il avait entendues sur un esprit malin.

— Il portait la cruche à ses lèvres, quand soudain il vit une silhouette blanche et fantomatique glisser entre les statues.

— La statue de calcaire pouvait sembler fantomatique, dans le noir.

— Je lui ai fait cette réflexion. Il m'a juré qu'il était encore assez sobre pour distinguer une silhouette en mouvement d'une autre immobile.

Dans sa jeunesse, Bak avait quelquefois bu au point de voir tourner la pièce autour de lui, mais les paroles suivantes de l'artisan dissipèrent son scepticisme.

— La silhouette passa très vite et descendit la rampe. Puisant son courage dans la bière, Houni la suivit. Elle progressait dans l'ombre du mur de soutènement sud, et il fit de même. Ensuite, elle traversa rapidement la pente de la falaise et parvint au pied du tertre où se trouve le temple de Mentouhotep. Houni la poursuivit sous le clair de lune, craignant pendant tout ce temps qu'elle s'en aperçoive.

— Elle se tenait à l'écart des cabanes des ouvriers.

— Oui, comme toujours.

— Houni était certain qu'elle ignorait sa présence ?

— Il avançait sans bruit et pas une fois elle ne s'était retournée. Elle escalada un monceau de décombres et monta sur la terrasse du vieux temple. Houni se trouvait tout près. Il avait recouvré en partie ses esprits, mais ses jambes ne lui obéissaient plus. Alors qu'il grimpait à son tour, il trébucha et une pierre roula derrière lui. L'esprit malin l'entendit.

« Il fit volte-face, écarta les bras et, les doigts recourbés telles des griffes, il fondit sur lui. Houni sauta du bord de la terrasse. Par bonheur, le sable était meuble et il ne se fit pas de mal. Il courut vers les cabanes, se préparant à mourir d'un instant à l'autre. Il était presque arrivé quand il trouva le courage de regarder en arrière. Il était seul ; le spectre s'était volatilisé.

Bak comprenait que l'esprit malin ait considéré Houni comme une menace, mais il ne voyait pas pourquoi le peintre craignait pour sa vie, à moins que...

— Houni avait-il vu la silhouette d'assez près pour savoir que c'était un homme, et non une apparition ? Se doutait-il de son identité ?

La terreur emplît à nouveau les yeux de l'artisan.

— Il était convaincu qu'il s'agissait d'un homme, rendu fou par la nuit. Peut-être avait-il deviné son nom.

— Toutefois, il ne te l'a pas dit ?

L'autre secoua la tête avec tristesse.

— Depuis sa mort, je vis dans la peur que le fou pense que je pourrais le dénoncer. Je jure devant Thot que j'en suis incapable.

Bak était à peu près sûr qu'il disait la vérité. Mais dans le cas contraire, seul un dieu aurait pu le lui faire admettre.

— Quand t'a-t-il relaté cette aventure ?

— À l'aube, le lendemain.

— Combien de temps s'est écoulé avant sa mort ?

— D'après Pached, il a péri en fin d'après-midi ou au début de la nuit.

Convaincu que le prétendu esprit malin avait assassiné Dedou et Houni de peur que son identité soit dévoilée, Bak décida de mettre à profit le reste de la journée pour explorer le temple de Mentouhotep, où les lumières apparaissaient si souvent la nuit. En compagnie d'Hori et d'un Kasaya peu empressé, il gravit la longue rampe bâtie par les ouvriers pour récupérer les pierres de ce qui avait été jadis une vaste cour principale, ceinte de colonnes sur trois côtés.

Ils traversèrent la grande terrasse précédant le portique nord, d'où Houni avait sauté. Deux rangées de piliers carrés se dressaient devant le mur en partie effondré qui entourait la cour. Le plafond qu'ils soutenaient autrefois avait presque entièrement disparu ; les pierres brisées et les architraves gisaient au milieu de colonnes renversées.

— Ce monument existe depuis combien d'années ? demanda Kasaya en scrutant les vestiges comme s'il n'était pas sûr que l'esprit malin n'apparaisse que la nuit.

— Je n'en suis pas certain, admit Bak. Au moins cinq cents ans, je suppose.

Le jeune Medjai poussa un sifflement.

— Pas étonnant qu'il soit en ruine !

Hori montra un groupe d'hommes aux prises avec une architrave cassée, qui, une fois retaillée, serait utilisée dans le nouveau temple.

— Le fait que notre reine ait besoin de pierres n'est pas pour améliorer son apparence.

— Pourquoi ne se servirait-elle pas de celles qui se trouvent là ? objecta Kasaya. Cela évite d'en faire venir des carrières. Pense un peu à la quantité de céréales et d'outils qui resteront dans les entrepôts royaux, au lieu d'être remis aux ouvriers !

— Les économies ne sont pas tout, Kasaya, le raisonna le scribe. Hatchepsout ne devrait-elle pas ressentir plus de respect envers le passé, et envers ceux qui ont quitté ce monde il y a des siècles ?

— Nebhepetrê Mentouhotep n'était même pas son ancêtre. C'est un des ouvriers qui me l'a dit.

— Quelle différence cela fait-il ? Il était bien l'ancêtre de quelqu'un, non ?

Suivi de près par les deux jeunes gens qui se chamaillaient, Bak s'avança entre les vestiges, cherchant une brèche dans le mur en ruine. Il trouva bientôt un endroit assez bas pour être escaladé et ils pénétrèrent dans l'immense cour principale. Ils regardèrent autour d'eux avec stupeur. De toutes parts, des pierres jonchaient le sol. On aurait dit que l'édifice avait été frappé par le courroux des dieux.

Au centre subsistait une construction carrée, dont la hauteur et la forme premières étaient impossibles à deviner. Des entablements gisaient çà et là parmi des dizaines de colonnes octogonales, dont la moitié environ étaient encore debout. Les autres reposaient sur le sol de grès, autour de l'édifice central. Bak se demanda combien de colonnes et de pierres avaient été emportées vers le chantier. Un petit glissement de terrain s'était déversé sur le mur du fond.

— Crois-tu que le Djeser Djeserou ressemblera à cela, un jour ? s'enquit Hori d'une voix humble.

— Dans cinq cents ans ? Si le roi de ce temps-là n'éprouve pas plus de respect pour notre souveraine qu'elle n'en marque à son digne prédécesseur, ce pourrait fort bien être un lieu de désolation.

Kasaya écarquillait les yeux avec stupéfaction.

— Pas étonnant que l'esprit malin hante cet endroit !

— Regarde où tu mets les pieds, répondit Bak, refusant de lui rappeler une fois encore qu'il ne s'agissait pas d'un revenant.

La progression était difficile. Il se félicitait de ne pas s'être laissé attirer dans le temple la nuit précédente. Ses hommes ou lui auraient pu se fracturer la cheville.

Une ouverture dans le mur, au fond de la cour principale, les fit déboucher sur une seconde cour à ciel ouvert, entourée d'un portique. En haut, loin dans le ciel d'azur, un faucon décrivait des cercles au-dessus de la vallée, cherchant une proie. À cet endroit, la falaise se refermait sur l'édifice. Le mur, au lieu d'être indépendant, servait de remblai et retenait la pente à la base de la paroi, creusée afin de ménager de l'espace pour les chambres à l'arrière.

Si la partie avant de la cour avait bien résisté au passage du temps, un éboulement avait détruit l'angle sud-ouest du mur externe. La promenade bordée de colonnes qui s'étendait au-delà avait subi un véritable pilonnage. Durant plus de cinq siècles, des blocs détachés des sommets vertigineux avaient dévalé la pente à folle allure, en acquérant une force dévastatrice. L'arrière de l'édifice offrait l'image même du chaos : un paysage de colonnes dressées ou tombées, de linteaux, de pierres fissurées, d'éboulis et de sable. Un orifice de près d'une coudée de large perçait le sol dans la partie endommagée de la cour. Pached leur avait recommandé de prendre garde à cette ouverture béante, pratiquée par les pilleurs de sépulture.

Bak et Kasaya explorèrent la promenade de leur mieux et parvinrent à entrer dans le sanctuaire creusé à même le roc. Ils ne trouvèrent aucune trace de pas récente sur les dalles poussiéreuses.

Regagnant la cour, Bak jeta un coup d'œil à l'ombre allongée des colonnes encore droites.

— Cette nuit, nous reviendrons. Les ouvriers risquent toujours de poser leurs outils et de désertier le chantier, comme ils le voulaient après l'éboulement du mur nord. Nous devons les convaincre une fois pour toutes que l'esprit malin est un homme et non un spectre. D'abord, décida-t-il, les poings sur les hanches, en parcourant du regard les ruines qui l'entouraient, nous allons apprendre la disposition du terrain. Il nous reste une heure avant la tombée de la nuit – c'est plus de temps qu'il n'en faut. Je ne veux pas de jambe cassée à cause d'un bloc de pierre sur lequel on aura trébuché, faute de savoir qu'il était là.

— Donc, tu as bien compris ce que vous devez faire ? interrogea Bak.

Pached répondit avec un sourire en coin :

— Dès que nous te repérerons, Ramosé, Ani et moi, nous attirerons l'attention des hommes vers le vieux temple. Ils auront la certitude de voir l'esprit malin. Nous les laisserons s'affoler, puis Ani grimpera sur le toit de notre cabane avec une lampe. À son signal, tu allumeras tes torches et ils découvriront que c'était toi.

— Si cela ne les convainc pas qu'ils ont été dupés, rien ne le pourra.

Alors que l'obscurité s'installait sur la vallée, Bak, Hori et Kasaya se glissèrent par une porte de la muraille qui ceignait la vaste étendue de sable devant le temple en ruine. En courant, ils traversèrent les dunes basses, franchirent une autre porte au sud-est, puis longèrent l'esplanade du temple. Les cabanes se trouvant à l'opposé, ils ne craignaient pas d'être vus.

Ils avaient découvert, au cours de leur visite dans la journée, un amas de rochers grâce auquel on

pouvait monter jusqu'au sanctuaire. Ils formaient des degrés si réguliers que Bak se demanda s'ils n'avaient pas été posés par l'esprit malin afin d'accéder plus facilement à l'esplanade. Là, les trois compagnons s'arrêtèrent afin de préparer leur expédition nocturne. Hori posa son panier et en sortit deux lampes à huile en terre cuite, d'une taille adaptée à la paume de la main. À l'aide de braises conservées dans un petit récipient en poterie, il alluma les mèches et tendit une lampe à chacun de ses compagnons. Bak confia au scribe les trois torches dont il était chargé, toutes imprégnées d'huile et prêtes à enflammer. À son corps défendant, Kasaya abandonna sa lance et son bouclier près du panier, qu'Hori cacha dans l'ombre au pied de l'esplanade. Le temps qu'ils achevèrent leurs préparatifs, le quartier de lune s'était levé et les étoiles brillaient tels de petits soleils, mortels ressuscités rivalisant avec Rê. La nuit se prêtait de façon idéale à une apparition de l'esprit malin.

— Kasaya ne devrait-il pas conserver sa lance ? demanda Hori.

Le léger tremblement de sa voix, comme la question elle-même, trahissait sa nervosité.

— Tu es sûr qu'on a raison de suivre ce plan ? s'inquiéta le Medjai. Et si l'esprit malin s'en offensait ?

Bak ne dit mot. S'il ne pouvait convaincre Kasaya, qui avait vu les preuves de ses yeux, comment osait-il espérer ramener les ouvriers à la raison ?

Dissimulant les petites flammes derrière leur main, ils grimpèrent sur l'esplanade. Ils enjambèrent des tambours de colonne, contournèrent des monceaux de gravats et atteignirent bientôt le portique nord, qui faisait face aux cabanes des ouvriers. Puis ils marchèrent lentement vers l'arrière du temple. Restant dans l'ombre, Bak et Kasaya se tracèrent un chemin parmi la double rangée de colonnes en partie brisées. Ils masquaient ou révélaient leurs lumières par intermittence afin que, de loin, elles semblent disparaître sporadiquement. Hori, toujours prudent, rasait le mur. La respiration entrecoupée de Kasaya révélait son appréhension.

La lune facilitait leur entreprise, mais la gênait aussi. Des ombres trompeuses faussaient leur impression des distances et des profondeurs. Bak pria afin que, de loin, l'effet soit tout aussi saisissant. Il ne savait si la vue de ces lumières frappait les ouvriers de mutisme ou si la brise emportait leurs paroles dans une autre direction.

Ils parvinrent à la partie basse du mur par laquelle ils avaient accédé à la cour principale dans la journée. Bak, s'attendant à tout instant à voir le signal d'Ani, s'immobilisa pour cacher sa lampe avant de se retourner. Des voix murmurantes, au-delà du mur derrière lui, agaçaient son oreille. « L'esprit malin... », pensa-t-il, et les doigts glacés de la peur remontèrent le long de son dos.

Sottises !

Repoussant cette idée ridicule, il leva la main pour enjoindre à ses compagnons de faire halte, puis il posa un doigt sur ses lèvres. Hori, distrait, se cogna l'orteil et marmonna un juron qui fit taire les voix – si Bak n'avait pas été l'objet d'une illusion.

— Voilà le signal d'Ani ! s'exclama Kasaya d'une voix à réveiller les morts.

Il posa sa lampe par terre, prit une des torches que portait Hori et effleura la mèche. Le lin imprégné d'huile s'enflamma en crépitant. Le Medjai s'empara d'une deuxième torche, l'alluma et la donna à Bak. Pendant qu'il prenait la troisième pour lui-même, le policier rebroussa chemin vers le mur et tendit l'oreille, la tête penchée. Tout était silencieux.

Brandissant leur torche, ses hommes et lui sortirent de la colonnade en ruine pour se camper sur la terrasse, face aux cabanes. Ils entendirent Pached s'écrier :

— Regardez ! Ce n'était que le lieutenant Bak, son scribe et le Medjai. Des hommes qui ne diffèrent en rien de vous et moi. Et maintenant, comprenez-vous enfin que les accidents étaient le fait d'un être humain, et non d'une créature dépourvue de vie et de substance ?

— Qu'est-ce que... ?

Une voix grave et surprise venait de résonner derrière Bak. Il se retourna, découvrit un homme

debout près du mur, aperçut des cheveux coupés court, un visage plat, un nez épaté. L'homme se fonda dans l'ombre qui s'étendait au-delà et cria dans l'obscurité :

— On a de la compagnie, mon frère ! Filons !

— Kasaya ! hurla Bak.

Il courut vers le pan de mur, sauta par-dessus et poursuivit le fugitif à travers le dédale de colonnes effondrées, de linteaux, d'architraves et de décombres. Sa torche jetait des étincelles. La flamme, repoussée par la vitesse, faisait danser et déformait les ombres, rendait son chemin indistinct et sa course périlleuse. Un moment, il crut apercevoir une silhouette sur sa droite, mais pensa que ce n'était qu'une illusion.

Devant, l'homme se rua dans la seconde cour. Bak le serrait de près et, faute d'une meilleure arme, lança la torche sur lui. Elle le frappa au dos avant de toucher le sol, provoquant un grognement de rage. Bak bondit par-dessus la flamme grésillante, se jeta sur le fuyard et l'empoigna. L'homme était légèrement plus grand que lui, et plus carré. Son corps luisant de sueur n'offrait aucune prise. Ils s'étreignaient en oscillant, chacun s'efforçant de jeter l'autre à terre. Leurs pieds glissaient sur le pavage, trébuchaient sur les pierres disjointes et les débris rocheux, mais ils refusaient de céder.

La lutte les entraîna d'un côté, puis de l'autre, les rapprochant peu à peu de la colonnade. Ils se trouvaient à moins de six pas du puits quand un objet dur frappa Bak à l'arrière du crâne. Il s'écroula, à demi inconscient.

— Il n'est pas seul, entendit-il. Faut qu'on parte d'ici.

— D'abord, débarrassons-nous de lui.

Une voix différente, un deuxième homme, celui qui l'avait frappé.

— Pas le temps.

— Jette-le là-dedans. Ça ne prendra pas longtemps.

« “Là-dedans.” Que veut-il dire par “là-dedans” ? » s'interrogea Bak.

— Mon lieutenant ! Où es-tu ? hurla Kasaya.

Des mains puissantes agrippèrent ses bras et le traînèrent à plat ventre le long des pavés. Il ouvrit les yeux, vit devant lui le puits percé par les pilleurs de tombes. Son cœur remonta dans sa poitrine. Ils allaient le lâcher dans le conduit.

L'un des hommes lui souleva les pieds et les plaça au-dessus du puits. Celui qui lui tenait les bras s'approcha du rebord afin de le laisser pendre dans le vide, puis le lâcha. Bak se sentit tomber. Amon et la volonté de survivre vinrent à son secours et lui éclaircirent l'esprit. En un clin d'œil, ses mains jaillirent vers le haut, son coude droit heurta le bord du puits, il plaqua son bras contre le sol et ses doigts se crispèrent sur une pierre fendue du pavage. En même temps, son bras gauche se glissait par l'ouverture en se râpant la peau. Bak trouva prise sur le rebord et s'y accrocha d'une main, arrêtant sa chute verticale dans une secousse à lui rompre les os.

— Lieutenant Bak ! s'époumona Kasaya.

— Partons ! souffla l'un des assaillants, et ils s'enfuirent en courant.

Bak adressa une brève prière à Amon, reconnaissant que les pilleurs aient creusé un trou étroit pour s'épargner du travail superflu. Sa position était précaire, mais il pensait pouvoir tenir jusqu'à l'arrivée des secours.

De toutes ses forces, il pressa sa main gauche contre la paroi et s'arc-bouta contre le conduit, puis, à tâtons, ses pieds cherchèrent une prise. L'un trouva une minuscule saillie. L'autre rencontra de légères aspérités, mais sa semelle en jonc tressé était trop glissante pour s'y appuyer fermement. En secouant le pied, il se débarrassa de sa sandale qui tomba sur le sol de pierre avec un bruit sourd, et planta ses orteils sur une protubérance.

— Lieutenant Bak ! appela Hori, affolé.

— La colonnade ! hurla-t-il. Vite !

Il entendit les pas précipités d'Hori et de Kasaya qui fonçaient dans sa direction. Le Medjai fit irruption dans la cour et regarda autour de lui, troublé par la torche crépitante sur le pavage et l'apparente solitude du lieu.

— Chef ! Où...

— Là ! s'écria Hori. Le puits des pilleurs !

— Sortez-moi de là ! lança Bak. Vite ! Ils vont s'échapper !

Les deux jeunes gens appuyèrent hâtivement leur torche contre une colonne renversée et coururent vers lui. Chacun l'empoigna par un bras, Bak s'aida de ses pieds pour se propulser, et ils le remontèrent sur la terre ferme.

Il se releva et ramassa sa propre torche, dont la flamme se ranima.

— Venez ! Ils étaient deux.

Il fonça dans la cour principale, sans grand espoir de les rattraper. Ils avaient trop d'avance et connaissaient le temple beaucoup mieux que lui. Les oiseaux s'étaient envolés.

— As-tu vu une lumière, outre les deux que nous portions ? demanda Bak à Ani, qui était debout sur la cabane des scribes.

— Non, lieutenant. J'avais une excellente vue du temple, mais je n'ai distingué que vous. La façon dont vous faisiez apparaître et disparaître les lampes était vraiment déconcertante, et si je n'avais pas été dans le secret, j'aurais été terrorisé. Mais cela se limitait à une seule petite partie du sanctuaire. Je n'ai vu briller de lumière nulle part ailleurs.

— Nous non plus, ajouta Pached, s'exprimant pour lui-même et pour tous ceux qui se trouvaient à portée d'oreille.

Des murmures d'assentiment montèrent du large groupe d'ouvriers debout dans le noir autour d'eux.

Ramosé, Seked et Ouseramon acquiescèrent. La lumière de la torche du jeune garçon jouait sur les

méplats de leur visage et soulignait les muscles de leurs épaules et de leur torse. L'odeur âcre de la flamme imprégnait l'air.

— Donc, résuma Bak, quelle que soit la raison pour laquelle les intrus sont venus, ils n'ont pu mener leur plan à bien, ou alors ils ont agi dans une partie du temple qu'on ne distingue pas de ces cabanes.

— À moins qu'ils soient capables de voir dans le noir, marmonna Kasaya.

Une voix résonna dans l'obscurité :

— Je parierais ma ration de blé d'un mois que c'étaient des voleurs de tombes et qu'ils n'ont rien à voir avec l'esprit malin. Sûr qu'ils savent qu'on a peur de lui. Ils en ont profité pour rôder par ici pendant la nuit et essayer de trouver un vieux tombeau à piller.

— Oui, approuva un autre. L'esprit malin se montre toujours.

Un troisième répliqua :

— Moi, en tout cas, je n'irais sous aucun prétexte me promener dans cette vallée la nuit. Suffit de voir ce qui est arrivé à Montou.

Dans la pénombre, les visages étaient de pâles ovales aux traits flous et les corps se confondaient. Chacun n'était qu'une voix parmi tant d'autres, mais exprimait le sentiment unanime.

— Certains de ces tombeaux débordent d'or, objecta un autre encore. Ça vaut bien quelques risques, non ?

Un vieillard grisonnant à l'avant de la foule prit la parole :

— Beaucoup ont été saccagés il y a longtemps, par des pilleurs prêts à défier la mort pour satisfaire leur cupidité.

— Je parie l'âne de mon père que l'esprit malin, c'est une des momies dont ils ont troublé le repos, intervint le petit porteur d'eau à côté de lui. Qui d'autre nous voudrait du mal, simplement parce que nous passons nos journées à trimer dans cette vallée ?

Autour de lui, des hommes l'approuvèrent d'abord par des murmures, puis en chœur. Bak pesta tout bas. Son idée pour mettre un terme à ces croyances superstitieuses était allée tout de travers.

— Pached, es-tu certain que le puits où ils ont voulu me jeter n'aboutit nulle part ?

Les mains derrière le dos, le maître d'œuvre contempla le temple en ruine.

— Il existe une chambre funéraire, j'en suis sûr, mais elle est depuis longtemps condamnée. La falaise qui surplombe le sanctuaire s'est tassée au fil des ans. Elle a causé l'effondrement du puits des pilleurs et, à mon avis, du tombeau lui-même. Un homme plus courageux que moi – ou plus téméraire – s'aventurerait peut-être à l'intérieur avec un maillet et un ciseau, mais quant à moi, je ne tiens pas à finir enterré vivant.

— Tu n'y es jamais descendu ?

— Perenefar a rampé une fois jusqu'au bout du boyau, et il est le seul à l'avoir osé.

— Je suggère qu'il redescende demain matin pour s'assurer qu'on n'a pas tenté de rouvrir le tunnel. Je l'accompagnerai.

Il fit cette proposition à contrecœur, mais l'entreprise était périlleuse et il ne pouvait demander à un autre de s'y lancer seul.

Il doutait qu'ils trouvent des traces récentes. Si les intrus avaient tenté de rejoindre la chambre funéraire, ils ne l'auraient pas jeté dans le puits, attirant l'attention sur le tombeau et perdant toute chance de poursuivre l'excavation. Une inspection s'imposait néanmoins.

— De plus, envoie dans une autre partie du chantier l'équipe qui récupère les pierres de l'ancien temple. Je compte chercher les traces des intrus et je veux que rien ne puisse les recouvrir ou les effacer.

— Qui étaient-ils, d'après toi, chef ? interrogea Hori en bâillant à s'en décrocher la mâchoire. Des

pilleurs ou des bandits qui se faisaient passer pour l'esprit malin ?

Bak déroula la natte sur le toit de la cabane de Ramosé. Il préférerait de loin dormir à la belle étoile que de partager le logis encombré et malodorant des ouvriers.

— Je suis trop fatigué pour y réfléchir, Hori.

Le scribe s'agenouilla devant lui et entoura son bras écorché d'une bande de lin enduite d'un emplâtre aux effluves piquants.

— Si, à eux deux, ils incarnaient l'esprit malin, n'auraient-ils pas apporté une lampe pour effrayer les ouvriers ?

— On pourrait le penser, hein ? marmonna Bak, les mâchoires serrées car l'onguent brûlait terriblement.

— Et si c'étaient des pilleurs de tombes, tu crois qu'ils ont trouvé ce qu'ils cherchaient ? demanda Kasaya.

— Excepté le puits dans lequel ils m'ont précipité, je n'ai remarqué aucun signe d'une quelconque sépulture quand nous avons exploré le temple aujourd'hui. Demain, nous verrons cela de plus près.

Ayant fini de nouer le bandage, Hori s'affala sur sa natte, puis ôta son collier large et ses bracelets pour les poser à côté de sa palette de scribe.

— Tu les reconnaîtrais si tu les voyais, chef ?

— Seulement le premier. Le second m'a frappé par-derrière.

Bak crut entendre à nouveau ses mots : « Débarrassons-nous de lui », et son expression se durcit.

— Je jure que nous nous retrouverons, eux et moi. Et ce jour-là, je le leur revaudrai.

Le lendemain matin, peu après l'aube, Bak retourna avec Hori et Kasaya au temple de Mentouhotep. Pached et Perenefér, qui les avaient devancés, attendaient près du puits des pilleurs. Le chef d'équipe, muni d'une torche, n'hésita pas à se laisser glisser dans le conduit. Il leur assura que celui-ci était court, à peine deux fois et demie la hauteur d'un homme, ce que Bak put constater quand on le fit descendre. Il se demanda si les intrus de la nuit précédente avaient voulu le tuer ou simplement faire diversion pendant qu'ils s'enfuyaient.

Au fond, les pilleurs de sarcophages avaient dégagé une sorte de chambre où ils pouvaient se tenir debout pendant qu'ils creusaient, puis remontaient la terre et les pierres vers la surface. Un orifice noir comme le charbon, de la même taille que celui d'en haut, descendait progressivement vers l'ouest. En examinant l'ouverture de plus près, ils virent qu'elle avait été percée dans les gravats utilisés pour combler le tunnel après l'inhumation du roi. Une légère décoloration, sur le côté, suggérait une tentative antérieure pour atteindre la chambre funéraire.

Excepté la sandale dont Bak s'était débarrassé la veille et les empreintes de Perenefér, la légère nappe de sable sur le sol ne révélait aucune intrusion. Malgré leur conviction que nul n'était entré depuis la dernière visite du chef d'équipe, les deux hommes convinrent que l'un continuerait jusqu'au bout, tandis que l'autre resterait derrière pour appeler à l'aide si le premier se trouvait coincé ou si le tunnel s'écroulait. Perenefér, étant déjà venu, savait à quoi s'attendre ; il était donc le plus apte à pénétrer dans le boyau et se proposa spontanément. Bak ne dissimula pas son soulagement.

— Si le tunnel n'a pas changé depuis, il n'est pas très long. Seulement six ou sept fois la hauteur d'un homme, expliqua Perenefér en tendant un rouleau de corde solide à Bak avant d'en attacher une extrémité à sa propre taille. Si je hurle, tire comme si le dieu Seth lui-même était à ta poursuite. Si tu n'arrives pas à me ramener, appelle à l'aide. Je n'aimerais pas passer mes derniers moments enterré vivant.

Cette idée donna à Bak la chair de poule.

Emportant une lampe à huile, Perenefér se courba et s'engagea en rampant dans le goulet obscur. Bak s'agenouilla à l'entrée, laissant filer la corde à mesure que le chef d'équipe progressait. Pendant

tout ce temps, il priait Amon afin que le tunnel ne s'effondre pas.

La chambre où il attendait était chaude et sentait le moisi. Sa torche exhalait une odeur nauséabonde d'huile rance. Parfois des chauves-souris couinaient quelque part dans le tunnel ou voletaient au-dessus de Bak, dérangées dans leur sommeil par l'homme qui avait envahi leur logis. Bak n'osait imaginer l'inconfort de Perenefer, ni les autres habitants des ténèbres qu'il rencontrait.

Au bout d'un laps de temps qui lui sembla interminable, le policier entendit les paroles assourdies du chef d'équipe :

— Je sors. Tends bien la corde.

Jamais il n'aurait cru qu'on pouvait retenir son souffle aussi longtemps. Ce ne fut que lorsque Perenefer sortit du boyau et se redressa que Bak respira enfin librement. Ni l'un ni l'autre ne dirent un mot ; ils se contentèrent de se regarder, et échangèrent un sourire.

— A-t-on prolongé le tunnel ? interrogea Bak.

— Non, comme tu le pensais. Il te faudra chercher ailleurs pour savoir quel but ces hommes poursuivaient.

Pached et le chef d'équipe retournèrent à leurs obligations au Djoser Djoserou. Bak, Hori et Kasaya passèrent la matinée à explorer les vestiges du temple, répétant leurs efforts de la veille ; mais, cette fois, ils cherchaient l'indication d'une tombe et les traces particulières des intrus. À la fin, ils firent appel à Perenefer et Seked, qui amenèrent une équipe en renfort. Ils ne découvrirent rien. Quoi que les deux hommes eussent fait la nuit précédente, il n'en subsistait aucun signe visible. Et si une tombe autre que celle du roi avait été creusée sous le temple, elle demeura introuvable.

— Si l'esprit malin manifeste toujours sa présence par une lumière ou en s'arrangeant pour ressembler à...

Le lieutenant Menna s'interrompit, les sourcils froncés.

— Qu'avait vu Houni, au dire de son ami ? Une silhouette blanche et fantomatique ?

Bak marchait avec l'officier le long de la rive, en scrutant la dizaine d'embarcations tirées sur la plage étroite.

— Il porte vraisemblablement une tunique blanche en lin pur, qui réverbère la clarté lunaire et semble rayonner.

— Voici la barque qui pourrait plaire à ton père, annonça Menna en s'arrêtant devant un esquif presque neuf, très semblable à celui détruit par le bateau de pêche.

À son habitude, l'officier était impeccable et Bak se demanda comment il parvenait à rester si net par cette chaleur étouffante.

— Un homme seul devrait pouvoir la manoeuvrer sans difficulté. L'idéal pour un médecin, à mon avis.

Bak contourna la petite barque avec satisfaction. La plupart des malades ou des blessés qui appelaient son père résidaient sur la rive occidentale, non loin de chez lui, et il pouvait se rendre à leur chevet à pied. Mais, de six à huit fois par semaine, il lui fallait prodiguer ses soins sur l'autre berge, à Ouaset ou assez loin pour qu'un trajet en bateau soit indispensable.

Bak se félicitait que Menna ne s'offusque plus de son aide. L'officier avait même exprimé sa reconnaissance après qu'il fut venu lui relater sa mésaventure nocturne au temple de Mentouhotep. Si la barque convenait, leur amitié serait scellée.

— Qu'est-ce que tes intrus pouvaient bien chercher là-bas ? demanda Menna. Une tombe à piller ? Ou voulaient-ils en vider une qu'ils avaient déjà repérée ?

Bak écarta les mains et haussa les épaules pour marquer son ignorance.

— Nous n'avons rien trouvé qui indique la présence d'une sépulture profanée. Pourtant, nous avons inspecté le temple d'un bout à l'autre.

— Les bijoux que tu as confisqués à Bouhen venaient probablement de là. Ils sont du style en usage à cette époque et paraient jadis une femme de sang royal. Pourtant, si l'on avait creusé, tu en aurais trouvé la trace...

— Où sont ensevelis les autres souverains de cette période ? s'enquit Bak, conscient qu'il existait une chance infime que les bijoux viennent de la tombe d'un roi précédent.

— La plupart reposent dans un cimetière au nord de Ouaset. En ce qui concerne ceux qui nous sont connus, leur tombe a été violée il y a de longues générations.

Cela n'avait rien de surprenant. Bak examina l'esquif à demi couché sur le flanc, laissant la coque à fond plat en grande partie visible. Le bois brut avait été briqué avec soin pour le rendre luisant. Un bouquet de fleurs aux tiges entrelacées était peint sur la proue. Bak pensa que ce bateau plairait à son père.

— Décris-moi encore l'apparence de ces hommes, demanda Menna.

— Celui que j'ai vu était un peu plus grand et plus lourd que moi. Son visage était large, ses cheveux courts, sa voix rauque et discordante, mais peut-être sous l'effet de la colère.

— Le reconnaîtrais-tu, si tu le revoyais ?

— Sans la moindre hésitation.

— Penses-tu qu'ils voulaient t'assassiner ?

— Je l'ai cru sur le coup, mais depuis que nous sommes descendus, je n'en suis plus si sûr. Le puits n'est pas très profond.

Bak s'approcha de la poupe et s'accroupit à côté du gouvernail. De fraîches vaguelettes éclaboussèrent ses talons.

— Évidemment, nuança-t-il, ils l'ignoraient peut-être, s'ils n'y étaient jamais entrés.

— Je doute que des pilleurs de tombes méprisent la promesse d'un riche butin, objecta Menna. Surtout celui qu'on trouve dans une sépulture royale.

Bak sourit, acceptant cette observation pour ce qu'elle était : une remarque bien intentionnée et sans nulle méchanceté.

— Pached m'a assuré que chaque ouvrier du Djoser Djoserou sait qu'il serait périlleux de continuer à le percer. Et s'ils le savent, sois certain que tous les habitants de la rive occidentale le savent aussi.

— Oui, on me l'a dit également, et plus d'une fois, admit Menna.

— Je n'aimerais pas creuser là-dessous, poursuivit Bak, contournant l'esquif pour examiner l'intérieur et les traverses. Perenefet connaît bien ce tunnel, néanmoins le soulagement se lisait sur son visage quand il en est ressorti.

— La voile ainsi que les lignes sont presque neuves, précisa Menna en indiquant la toile blanche bien ferlée et divers endroits où les cordages s'usaient habituellement en premier. En supposant que tes intrus étaient bien des voleurs, peut-être avaient-ils partie liée avec Montou. Et si l'architecte gardait secrète la source de ces trésors, ils sont contraints de la chercher, maintenant qu'il est mort.

— As-tu découvert un élément nouveau qui confirme sa culpabilité ?

— Non, avoua Menna d'un air sombre. J'ai commis l'erreur de dire à dame Moutnefret ce que je cherchais, et pourquoi. Elle nie qu'il ait été capable de profaner des tombes et me refuse toute coopération. Chaque fois que je vais chez elle, elle m'observe tel un faucon prêt à fondre sur une souris.

Bak esquissa un sourire compatissant.

— Ainsi, tu n'as plus aucune chance qu'elle t'autorise à courtiser Sitrê.

— Je crains que tu aies raison, répondit Menna avec tristesse.

— Pourvu que son irritation à ton égard ne s'étende pas à moi ! Je compte aller aujourd'hui dans son domaine à la campagne. Si elle s'y trouve, je ne voudrais pas me heurter à son hostilité. Je veux

retrouver les hommes que nous avons dérangés cette nuit, et je crois qu'il serait bon d'entamer mes recherches là-bas.

Bak tira les rames, qui n'étaient pas neuves, mais présentaient peu de traces d'usure.

— Donc, tu te ranges petit à petit à mon idée ? remarqua Menna.

— Que Montou était un pilleur de tombes ? Je ne suis pas tout à fait convaincu, non, pas sans autre preuve à l'appui. Cependant, je serais négligent si j'éliminais d'emblée cette possibilité.

— Je te souhaite bonne chance ! déclara Menna avec ferveur. J'aimerais élucider cette affaire une fois pour toutes. Lorsqu'un nouveau bijou réapparaît, j'ai l'impression de vivre un cauchemar qui se répète inéluctablement.

— Un jour, tu captureras ton voleur ou tu trouveras la preuve que c'était Montou. Maintenant, dit Bak en donnant une claque amicale sur l'épaule de l'officier, parle-moi du propriétaire de cette barque. Mon père doit la voir, bien sûr, mais on dirait que c'est exactement ce qu'il lui faut.

— Montou était capable de bien des choses, lieutenant, et pas toutes plaisantes, mais non de dépouiller les morts.

Moutnefret l'avait accueilli dans la cour de sa propriété, sans montrer ni cordialité ni froideur. Son attitude trahissait plutôt de l'impatience, typique d'une personne qu'on dérange alors qu'elle a devant elle une journée chargée.

Protégées du soleil par un auvent de toile épaisse, six servantes étaient assises devant de grands métiers à tisser verticaux. Un septième, inoccupé, révélait la besogne que Bak avait interrompue en demandant à s'entretenir avec la maîtresse de maison. Les portes de l'habitation, qui était de dimension imposante, donnaient sur les quatre côtés de la cour. Moutnefret ne semblait pas se soucier que ses servantes puissent l'entendre.

Les navettes chuchotaient doucement dans leurs allées et venues pour créer une étoffe d'une finesse exceptionnelle. Un tissu destiné au commerce, et non à l'usage domestique. Une source supplémentaire de revenus. Bak ne s'étonnait pas que le domaine paraisse si prospère.

— Ta fille t'a sûrement parlé du tesson de cruche que j'ai trouvé dans le bureau de Montou.

— La cruche de miel. Oui, répondit-elle, posant les mains sur ses hanches généreuses en le dévisageant avec sévérité. Il aurait pu ramasser cela n'importe où.

— Tous les fragments du panier provenaient du Djeser Djeserou.

— Là ! s'exclama-t-elle d'un air triomphal. Tu vois ? Tu abondes dans mon sens.

Bak lui adressa un sourire affable.

— Comme je le disais aujourd'hui même au lieutenant Menna, je ne suis pas convaincu que ton époux pillait les tombeaux anciens.

La mention du nom de l'officier de la garde fit resurgir la réprobation sur les traits de Moutnefret, qui répliqua, sarcastique :

— Qu'il serait donc commode de pouvoir imputer ce crime à un mort !

— Il me faudra une preuve plus décisive qu'un bout de poterie cassée pour noircir la réputation de Montou. Néanmoins, je dois voir les hommes qui travaillent sur ce domaine.

Les navettes se turent ; les servantes se retournèrent pour le fixer avec hostilité. Leur époux, leurs frères, leurs fils seraient parmi ceux qu'il exigeait de voir. Moutnefret redressa le menton, froide et hautaine.

— Je peux t'assurer, lieutenant, que mes serviteurs ont passé la nuit entière à dormir tranquillement avec leur famille.

Les femmes murmurèrent leur assentiment, pleines de rancœur.

— Tu dois comprendre que, sur ce point, je ne peux m'en remettre à ta parole. N'étais-tu pas dans ta propre chambre à coucher pendant qu'ils dormaient ?

— Je ne les ai pas vus de mes yeux, je te l'accorde, mais les femmes qui se trouvent ici...

— Des mères, des sœurs et des épouses dévouées, qui diront ce qu'il faut pour protéger ceux qu'elles aiment. Si aucun visage ne m'est familier, je ne viendrai plus t'importuner, promit-il d'une voix douce.

Elle n'avait d'autre choix que d'accepter et le savait.

— Oh, très bien !

Pour s'assurer de ne manquer personne, il demanda :

— L'un de tes serviteurs serait-il parti depuis le décès de ton époux ?

— Aucun, et aucun ne partira. Ils travaillaient sur cette propriété pour mon premier mari et pour son père avant lui. C'est ici leur foyer, lieutenant, ainsi qu'il se doit.

Moutnefret fit appeler le scribe qui gérait ses terres. Grand et élancé, Teti devait avoir environ trente-cinq ans et son hâle intense montrait qu'il passait plus de temps au soleil qu'à l'intérieur, avec ses instruments d'écriture et ses rouleaux. Bak fut frappé par l'empressement des domestiques à lui obéir et par leur extrême déférence à son égard.

Le scribe écouta sa maîtresse, tandis qu'elle lui ordonnait de montrer à Bak tous les hommes travaillant sur le domaine. Réprimant visiblement sa curiosité, il conduisit le visiteur jusqu'à un banc en brique crue rafraîchi par une brise légère, sous un des quatre sycomores qui ombrageaient les dépendances attenantes au mur de clôture. Il demanda à un garçon d'une dizaine d'années – son fils, soupçonna Bak – de faire venir les hommes. Le gamin partit en courant et traversa un champ de chaume sec pour parler à deux bergers, qui gardaient un troupeau de bœufs, de moutons et de chèvres.

Pendant qu'ils attendaient, Bak expliqua qu'on l'avait attaqué et qu'il supposait que son assaillant vivait sur la rive ouest. Il ne fournit pas de détails précis.

— Ma maîtresse a dit vrai, lieutenant. Nos serviteurs ont passé toute la nuit ici.

— Je dois néanmoins les voir.

— Bien, lieutenant.

Teti entrelaça ses doigts et posa les mains sur ses cuisses. Il paraissait embarrassé par le silence, mais à court de mots.

— Que pensais-tu de ton maître, Teti ?

— Notre ancien maître était le meilleur des hommes. Quant à Montou... Eh bien, une maxime veut que lorsqu'on n'a rien de particulier à dire, le mieux est de se taire.

— On raconte qu'il se dérobaît à ses obligations, au Djeser Djeserou, dit Bak avec un sourire propice aux confidences. Je n'ai encore jamais vu un mouton noir devenir blanc en une nuit.

Un léger sourire effleura les lèvres de Teti, néanmoins il continua à peser ses mots avec soin :

— Maintes fois, j'ai remercié Thot que notre maîtresse se fie à moi pour la gestion de ses terres et celles de Sitrê.

Bak le regarda pensivement.

— Dois-je en inférer que Montou se serait approprié leurs biens et les aurait utilisés à son profit ?

— Pas du tout ! protesta Teti avec conviction. Mais il aurait aimé les contrôler.

— Je ne comprends pas. Si ce n'était pas leur richesse qui l'intéressait, pourquoi aurait-il... ?

Alors même qu'il formulait sa question, le policier se rappela le plaisir que prenait Montou à exiger des modifications sur les peintures et les sculptures du futur temple.

— Je vois. Il jouissait de son pouvoir et aimait montrer son importance.

— En effet, lieutenant, répondit Teti, aussi étonné que ravi de la perspicacité de Bak. Au début de leur union, ma maîtresse l'a laissé prendre quelques décisions concernant la direction de son domaine. Il a agi en dépit du bon sens. Elle a discerné cette faiblesse et le danger qu'elle constituait pour les biens familiaux. Elle ne lui a rien reproché mais l'a vite encouragé à d'autres passe-temps, et elle m'a

recommandé de continuer comme avant.

Bak sourit. À sa façon, Moutnefret avait employé la même tactique que les artisans du Djoser Djaserou.

Il oublia cette idée alors que le premier des aides agricoles approchait. Pendant qu'il conversait avec Teti, il avait vu le jeune garçon courir du champ à la palmeraie, du pigeonnier aux écuries, après quoi les hommes s'étaient dirigés à grands pas vers la maison. Le premier se présenta devant Bak, suivi du reste en une rapide succession. Comme dans tout domaine prospère, ils représentaient tous les âges et accomplissaient une multitude de tâches. Il adressa quelques mots à chacun, leur assura qu'ils n'avaient rien à craindre, puis les autorisa à reprendre leur besogne. L'homme avec lequel il s'était battu dans le vieux temple ne se trouvait pas parmi eux.

Alors que la présence des intrus dans le domaine aurait pu confirmer la complicité de Montou dans le trafic, leur absence ne prouvait absolument rien. Tandis que le dernier des serviteurs s'éloignait, Bak demanda :

— Sais-tu, Teti, que le lieutenant Menna soupçonne Montou d'être un pillier de tombes ?

— Ma maîtresse me l'a appris. Je ne crois pas que ce soit vrai. Il était indolent, autoritaire et très égoïste, mais je pense sincèrement qu'il n'était pas un voleur.

Bak décrivit le tesson découvert dans les affaires de l'architecte et le dessin qui l'ornait.

Teti éclata de rire.

— Il aurait pu le ramasser dans une douzaine d'endroits différents. Dans une propriété voisine, les détritrus d'un village, un terrain vague de Ouset...

Il s'interrompit, frappé par une idée.

— Si la cruche date de l'ancien temps, il a pu la découvrir dans un des vieux cimetières situés sur la falaise, au nord du nouveau temple de notre souveraine. Je l'ai vu deux ou trois fois marcher parmi les tombes, à flanc de coteau et sur le plateau qui domine la plaine alluviale.

Il sourit en remarquant l'intérêt subit du policier.

— Ces tombeaux sont vides, lieutenant. Il n'y reste plus rien à voler. Les nomades installent parfois leur camp là-bas quand ils mènent leur bétail au fleuve.

« S'agirait-il des tombeaux mentionnés par Menna ? s'interrogea Bak. Des tombeaux vides depuis de longues générations... »

— N'est-ce pas un peu plus loin que l'endroit où tu te rends d'ordinaire, Teti ? Surtout après avoir travaillé ici de l'aube au crépuscule ! Que faisais-tu là-bas ? Ta maîtresse t'avait-elle demandé de le suivre ?

— Oh ! Non, lieutenant ! se récria le scribe, surpris par cette idée. Quand il ne rentrait pas comme prévu, elle supposait qu'il était allé dans un lieu de plaisir où une jeune femme en particulier avait sa préférence.

— J'ai idée que tu protégerais ses intérêts coûte que coûte, si tu le jugeais nécessaire.

— En l'occurrence, lieutenant, ce sont les miens que j'avais à cœur, répliqua Teti avec une indignation qui s'évanouit aussi vite qu'elle était née. Vois-tu, j'ai perdu ma femme l'an passé et j'ai trois enfants à élever. Oh ! les servantes du domaine les gâtent, mais ils ont besoin d'une vraie mère et moi d'une épouse pour partager ma couche. J'ai trouvé une jeune femme, fille d'un peintre qui habite le village en bas de l'arête. Ma maîtresse m'a permis de lui rendre visite.

Bak posa sur le scribe un long regard pensif.

— Quel est le nom de cet homme ?

— Heribsen, lieutenant.

Bak ne put s'empêcher de sourire.

— Ne serait-ce pas de lui qu'est venue l'idée de faire croire à Montou qu'il était le maître du domaine, quand, en réalité, tu gérais tout avec efficacité ?

Un sourire furtif éclaira le visage du scribe.

— Je ne sais pas de quoi tu parles, lieutenant.

« Pauvre Montou ! songea Bak. Un homme arrogant jusqu'au ridicule pouvait-il être assez intelligent pour piller d'anciens tombeaux et écouler leurs trésors sans se compromettre ? Aurait-il su se restreindre et les faire sortir de Kemet peu à peu ? En somme, la sottise de Montou n'était-elle qu'une feinte ? »

Bak ne parvint au Djoser Djoserou que tard dans la journée. Sur la plus haute terrasse, il trouva Pached assis sur un cube de pierre, les coudes sur les genoux et la tête entre les mains. Le maître d'œuvre était seul. À l'autre bout du portique inachevé, des ouvriers venaient de hisser une architrave sur la rampe de construction et se préparaient à la mettre en place entre deux piliers. Le contremaître vociférait et pressait son équipe de faire un dernier effort avant que la nuit tombe. Les hommes maugréaient, car ils auraient préféré remettre cette besogne au lendemain matin.

Le crissement des sandales de Bak attira l'attention de l'architecte, qui releva la tête pour voir qui approchait. Le policier s'alarma devant son visage accablé, ses traits tirés et les rides creusées autour de la bouche.

— Pached ! Qu'est-ce qui te tourmente ?

Pached se frotta les yeux comme si ce geste pouvait faire disparaître l'adversité qui lui causait tant d'inquiétude.

— Chaque fois que je crois bénéficier enfin de la faveur des dieux, ils se détournent de moi à nouveau.

— Non, pas un autre accident !

L'architecte esquissa un sourire amer.

— Pas d'accident, lieutenant. Seulement une inspection de Senenmout lui-même. Le favori de notre souveraine, celui devant qui je suis responsable.

Bak ne comprenait pas la contrariété de Pached. Certes, Senenmout était le Contrôleur des Contrôleurs de tous les projets de construction du roi (ainsi que Maakarê Hatchepsout commençait à se faire appeler), et il revendiquait le Djoser Djoserou comme sa création personnelle, cependant...

— Ce n'est pas sa première visite !

— Il vient une fois par mois, plus souvent s'il a une décision majeure à prendre.

Des pépiements attirèrent le regard du lieutenant vers un nid, installé à la jointure du toit et du mur de soutènement derrière le portique. Il distingua un passereau qui nourrissait ses oisillons voraces. Bak ne cessait jamais de s'étonner de la rapidité avec laquelle les bêtes s'appropriaient les habitations humaines.

— En quoi cette inspection est-elle différente ?

— Montou est mort. Désormais, je dirige seul ce projet de construction. Toi qui es venu spécialement afin de mettre un terme aux accidents, tu es ici depuis six jours, pourtant ils continuent comme auparavant. L'esprit malin – cet homme qui, à mes yeux, ne vaut pas mieux qu'un monstre malfaisant – rôde toujours dans cette vallée et sème la désolation sur son passage sans que tu paraisses capable de l'arrêter. Et maintenant, des pilleurs de tombes nous accablent !

Bak fut agacé par l'injustice de cette accusation, néanmoins il parla avec la patience qu'une mère montre envers son bébé grognon.

— Tu n'es pas seul, Pached. Sauf pour le plan du temple et l'exécution des travaux, Amonked porte avec toi le fardeau de la responsabilité. Le lieutenant Menna et moi sommes également à tes côtés. Tôt ou tard, il mettra la main sur les voleurs de tombes, je capturerai l'esprit malin et, du même coup, l'assassin de Montou.

Il jugea préférable de ne pas révéler que Dedou et Houni avaient eux aussi été victimes d'un meurtre.

— Les hommes menacent encore de quitter cette vallée, dit Pached comme s'il n'avait pas entendu. Ils jurent de ne jamais revenir, d'abandonner le temple tel qu'il est, livré à la ruine pour l'éternité.

Bak éprouva une terrible envie de le secouer. L'architecte avait des motifs d'inquiétude, certes, mais ce n'était pas nécessaire d'en rajouter.

— Mon scribe et mon Medjai ont discuté avec beaucoup d'entre eux, ces derniers jours. Bien sûr qu'ils ont au fond du cœur la tentation de fuir et qu'ils s'obstinent à croire en un esprit malin, mais jusqu'à présent le bon sens a prévalu.

— Pour combien de temps ?

Bak s'accroupit devant l'architecte, posa la main sur son avant-bras et s'efforça de le raisonner :

— Tu ne dois pas t'avouer vaincu. Tes problèmes finiront par être résolus.

— Tu m'as relaté l'incident du fleuve et j'ai vu l'éboulement par moi-même. Je sais qu'on t'a jeté dans le puits des pilleurs. Tu as été la cible de trois tentatives de meurtre en autant de jours. Qu'est-ce qui empêchera l'esprit malin de t'assassiner en présence de Senenmout ? interrogea Pached, refusant d'affronter son regard.

Ainsi, tout le problème était là : il redoutait un nouveau geste criminel, cette fois sous les yeux de Senenmout. Cette idée troubla Bak et lui glaça le sang. Néanmoins, il se leva en exhibant un sourire rassurant.

— Crois bien que je prendrai toutes les mesures en mon pouvoir afin de me protéger.

— Qu'est-ce qui empêchera une autre catastrophe de se produire ? Et si un attentat visait Senenmout ?

Bak hésita avant de répondre. Il détestait l'idée de faire encore appel à Maïherperi, néanmoins force lui était de reconnaître que non seulement il n'avait pas mis un terme aux accidents, mais que la situation semblait avoir empiré. Si l'intention de l'ennemi était d'imposer un point d'arrêt à la construction, comme il commençait à le soupçonner, quoi de plus efficace que de nuire à Senenmout ?

— Je vais parler au commandant Maïherperi et lui demander d'envoyer une compagnie en renfort. Avec de la chance et la faveur des dieux, l'esprit malin n'osera pas frapper.

L'architecte restait inconsolable.

— Si un scandale éclaboussait ce projet, Senenmout m'enverrait diriger des prisonniers dans une lointaine mine d'or du désert de Ouaouat.

Une chose au moins était claire : vu les menaces terrifiantes qui pesaient sur son avenir, Pached ne pouvait tremper dans un complot visant à retarder les travaux.

— Quand l'inspection aura-t-elle lieu ?

— Dans trois jours.

Bak étouffa un juron. « C'est bien court, pensa-t-il. Trop court pour arrêter un criminel, alors que je n'ai pas la plus vague idée de son identité. »

— Je vais trouver Maïherperi sur-le-champ.

— Là où un roi repose pour l'éternité, sa famille et ses courtisans ne sont pas loin, répéta Bak pour ce qui devait être, il le craignait, la centième fois. Les hommes de la nuit dernière le savent eux aussi.

Debout près de la statue blanche d'Hatchepsout, il contemplait l'ancien temple, par-delà les cabanes des ouvriers. Hori, morose, songeait aux longues heures de la matinée passées à en arpenter le sol.

— Nous n'avons rien trouvé qui suggère l'existence d'une sépulture, chef, et pourtant ce n'est pas faute d'avoir cherché.

— Je sais. Néanmoins, la présence de ces bandits et les fréquentes apparitions de l'esprit malin dans ce temple me convainquent qu'il y en a une, quelque part là-bas.

— Les ouvriers qui récupèrent les pierres parmi les ruines la découvriront peut-être, dit le scribe. Mais pas nous. Sauf si les défunts en jaillissent pour nous tirer à l'intérieur.

Amusé, Bak enlaça le jeune homme par les épaules et l'entraîna vers la rampe.

— Je dois me rendre à Ouaset et tu viens avec moi.

— À Ouaset ?

Hori regarda d'un air dépité les rayons de soleil filtrant au-dessus d'un pic, à l'occident ; dans moins d'une heure, il aurait pu rentrer chez lui et prendre son repas du soir.

— Nous devons consulter le prêtre Kaemouaset. J'ai à te confier une mission que tu devras entreprendre demain, mais tu auras besoin d'aide.

— Donc, tu souhaites que ce garçon consulte les archives.

Kaemouaset, assis sur un tabouret bas dans la pénombre empuantie d'un entrepôt de poisson, laissa se refermer le rouleau qu'il avait sur ses genoux. Il réfléchit en pinçant les lèvres.

— Je ne vois rien qui s'y oppose, toutefois il lui faudra l'autorisation du chef archiviste.

— Amonked veillera à ce qu'il l'obtienne, affirma Bak.

— Puis-je te demander l'objet de sa recherche ?

Bak franchit le seuil en entraînant Hori avec lui. La salle était déjà assez sombre sans qu'ils bloquent le peu de lumière provenant de la porte.

— Des rapports relatifs aux temples et aux tombeaux anciens, en particulier ceux du règne de Nebhepetrê Mentouhotep.

— Hum ! fit le prêtre, dont les yeux se posèrent sur le jeune scribe, mais qui continua à s'adresser à Bak. C'est beaucoup demander, lieutenant. Cette besogne pourrait prendre d'innombrables journées sans aucune assurance de succès.

Bak avait souvent entendu son père se plaindre des Archives, dont l'effroyable désordre résultait des temps de négligence et de destruction où les rois de Kemet, affaiblis, avaient perdu une partie du pays au profit d'odieux princes étrangers venus d'Orient. C'étaient les nobles ancêtres d'Hatchepsout – du moins l'affirmait-elle – qui avaient mené la guerre contre les misérables envahisseurs et consolidé le royaume. Au bout de tant de siècles, l'organisation des Archives aurait pourtant dû s'améliorer...

— Les papyrus ne sont-ils pas classés ?

Kaemouaset posa le rouleau par terre, ainsi que ses instruments d'écriture. Ils l'avaient trouvé au milieu d'un inventaire, dans une salle pleine de hautes piles de poisson séché. À moins que le prêtre eût perdu l'odorat, Bak était sûr qu'ils lui rendaient un fier service en l'interrompant.

— La plupart sont très bien rangés, mais as-tu idée du nombre de rouleaux que nous conservons ?

— Quand j'étais enfant, mon père passait de longues heures aux Archives. Je me rappelle bien mon impatience à partir, pendant qu'il allait de pièce en pièce, de jarre en jarre, en quête d'une obscure recette curative.

Kaemouaset fit un geste en direction de la porte, afin qu'ils le précèdent pour sortir.

— Ah, oui ! Ton père est le médecin Ptahhotep. D'aussi loin qu'il me souvienne, il a toujours été un visiteur assidu.

— Tu le connais donc ? demanda Bak, surpris.

— Mais oui, fort bien. J'ai travaillé plusieurs années dans la salle principale des Archives à mon arrivée au temple d'Amon. C'était avant que tu sois en âge de l'accompagner. Je crois qu'on tentait d'étouffer mon exubérance juvénile en m'attribuant des tâches extrêmement assommantes, confia-t-il d'un air malicieux en regardant Hori.

Le jeune scribe l'approuva avec un sourire radieux :

— Je ne cesse de louer Amon que ma première affectation ait été avec le lieutenant Bak et sa compagnie de Medjai, et qu'on nous ait envoyés sur la frontière sud.

Nul ne pouvait douter de la sincérité qui vibrait dans sa voix. Bak lui ébouriffa les cheveux.

— Aideras-tu Hori, Kaemouaset ? Lui feras-tu faire le tour des Archives ? Pourras-tu lui expliquer

le système de classement et la manière de trouver un document ?

Conscient qu'on chargeait souvent les prêtres subalternes de tâches longues et fastidieuses, et qu'ils n'étaient pas toujours libres d'agir à leur guise, Bak ajouta :

— Ou, dans le cas contraire, pourrais-tu m'indiquer à qui m'adresser ?

— Bien entendu, je dois obtenir la permission du quatrième prophète, mais je serais enchanté de l'épauler.

Kaemouaset jeta un coup d'œil sur la porte, derrière lui, le nez plissé de dégoût.

— Tu n'imagines pas à quel point je suis las des corvées qui me sont confiées chaque fois que je finis mes devoirs réguliers.

Il proposa de les aider sans plus tarder, puis sourit et se frotta les mains avec impatience.

— Ce travail promet d'être des plus captivants, lieutenant, et d'une difficulté assez redoutable.

— En quoi donc ?

— Nombre d'archives anciennes furent perdues aux temps du chaos, avant que les ancêtres de notre souveraine ne reprennent le contrôle de Kemet. Souvent, nous ne trouvons qu'un ou deux documents quand il y avait peut-être, à l'origine, dix ou vingt rouleaux. On ne sait jamais.

— Tout ce que je te demande, c'est de le guider de ton mieux.

— Je suis d'accord, déclara Maïherperi en avançant d'un pas énergique le long du bassin, à côté de Bak. Nous devons tout mettre en œuvre afin que nul n'essaie d'attenter aux jours de Senenmout. Tu as agi à bon escient en venant me trouver.

— J'espère ardemment qu'une compagnie supplémentaire suffira.

— Saurais-tu quelque chose dont tu ne m'as pas parlé, lieutenant ? l'interrogea Maïherperi en l'observant de son regard acéré.

— Non, mon commandant, mais...

— Parle ! Je déteste les hommes qui gardent les lèvres closes et m'obligent à découvrir moi-même des vérités désagréables.

Sa voix sèche effaroucha une oie brune, qui prit son essor et survola le bassin ; son ombre glissa sur les groupes de nénuphars poussant dans des pots disséminés sur le fond. Une grenouille assise sur une feuille sauta dans l'eau dans un bruit d'éclaboussures. Effrayées, des aigrettes rasèrent la surface du jardin dans un grand froissement d'ailes, virèrent, puis se posèrent à nouveau pour se nourrir. La brise était saturée par les lourds effluves des lotus, dont les corolles se refermaient à l'approche du soir.

Réprimant un sourire, Bak songeait que Maïherperi n'avait pas changé depuis leur première rencontre. Lui-même franc et direct, il exigeait des autres autant d'honnêteté.

— Il y a plusieurs jours, un prêtre m'a suggéré qu'on avait inventé l'esprit malin afin de discréditer notre reine et d'affaiblir sa position aux yeux du peuple. Pas un instant je n'ai pris cette idée au sérieux et, si tu me demandes pourquoi, je serai incapable de t'en fournir une raison valable. Mais si je m'étais trompé...

— Pour quel motif puissant, autre que d'ordre politique, aurait-on blessé et tué tant de gens ? demanda le commandant, intrigué par les doutes de Bak.

— Je n'en suis pas sûr, mon commandant.

— Tu dois bien comprendre que l'ennemi le plus probable de notre reine est le corégent, son beau-fils Touthmosis.

— Il n'est pas de cette sorte-là, mon commandant.

Comme beaucoup d'autres, au sein de l'armée que le jeune roi avait entrepris de rebâtir après les années de négligence d'Hatchepsout, Bak croyait sincèrement qu'il aurait dû être l'unique souverain de Kemet, et reprendre le pouvoir dont la sœur et veuve de son père s'était emparée lorsqu'il n'était

guère qu'un nourrisson.

Le commandant répondit d'un ton désabusé :

— On ne sait jamais à quoi le meilleur d'entre nous peut s'abaisser, confronté à une tentation suffisante. Toutefois, ce jeune homme est beaucoup trop occupé à jouer au soldat à Mennoufer pour que l'idée de dévaster le Djeser Djeserou pénètre dans son cœur.

— Tout à fait d'accord, mon commandant, approuva Bak avec véhémence.

— Un de ses partisans – ou l'un de ceux d'Hatchepsout – pourrait vouloir fomenter des troubles. Mais pourquoi renverser une jarre de vin, alors qu'on en tire infiniment plus de plaisir lorsqu'on s'en sert pour emplir une coupe ? D'autant qu'Hatchepsout et Touthmosis semblent se satisfaire de la situation actuelle.

Soulagé que le commandant ait choisi de rester neutre au lieu de se ranger du côté de la reine, Bak se résolut à confier la pensée qui l'avait tenaillé toute la journée.

— Je crois que l'esprit malin recherche plus son profit personnel que de savoir qui tiendra les rênes du pouvoir au pays de Kemet.

Maïherperi le fixa d'un air pensif.

— Parle.

— Sais-tu qu'on a saisi des bijoux anciens sur des navires en partance pour des pays lointains ? Ils avaient été volés dans des tombeaux datant approximativement du règne de Mentouhotep.

— Oui, Amonked me l'a appris.

Bak retraça alors tout le fil des événements depuis le jour où il avait mis les pieds au Djeser Djeserou. Pendant ce temps, ils marchaient côte à côte le long des sentiers de gravier blanc qui coupaient le jardin luxuriant, derrière le palais royal. Des fleurs aux multiples couleurs, des aromates et des buissons ornaient les promenades bordées de palmiers, de sycomores, d'acacias et de tamaris. Des singes se balançaient dans les branches, faisant fuir des oiseaux au plumage éclatant. Des gazelles, trop timides pour approcher, partageaient le jardin avec des canards, des aigrettes et autres échassiers.

Concluant son récit, Bak remarqua :

— Pour détourner notre attention de leurs activités nocturnes, quel meilleur moyen des profanateurs de tombeau auraient-ils que de créer un esprit malin, non seulement effrayant mais meurtrier ?

— Lequel, en effet ? convint Maïherperi. Si tu as raison, si c'est une simple affaire de pillage de sépulture, la vie de Senenmout n'est pas nécessairement menacée.

— Je serais porté à le croire. Cependant, si les voleurs croient savoir où se trouve une tombe d'une grande richesse qu'ils n'osent forcer tant que les ouvriers restent au Djeser Djeserou, ils pourraient bien provoquer un effroyable accident en sa présence. Un accident si terrible qu'il recommanderait l'arrêt du projet et l'abandon de la vallée.

— Hatchepsout ne renoncera jamais à son temple funéraire. Il signifie trop, pour elle. Pas simplement à cause des offrandes perpétuelles qu'elle compte recueillir pour son voyage dans l'éternité, mais parce qu'il conforte l'idée de sa naissance divine et de tous ses mérites pendant qu'elle occupe le trône.

— Je parie qu'elle interromprait les travaux durant un ou deux mois pour peu qu'on lui en donne une raison suffisante.

— Laquelle, par exemple ?

— Si on l'incitait à croire que, pour que cessent les accidents, elle doit présenter des offrandes propitiatoires à Amon lors d'une occasion importante.

Bak réfléchit, échafauda sa théorie, puis hochla la tête.

— Par exemple, lors de la fête d'Opet^[15], qui aura lieu dans quelques semaines. La construction serait retardée sans être arrêtée entièrement, ce qui donnerait le temps aux voleurs d'accéder au tombeau et de tout piller sans crainte de se faire prendre.

— As-tu entendu une telle rumeur ?

— Non, mon commandant, mais n'importe quel prétexte similaire conviendrait. Ou alors, un autre accident grave où des hommes seraient blessés, des vies perdues. Les ouvriers parlent déjà de quitter la vallée ; ils ont bien failli mettre leur menace à exécution après le dernier éboulement.

— Je vois que tu as longuement réfléchi, constata Maïherperi, qui fit demi-tour et se dirigea vers le bâtiment de la garde royale. Je veillerai à ce que Senenmout soit protégé comme il convient pendant son séjour au Djoser Djoserou et j'avertirai l'officier responsable de se préparer au pire. Cela fait, nous n'aurons plus qu'à prier Amon afin que le pire nous soit épargné.

Plus tard, alors que Bak s'apprêtait à quitter l'édifice où travaillait Maïherperi, il s'arrêta sous le portique qui en bordait la façade.

— Il me reste à te remercier, mon commandant, pour avoir affecté un de tes hommes à la sécurité de mon père.

Son supérieur sourit.

— Le sergent Houy compte parmi les meilleurs et attend son assignation toute proche à la maison royale de Mennoufer. Tu n'as plus à t'inquiéter, maintenant qu'il monte la garde.

Le ciel s'était assombri ; Rê était entré depuis longtemps dans le monde souterrain, laissant les étoiles se montrer. Bak espérait qu'il trouverait un passeur pour traverser le fleuve dans le noir.

— Ces deux dernières nuits, je suis resté sur le chantier, aussi j'ignore comment mon père ressent cette présence constante.

— D'après ce qu'on m'a rapporté, il ne cache pas qu'il déteste cette situation, mais il n'en impute pas la faute au sergent. En fait, au lieu de le tenir à distance, il le traite comme un ami et un compagnon.

Remerciant Amon pour ses petites faveurs, Bak descendit la ruelle jusqu'au portail, souhaita une bonne nuit à la sentinelle et s'éloigna dans la cité plongée dans la pénombre.

Le monde était noir sous un pâle et faible croissant de lune. Les étoiles saupoudraient le ciel tels des grains de sable scintillants. Bak entendit le bruissement d'un petit animal invisible dans l'herbe dure et sèche qui poussait le long du canal d'irrigation. Devant lui, un lièvre bondit en travers du chemin, quittant un carré de melons pour se cacher dans une plantation de henné. Des formes floues, sur sa droite, furent tout ce qu'il put distinguer d'un troupeau de bétail dans les chaumes. Le jappement lointain d'un chacal déclencha un concert d'abolements. L'air frais sentait le fumier épandu sur une terre en friche.

La maison de son père était plongée dans l'obscurité. Ptahhotep dormait sans doute. Bak ne vit pas trace du garde, mais supposa que le sergent Houy se montrerait en l'entendant approcher dans le noir. Pour s'assurer que le garde ne l'attaquerait pas, le prenant pour un intrus, il se mit à siffloter.

Il s'approcha de l'enclos où ses chevaux coulaient des jours paisibles, certain, cette fois, que le garde apparaîtrait. Il ne vit personne. L'écurie, une petite bâtisse laide mais solide à l'autre bout de l'enclos, était sombre elle aussi, les chevaux à l'abri à l'intérieur. L'arrière et un pan de mur étaient en brique crue, vestiges d'un édifice en partie effondré. Une façade, un mur en bois et un toit y avaient été adjoints quand Bak avait amené les chevaux de la garnison. Ils étaient beaucoup trop précieux pour qu'on les laisse chaque nuit dehors, où ils risquaient d'être volés.

Longeant le mur de l'enclos, il entama un refrain plus enjoué. Le garde demeurait invisible. Bak se

sentait de plus en plus mal à l'aise. Il cessa de siffler et, accélérant le pas, il coupa à travers le terrain herbu devant la maison. Il se sentait troublé par le silence.

Il se pencha pour passer sous le portique, les yeux fixés sur la porte de bois. Malgré l'obscurité, il vit qu'elle était légèrement entrouverte et qu'un homme gisait sur le seuil. Alarmé, il s'en approcha bien vite et posa un genou par terre afin de l'examiner. Le visage lui était inconnu, mais la lance et le bouclier blanc à côté du corps inerte le désignaient comme un garde de la maison royale.

C'était le sergent Houy, à qui Maïherperi avait confié la protection de son père !

Le garde respirait. Bak ne décela pas de plaie sur son large dos et sur son torse, mais quand il passa ses doigts dans les cheveux courts et épais, il sentit une grosse bosse humide à l'arrière du crâne. Le sergent avait été assommé par un coup violent. Ne pouvant rien pour lui, Bak se leva, l'enjamba et poussa la porte.

Un hennissement terrifié et le fracas de sabots sur la terre battue résonnèrent dans l'écurie. Bak se figea. Son père pouvait fort bien être auprès des chevaux, pour empêcher... Un vol, ou pire encore ?

Son sang ne fit qu'un tour : il se mit à courir dans l'herbe rare, sauta par-dessus le mur de l'enclos, contourna l'abreuvoir et fonça vers l'écurie. Un autre hennissement affolé, l'idée de son père, seul, dans un état désespéré lui donnèrent des ailes. Il franchit la porte, qui était ouverte contrairement à l'habitude, et s'arrêta net.

Une lumière chiche filtrait par la haute fenêtre ménagée dans la partie en brique crue, mais ses yeux s'étaient accoutumés à l'obscurité. Les deux chevaux, attachés à des bornes de pierre près de la mangeoire, ruaient, se cabraient, essayaient de se libérer pour fuir ce qui les effrayait. Ptahhotep n'était pas là.

Bak pensa d'abord à un serpent, peut-être un cobra mortel ou un autre reptile venimeux rampant dans la paille. Avant qu'il ait pu y réfléchir plus longuement, quelque chose percuta l'embrasement de la porte, près de sa tête. Un autre coup retentit dans l'écurie, accroissant encore l'affolement des chevaux.

Une fronde ! On les criblait de pierres ! Des projectiles pas assez gros pour tuer, de simples cailloux destinés à faire mal, à semer la panique. Bak aperçut la tête et les épaules d'un homme à la fenêtre, qui disparut en un clin d'œil. Il fit volte-face, pensant lui donner la chasse, mais se ravisa. Dans leur terreur, les étalons risquaient de se blesser. Il devait bien vite les apaiser avant de retourner à la maison, auprès de son père.

S'astreignant à la patience et au calme – du moins, aux yeux des animaux –, il contourna les sabots frénétiques. À pas lents, par le côté, il avança vers Défenseur, qui était le plus loin de la fenêtre. Il prit soin de ne faire aucun geste brusque ou menaçant et murmura des paroles confuses. Sa voix familière, son approche mesurée, la fin du supplice apaisèrent les hennissements et les ruades. En dépit du peu de lumière, il voyait ses chevaux trembler de tous leurs membres et, quand il tendit la main pour saisir la longe de Défenseur, il le sentit frémir.

Soudain, le cheval rejeta la tête en arrière et Victoire renâcla de frayeur. Au même instant, Bak perçut une odeur de fumée. Il se tourna et lâcha un juron. La porte était close ; au-dessous, des flammes léchaient le seuil. La paille !

Il se précipita sur la porte, tenta de la pousser. Elle résista. L'homme de la fenêtre avait posé la barre. Bak piétina les flammes qui s'allongeaient sous le bois, mais des fétus de paille alimentaient le feu. Les chevaux poussaient des hennissements affolés, ruaient en secouant leur crinière, tentant de se libérer des cordes solides.

Bak refoula sa propre peur, ce besoin désespéré de fuir qui jugulait le bon sens et la capacité de réflexion. Il connaissait bien l'écurie, qu'il avait aidé à construire. Et il connaissait aussi ses points faibles.

À toute vitesse, il contourna Défenseur et s'empara d'un râteau posé dans le coin. Utilisant

l'extrémité du manche comme un bélier, il l'assena à la jonction entre le bois et la brique. Une fêlure se forma entre les deux. Il força le manche à l'intérieur et les écarta. Les chevilles qui unissaient les deux premières planches se rompirent bruyamment.

Bak jeta le râteau et, de toutes ses forces, défonça d'un coup de pied la cloison en bois. Les cordes qui la fixaient au toit s'arrachèrent et elle s'abattit par terre. Une famille de rats fila par l'ouverture et disparut dans la nuit. Évitant de respirer la fumée qui emplissait l'abri, ignorant le crépitement du feu qui balayait le sol, le fracas des sabots, les hennissements apeurés, Bak démolit une autre planche d'un coup de pied, une autre encore, puis une autre, jusqu'à ce qu'il ait ménagé un espace suffisant pour faire passer un cheval.

Satisfait de son œuvre, il se retourna et resta interdit. La paille se consumait et les flammes léchaient les pattes des chevaux en dégageant une odeur de poil roussi. Il ramassa le râteau et le balança d'un côté et de l'autre pour dégager un chemin à travers la paille, la repoussant aussi loin qu'il le pouvait des animaux en proie à la panique.

Enfin, il tira sa dague et trancha le nœud qui maintenait son pagne. Il lança celui-ci sur la tête de Défenseur afin de l'aveugler et sectionna la corde qui le retenait captif. Saisissant la longe, il guida le cheval tremblant à travers l'orifice pratiqué dans le mur. Quand ils se furent éloignés de l'abri en flammes, il reprit le pagne et donna au hongre une tape sur le flanc pour l'envoyer à l'opposé de l'enclos.

Bak retourna en courant à l'intérieur. Le grain de la mangeoire commençait à fumer, rendant l'air irrespirable, et tous les minuscules bouts de paille disséminés par terre flambaient comme du petit bois. Le toit de palme brûlait, claquait, crépitait et jetait des étincelles. Indifférent à la chaleur, à la fumée, à l'odeur suffocante, Bak se hâta de rejoindre Victoire. Le cheval s'écarta, aussi effrayé de l'homme et de l'étoffe dans sa main que du feu, et se cabra.

Bak l'esquiva de justesse, empoigna la longe et jeta son pagne sur sa tête. Le maintenant ainsi encapuchonné, il coupa la corde qui l'attachait et, d'une main ferme, obligea le cheval apeuré à franchir l'ouverture. Une fois dehors, il récupéra son pagne, avec lequel il lui frappa le flanc pour l'encourager à rejoindre son compagnon.

Enfin, il se retourna pour contempler l'écurie. Le toit enflammé s'écroula dans une pluie d'étincelles. Des flammèches s'échappaient entre les planches. Bientôt, il ne resterait que les murs en brique crue, qui s'effondreraient sans doute à leur tour.

Remerciant Amon de s'être tenu auprès de lui pendant qu'il sauvait les chevaux et sa propre vie, Bak s'approcha lentement de l'abreuvoir. Il trempa son pagne dans l'eau trouble et s'essuya le visage. La tension et l'effort l'avaient rompu.

Il remarqua un mouvement, sous le portique. Le garde se redressait et fixait l'écurie en feu.

« Père ! » pensa Bak. Oubliant sa fatigue, malade d'inquiétude, il traversa l'enclos en courant, bondit par-dessus le mur et se précipita vers la maison.

— Mon père ! cria Bak en s'agenouillant à côté du sergent Houy. Où est-il ? Est-ce qu'il va bien ?

Hébété, le garde détourna son regard de l'écurie en portant la main à son crâne blessé. Il tressaillit et fixa la trace sombre et humide sur ses doigts. Il fronça les sourcils, essayant de réfléchir.

— Il... Il est parti chez un voisin, dont la jambe a été entaillée par une faux.

— Qui est venu le chercher ? Le connaissais-tu ?

Bak eut conscience de sa voix, cassante et péremptoire.

— Moi, non, mais ton père m'a dit qu'il se nommait Amonemopet et qu'ils étaient amis de longue date. Un homme imposant, qui paraissait fort comme un bœuf.

Bak le connaissait et le savait digne de confiance.

— Quand ? Quand sont-ils partis ?

— Peu après le coucher du soleil. La nuit tombait.

« Cela fait un bon moment, pensa Bak. Près de deux heures. »

— Il n'est pas encore rentré à la maison ?

Les yeux du sergent eurent une expression vague et perplexe.

— Je... Je ne sais pas. Je ne me rappelle pas l'avoir vu, mais...

La peur s'insinua dans le cœur de Bak. Ce coup violent à la tête troublait les idées du sergent et pouvait lui avoir ôté en partie la mémoire. Il se releva d'un bond, courut dans la maison, passa de l'antichambre à la salle principale, puis dans les chambres, la salle d'ablutions et l'office. La demeure était vide ; la natte de son père, sur le toit, n'avait pas été utilisée ; le drap n'était pas froissé. Une vérification hâtive dans la cuisine, au-dehors, ne révéla rien de plus. Bak se munit d'une petite torche que Ptahhotep conservait en cas d'urgence et l'alluma sur les charbons rougeoyants du brasero. Il jeta un coup d'œil dans la cabane où son père gardait ses deux ânes : il en manquait un. L'odeur de fumée provenant de l'abri incendié rendait le second nerveux. Les six chèvres couchées sur une litière de foin étaient plus calmes, bien que méfiantes.

Bak n'était pas entièrement rassuré. L'homme qui l'avait enfermé dans l'abri avant d'y mettre le feu avait peut-être tendu un guet-apens à son père dans le noir, loin de chez lui. Mais il n'avait aucun grief particulier contre le médecin. Son intention évidente était de supprimer Bak. Une fois son forfait accompli, pourquoi ôter la vie à un innocent ?

Du moins, Bak tentait de s'en convaincre.

Il contourna la maison et revint près du portique, où le sergent s'efforçait de se lever en s'appuyant sur une des colonnes de bois. Bak le prit par le bras et l'obligea à se rasseoir.

— Repose-toi, Houy. Tu as une vilaine blessure. Quand mon père reviendra, il ne me pardonnera pas si je te laisse t'agiter.

« Quand mon père reviendra... » Des mots d'espoir. Une prière.

Avec désarroi, le garde regarda l'écurie où l'incendie commençait à décroître.

— J'aurais dû faire preuve de plus de vigilance. Tu ne peux savoir à quel point je regrette...

Bak s'agenouilla près de lui.

— Te rappelles-tu ce qui s'est passé ?

— Je m'en voulais d'avoir laissé Ptahhotep partir sans moi. Le commandant Maïherperi m'avait ordonné de le protéger en permanence, mais quand il a insisté pour que je reste ici et m'a assuré que son ami ne le quitterait pas des yeux, que pouvais-je faire ? Je me suis assis là où tu me vois à présent, contrarié d'avoir désobéi aux ordres. Je m'inquiétais, aussi. C'est que, vois-tu, mon lieutenant, j'aime bien ton père...

— Il sait se montrer très persuasif, répondit Bak, dont le ton désabusé trahissait une longue

expérience.

Tristement, Houy porta la main vers sa tête mais s'arrêta avant de toucher la plaie.

— Je n'ai aucun souvenir clair de ce qui est arrivé. J'ai sans doute relâché ma surveillance et mon agresseur m'a surpris par-derrière.

— Combien de temps après le départ de mon père ?

— Je n'en suis pas sûr. Une demi-heure au plus.

— Te souviens-tu du nom du patient qu'il est allé soigner ?

— Djehouti.

Houy sourit, heureux d'avoir pu répondre à une question, au moins, avec certitude.

— Il réside sur la propriété adjacente à celle d'Amonemopet, vers le sud.

Convaincu que l'assaillant ne rôdait plus dans les parages et que le sergent ne courait aucun danger, Bak se leva.

— Je dois m'assurer que mon père va bien. Puis-je me fier à toi pour rester où tu es et te reposer ?

— Écoute ! s'exclama Houy, scrutant les ténèbres vers le sentier qui longeait le mur de l'enclos.

Bak distingua le rythme rapide de sabots et des voix animées. Un âne apparut dans le halo de la torche. Deux hommes couraient à côté de lui : Ptahhotep et Amonemopet. Tous deux fixaient l'écurie, où des flammes s'échappaient encore des derniers vestiges du toit de palme, éclairant les poutres noircies, affaissées sur les rares planches calcinées encore debout. Le bois se consumait en jetant une lueur rouge incandescente, et des étincelles sporadiques jaillissaient vers le ciel.

En silence, Bak remercia Amon que son père soit indemne, tandis que le sergent formulait une prière de louange à voix haute.

Ptahhotep considéra d'un œil critique Houy assis par terre et Bak debout près de lui.

— Au nom d'Amon, que s'est-il passé, ici ?

Bak se rendit compte soudain qu'il ne portait qu'une simple bande de lin autour des reins et qu'il était noir de suie.

— Tu vas bien, père ?

— Bien sûr que oui ! répliqua Ptahhotep d'une voix bourrue. Maintenant, dis-moi ce qui s'est passé.

— Personne n'a essayé de t'attaquer à l'aller ou au retour ?

— Non.

Ptahhotep s'agenouilla à côté du sergent, qui tourna la tête afin que le médecin puisse examiner la blessure.

— Rapproche-moi cette torche. Je n'y vois rien. Et maintenant, dit-il à son fils d'un ton sévère, combien de fois dois-je te le demander ? Que s'est-il passé, ici ?

Bak était soulagé d'avoir été visé, lui, et non Ptahhotep. L'assassin était venu dans l'intention de le tuer cette nuit même, ou de reconnaître les lieux pour une prochaine fois. Quand le médecin avait été appelé et que le sergent Houy avait baissé la garde, il en avait profité pour mettre ce dernier hors d'état d'intervenir. Après, il lui avait suffi d'attendre. La chance ou le misérable Seth avait été de son côté, et Bak était tombé dans le piège, non en silence, mais en sifflant un air guilleret pour annoncer son arrivée.

— Les brûlures de Défenseur sont minimes, déclara Ptahhotep en reposant la patte arrière de l'étalon. Ses jambes devraient guérir en quelques jours.

Bak, qui tenait la tête de l'animal, désigna du menton le cheval qu'Amonemopet caressait pour l'apaiser.

— Et Victoire ?

Le médecin ramassa un bol contenant une pâte verdâtre et contourna le flanc du cheval qui était resté plus longtemps dans l'abri en feu. Le sergent Houy, assis sur un coin de l'abreuvoir, déplaça la

torche afin que Ptahhotep puisse bien distinguer son second patient. Le garde avait la tête enveloppée dans un bandage blanc et les yeux un peu hagards, à cause du remède contre la douleur qu'il avait absorbé. Il aurait dû s'aliter, mais avait tenu à assister le médecin dans ses soins nocturnes.

— Cela risque de piquer, Amonemopet, alors tiens-le bien.

Ptahhotep se baissa, souleva un sabot, trempa un linge très doux dans la préparation et tamponna la brûlure.

— Ses antérieurs ne sont pas dans un pire état que les jambes de Défenseur, mais ses pattes arrière mettront du temps à guérir. Tu n'as pas à t'inquiéter, cependant. À moins que les dieux ne se détournent de lui, il guérira complètement.

Intrigué, Bak regarda son père panser la jambe brûlée et fixer le pansement.

— Tu m'as toujours dit qu'une brûlure guérit mieux, à l'air libre. Pourquoi mets-tu un bandage à Victoire ?

— Les dieux lui seront plus propices si nous protégeons sa blessure des mouches.

Peu après l'aube, le jeune apprenti scribe qui avait convoqué Bak la première fois monta en toute hâte le sentier menant vers la petite propriété de Ptahhotep.

Bak se préparait à partir pour Ouaset afin de présenter son rapport à Maïherperi et de solliciter le remplacement du sergent, qui ne serait pas en état de protéger qui que ce soit dans les prochains jours. Kasaya resterait auprès de son père jusqu'à l'arrivée d'un nouveau garde, puis il se rendrait au Djeser Djeserou.

— Amonked désire te voir, lieutenant, annonça le scribe.

— Il n'est tout de même pas déjà informé de l'incendie ! s'exclama Kasaya.

— T'a-t-il précisé pourquoi ? demanda Bak à l'apprenti.

— Un fait important est survenu, dont tu dois être avisé.

Le scribe escorta Bak jusqu'à la demeure d'Amonked, à Ouaset. Celle-ci était située dans un quartier encore plus beau et ancien que celui de l'architecte Montou. La vaste superficie de la propriété avait permis de bâtir une maison spacieuse. La rue, en revanche, était tout aussi étroite et sombre, exhalant la même odeur de moisi. Toutefois, ici, des gardes postés devant chaque entrée refoulaient les visiteurs indésirables.

Bak était assez intimidé. Il savait qu'Amonked, en dépit de son noble lignage, ne possédait pas de fortune à proprement parler et que cette résidence lui venait d'un riche mariage. Mais le policier ne s'attendait pas à ce que l'homme sans prétention qui le traitait en ami et travaillait chaque jour dans les entrepôts d'Amon vive dans une telle opulence.

Un serviteur les fit entrer. Le précédant, le petit scribe gravit un escalier en zigzag, traversa une cour verdoyante où poussaient des arbres et des arbustes en pots, puis il pénétra dans l'immense salle d'audience privée d'Amonked. L'intendant d'Amon, qui lui-même ressemblait tant à un scribe, renvoya le jeune garçon et invita Bak à s'asseoir sur un tabouret dont le dessus était agrémenté d'un coussin brodé. Un coussin sur un tabouret ! Cela aurait paru d'un luxe inouï, à Bouhen.

La pièce, rafraîchie par la brise pénétrant par de hautes fenêtres, comportait peu de meubles, mais chaque table basse, chaque coffre de bois, chaque tabouret était un chef-d'œuvre d'ébénisterie. Des essences de couleurs et de grains différents, étroitement imbriquées, formaient des motifs incrustés d'ivoire. Le coussin le plus épais que Bak ait jamais vu garnissait le fauteuil à bras d'Amonked. Sur des tentures murales chatoyantes, des poissons s'ébattaient dans des eaux d'un bleu profond et des oiseaux voletaient à travers les branches émeraude des arbres. Une coupe de pétales de fleur séchés, sur un coffre près de la porte, parfumait l'atmosphère.

Bak ne se sentait pas dans son élément.

— Tu m’as fait appeler, intendant ?

Il ne se rappelait pas avoir jamais posé une question aussi stupide. Si Amonked pensait de même, il n’en laissa rien paraître. Il indiqua la table basse près du tabouret, chargée de pain et de miel, de raisins et d’une cruche de lait.

— Prends donc une légère collation.

S’asseyant avec précaution sur le coussin moelleux, Bak versa du lait dans une coupe et se servit un morceau de pain au miel.

Amonked s’appuya confortablement contre le dossier de son fauteuil et entrelaça ses doigts sur sa taille épaisse.

— Il y a trois jours, j’ai eu l’occasion d’aller sur le quai pour recevoir une cargaison de cèdre du pays d’Amourrou ^[16]. J’ai parlé au capitaine du port des bijoux que tu as confisqués à Bouhen, et j’ai émis l’hypothèse qu’ils avaient la même origine que ceux sur lesquels ses inspecteurs sont tombés ces dernières années. Faut-il le préciser, il n’a pas été très flatté par mon allusion implicite au hasard, ajouta-t-il avec un amusement presque imperceptible.

— Je suppose que non, convint Bak en souriant.

— Il a été très intéressé quand j’ai évoqué la cruche de miel utilisée pour le trafic. En fait, il a convoqué ses inspecteurs sur-le-champ. Ils se rassemblaient déjà dans la cour quand je l’ai quitté, et il avait peine à attendre mon départ pour leur parler de l’abeille dessinée sur le col.

Bak remarqua les yeux brillants d’Amonked, l’animation de son visage.

— Et cette conversation a porté ses fruits ?

— Oui, hier, en fin de soirée.

Avec un sourire satisfait qui frisait la suffisance, Amonked ouvrit le tiroir du coffre placé près de son fauteuil. Il en sortit une cruche en terre cuite de forme ovoïde, exactement identique à celle de Bouhen, et la tendit à Bak. Autour du col, on avait dessiné un collier avec une abeille en pendentif.

— Voici, je crois, ce que nous cherchions. Un inspecteur l’a découverte à bord d’un navire marchand à destination de Keftiou ^[17], dans les effets personnels du marin qui marque la cadence pour les rameurs.

Bak adressa un bref sourire de félicitation à son hôte.

— A-t-il révélé d’où elle provient ?

— C’est un homme naïf, d’après le capitaine du port, du genre à accepter ce qu’on lui raconte sans poser de questions. Il affirme qu’un adolescent qu’il n’avait jamais vu l’a payé pour remettre l’objet à son destinataire, qui le rejoindrait dans le port de la capitale de Keftiou. Les policiers medjai l’ont interrogé sans ménager la trique, pourtant il n’a pas voulu en démordre. Ils ont la conviction qu’il dit la vérité.

Bak étudia l’esquisse, presque la copie conforme de celles qu’il avait déjà vues. La cruche vide était aussi propre que si on ne l’avait jamais utilisée.

— L’inspecteur a-t-il trouvé du miel à l’intérieur ? Des bijoux ?

— Il y avait du miel, oui.

Amonked sortit du tiroir un carré de lin très semblable à celui dans lequel Bak avait transporté les bijoux de Bouhen. Il déplia l’étoffe et, un large sourire aux lèvres, lui présenta le paquet ouvert.

— Et puis ceci...

Bak en eut le souffle coupé. Dans la paume d’Amonked luisaient deux bracelets, deux anneaux d’or et un cœur en cristal de roche. Il n’avait jamais vu les bagues ni l’amulette, cependant les bracelets lui étaient, hélas, familiers. De minuscules papillons étaient incrustés sur le premier, le second était un large cercle d’or où trois petits chats étaient couchés l’un derrière l’autre... Leur ressemblance saisissante avec ceux du tombeau du Djeser Djeserou, qu’il avait vu sceller, ne pouvait

relever d'une simple coïncidence. C'étaient les mêmes bracelets.

On les avait volés dans la sépulture, juste sous son nez.

Il aurait fallu être aveugle pour ne pas remarquer son émotion, or c'était loin d'être le cas d'Amonked.

— Qu'est-ce qui ne va pas, lieutenant ? On dirait que tu viens de voir un revenant.

— Dans un sens, c'est exact, dit Bak, qui entreprit de tout lui expliquer.

Amonked secoua la tête ; il ne pouvait y croire, il ne voulait l'admettre.

— Comment seraient-ce les mêmes ? Le tombeau a été surveillé sans relâche. Nul n'aurait pu y pénétrer en secret !

Bak avala sa dernière bouchée de pain au miel et la fit glisser à l'aide d'une gorgée de lait. Il aurait voulu faire passer aussi facilement la bévue de son Medjai.

— Kasaya a repéré une lueur qu'il a prise pour l'esprit malin et lui a donné la chasse. Imen, le garde chargé de surveiller le puits, a pu y descendre en son absence. Kasaya pensait l'avoir vu devant l'entrée du tombeau en permanence, mais il était si absorbé par cette poursuite, si effrayé à l'idée de capturer l'esprit malin, qu'il a sans doute perdu la notion du temps.

— Imen, le garde... Un pilleur de tombes.

Désorienté et affligé, Amonked secoua la tête une fois encore.

— On raconte qu'en temps de disette, ceux qui habitaient des villages bâtis près des sépulcres auxquels ils consacraient leur vie dépouillaient les défunts dont ils avaient la charge. Mais aujourd'hui ? En cette époque de prospérité ? Pourquoi, Bak ? Pourquoi ?

— Nombre de sépultures regorgent de trésors, intendant. C'est un puissant aiguillon pour une âme cupide.

Les traits assombris par la colère, Amonked jeta les bijoux dans le tiroir et le referma brusquement.

— Va trouver le lieutenant Menna. Emmène-le au Djeser Djeserou et arrête Imen avant qu'il apprenne notre découverte et tente de fuir. Je veux que cet infâme bandit comparaisse devant le vizir au plus vite. Nous devons faire un exemple.

Bak ramassa la cruche qu'il avait posée par terre, près de son tabouret. Une pensée inattendue grandissait dans son cœur. Un soupçon.

— Menna est-il au courant de cette découverte ?

— Oui. Je lui ai envoyé un messenger à l'instant où le capitaine du port m'a remis ces objets, hier, à la tombée de la nuit.

— Je lui avais montré les bracelets dans le tombeau. Je ne peux croire qu'il ne les ait pas reconnus.

— Tranquillise-toi, Bak. Je n'ai fourni aucun détail au sujet des bijoux et il n'a pas eu l'occasion de les voir.

Bak poussa un long soupir de soulagement. Il commençait à apprécier Menna et aurait été désolé de devoir le soupçonner de vol, sinon pire.

— Imen...

Menna, qui gravissait la chaussée en compagnie de Bak, paraissait sidéré par la duplicité du garde.

— Je le connais depuis des années. Je lui aurais confié ma vie.

— Qui peut sonder les replis d'un cœur ?

Bak détestait les poncifs, mais n'avait pu trouver de commentaire plus approprié.

— Néanmoins, sa fourberie me blesse. Je le prenais pour un homme intègre, incapable de voler les morts.

Ils contournèrent un traîneau chargé d'une immense statue blanche de la reine, représentée tel

Osiris. La sueur coulait sur les visages et les corps des haleurs, qui peinaient sous le cruel soleil de midi. L'âcre odeur de transpiration persista dans les narines de Bak longtemps après qu'ils furent passés.

— Que va-t-on penser de moi ? se lamenta Menna. Comment cela va-t-il affecter mon avenir ?

— La trahison d'Imen n'aura pas de répercussion sur ta carrière, répondit Bak d'un ton neutre.

— J'aurais dû remarquer quelque chose ! J'aurais dû me douter !...

Le policier ne savait que dire pour apaiser les remords de l'officier. Son inclination première était de le blâmer d'avoir si mal cerné la personnalité du coupable. À sa place, Bak aurait fait chaque jour le tour des cimetières pour s'assurer que ses gardes se tenaient à leur poste et sur le qui-vive. Il doutait que Menna quitte Ouaset plus de deux ou trois fois par semaine. Mais le zèle aurait-il fait une différence ? Pour sa part, Bak aurait-il su discerner un traître parmi ses Medjai ou, comme Menna, se serait-il aveuglé sur ses défauts, pour peu qu'il le connaisse bien et l'apprécie ?

— Imen était parfois capable de se mettre en rage, reprit Menna. Penses-tu qu'il ait tué Montou ? Une dispute entre voleurs ?

— Nous le saurons bientôt.

Ils dépassèrent un second traîneau, chargé de deux grands blocs rectangulaires de granit rose, et parvinrent sur la terrasse. Leur attention fut aussitôt attirée par un attroupement qui s'était formé devant la partie inachevée du mur nord. Après l'éboulement, Pached y avait interdit tout travail jusqu'à ce que l'esprit malin soit sous les verrous. C'était de mauvais augure.

— Vite ! dit Bak, s'élançant vers le groupe.

Menna força l'allure pour le rattraper.

— Un autre accident ?

Bak le craignait. Côte à côte, ils traversèrent la terrasse, courant en évitant les statues. À l'extérieur de la foule, quelqu'un les aperçut et signala leur présence. Des hommes s'écartèrent pour les laisser passer.

Ils trouvèrent Pached et Kasaya devant un amas de pierres qui avaient dévalé la pente. Entre eux, un homme gisait sur le dos, recouvert des pieds jusqu'aux épaules par l'éboulement. Le haut d'une lance dépassait, sur sa droite ; un bouclier moucheté blanc et roux reposait plus loin. Perenefer, à genoux près de la tête, empêchait de voir ses traits. Quand les deux officiers approchèrent, le chef d'équipe se retourna et, ce faisant, révéla le visage d'Imen.

Consterné, Bak s'accroupit à côté de lui. Il toucha le corps, cherchant de la chaleur en dépit de sa pâleur mortelle. Une masse sanglante sur le côté de la tête était couverte de mouches que les efforts de Perenefer ne parvenaient pas à chasser.

— Quand est-ce arrivé ?

— Au cours de la nuit, répondit Pached. Son corps est déjà raide.

— Si seulement j'avais vu les bijoux ! marmonna Menna. Si seulement j'étais allé chez Amonked dès l'instant où j'ai appris cette découverte !

— Qui l'a trouvé ? interrogea Bak.

— Nous, dit Perenefer. Quelques-uns de mes hommes et moi. Aux premières lueurs du jour, quand on s'est aperçu qu'il y avait eu un éboulement, on est venu aussitôt pour déblayer. Et voilà ce qui nous attendait.

— Ce n'est pas un grand éboulement, expliqua Pached, mais assez pour raviver dans les mémoires le souvenir de la fois précédente. De toutes les victimes. Il ne leur en fallait pas plus pour avoir peur.

Bak observa les pierres qui recouvraient presque les vestiges du mur de soutènement, puis il scruta le flanc de la falaise. D'un trou visible à mi-hauteur, un gros rocher s'était détaché et avait commencé à rouler, provoquant la catastrophe. On le distinguait, derrière le mur écroulé qui avait arrêté sa descente et que dissimulaient presque les fragments rocheux. Bak aurait parié son plus beau collier de

perles qu'il ne s'agissait pas d'un accident.

— Débarrasse-moi de ces mouches, ordonna-t-il à Kasaya. De l'eau fera l'affaire.

Un gamin s'avança avec une grosse outre en peau de chèvre et arrosa la plaie. Les insectes s'élevèrent en une nuée bourdonnante, refusant d'abandonner un repas savoureux. Bak agita la main pour disperser les plus obstinées, puis se pencha afin d'examiner la blessure. Ou plutôt, les blessures. Au-dessus de l'oreille droite d'Imen, il en trouva une superficielle, qui avait fait éclater la peau. Un peu plus bas vers l'arrière, une indentation très profonde rappelait le coup infligé à Montou. Le garde avait été assommé avant d'être assassiné.

Sans un mot, mais avec une expression si dure que chacun dans la foule comprit son intention, Bak fit le tour du mur et escalada la pente. De sa propre initiative, Kasaya lui emboîta le pas. Quand ils parvinrent près de la cavité qu'avait occupée le rocher, ils constatèrent tout de suite qu'elle était trop profonde pour que l'énorme bloc en soit sorti sans une intervention humaine.

— Il a tenté d'effacer ses traces, remarqua le Medjai en montrant une couche récente de poussière, de sable et de cailloux au-dessus de l'orifice.

Bak balaya le sol de ses mains. Celui-ci n'était pas tassé, comme si le meurtrier avait creusé pour dissimuler toute empreinte de ses pas et du levier dont il s'était servi.

— Qu'est-ce qui s'est passé, d'après toi, chef ? Quelqu'un a frappé Imen à la tête, puis a tenté de faire croire à un accident ?

— Il a assassiné Houni et Dedou, et s'en est tiré sans que personne le sache. Du moins, c'est ce qu'il imagine ! Je pense qu'il a voulu tenter la chance une troisième fois.

— Il a dû venir ici juste après avoir essayé de te tuer.

Le sourire de Bak n'exprimait pas la moindre joie.

— Il se tourmente, Kasaya. Il cherche à se couvrir dans l'espoir d'échapper aux soupçons. Nous ferions mieux d'agir vite avant qu'il ne supprime tous ceux qui peuvent le dénoncer.

— Je dois retourner à Ouaset pour rendre mon rapport à Amonked, annonça Bak à Kasaya, alors qu'ils se trouvaient dans le temple en ruine de Djeserkarê Amenhotep et de sa vénérée mère, Ahmès Nefertari, où nul ne pouvait les entendre. En mon absence, et quel que soit le temps que cela te prendra, je veux absolument que tu découvres d'où proviennent les cruches utilisées pour le trafic.

— Mais, chef ! Tu as dit toi-même que ce dessin était probablement une marque qui permettait de reconnaître le récipient où se trouvaient les bijoux. Une cruche comme celle-là, il y en a peut-être une sur cent. Ou sur mille. Qui peut en avoir vu ?

L'objection était fondée, toutefois Bak ne pouvait plus justifier son échec. Il leur fallait suivre cette piste jusqu'au bout.

— Le bateau de pêche qui a renversé la barque de mon père a disparu de ce côté du fleuve. Donc, tu commenceras ici, et tu iras de village en village, de hameau en hameau, d'échoppe en échoppe.

Bak tendit au jeune Medjai un col de cruche brisé, sur lequel il avait reproduit le collier et le pendentif en forme d'abeille.

— Prends ceci avec toi et montre-le à chacun de ceux que tu rencontreras.

Kasaya gémit :

— Chef, tu me demandes l'impossible !

— Tu sais comment sont les gens de la campagne, Kasaya. Ils se mêlent des affaires des autres. Quelqu'un aura vu une cruche ornée de ce dessin.

— Hori se débrouillerait bien mieux que moi.

Bak le pensait aussi, mais il ne voulait pas blesser le jeune homme. Le scribe aurait montré beaucoup plus de subtilité dans ses questions et aurait ainsi moins risqué d'attirer une curiosité inopportune.

— Peux-tu examiner les archives à sa place ?

Le Medjai baissa la tête, vaincu.

— Chef, tu sais bien que je ne sais pas lire.

Amonked, assis sous le portique d'un entrepôt qui empestait le cuir tanné, se sentait à l'évidence aussi déçu que Bak.

— Qui a tué ce garde ? En as-tu la moindre idée ?

Sur son tabouret, remarqua Bak, pas de coussin épais pour ménager son noble postérieur.

— Je suis certain que c'est l'esprit malin.

— L'esprit malin ! répéta Amonked avec un reniflement de dédain. N'était-ce pas Imen ?

Bak appuya son épaule contre une colonne en bois et observa la longue file de manœuvres trempés de sueur qui apportaient de gros paquets de peaux, à peine déchargés d'une barge amarrée contre le quai. Sous le portique, ils jetaient leurs fardeaux, qui conservaient fortement l'odeur de l'urine où ils avaient macéré, puis retournaient en chercher d'autres. Des scribes dénombraient les peaux de chaque paquet et annonçaient d'une voix distincte le total à leur chef, assis sur un tabouret près de la porte de l'entrepôt. D'autres portefaix transféraient les paquets comptés à l'intérieur. Bak s'étonna de l'aisance avec laquelle Amonked passait de sa demeure luxueuse au monde quotidien d'un scribe de rang supérieur.

— L'esprit malin n'est pas un, mais plusieurs hommes. Imen faisait peut-être partie du lot, toutefois il servait plus vraisemblablement de guetteur.

— Ainsi, il n'était qu'un instrument entre les mains de celui qui l'a tué.

— En effet, c'est bien ce que je crois.

— Et il est mort parce qu'il pouvait donner son nom.

— Imen en savait trop, acquiesça Bak, se frottant le nez pour chasser les picotements provoqués par la puanteur des peaux. J'ai envoyé Kasaya enquêter sur l'origine des cruches. Nous devons remonter jusqu'aux complices avant qu'on ne les retrouve morts, eux aussi.

— Alors, il ne resterait plus que leur chef.

— Oui, intendant. Un homme au visage familier, qui va et vient parmi les autres au Djeser Djeserou et que nul ne soupçonnerait jamais des actes monstrueux qu'il a commis.

— Peux-tu me dire son nom ?

— Pas encore, répondit Bak, répugnant à dévoiler l'infime soupçon tapi au fond de son cœur.

Bak se hâta de traverser le fleuve et arriva chez son père peu avant midi. Il n'y trouva que le sergent Houy. Le médecin et le nouveau garde désigné par Maiherperi s'étaient rendus dans un village voisin pour soigner le vieux chef, qui souffrait de douloureuses raideurs aux articulations. Ils projetaient en outre de visiter plusieurs patients dans les environs. Houy avait eu beau jurer qu'il était guéri, ils l'avaient laissé afin qu'il se repose, tout en surveillant la maison et les bêtes.

Sachant que Ptahhotep n'aurait pas besoin du nouvel esquif procuré par Menna, Bak retourna sur la rive et emprunta la petite barque. Il la tira dans le courant, hissa la voile et se lança dans une enquête qui ne constituait pas moins une gageure que celle de Kasaya. Il avait mal vu le bateau de pêche qui les avait renversés et n'avait guère prêté attention à celui amarré sur le quai de Ouaset, aussi ne pouvait-il être certain que les deux ne faisaient qu'un. Mais si son raisonnement était juste, et si le chef des pilliers de tombes éliminait tous ceux qui risquaient de le désigner, les pêcheurs devaient être retrouvés avant de connaître le même destin qu'Imen. Avec une chance exceptionnelle et un sourire bienveillant d'Amon, il parviendrait peut-être à repérer le bateau, puis les hommes eux-mêmes.

Un léger vent du nord gonflant la voile, il remonta le courant en dépassant l'endroit où le bateau de pêche avait disparu. Puis il se laissa porter au fil de l'eau, se propulsant vers la berge grâce à ses avirons afin d'examiner une embarcation tirée à sec pour la nuit. La journée était radieuse, la chaleur tempérée par une brise idéale pour naviguer. S'il ne s'était pas concentré sur sa mission, il aurait beaucoup apprécié ce voyage.

Il apercevait rarement un bateau solitaire. La plupart étaient groupés sur la plage, leurs filets déployés pour sécher. La pêche avait été bonne et la majorité des hommes était rentrée à midi pour vendre la prise du jour ou pour la livrer dans un domaine s'ils travaillaient pour un riche propriétaire. Inévitablement, un ou deux étaient restés derrière pour raccommoder un filet ou une pièce de bois, ou encore pour nettoyer quelques poissons qu'ils rapporteraient chez eux. Comme la plupart de ceux qui menaient jour après jour une dure vie de labeur pour un gain dérisoire, ils étaient d'un naturel joyeux et connaissaient aussi bien les affaires des autres que les travailleurs de la terre. Or c'était sur cela que Bak pensait pouvoir compter.

Il avait dû s'arrêter six ou sept fois quand il rencontra un canal latéral entre une plage étroite et une île basse – un écueil qui avait résisté aux crues annuelles assez longtemps pour que de hautes herbes et des buissons s'y enracinent. Plus d'une douzaine de bateaux de taille modeste avaient été halés sur la plage, qui s'étendait au pied d'un banc de vase presque vertical. Au sommet, à l'ombre d'un acacia, deux hommes ceints de pagnes rudimentaires réparaient des filets. À coups de rames, Bak s'en approcha, sauta sur la terre ferme et tira à demi son esquif de l'eau, juste au-dessous d'eux.

— Je suis le lieutenant Bak, de la police medjai.

Il ne vit pas la nécessité de préciser que ses Medjai se trouvaient loin, au pays de Ouauat, et se borna à expliquer :

— Je cherche un bateau...

— Un bateau !

Riant joyeusement, le plus âgé se tapa sur la cuisse. Comme les filets qu'ils ravaudaient, son compagnon et lui empestaient le poisson et l'odeur du fleuve.

— Elle est bien bonne, celle-là ! La meilleure que j'aie entendue de la journée.

Le plus jeune lança en désignant la rangée d'embarcations alignées sur la rive :

— Voilà pour toi, lieutenant ! Ou que dirais-tu de ceux-ci ?

S'esclaffant, il décrivit un grand cercle du bras pour montrer les nombreux bateaux qui passaient sur les flots.

— Un bateau de pêche, indiqua Bak avec un demi-sourire pour montrer qu'il ne leur en voulait pas, avant d'ajouter d'un ton grave : C'est une question de vie ou de mort. Pouvez-vous m'aider ?

Ils cessèrent de rire et échangèrent un coup d'œil facile à interpréter : oui, ils l'aideraient, mais sans se donner de mal, et ils ne lui diraient que ce qu'il leur demanderait. Ce n'était ni la première ni la dernière fois que le policier se heurtait à ce genre d'attitude.

Posant les filets, les pêcheurs se levèrent.

— Tes désirs sont des ordres, lieutenant ! déclara le plus jeune en adressant un clin d'œil à son compagnon.

Ignorant son attitude moqueuse, Bak marcha avec eux le long de la rive, scrutant les coques de bois à la recherche de signes de collision. Plus de la moitié étaient des bacs utilisés pour convoyer la population, les bêtes et les marchandises à travers le fleuve, et n'offraient aucun intérêt à ses yeux. Les cinq restants étaient des bateaux de pêche. Aucun ne semblait différent des vingt autres qu'il avait déjà examinés en amont. Tous gardaient la cicatrice de heurts avec des objets flottants, d'amarrages négligents. Dans la plupart des cas, le bois marqué avait noirci au fil du temps, attestant que les dégâts étaient anciens. Quand la cicatrice était récente, elle se trouvait trop haut, trop bas ou trop à l'arrière sur la coque, ou alors sa forme ne concordait pas. Contrarié par cet échec, Bak rebroussa chemin le long de la rangée pour les voir à nouveau.

— Aucun d'entre eux n'est celui que tu espérais trouver ? demanda le plus jeune, échangeant un sourire goguenard avec son compagnon.

— Je ne peux en être sûr, toutefois je ne le pense pas.

— Je vois que tu n'es pas un homme du fleuve, observa le plus âgé.

Bak comprit l'allusion implicite qu'il n'y connaissait rien et que, par conséquent, il ne savait même pas ce qu'il cherchait. Il lança au pêcheur un regard froid.

— Ne me sous-estime pas, vieil homme. J'ai grandi près d'ici. Les bateaux ont toujours fait partie de ma vie.

Le second s'avança en grimaçant un sourire.

— Si tu nous disais ce que tu veux, nous serions mieux à même de t'aider.

— Oui, lieutenant ! ajouta le plus vieux, faisant montre d'un empressement exagéré. À quoi ressemblait-il, ce rafiote ?

— Tout ce que je peux affirmer, c'est que la coque était sombre et usée par les intempéries, admit Bak.

À la façon dont les deux autres le regardèrent, il comprit qu'ils se sentaient supérieurs, eux qui reconnaissaient aisément chacune des embarcations qui empruntaient le fleuve.

— Il est venu sur nous par-derrière et nous a fait chavirer. L'esquif de mon père a coulé au milieu du courant. Nous ne pensions qu'à survivre et nous l'avons à peine entrevu.

Le plus jeune écarquilla les yeux.

— Ton père ? Le médecin Ptahhotep ? On a entendu parler de cet accident.

— Tu le connais ?

— Oh, oui, lieutenant ! répondit-il avec chaleur. Sans lui, mon épouse et mon premier-né seraient morts. C'était il y a un an. Ces moments-là, je ne les oublierai jamais.

Le plus vieux considéra Bak avec intérêt.

— Tu es arrivé voici quelques jours de la frontière sud, pour tenter d'arrêter les accidents au Djeser Djeserou.

— Tu sais que... Mais bien sûr ! dit Bak, riant tout bas. Tu n'ignores rien de ce qui se passe le long du fleuve.

Les deux hommes rayonnèrent.

— Viens, lieutenant, dit le plus vieux. On a de la bière et un coin d'ombre à partager.

Bak détestait l'idée de passer le peu de temps dont il disposait dans ce seul endroit, mais il avait soif ; de plus, une chance infime existait que, possédant plus d'informations, ils se rappellent des faits qui lui seraient utiles. Il s'installa auprès d'eux sous l'acacia, une cruche de bière à la main, puis leur relata l'accident et tous les détails dont il se souvenait à propos du bateau. Même à l'abri du vent, l'odeur de poisson demeurait forte et le poussa à abrégé son récit.

Quand il eut fini, le plus jeune regarda son compagnon.

— Ça pourrait être le bateau de Païri et Houmaï. Il y a une éraflure toute récente sur la coque. Mais pourquoi auraient-ils voulu faire chavirer le médecin ? Ou même toi, lieutenant ?

— Qui sont Païri et Houmaï ? interrogea Bak, refusant de laisser croître l'espoir au fond de lui.

— Des frères, expliqua le plus âgé en se grattant énergiquement l'intérieur de la cuisse. D'habitude, ils tirent leur bateau ici quand la pêche est finie. C'est bizarre qu'ils ne soient pas encore là, dit-il, pensif, en contemplant la rangée d'embarcations sur la plage.

— Leur père est mort il y a plusieurs années et leur a laissé une petite propriété, ajouta son ami. Ils sont souvent les premiers à ramener leur prise afin de rentrer à temps pour s'occuper du bétail. Je me demande pourquoi, puisqu'ils ont un jeune berger qui s'en charge très bien.

Une propriété. Un endroit où l'on produisait sans doute du miel. Bak sentit son intérêt décupler.

— Leur bateau a heurté un obstacle, il y a deux jours. Aucun doute là-dessus. Ça a laissé une longue entaille d'un côté de la proue. En y repensant, remarqua le vieil homme, elle se trouve à peu près au niveau de la poupe d'une barque comme celle de ton père.

— On aurait dû y faire plus attention, se demander ce qui s'était passé, reconnut son jeune compagnon. Ils ne sont pas du genre à avoir un accident. Ce sont des marins prudents, qui prennent soin de leurs biens – en particulier de ce bateau.

Sans pouvoir croire à sa chance, Bak posa la bière à côté de lui.

— Il n'était pas ici, le soir où nous avons chaviré ?

Après une longue discussion pour définir qui avait fait quoi et quel soir exactement, le plus âgé conclut :

— Pas quand je suis parti. Ces filets sont vieux – mon maître, cet avare, tient serré les cordons de sa bourse – et je les répare souvent jusqu'au coucher du soleil. Comme ce jour-là.

En silence, Bak adressa une prière de gratitude à Amon. Contre toute attente, il avait très probablement trouvé ceux qu'il cherchait, les pêcheurs, mais aussi les producteurs de miel.

— Sont-ils du genre à s'approprié ce qui, de droit, appartient à d'autres ?

— Qui résisterait à la tentation, si le butin était assez riche ? gloussa le plus vieux.

— Ils triment de l'aube au crépuscule dans l'espoir d'une vie meilleure, mais est-ce qu'ils voleraient ? s'interrogea le plus jeune, qui finit par hausser les épaules. Peut-être que oui. Peut-être que non.

Bak se leva, prêt à partir.

— Pouvez-vous me décrire ces deux frères ?

Le plus vieux ramassa le filet et trouva l'accroc qu'il lui restait à raccommoder.

— Païri, c'est un costaud avec des épaules larges, et plus grand que toi. Il a une tête carrée, pas bien belle à regarder.

— Et une figure plate comme une semelle de sandale ! ajouta le plus jeune en riant.

Un visage plat ! Bak retint un cri de joie. Il avait envers ces deux pêcheurs une dette dont il ne pourrait jamais s'acquitter. Entre autres informations, ils avaient identifié ceux qui l'avaient lâché dans le puits des pilleurs.

— Houmaï ressemble beaucoup à son frère, indiqua le vieux, mais en plus fin, avec un visage plus

rond. Un peu comme un œuf.

Bak pensa aux nombreux endroits où un bateau pouvait être tiré, le long du fleuve, au temps qu'il perdrait à le chercher alors qu'il voulait, en fait, mettre la main sur ses agresseurs.

— Comment puis-je trouver leur propriété ?

Regrettant de ne pas avoir Kasaya pour le seconder, Bak suivit rapidement l'étroit sentier qui passait au-dessus des champs sur un surplomb de terre, au bord du canal d'irrigation à sec. Devant lui, la propriété semblait aussi petite que celle de son père, mais la maison avait besoin d'être chaulée et les deux abris en brique crue se trouvaient dans un état avancé de décrépitude, avec des murs en partie effondrés. Dans un champ à l'est, un grand troupeau de moutons et de chèvres se nourrissait de la maigre glanure qui subsistait après les moissons. Un garçon de huit ou neuf ans, assis à l'ombre d'un bouquet de tamaris, gardait les bêtes tout en observant Bak. Le chien jaune près de lui se leva et aboya, puis se tut sur l'ordre sec de son maître. Un âne broutait à côté, indifférent à ce qui l'entourait.

Quelques touffes de végétation oubliées par les animaux voraces indiquaient que l'on avait cultivé du trèfle, une bonne source de nectar pour les abeilles. Bak ne vit pas de ruches à la lisière du champ, mais il distingua, sur le toit de la maison, un large groupe de pots cylindriques maintenus ensemble par de la boue séchée.

« Oui ! » pensa-t-il, satisfait au-delà de toute mesure. Il était tombé sur ceux-là mêmes qu'il avait chargé Kasaya de trouver. Des éleveurs d'abeilles, qui étaient aussi des pêcheurs et des pilliers de sarcophages. Ces quelques heures d'efforts se révélaient plus que gratifiantes.

Il s'arrêta au bord du champ. Hormis les bêlements d'un agneau qui avait perdu sa mère et des aboiements lointains, on n'entendait pas un bruit. La bâtisse paraissait déserte. Les apparences, toutefois, étaient souvent trompeuses. Peut-être les pêcheurs l'avaient-ils vu approcher, peut-être même l'avaient-ils reconnu. Il se pouvait qu'ils le guettent, dans l'espoir de le capturer par surprise.

Où ? La maison et les abris étaient en terrain découvert. Au crottin qui parsemait l'herbe, Bak devina que le bétail paissait où il voulait. Le jardinet était entouré d'une sorte de haie, faite de branches d'acacia séchées, hérissées d'épines. Il coula un regard à travers et constata que les deux abris étaient vides. Dans le champ couvert de chaume, le gamin et son chien avaient disparu parmi les bêtes et ne lui accordaient aucune attention.

Empoignant son bâton de commandement tel un gourdin, il s'avança vers la maison. À une dizaine de pas de l'entrée, il appela :

— Païri ! Houmaï ! J'ai à vous parler.

Il ne reçut aucune réponse.

Évitant de marcher sur l'herbe sèche qui aurait craqué sous ses pieds, il s'approcha subrepticement de la porte et s'arrêta pour écouter. Tout était silencieux. Il resta où il était, attendit encore. Pour refréner son impatience, il compta, comme une femme se préparant à donner la vie. Il s'était fixé d'aller jusqu'à deux cents et en était à la moitié quand sa patience porta ses fruits. Il perçut un léger bruissement à l'intérieur, sur la droite. Cela pouvait être causé par une souris ou un rat, toutefois, il ne le pensait pas. En silence, il s'approcha de l'embrasure.

D'un bond, il franchit le seuil. Dans la pénombre, il entrevit une silhouette là où il s'y attendait. Il lui fit tomber des mains l'objet qu'elle tenait et, de son poing libre, la frappa en plein dans le ventre.

— Oufff ! entendit-il, et un homme s'écroula à ses pieds, lâchant sa lance et son boucher qui résonnèrent par terre.

La lumière filtrant par la porte ouverte tomba sur son visage.

— Kasaya !

Bak s'agenouilla près du jeune Medjai.

— Mon lieutenant ?

Kasaya, grimaçant de douleur, souleva les épaules du sol en terre battue et se redressa.

— Qu'est-ce que tu fais ici, chef ?

— Pourquoi n'as-tu pas répondu lorsque j'ai appelé ?

— Je n'ai pas reconnu ta voix. Je ne m'attendais pas à ce que tu viennes.

Bak aida le Medjai à se relever, puis à s'asseoir sur un tabouret au milieu de la pièce chichement meublée.

— J'aurais pu te tuer... dit-il, plein de remords.

Kasaya lui adressa un faible sourire.

— Si tu m'en avais laissé l'occasion, je t'aurais fracassé le crâne d'un coup de masse.

Bak avait répété mille fois à ses Medjai de ne pas tuer un suspect sans lui laisser une chance de s'expliquer. À l'évidence, Kasaya ne prenait pas tout à fait cette recommandation à cœur. Le jeune homme se massa le ventre avec précaution.

— Il va falloir que je prévienne les hommes de notre compagnie de ne pas te contrarier, chef.

— Je pensais frapper un meurtrier, et non un ami, répondit Bak en souriant. Et maintenant, raconte-moi ce qui t'a conduit ici.

— J'ai rencontré un homme, dans un lieu de plaisir à peu de distance au sud. Quand je lui ai montré ton dessin, il s'est souvenu d'avoir vu le pêcheur Païri avec une cruche semblable. Je suis venu lui demander qui la lui avait donnée. Par chance, j'ai commencé par discuter avec le petit gardien de troupeau. Il connaissait très bien ces jarres, puisque c'est sa mère qui les fabrique ! Païri et son frère Houmaï lui donnent du poisson frais en échange de quelques-unes de ces poteries, lorsqu'elle les a fait sécher après les avoir tournées. Ils y ajoutent le dessin, puis les lui rendent afin qu'elle les cuise dans son four.

— Qu'est-elle pour ces hommes ? Une sœur ? Une mère ?

— Ni l'un ni l'autre. Elle habite la maison voisine. Le père du petit est mort il y a deux ans et il a plusieurs jeunes frères et sœurs. Ils gagnent leur subsistance de leur mieux. Le gamin garde les troupeaux de Païri et Houmaï et, en retour, il peut faire paître ses bêtes avec les leurs.

Bak examina la pièce, qui ne reluisait pas de propreté et dégageait une forte odeur de poisson, de corps rarement lavés. Une brève fouille ne révéla pas d'objet de valeur. Soit les deux frères avaient pris la fuite en emportant toutes leurs possessions, soit ils vivaient dans une misère sordide.

— Pas grand-chose qui en vaille la peine, après Amon seul sait combien d'années à piller des tombes.

Kasaya, dubitatif, parcourait encore la pièce des yeux.

— Si ce sont bien nos voleurs, chef, où ont-ils caché toutes les richesses obtenues en échange des bijoux anciens ?

— L'esprit malin les conserve peut-être.

— Pour eux, ou pour lui-même.

— Mais oui, je les ai vus sortir la nuit. Ils sont seuls tous les deux la plupart du temps, mais quelquefois un autre homme part avec eux.

L'enfant, les yeux agrandis par la curiosité, était tout animé par cette discussion passionnante qui le distraignait de sa solitude. En répondant à leurs questions, il caressait les oreilles veloutées de l'agnelet qu'il tenait dans ses bras.

— À quoi ressemble cet homme ? interrogea Bak.

— Il est plus grand qu'eux, et aussi moins massif, mais à part ça je n'en sais rien. Je suis toujours ici avec les bêtes, trop loin pour le voir dans le noir.

— Ils partent souvent ?

— Je ne crois pas, mais peut-être que parfois je dors lorsqu'ils s'en vont. Mon chien aboie quand il

sent des étrangers, pas des gens qu'il connaît. Ou alors s'il y a un chacal, ou qu'une chèvre ou un mouton va s'égarer.

— Y a-t-il une certaine régularité dans leurs sorties nocturnes ? Par exemple...

Bak hésita, ne souhaitant pas l'influencer.

— Partent-ils tôt ou tard ? Souvent ou rarement ? Une seule nuit ou plusieurs d'affilée ?

Le berger posa l'agneau près de sa mère et réfléchit tout en grattant sa poitrine osseuse.

— D'habitude, ils partent juste après la tombée de la nuit, quand la lune est voilée. Parfois, ils y vont plusieurs soirs de suite après une longue interruption, d'autres une seule fois. Ça n'est jamais régulier.

— Sais-tu où ils sont, en ce moment ?

— Non. Ils sont partis tôt ce matin, comme toujours, et depuis je ne les ai pas revus.

Après quelques autres questions qui n'aboutirent à rien, Bak gratifia le jeune garçon d'un jeton de bois couvert de plâtre, que sa mère pourrait remettre à l'intendant de la garnison locale en échange de céréales, ou de toute autre denrée dont elle aurait besoin. Les policiers reprirent le chemin du fleuve, vers l'esquif de Ptahhotep.

— L'esprit malin repère les tombes, dit Bak à Kasaya, puis ces deux-là, ou peut-être tous les trois, percent un tunnel pour le piller.

— Et Imen montait la garde afin que personne ne les surprenne pendant la nuit.

Bak hocha la tête.

— Une fois qu'ils ont ouvert un passage, ils s'accordent une ou deux nuits pour rafler tous les objets précieux. Cela fait, ils bouchent l'ouverture de manière à tromper les gardes qui patrouillent dans les cimetières.

— Je ne serais pas surpris que Païri et Houmaï soient partis pour toujours, remarqua Kasaya. À moins qu'ils aient été assassinés, eux aussi ?

— À leur place, à l'instant même où j'aurais appris la mort d'Imen, je me serais enfui pour ne jamais revenir.

— Bien joué, lieutenant ! Tu as accompli en une semaine ce que cet officier de la garde – comment s'appelle-t-il, déjà ? Menna ? – n'a su faire en je ne sais combien de mois.

— Maintenant, mon commandant, il nous reste à les capturer.

— Quant à cela, j'en fais mon affaire.

Maïherperi claqua des doigts. Un jeune officier qui conversait avec plusieurs scribes au fond de la salle se hâta d'approcher de l'estrade. Le commandant le chargea de convoquer le chef de la garnison de Ouaset.

— Ou plutôt, rends-toi chez le commandant Ahmosé, de l'autre côté du fleuve. En moins d'une heure, il aura affecté des soldats à la surveillance de la propriété et envoyé des messagers afin qu'on intercepte le bateau de Païri et Houmaï au cas où ils voudraient franchir les frontières de cette province. Si on ne les a pas trouvés d'ici demain, à l'aube ses hommes patrouilleront sur le fleuve plus près de leur maison.

Bak hocha la tête avec satisfaction. Il était venu directement à Ouaset après avoir quitté la propriété des deux frères, désireux d'en référer à une autorité supérieure. Amonked étant absent, il était allé trouver le commandant. Cette décision se révélait judicieuse. Maïherperi n'était pas homme à tergiverser lorsque l'action s'imposait.

— Comme je te le disais, mon commandant, ils n'appartiennent peut-être plus au monde des vivants.

— Je le préciserai à Ahmosé. N'aie crainte : on les retrouvera, morts ou vifs. Amonked est-il informé de ton succès ?

— Non. Je pensais venir te voir avec lui, mais il a été convoqué au palais par notre souveraine, au sujet de l'inspection de Senemout, demain.

— Ah, oui ! Pour cette affaire de compagnie supplémentaire. J'y suis attendu, moi aussi, mais je n'ai pas la patience de discuter sur un problème déjà résolu. Je fournirai des hommes qui se tiendront en alerte, si vraiment Senemout persiste à aller au Djeser Djeserou. Quoique, le connaissant, il ne renoncera pas.

« Maïherperi doit être bien sûr de sa position pour prendre une convocation de la reine à la légère », constata Bak en son for intérieur.

— As-tu dit à cet officier de la garde, ce Menna, que tu as élucidé le mystère à sa place ?

— Non, mon commandant... Je préférerais qu'il ne le sache pas encore, ajouta-t-il après une hésitation.

Maïherperi le sonda de son regard pénétrant.

— Pourquoi donc ?

Bak n'était pas sûr de ce qu'il devait répondre. Il ne voulait pas faire encourir un blâme immérité.

— Il éprouvait beaucoup de rancœur envers moi, à mon arrivée à Ouaset. Depuis, son attitude s'est améliorée et il a accepté de bon gré mes récentes suggestions, mais il n'appréciera pas que j'aie réussi là où il a échoué après de longs et pénibles efforts. D'autant plus que, au lieu de partager mon succès avec lui, je me suis présenté immédiatement devant toi.

— Qu'il ne s'en prenne qu'à lui-même ! répliqua Maïherperi, tout en fixant avec sévérité les scribes dont les voix formaient un léger brouhaha. Ce prétendu esprit malin, cet être malfaisant... Qui est-il en réalité ? En as-tu la moindre idée ?

— Si l'on retrouve les deux frères vivants, on les convaincra de le dénoncer. Dans le cas contraire...

Bak hésita, répugnant à s'engager, mais il finit par admettre :

— Je nourris certains soupçons, néanmoins je désire conforter mon opinion avant de prononcer un nom.

Le lendemain, peu après l'aube, Bak entra dans la cour des Archives. Il y trouva Hori et Kaemouaset assis sur des nattes de jonc tressé sous un portique. Ils trempaient des morceaux de pain encore tiède dans un plat de ragoût de canard, posé sur un brasero brûlant. Pour Bak, qui avait passé la nuit à la garnison et partagé avec les officiers de faction du pain dur et du poisson froid, les effluves mêlés de levain et de volaille étaient dignes d'un festin des dieux. Par bonheur, ils en avaient assez pour trois et il profita de ce répit pour relater à ses compagnons ses succès de la veille.

Quand ils eurent presque vidé le plat, ils se frottèrent les mains avec du natron et un linge humide afin de ne pas endommager les fragiles documents qu'ils allaient compulsier. Ils n'avaient pas plus tôt tourné le dos qu'une chatte jaune et ses cinq petits rampèrent de sous un buisson pour nettoyer le récipient à coups de langue.

Kaemouaset prit un papyrus dans un panier plat qui en contenait une douzaine d'autres. Les sceaux étaient brisés et, dans bien des cas, les liens qui les attachaient jadis avaient pourri. Déroulant le document, le prêtre le présenta à Bak pour qu'il l'examine.

— Regarde de quoi nous devons nous accommoder !

Le papyrus bruni par le temps était déchiré, troué et constellé de taches.

— Celui-ci n'est pas le pire que nous ayons trouvé, ajouta-t-il en tapotant le panier de l'index.

Avec précaution, Bak prit le rouleau, qui sentait le moisi, et se concentra sur les premières lignes de hiéroglyphes.

— Pas facile à déchiffrer !

— Non, lieutenant. Et bien des erreurs d'interprétation peuvent résulter de cette lecture partielle.

— Subsiste-t-il un plan du temple de Nebhepetrê Mentouhotep ?

— Tu devrais voir ça, chef ! intervint Hori en prenant un autre rouleau du panier. Il ne ressemble pas du tout à celui qu'on connaît. On ne devinerait jamais que c'est le même sanctuaire.

Bien que Bak ait espéré de meilleures nouvelles, il n'était pas surpris.

— Le temple d'Amon, à Ouset, a été modifié de nombreuses fois au cours des générations. Même le plan initial du Djoser Djoserou a subi des altérations depuis le début de la construction, il y a quelques années. Peut-on s'attendre à moins de la part d'un roi provincial qui a su unifier un pays fragmenté ?

— Il a souhaité des embellissements à mesure que son pouvoir grandissait, convint Hori.

Prenant le papyrus des mains du jeune scribe, Kaemouaset le déploya en travers de ses genoux. Bak posa celui qu'il tenait et se pencha pour examiner de plus près le plan, qui était dans un bien triste état.

— Es-tu certain que ce soit le temple de Mentouhotep ?

— Certains doutes subsistent, admit le prêtre. Il porte le nom du pharaon et figurait parmi d'autres rouleaux rédigés sous son règne. Nous devons admettre qu'il a pu être conçu alors qu'un autre Mentouhotep occupait le trône, car la graphie des deux noms diffère légèrement. Il aurait été rangé parmi les mauvais documents à une date plus tardive.

— Toutefois, tu ne le penses pas.

— Nebhepetrê Mentouhotep a gouverné pendant de longues années et, tout naturellement, il aura voulu affirmer son autorité grandissante. Ces modifications me surprennent peu, venant de lui, alors qu'elles seraient moins compréhensibles de la part d'autres rois.

Bak fixait le plan, qui, en effet, paraissait très différent des vestiges que Kasaya, Hori et lui avaient péniblement inspectés.

— En as-tu fini avec les archives ? Ou as-tu d'autres vieux papyrus à parcourir ?

— Il nous reste une dernière section, expliqua Kaemouaset. Une cinquantaine de pots non étiquetés. Je crains qu'ils ne renferment des documents jetés pêle-mêle aux temps du chaos, et rangés plus tard de manière hâtive, sans classement convenable. À nous deux, il nous faudra le plus clair de la journée pour parcourir chacun de ces rouleaux afin de vérifier s'il correspond à ce que nous cherchons.

Grattant la mère chat sur le crâne, Bak scruta le vieux plan déployé sur le giron du prêtre. Il ne savait si ce document lui serait utile, toutefois c'était tout ce qu'ils possédaient et ils ne trouveraient peut-être rien de plus.

— Procure-toi un rouleau neuf, Hori. Je veux que tu prennes le temps de retranscrire ce plan. Tout ce que tu vois distinctement, trace-le à l'encre noire, puis, avec l'aide de Kaemouaset, comble les parties manquantes ou tachées à l'encre rouge. Peut-être cela nous en apprendra-t-il davantage.

— Excellente idée, lieutenant ! approuva le prêtre en souriant. Si c'est une version primitive du temple de Mentouhotep, un dessin clair et complet pourrait se révéler précieux.

— Surveille bien Hori, recommanda Bak, adressant un sourire au jeune scribe pour lui faire comprendre qu'il n'était qu'à demi sérieux. Nous avons passé des heures à fouler ces ruines et il les connaît bien. Il ne doit pas ajouter au nouveau plan des éléments qui proviennent plus de sa mémoire que de ce vieux papyrus.

Maï, le capitaine du port, arborait un certain embonpoint et une frange de cheveux blancs bouclés qui retombaient sur sa nuque. Il fit entrer Bak dans son bureau.

— Sois le bienvenu, lieutenant. Amonked m'a parlé de toi. Il ne tarit pas d'éloges à ton sujet, et à juste titre, si tout ce qu'il dit est vrai.

— Il exagère probablement, répondit Bak en souriant.

— Depuis des années que je le connais, je ne l'ai jamais vu enjoliver les faits.

Maï s'approcha d'une large ouverture rectangulaire dans le mur extérieur et contempla le port de Ouset, ses nombreux navires amarrés le long du fleuve et le marché animé où les gens de la ville troquaient des produits locaux contre des objets exotiques venus de contrées lointaines. Cette fenêtre rappela à Bak le balcon du palais royal où la reine apparaissait devant ses sujets.

— T'a-t-il confié qu'il rêvait jadis d'emprunter un grand vaisseau pour naviguer en pleine mer ? Il aurait exploré les eaux de la Grande Verte jusqu'à Amourrou, Keftiou, les rives méridionales de...

Il s'interrompit brusquement et ajouta avec un petit rire :

— Mais il n'est jamais allé plus loin que le Ventre de Pierres.

— J'étais avec lui sur les remparts de Semneh. Alors qu'il contemplait la frontière entre Ouaouat et le pays de Kouch, je sentais dans son cœur le désir de remonter jusqu'aux sources du fleuve.

— Oui, il m'en a parlé.

Maï se détourna de la fenêtre, indiqua à Bak un tabouret et s'assit sur une chaise basse qui lui permettait de contempler le port pendant qu'ils s'entretenaient.

— Qu'est-ce qui me vaut le plaisir de ta visite, lieutenant ?

— Je viens clarifier un détail dont Amonked a fait mention, et auquel je n'ai pas attaché d'importance sur le coup.

— Je suppose que cela concerne les bijoux anciens trouvés par mon inspecteur ?

— Oui, capitaine.

Son attention fut distraite par des vociférations montant de la rue en contrebas. L'attelage fougueux d'un char avait fait tomber et piétiné une peau de mouton qu'un marchand portait sur son épaule. Le conducteur lança à ce dernier un jeton qui lui permettrait de se ravitailler à la garnison, et poursuivit sa route.

— Hier soir, reprit Bak, en m'informant de ta découverte, il a dit que tu avais été très intéressé lorsqu'il t'avait parlé, trois jours plus tôt, de la cruche confisquée à Bouhen. Surtout quand il a décrit

le collier orné d'un pendentif en forme d'abeille dessiné autour du col.

— Cela te surprend ? Après des mois de recherches stériles de tous côtés, nous avons une indication précise pour nous guider ! Qui aurait eu l'idée de regarder à l'intérieur d'une cruche de miel ? Aucun de mes inspecteurs. Ni moi, d'ailleurs.

— Le lieutenant Menna n'est donc pas venu te trouver, voici sept ou huit jours, quand je lui ai décrit ce même dessin ?

— Ma foi non. Quand était-ce exactement ?

— Quelques heures après mon arrivée à Ouaset. Il avait promis de t'en faire part sans tarder.

— Eh bien, il s'en est abstenu !

Visiblement irrité, Maï regarda par la fenêtre. La cadence d'un tambour et le chant des rameurs annonçaient l'approche d'une barge de transport dont le pont était divisé en enclos remplis de vaches rousses à longues cornes. Bak doutait que le capitaine du port voie réellement ce navire ou ce qu'il contenait.

— Menna semble bien intentionné, lieutenant, et assez susceptible en ce qui concerne sa mission, toutefois on ne peut se fier à lui.

— Serait-il incompetent, capitaine ? Ou son comportement pourrait-il avoir une tout autre cause ?

Les yeux de Maï revinrent se poser sur Bak avec une expression sévère, dirigée non contre le visiteur mais contre celui dont il parlait.

— On me dit qu'il inspecte rarement les cimetières, qu'il passe plus de temps à rédiger des rapports qu'à superviser les gardes qui protègent les maisons d'éternité. Je n'ai jamais vu le moindre grain de poussière sur son pagne ou ses sandales, et il a toujours l'air de sortir d'un bain. Quand je

vais me recueillir devant mes vénérables ancêtres, lors de la Belle Fête de la vallée ^[18], bien que je reste autant que possible sur les sentiers, je reviens ruisselant de sueur et noir de poussière.

— Je sentais bien qu'il négligeait ses devoirs, mais j'essayais de me convaincre qu'il avait toute confiance en ses sergents. Comme je me fie aux miens.

— LaisSES-tu tes sergents seuls jour après jour, livrés à eux-mêmes sans nouvelles de toi, et sans en exiger le moindre rapport ?

— Non, capitaine, dit Bak en esquissant un sourire.

Celui que Maï lui rendit était mince, crispé par la contrariété.

— Ne te méprends pas, lieutenant. Je l'aime bien. Toutefois, je ne peux excuser son laisser-aller vis-à-vis de ses subordonnés.

Bak appréciait cet homme bourru, au franc-parler. Ils avaient une conception très semblable de leur devoir.

— Le connais-tu bien ?

— Ce serait beaucoup dire. Nos chemins se croisent seulement quand mes inspecteurs retrouvent un objet provenant d'un tombeau. Ou, si j'en ai le temps, lorsque je rends visite à mon inspecteur principal, qui réside dans le même bâtiment.

— D'où Menna est-il originaire ? Le sais-tu ? demanda Bak avec nonchalance, comme s'il n'attachait pas d'importance particulière à la réponse.

Soit il n'y était pas parvenu, soit les pensées de Maï suivaient le même cours que les siennes, car le capitaine du port le scruta d'un air songeur.

— Ses ancêtres étaient des gens du fleuve, comme les miens, aussi, sur ce point, je peux te répondre. Il est né à Iounyt, d'un pêcheur qui a péri lorsque Menna avait à peine trois ou quatre ans. Sa mère était la fille d'un passeur qui habitait sur la rive ouest. À la mort de son époux, elle est retournée vivre chez les siens et a emmené l'enfant avec elle.

Bak sentit son cœur lui manquer. Iounyt ! La ville dont l'animal sacré était la perche !

— Donc, il connaît bien la rive occidentale de Ouaset et sa population.

— Mieux que quiconque, à mon avis.

Bak respira profondément. Malgré l'absence de preuve, son infime soupçon se muait en conviction.

— Que ne suis-je venu te trouver dès mon arrivée ! Les informations jaillissent de ta bouche comme l'eau vive d'une source et chacune de tes paroles est plus précieuse que l'or.

— Il faut croire que tu poses les bonnes questions, répondit Maï, qui ne dissimulait pas sa curiosité.

— Toi qui es le capitaine de ce port, tu connais sans doute Païri et Houmaï, deux frères qui possèdent un bateau de pêche dans l'ouest de Ouaset.

Maï devait sentir son regain d'assurance, car il fixait toute son attention sur le visiteur.

— De grands gaillards aux épaules larges, dont l'un a la tête étrangement carrée et le visage plat.

— Sont-ils liés de quelque façon avec Menna ?

— Pas à ma connaissance, répondit Maï, qui tapota sa cuisse du bout des doigts en fouillant sa mémoire. Leur père était cultivateur et leur oncle pêcheur. Ils ont appris le métier chez lui, dans leur jeunesse, et en mourant il leur a laissé son bateau.

— As-tu déjà vu Menna en leur compagnie ? demanda Bak, pas encore disposé à dévoiler ses pensées.

— Je n'en ai pas souvenir.

Le policier était prêt à parier que si les trois hommes s'étaient réunis au port, Maï se le serait rappelé.

— Et as-tu vu les deux frères avec un des gardes de Menna ? Avec un de ses sergents ?

— Je m'avoue vaincu, lieutenant. Je sais reconnaître les Medjai chargés de la surveillance du port et les gardes du palais, grâce à leur tenue et à leurs armes. En dehors de ces deux unités, je ne pourrais distinguer les uns des autres.

— Un sergent de Menna a été retrouvé mort, hier, au Djeser Djeserou. Il avait été assommé par derrière, puis assassiné, après quoi on avait déclenché un petit écoulement pour simuler une mort accidentelle. Juste avant de l'apprendre, je pensais qu'il avait pillé le tombeau où j'avais vu les bracelets que ton inspecteur a découverts. Je me trompais. Un autre, que nous appelons l'esprit malin, a dérobé les bijoux, puis tué le garde qui l'avait aidé à s'en emparer.

Bak entreprit alors de décrire Imen.

— Bien des hommes correspondraient à ce portrait, c'est pourquoi je ne puis en être sûr, mais je pense l'avoir vu au port. Pas avec Menna, mais en compagnie de Païri et d'Houmaï.

Le cœur de Bak se gonfla de satisfaction. Les diverses pistes qu'il avait suivies convergeaient enfin. Maï l'observait, intrigué.

— Quel est le fond de ta pensée, lieutenant ?

— Je pense que Menna pourrait être notre esprit malin, son but étant de récupérer des bijoux anciens dans les tombes de la vallée où l'on bâtit le Djeser Djeserou.

— Menna ? s'esclaffa le capitaine. Négligent, paresseux, incapable de persévérance... Ces traits ressemblent-ils à ceux de ton esprit malin ?

— Il pourrait avoir un double visage. En apparence, celui d'un officier pondéré, soucieux de sa mise et plutôt incompetent. Mais, en réalité, un tueur implacable, dont le seul dessein est de dépouiller les morts en toute tranquillité, fût-ce au prix de vies innocentes.

Maï en rit si fort que des larmes roulèrent sur ses joues.

— Ton imagination te fait honneur, jeune homme, mais je crains que tu ne doives chercher ailleurs ton esprit malin. Menna, un profanateur de tombeaux ? Il n'a ni la volonté ni la persévérance requises pour se livrer à cette activité aussi périlleuse qu'épuisante.

Le rire du capitaine du port résonnait encore aux oreilles de Bak tandis qu'il parcourait rapidement les rues grouillantes vers le bureau de Menna. La certitude de Maï que l'officier était incapable de poursuivre une entreprise longue, pénible et dangereuse l'amenait à remettre en cause ses propres soupçons. En tout cas, leurs impressions au sujet de Menna concordait.

Si ce n'était lui, alors qui pouvait être l'esprit malin ? Pas un seul individu, mais plusieurs – il en avait déjà acquis la conviction. Les pêcheurs étaient certainement du nombre. Autant que les habitants d'Iounyt, ils auraient pu arborer une amulette en forme de perche. Ils avaient bénéficié de l'aide d'Imen et d'au moins un complice. Un complice qui pouvait fouler les sables du Djeser Djeserou sans être remarqué, et qui connaissait bien le chantier de construction.

Nul n'aurait eu plus que Montou cette liberté et cette connaissance des lieux ; en outre, c'était dans son bureau que Bak avait trouvé le tesson orné du dessin d'abeille. Certes, l'architecte s'était emporté lorsque le chef d'équipe Ahotep avait péri, sur le mur sud, mais s'indigner contre les circonstances d'un accident n'était-il pas le meilleur moyen de faire croire qu'on n'en était pas responsable ?

Toutefois, Montou avait été assassiné. Peut-être par les pêcheurs, à la suite d'une querelle. L'architecte aurait été le chef de la bande. Il aurait exigé une trop grosse part du butin, se croyant indispensable. Les autres s'y seraient opposés. Après avoir travaillé avec Montou durant des mois, ils savaient exactement ce qu'ils avaient à faire, avec ou sans lui.

Le lieutenant Menna ne se trouvait pas à son bureau. Il était allé à la garnison, expliqua un jeune scribe, afin de pourvoir au remplacement d'Imen.

« Une fois là-bas, songea Bak, il apprendra qu'on recherche Païri et Houmaï. S'il est coupable, il s'enfuira. À moins que... Fuir équivaldrait à un aveu. S'il pense que les pêcheurs sont déjà loin – ou morts –, tournera-t-il le dos à la vie qu'il mène à Ouset ? Risquera-t-il d'attirer les soupçons avant d'être certain d'avoir été percé à jour ? »

Bak se sentait déchiré. Il brûlait d'aller à la garnison, d'interroger Menna sur-le-champ, de savoir si l'officier était coupable ou innocent. Mais l'oserait-il ? Rien ne garantissait que les pêcheurs étaient morts. Quel qu'ait été leur chef, le défunt Montou ou un Menna bien vivant, ils pouvaient se cacher tout près du Djeser Djeserou, ourdissant un accident spectaculaire dont Senenmout serait le témoin ou, pire encore, la victime. Bak avait peut-être le temps de l'empêcher, s'il n'était pas déjà trop tard. La barque solaire avait accompli la moitié de sa course dans le ciel du matin et le groupe d'inspection devait être en chemin. Qui plus est, Bak avait la certitude qu'en escortant Senenmout lors de sa visite, Amonked courait un aussi grand danger que le favori d'Hatchepsout.

Il devait se rendre au plus vite sur le chantier. Mais avant de traverser le fleuve, il devait confier ce qu'il savait à Maïherperi. Ç'aurait été une folie de garder pour lui des renseignements aussi graves. Cependant, il importait d'attirer Menna au Djeser Djeserou. S'il était bien l'esprit malin, les recherches entreprises par les troupes de la garnison pour arrêter les deux frères avaient dû éveiller sa méfiance mais, heureusement, celle-ci pourrait être assoupie.

Comment le mettre à l'aise, qu'il soit coupable ou innocent ? Après quelques instants de réflexion, Bak emprunta un calame et de l'encre au jeune scribe, puis rédigea une note laconique :

Je crois savoir qui cause les accidents au Djeser Djeserou. Si tu m'y rejoins en milieu d'après-midi, Senenmout aura terminé son inspection et, alors, nous pourrons capturer ce criminel.

Il remit le document au scribe.

— Je souhaite que tu portes ce message au lieutenant Menna. Je dois passer aux Archives, donc tu

me transmettras sa réponse là-bas. Préviens-moi aussi au cas où tu ne l'aurais pas trouvé.

À défaut d'autre chose, le tour énigmatique de cette missive piquerait la curiosité de Menna.

— Ils n'ont pas encore franchi le fleuve, annonça Maïherperi. Senenmout a décidé de passer la matinée à Ouaset pour inspecter les travaux de réfection du temple d'Amon.

— Les dieux soient loués !

Le garde à la porte, alerté par cette exclamation dont il n'avait pas compris la teneur, fit prestement un pas en avant, en position d'attaque. Le commandant signala que tout allait bien, le renvoyant à son poste.

— Tes espoirs sont prématurés, lieutenant. Sitôt qu'il aura terminé, il projette de continuer jusqu'au Djeser Djeserou.

Bak se laissa choir sur un tabouret.

— Il n'est pas trop tard pour l'en empêcher.

Maïherperi répondit d'un air de dépit :

— Amonked a tenté de le convaincre de repousser sa visite, au moins jusqu'à ce que l'esprit malin soit entre nos mains. Il n'a rien voulu entendre. Il prétend que nul n'aurait l'audace de lui porter atteinte. Quand j'ai fait écho aux exhortations d'Amonked, il m'a soupçonné d'avoir quelque chose à cacher, un mur mal construit qui se serait écroulé, par exemple, ou encore...

Il s'interrompit et sourit avec tristesse.

— La liste est interminable, apparemment.

Bak pesta tout bas.

— Il faut trouver un moyen de l'arrêter, mon commandant.

— Nul ne peut arrêter Senenmout quand son cœur s'est fixé une action. Après tout, n'est-il pas le Contrôleur des Contrôleurs de tous les projets de construction du roi ? Il prend sa besogne très au sérieux, ironisa-t-il.

— S'il est témoin d'un grave accident, s'il est blessé, voire tué, que ce soit le fruit du hasard ou d'une conspiration...

Consterné, Bak ne put aller plus loin.

— Il est aveugle. Selon lui, les esprits – malins ou autres – agissent sans dessein précis. Quand nous avons objecté que dans le cas présent il s'agit d'un homme, il est resté de marbre. Il se croit invulnérable, comme si aucun simple mortel n'était assez téméraire pour viser un proche de notre souveraine.

— Je ne crains pas seulement pour Senenmout, mon commandant, dit le policier en se levant. Je m'inquiète aussi pour Amonked.

Maïherperi descendit de l'estrade et posa une main compatissante sur son épaule.

— Pas plus que moi, lieutenant. Pas plus que moi.

— Voici, chef ! C'est le nouveau plan que nous avons dessiné.

Hori, aussi fier qu'un père montrant son nouveau-né, tendit le rouleau à Bak.

— Si c'était le projet initial conçu pour Mentouhotep, je ne m'étonne pas qu'il l'ait changé. Le temple qu'il a fait bâtir est deux fois plus majestueux.

Kaemouaset, à côté du jeune scribe, était tout aussi satisfait de leur œuvre commune.

— Le plan ne mentionne pas l'emplacement où ce temple fut construit, en supposant que des travaux aient commencé. Il est plus petit que le sanctuaire actuel. On aurait facilement pu le niveler puis en ériger un nouveau par-dessus.

Bak s'accroupit auprès d'eux et déroula le papyrus. Sans être une œuvre d'art, le dessin correspondait exactement à ce qu'il voulait. Il pria pour que ce soit aussi l'élément qui lui manquait.

— Excellent ! Espérons que je pourrai en tirer parti.

Même une fois complété, le plan ne ressemblait en rien au temple dont ses hommes et lui avaient exploré chaque coudée. L'entrée du tombeau royal se dressait vers l'avant de l'esplanade surélevée, alors qu'elle était située à l'arrière, désormais. Sur l'ancien plan, cette esplanade aux dimensions modestes était surmontée d'un petit temple commémoratif. Six minuscules chapelles en bordaient le fond. La cour à colonnades, l'entrée jalonnée de piliers et le sanctuaire actuels n'apparaissaient pas du tout.

— Avez-vous trouvé autre chose d'intéressant ? s'enquit Bak en roulant le plan.

Kaemouaset montra un papyrus taché au sommet du panier.

— L'un de ces documents anciens fait mention du sépulcre d'une épouse royale nommée Neferou. Il se trouve à l'est du nouveau temple, au pied de la pente nord de la falaise.

— Sur le tracé du mur de soutènement nord du Djoser Djoserou ?

— C'est possible. L'emplacement exact n'est pas clair.

Le prêtre offrit à Bak un rouleau de papyrus blanc et neuf.

— Le document était très fragile, aussi je l'ai copié en portant les symboles illisibles ou effacés à l'encre rouge, comme Hori sur le plan.

— Bien ! dit Bak, qui se leva en adressant à chacun un bref sourire de gratitude. Je les prends pour les examiner pendant que je traverserai le fleuve.

Les deux scribes échangèrent un regard désappointé, trouvant sans doute qu'il n'accordait pas à leurs efforts considérables l'attention qu'ils méritaient.

— Lieutenant Bak ! appela le jeune scribe du bureau de Menna, qui s'approchait d'eux à travers la cour. J'ai remis ton message, et l'officier a assuré qu'il te retrouverait comme tu le lui demandes.

— De quelle façon a-t-il réagi en le lisant ?

— Il a paru très intrigué.

Bak hocha la tête, nullement surpris. Menna se raviserait-il et se garderait-il de venir comme convenu ? Toute la question était là. Déjà en temps normal, on ne pouvait se fier à lui. L'inspection de Senenmout étant retardée, Bak disposait de quelques heures supplémentaires. Peut-être valait-il mieux...

— Où est-il à présent ? Encore à la garnison ?

— Non, lieutenant. Je l'ai trouvé sur le point de partir. Je crois qu'il cherchait un bateau pour se rendre sur l'autre rive.

Bak remercia le scribe, qui retourna vaquer à ses occupations. Menna avait-il franchi le fleuve pour une besogne de routine ou tentait-il de fuir ? Tramait-il un mauvais coup ? Bak pria ardemment afin de n'avoir pas manqué la seule occasion qu'il aurait peut-être d'arrêter le coupable.

— Je dois aller sans délai au Djoser Djoserou. L'inspection de Senenmout aura lieu cet après-midi et il me faut tout mettre en œuvre pour assurer sa sécurité.

— Penses-tu que la tombe de Neferou soit celle que cherche l'esprit malin ? s'enquit Hori, s'efforçant de surmonter son dépit.

— C'est impossible à dire. Nous n'avons aucune idée du nombre d'épouses et de filles qu'avait Mentouhotep.

Remarquant leur air morose, Bak comprit qu'il ne pouvait les quitter ainsi, alors qu'ils avaient étudié les archives avec tant de zèle.

— Je tiens à ce que vous m'accompagniez, tous les deux. Si le lieutenant Menna vient comme je l'espère, vous êtes en droit d'être là lorsque je l'interrogerai. En attendant, nous pourrions chercher le tombeau qu'il convoite.

Hori en resta coi.

— Le lieutenant Menna ? répéta Kaemouaset d'un ton perplexe.

Bak se rappela qu'ils ignoraient tout ce qu'il avait appris depuis leur dernière rencontre.

— Il se pourrait fort que l'esprit malin ne soit autre que Menna. S'il démontre son innocence, nous devons fouiller de plus près le passé de Montou.

— Menna ? dit Kaemouaset, qui secoua la tête, refusant d'admettre cette idée. C'est l'officier de la garde. Il est irréprochable.

— Venez. Je vous expliquerai tout en chemin.

Kaemouaset déclara d'un air grave que Bak ne lui avait jamais vu :

— Les ouvriers et les artisans ne doivent pas avoir le plus infime soupçon de ce que tu penses. S'ils se persuadent que Menna est celui qui a causé tant de malheurs, ils le tailleront en pièces.

Une heure avant midi, Bak se sépara provisoirement d'Hori et de Kaemouaset pour gravir la chaussée du Djoser Djoserou. Le scribe et le prêtre bifurquèrent vers les ruines du temple de Nebhepetrê Mentouhotep. Sur leurs talons trottait un grand chien blanc, qu'ils avaient emprunté à une patrouille du désert cantonnée à Ouaset.

Bak s'arrêta sur la partie est de la terrasse, à l'endroit où elle recouvrait les vestiges du temple de Djoserkarê Amenhotep et de sa vénérée mère Ahmès Nefertari. Immobile, totalement concentré sur ce qu'il voyait, il scruta les parois autour de la vallée et le sommet du cirque, que longeait un sentier. Écrasées par le soleil au zénith, les surfaces verticales semblaient plates et les crevasses peu profondes. Les tours rocheuses se fondaient dans l'arrière-plan ; les détails s'estompaient sous une fine brume chargée de particules de poussière, qui donnait aux montagnes une étrange couleur pourpre. La chaleur était accablante, le sable brûlait sous les sandales.

L'esprit malin avait utilisé par deux fois l'instabilité du sol comme un instrument de destruction, et Bak n'imaginait pas de moyen plus spectaculaire pour semer à nouveau la panique et la dévastation qu'une avalanche partant du sommet. Sur la majeure partie de leur trajet, les rochers seraient retenus par des tours, mais il distinguait plusieurs à-pics où l'éboulement s'abattraient directement sur le temple funéraire d'Hatchepsout. Il suffisait de contempler la colonnade, à l'arrière du temple de Mentouhotep, pour mesurer les dégâts qui en résulteraient.

— Menna...

Pached, campé au sommet de la chaussée, regardait au loin en songeant à ce que Bak venait de lui apprendre.

— Mais oui, bien sûr ! J'ai toujours vu en lui un homme prêt à tout pour obtenir ce qu'il voulait, fût-ce par des moyens peu avouables, plutôt que de gagner son pain à force de zèle et de persévérance.

Bak dévisagea le maître d'œuvre avec stupéfaction.

— Tu ne m'en avais rien dit !

— Tu as sûrement remarqué que ses visites étaient très rares au Djoser Djoserou, comme, d'ailleurs, dans les cimetières de la rive occidentale. Si je n'avais pris la situation en main, les gardes auraient passé leurs journées à jouer aux osselets et aux jonchets, à boire de la bière et à parier. Ne parlons pas des nuits, où ils négligeaient complètement leur devoir.

— Par peur de l'esprit malin.

Malgré lui, Bak leva les yeux vers les sommets vertigineux, au-dessus du temple. Il ne distinguait aucun mouvement, là-haut, aucune silhouette prête à provoquer une chute de pierres, néanmoins il eut la chair de poule en repensant aux conséquences d'un tel acte.

— Je ne peux guère les en blâmer. Pourquoi auraient-ils été plus courageux que tous les autres ? remarqua Pached.

— Montou aurait su mieux encore que Menna entraver la construction.

Pached ne parut pas surpris par cette idée, mais y accorda tout de même quelques instants de réflexion.

— Il était indolent, en effet. Égoïste, arrogant, et non dépourvu d'une certaine cruauté. Mais je ne l'ai jamais cru impitoyable au point de tuer aveuglément.

— Quelqu'un n'a pas montré autant de scrupules, et je parierais mon plus beau pagne que c'était lui ou bien Menna.

Une ombre pesait sur le cœur de Bak, un sentiment de tristesse – et de rage, aussi – qu'un seul homme ait pu briser tant d'existences. Et tout cela pour quoi ?

— S'il n'a pas agi lui-même, les deux frères et Imen se conformaient à ses instructions.

— Je voudrais tous les étrangler de mes mains, dit Pached d'une voix vibrante de colère.

— Imen est désormais hors d'état de nuire. Quant aux pêcheurs, à moins qu'ils aient réussi à fuir, ils viendront peut-être aujourd'hui, attirés par Senenmout et la soif de destruction. J'ai également donné rendez-vous à Menna, en lui promettant que nous capturerions l'esprit malin. Quelle que soit la vérité, je la découvrirai et tes ennuis prendront fin.

— J'aimerais ressentir autant d'assurance.

Bak tempéra son agacement. Ces dernières années, Pached avait supporté plus que son lot d'adversité. Quoi de plus naturel, s'il jetait désormais un regard sombre sur la vie ?

— On a tenté quatre fois de me tuer, Pached. Que Menna soit l'esprit malin ou que les pêcheurs aient obéi à un homme aujourd'hui défunt, ils savent que le temps leur est compté. Ils sont déterminés à provoquer un accident grave qui interrompra la construction, et ils doivent agir sans tarder. Quelle meilleure occasion que cette visite d'inspection ?

— Senenmout a l'oreille de notre souveraine. Il est sa main droite, son bien-aimé. Comment pourrions-nous le laisser tomber dans un piège mortel ?

L'inquiétude creusait ses rides et s'insinuait dans sa voix. Mais Bak lui avait déjà expliqué que Maïherperi et Amonked s'étaient efforcés en vain de dissuader Senenmout de venir. Il jugea inutile de le répéter.

— Éloigne de la montagne tous les ouvriers qui ne sont pas indispensables ; ordonne aux artisans de quitter le sanctuaire et les chapelles. Je sais qu'en raison de l'inspection, tu ne peux les dispenser de leurs tâches, mais je m'en remets à ton discernement.

Pached hocha la tête d'un air harassé.

— Tu iras parler à tous les chefs des artisans, à tous les chefs d'équipe afin qu'ils redoublent de vigilance, poursuivit Bak. Qu'ils signalent le moindre problème, le moindre fait sortant de l'ordinaire. Nous ne parviendrons peut-être pas à contrecarrer entièrement les plans de nos ennemis, mais avec de la chance et l'aide de tous les dieux, nous devrions pouvoir éviter le pire.

— Où te trouverai-je, si j'ai besoin de toi ? demanda l'architecte, trop exténué pour opposer la moindre résistance.

— Je serai avec Menna. Pas un mot de ce que je t'ai dit ! l'avertit Bak, non pour la première fois. Je dois m'entretenir avec lui avant que les hommes sachent qu'il est peut-être l'esprit malin. Je ne voudrais pas qu'ils s'en prennent à un innocent.

— J'ai toujours voulu me conduire avec droiture, j'ai obéi à la loi de mon pays et j'ai respecté la déesse Maât, mais dans le cas présent...

— Non, dit Bak en étreignant son poignet. À quoi sert la loi, si chacun peut décider d'un châtement ?

Il remarqua l'expression troublée de Pached et n'en dit pas plus. Sa conscience l'inciterait à se taire – du moins, Bak l'espérait.

Il commençait à descendre la chaussée quand il se souvint d'une question qu'il n'avait pas posée, et se retourna.

— Connaîtrais-tu le tombeau d'une dame Neferou, épouse de Mentouhotep ?

— Le tombeau de Neferou ? C'est la première sépulture que nous ayons découverte dans cette vallée.

— Pourtant, Kaemouaset ignorait son existence jusqu'à ce qu'il en lise la mention dans les archives. N'est-il pas le prêtre officiant depuis le début de la construction ?

— Il n'a été affecté au Djoser Djoserou qu'après que notre souveraine a déposé les roches de fondation et que le prophète en chef a consacré la vallée. Nous avons trouvé la tombe quelques mois plus tôt, le jour où nous examinions le terrain afin de donner une base solide à l'édifice.

Bak hochait la tête pour montrer qu'il comprenait.

— Tu étais présent, à ce moment-là ?

— Oui, lieutenant.

— Où ce tombeau est-il situé ?

Pached tendit le doigt vers l'est, un peu à gauche du temple d'Amenhotep et de Nefertari.

— Au pied de la pente sous ce versant, au nord d'un vieux mur à moitié ensablé qui entoure le temple.

— Comment l'avez-vous découvert ?

— L'entrée du puits était béante.

L'architecte contempla la terrasse au-dessous d'eux, les statues inachevées, la multitude qui s'affairait, et une expression de fierté s'épanouit brièvement sur ses traits.

— Il faut te rappeler qu'avant le début de ce projet, rares étaient ceux qui pénétraient dans cette vallée, sauf pour la Belle Fête. Oh, quelques femmes venaient se recueillir dans la chapelle d'Hathor, et les gardes des cimetières passaient de temps en temps. Les pillards avaient sans doute l'impression que l'endroit leur appartenait.

Bak se rappelait bien que la vallée était un lieu abandonné, quand, enfant, il accompagnait sa gouvernante à la chapelle de la déesse Hathor.

— Qu'avez-vous trouvé à l'intérieur ?

— Comme nous nous en étions doutés dès l'instant où nous avons posé les yeux sur le puits ouvert, des voleurs nous avaient précédés. Pas une fois, mais plusieurs. La chambre du sarcophage avait été mise à sac bien des générations plus tôt, toutefois une petite niche semblait avoir été forcée peu de temps auparavant. Quant à ce qu'on y avait pris, nous n'avons aucun moyen de le savoir.

Bak aurait parié sa dague en fer que les bijoux trouvés dans la lointaine Bouhen provenaient de cette niche. Si c'était le cas, l'esprit malin et sa bande étaient déjà entrés dans le tombeau de Neferou. Cela ne pouvait donc être celui qu'ils cherchaient – ou avaient trouvé, mais sans avoir la possibilité de le vider.

— C'était une tombe ravissante, poursuivit Pached. Senenmout a ordonné qu'on la referme provisoirement. Il n'a pas encore décidé si la terrasse sera prolongée au-delà de son entrée, mais il projette de la rendre accessible afin que tous ceux qui viendront au Djeser Djeserou puissent visiter la sépulture de la noble ancêtre de notre reine.

« Admirable idée ! pensa Bak, ironique. D'autant que les ancêtres d'Hatchepsout n'avaient aucun lien de parenté avec Mentouhotep ni, probablement avec son épouse. »

— Je dois te quitter, Pached, mais je désire qu'on me prévienne à l'instant même où Senenmout apparaîtra.

— De quel côté seras-tu ?

Avec un grave sourire, Bak lui indiqua le temple de Mentouhotep, où Hori, Kasaya et Kaemouaset attendaient avec le chien blanc parmi les colonnes brisées de la terrasse nord.

— Là-bas, à chercher le tombeau d'une épouse ou d'une princesse royale.

L'architecte lui lança un regard stupéfait.

— Si Menna est l'esprit malin, et si le tombeau qu'il convoite se trouve dans le vieux sanctuaire, il ne restera pas assis à attendre que tu le découvres avant lui.

— C'est bien ce que j'espère.

— Combien de temps avons-nous avant l'arrivée de Senenmout ? demanda Kasaya.

Bak s'accroupit parmi les colonnes renversées et gratta le crâne du chien. L'animal robuste, qui lui arrivait à hauteur du genou, avait le poil lustré et la queue en panache. Sa tête était épaisse et plate, ses yeux bruns vifs et intelligents. Il portait un collier de cuir rouge clouté de carrés de bronze.

— J'espère qu'il prendra un repas de midi plantureux à la maison royale avant de franchir le fleuve. Cela nous laisserait environ deux heures de tranquillité.

Hori fit la grimace.

— Pourquoi refuse-t-il d'écouter Amonked et Maïherperi ? Pourquoi marche-t-il vers les bras d'un tueur ?

Bak caressa une dernière fois le chien dressé à suivre la piste de criminels, puis il se releva et dit à Kaemouaset :

— Il est temps de commencer.

Le prêtre défit les extrémités d'un sac de toile accroché à sa ceinture et en tira le rouleau de papyrus sur lequel Hori avait reproduit le plan. Il le remit à Bak, qui escalada le mur croulant pour entrer dans la cour principale. Ses compagnons le suivirent. Repérant un tronçon de colonne d'une hauteur idéale, il déploya le document sur la partie supérieure, dont la surface était relativement plate.

Kasaya et lui échangèrent un coup d'œil, mus par la même idée, et scrutèrent la paroi verticale de l'escarpement vertigineux. Ici, les projections en forme de tours étaient moins nombreuses et moins élevées que derrière le Djoser Djoserou, et n'abriteraient pas le temple aussi bien.

Nul n'avait vu Menna depuis quelque temps et les pêcheurs avaient disparu une trentaine d'heures plus tôt. L'un d'eux se trouvait-il en haut à cet instant ? La cible la plus probable d'une attaque était le nouveau temple, et non l'ancien, toutefois...

Repoussant fermement cette idée, Bak fit signe à ses compagnons de le rejoindre autour de sa table improvisée. Pendant qu'ils étudiaient le plan, le chien, couché près d'eux dans une flaque d'ombre, se léchait une patte. Une brise tiède caressait leurs cheveux et séchait leur sueur. Une odeur de poisson montait des cabanes, mêlée aux effluves métalliques du fourneau de la forge. Une scène familière et rassurante, qui semblait démentir les craintes de Bak.

— Bien qu'on n'ait aucune certitude à ce sujet, supposons que le temple dessiné sur ce plan ait été démoli et ses fondations enfouies sous celui où nous nous trouvons.

Kasaya regarda autour de lui, sceptique. Hori contempla les ruines d'un air dégoûté, répugnant à chercher un tombeau qui par deux fois déjà s'était avéré introuvable. Kaemouaset acquiesça, sa foi en Bak fortifiée par la prière.

Le policier tourna le dos à l'à-pic et examina la cour principale. Autour de l'amas de décombres qui subsistait au centre, quelques dalles avaient été ôtées et d'autres étaient fendues, mais aucune fissure n'était assez profonde pour révéler ce qui se trouvait au-dessous. S'il devenait impératif de le savoir, ils pourraient creuser un puits vertical dans l'espoir de découvrir le premier temple, mais ils ne s'y résoudraient qu'en dernier ressort.

Tournant lentement sur lui-même, Bak observa les blocs de pierre cassés au milieu desquels il se tenait.

Païri et Houmaï se trouvaient ici ou dans la cour voisine quand ses hommes et lui les avaient surpris. Étaient-ils parvenus dans cette partie du temple après de nombreuses nuits de recherches infructueuses ? Ou savaient-ils que le trésor gisait à cet endroit ?

Le chien gronda, leur signalant l'approche du jeune scribe Ani, qui enjamba des moellons et s'arrêta devant leur table de fortune.

— Lieutenant Bak, Senenmout arrive ! La procession s'est engagée sur la chaussée.

— Déjà ? soupira Bak.

— On peut aller voir, chef ?

— Nous avons une besogne à terminer ! répliqua Bak d'un ton sec, puis il se radoucit. D'accord. Mais restez sur la terrasse.

— Chef ! Elle est trop basse, objecta Hori d'un air affligé. On ne verra rien du tout. On ne pourrait pas retourner au Djoser Djoserou ?

— Ce serait une perte de temps. Kaemouaset, devrais-tu y être pour accueillir Senenmout ?

— Je n'en ressens pas la nécessité. C'est une simple inspection. Aucune partie du temple ne sera consacrée. Non, je resterai ici avec toi, dit le prêtre, les yeux pétillant de malice. Chercher un mystérieux tombeau sera bien plus passionnant que de visiter un site de construction que j'ai déjà vu mille fois.

Bak se tenait avec ses trois compagnons au bord de la terrasse, en face du Djeser Djeserou. Derrière eux s'étendait la colonnade qu'ils avaient parcourue quatre nuits plus tôt, munis de lampes à huile, dans l'espoir de prouver aux ouvriers que l'esprit malin était de chair et de sang. La vue n'était pas idéale, loin de là, mais encore assez bonne pour satisfaire le policier, qui ne tenait pas du tout à attirer l'attention de Senenmout.

Il scruta les falaises qui dominaient les deux temples.

Haut dans le ciel, Rê glissait ses rayons dans les crevasses et les anfractuosités qui brisaient la surface de l'escarpement. On ne voyait pas signe de vie sur son flanc, et si quelqu'un était descendu du sommet pour se dissimuler parmi les rochers, il était impossible à distinguer sous la lumière trompeuse.

Mal à l'aise, car il préférait affronter un ennemi bien visible, Bak se concentra sur la procession qui gravissait très vite la chaussée. Le soleil luisait sur les pointes de bronze. Les plastrons de cuir étaient polis avec soin. Les éventails en plumes d'autruche allaient et venaient, brassant l'air au-dessus des hauts fonctionnaires. Bien qu'il entendît le cri lointain d'un faucon en chasse dans le ciel bleu intense, ni les mots prononcés par Senenmout ni l'écho de pas sur la chaussée ne portaient à travers le sable.

Maïherperi avait fait bien plus que tenir parole : il avait dépêché avec Senenmout deux compagnies de gardes, cent hommes arborant le bouclier blanc de la maison royale. Un contingent allait en tête du groupe d'inspection. Exclusivement responsable de la sécurité du conseiller, il ne pouvait le quitter. Derrière avançait une seconde unité, triée sur le volet par Maïherperi. Les hommes étaient dotés de brassards rouges pour les distinguer de la garde personnelle. C'était à eux que Bak pourrait faire appel le cas échéant. Il ne savait si les gardes royaux imposaient au cortège une allure rapide ou si le Contrôleur des Contrôleurs jugeait sage de venir et de repartir aussi vite que possible.

Le groupe était plus nombreux qu'il ne s'y attendait. Au moins quinze dignitaires progressaient dans des chaises, bien loin du sol, sur l'épaule de porteurs. Senenmout était sans doute le premier à l'avant et, près de lui, Bak crut reconnaître Amonked. Leur visage était plongé dans l'ombre des dais blancs qui les protégeaient du soleil, comme les hommes derrière eux – des nobles de rangs inférieurs, supposa-t-il. Des courtisans qui espéraient obtenir quelque faveur en respirant le même air que le favori de la reine. Des hérauts, des porteurs d'éventail et des scribes composaient le reste de la procession.

Bak prit un petit miroir poli dans un carré de lin attaché à sa ceinture et réverbéra les rayons du soleil vers l'arrière-garde. Quelques instants plus tard, le lieutenant qui commandait l'unité spéciale lui répondit par le même biais. Si l'un avait besoin de l'autre, il saurait où le trouver.

Après avoir longuement observé la montagne au-dessus du nouveau temple, Bak se détourna. Il ne remarquait rien d'anormal, toutefois il était loin d'être satisfait. Quelque part là-haut, un homme attendait peut-être, tapi contre un rocher.

Il s'approcha du pan de mur effondré où il avait été surpris par Païri. Avertissant les autres de surveiller ce qui se passait au Djeser Djeserou avec vigilance, il escalada les décombres et traversa la cour principale jusqu'à l'ouverture dans le mur du fond. Alors, il tâcha de reconstituer le fil exact des événements qui s'étaient déroulés cette nuit-là.

Païri l'avait entraîné dans la seconde cour, puis quelqu'un – Houmaï, sans doute – l'avait frappé par-derrière. Plus tôt, bien avant qu'on ne l'assomme, Païri avait crié : « Partons, mon frère ! » Bak ne

se rappelait pas l'avoir vu, néanmoins il avait senti une présence. Ou les ombres folles jetées par la torche flamboyante avaient-elles aiguillonné son imagination ?

Il retourna près du tronçon de colonne où les extrémités du plan s'étaient enroulées pour se rejoindre au centre du papyrus. Il ferma les yeux et essaya de se transporter, par le souvenir, dans le passé. L'homme – Païri – surgissant de nulle part. Lui, Bak, sautant par-dessus le mur à sa poursuite, la torche à la main. Les étincelles, les ombres mouvantes sur les colonnes renversées, les pas précipités du fugitif.

Brusquement il se souvint : en passant devant les ruines au centre de la cour, il avait entrevu un homme, sur sa droite.

Or sa droite, c'était le coin nord-ouest de la cour principale. Les murs s'élevaient plus haut que sa tête. Le sable et les débris rocheux tombés de la falaise au fil des ans s'étaient amoncelés à l'extérieur, formant une pente, puis avaient fini par se répandre dans la cour. Les deux rangées de colonnes à huit pans qui soutenaient autrefois le toit, derrière le bloc central, étaient dans un état pitoyable. Quelques-unes se dressaient, à des hauteurs variées, mais la plupart gisaient, brisées, au milieu des vestiges d'architraves et de linteaux. À nouveau, Bak s'interrogea : Païri et Houmaï avaient-ils abouti là après des nuits entières de recherches infructueuses, ou avaient-ils découvert un riche tombeau ?

Examinant le sol en quête de traces récentes, il longea le mur, tourna à l'angle, avança encore d'une dizaine de pas. Les dalles sous ses pieds étaient couvertes de sable et de fragments de pierre, de toutes tailles et de toutes formes.

Il retourna vers le pan de mur détruit, où résonnaient les voix de ses amis. Kasaya, Hori et Kaemouaset étaient là où il les avait laissés, les yeux tournés vers le Djeser Djeserou. Senenmout et Amonked, qu'on distinguait mieux, marchaient lentement le long du mur de soutènement sud en regardant les ouvriers ériger une statue. Kaemouaset nommait les divers hauts personnages du groupe qu'il reconnaissait.

Bak revint sur ses pas. À nouveau, il suivit le mur du fond en se remémorant le plan minutieusement reconstitué par son jeune scribe. Il s'accroupit pour écarter des débris à la base du monticule de sable. Celui-ci n'était pas aussi tassé qu'il s'y attendait ; le dépôt était donc récent.

Ses chances étaient minimes, un faible espoir au mieux, cependant Amon choisit de lui sourire. Le tranchant de sa main rencontra une saillie. Il débroya rapidement le sable et découvrit une dalle ciselée dans le pavage. Osant à peine respirer, il déplaça quelques pierres et dégagea encore le sol, ramenant au jour plusieurs dalles sculptées entre la première et l'angle du mur. Elles formaient deux dessins rectangulaires. « Des chapelles ! » devina-t-il d'après leur emplacement à l'arrière de la cour. Elles avaient été dédiées aux divinités d'élection de Mentouhotep. Le socle d'une colonne renversée attira son regard. Il se trouvait presque devant l'entrée de la chapelle la plus éloignée.

Ces chapelles avaient été bâties à un stade antérieur de la construction !

Oubliant Menna, oubliant la probabilité d'un attentat, il courut chercher le plan et retourna à l'angle du mur. Il déroula le papyrus, puis compara les six petits monuments qui bordaient l'arrière de l'esplanade avec ce qu'il voyait réellement. Oui, ils pouvaient fort bien correspondre à ce qu'il venait de trouver, à condition que le premier temple se soit étendu au nord de l'édifice actuel, au lieu d'être centré juste au-dessous comme il l'avait supposé. S'il voyait juste, il avait découvert les deux chapelles situées le plus au nord. Il ne discernait aucune trace des quatre autres, mais il ne doutait pas que des recherches diligentes les révéleraient.

Il eut envie de crier de joie, mais qu'avait-il trouvé qui puisse le justifier ? Les chapelles ne renfermaient aucun trésor, hormis le dieu lui-même et les éléments de sa parure. Ceux-ci avaient disparu depuis maintes générations. Il ne restait rien à voler. Cela ne signifiait pas que le tombeau tant convoité ne se trouvait pas à proximité. Mais où ?

Regagnant l'esplanade, il vit que Senenmout et sa suite avançaient parmi les statues en cours

d'achèvement sur la terrasse, s'arrêtant tantôt devant l'une, tantôt devant une autre. Les porteurs s'étaient installés avec les chaises près du vieux temple en brique crue d'Amenhotep et de Nefertari. Eux, au moins, seraient en sûreté si un éboulement devait se produire. Les gardes personnels de Senenmout entouraient le groupe, sur le qui-vive ; les autres s'étaient dispersés sur le chantier pour parer à toute éventualité.

Bak ne distingua aucun mouvement au sommet de l'escarpement ni sur la paroi verticale. Rê avait entamé sa descente vers l'horizon et l'ombre envahissait les crevasses les plus profondes. Les tours semblaient se séparer de la roche immense. Dans moins d'une heure, chacune de ces formations se découperait nettement, dans tout son relief.

— Il est temps de montrer à Traqueur la tunique que nous avons prise dans la maison des pêcheurs.

— Tu as trouvé quelque chose ? demanda Hori.

L'éclat soudain de ses yeux montrait qu'il était las d'observer l'activité qui régnait au Djeser Djeserou. Pendant que Bak leur exposait brièvement les progrès de son enquête, Kaemouaset reprit la tunique de lin déchirée, puant le poisson, la sueur et la crasse, du sommet d'une haute colonne où il l'avait laissée. Le prêtre s'était révélé le plus compétent des quatre quand l'officier qui leur avait confié le chien leur avait expliqué la manière d'utiliser au mieux ses talents.

Ravi d'assumer cette importante responsabilité, Kaemouaset laissa Traqueur flairer longuement le vêtement. Bak, Hori et Kasaya se tenaient en retrait. L'officier avait précisé que s'ils s'abstenaient de toucher l'étoffe, le chien ne serait pas troublé par des odeurs différentes.

Traqueur colla sa truffe sur le dallage. Il se dirigea immédiatement dans la mauvaise direction, trotinant entre les colonnes comme s'il hésitait, tant les pistes étaient nombreuses. Ce n'était pas surprenant, puisque les pêcheurs avaient fréquemment déambulé sur la terrasse en portant des lampes, feignant d'être l'esprit malin pour effrayer les ouvriers.

— Emmène-le dans la cour principale, suggéra Bak à Kaemouaset.

Le prêtre agrippa Traqueur par son collier et grimpa avec lui par-dessus le mur. Hori les suivit, mais Bak arrêta le Medjai avant qu'il ait pu les imiter.

— Tu restes sur la terrasse, Kasaya.

— Mais, chef ! protesta le jeune homme, consterné.

— Quelqu'un doit surveiller les hauteurs du Djeser Djeserou, surtout quand Senenmout montera vers le temple, et tu as l'œil plus perçant qu'aucun d'entre nous. Au moindre mouvement, au plus léger problème, appelle-moi. En même temps, ajouta Bak en lui confiant le petit miroir, alerte le chef de l'unité que Maïherperi a désignée pour nous aider. Plus vite tu donneras l'alarme, et mieux il pourra faire évacuer les lieux si un pan de roche s'effondre.

— Ne pourrais-je pas vous accompagner et continuer à monter la garde ?

— Tu risquerais d'être distrait, le raisonna Bak en posant la main sur son épaule. La vie de Senenmout et la sécurité de beaucoup d'autres, que nous avons appris à connaître et à aimer, ne tiennent peut-être qu'à ta présence d'esprit.

— Bien, chef, marmonna Kasaya, nullement rasséréiné.

Certain que le jeune Medjai exécuterait son devoir que cela lui plaise ou non, Bak franchit le mur à son tour. Kaemouaset libéra le chien. Traqueur parut moins déconcerté dans la cour principale, comme si les pêcheurs avaient emprunté d'innombrables fois le même chemin. Suivant une piste invisible à l'œil humain, il fila vers l'arrière de l'édifice. Bak et ses compagnons s'élancèrent derrière lui. Arrivé devant l'ouverture de la cour à colonnade, le chien se remit à courir d'un côté puis de l'autre, comme s'il avait perdu la trace ou était confronté à de trop nombreux choix. Restant à l'écart, ils le regardèrent explorer chaque série de pas invisibles. Il en suivit une jusqu'au puits des pilleurs, une autre le long du portique nord, puis il disparut dans les ténèbres d'un vestibule en ruine à l'arrière du

temple.

— Pas là-dedans, par pitié ! gémit Hori.

— Le cœur du temple s'effondre peu à peu. C'est un lieu dangereux, expliqua Bak à Kaemouaset. Nous n'avons vu aucune trace d'intrusion entre les colonnes, aucune empreinte de pas dans la poussière. Pourquoi Traqueur est-il entré là-bas ?

Le chien resurgit et flaira une nouvelle piste qui le conduisit directement à Bak. Alors il leva les yeux vers Kaemouaset en remuant la queue comme s'il attendait une récompense pour son travail. Bak sourit malgré lui. Il conseilla au prêtre de s'approcher du pan de mur brisé où le chien avait paru le plus troublé, et de lui présenter à nouveau la tunique.

La réaction fut immédiate. Traqueur fila vers les chapelles et fit craindre de suivre à nouveau l'odeur du policier. Il renifla les dalles, rebroussa chemin et pénétra dans la seconde cour. Son nez le guida jusqu'à l'angle de l'enceinte. Là, il flaira le sol, appuya une patte sur le mur perpendiculaire, puis se dressa de toute sa taille et aboya en regardant les hommes derrière lui. Son intention était claire : il voulait franchir cet obstacle.

L'espoir grandit en Bak. Il avait supposé que les éboulis comblaient l'intersection des deux murs. Peut-être se trompait-il.

— Faisons le tour, dit-il avec un calme qu'il était loin de ressentir.

Tandis qu'ils se précipitaient vers la cour principale, Traqueur retomba sur ses pattes et se mit à aller et venir devant le mur, geignant, refusant de partir. Pris de pitié, Hori revint en arrière pour rester auprès de lui.

Bak et Kaemouaset quittèrent la cour principale, dépassèrent à toute vitesse un Kasaya stupéfait et tournèrent vers l'ouest de l'esplanade, qui disparaissait sous le tertre de terre et de rochers entassés contre les murs épais du temple.

L'escalade fut rapide et facile ; les débris s'étaient agglomérés en une masse solide sous l'action du temps et du climat. Au sommet, juste dans l'angle, à un endroit que nul ne pouvait voir de l'avant du sanctuaire, ils trouvèrent de la terre meuble. De toute évidence, elle n'était pas tombée de la falaise. Quelques pas plus loin, ils comprirent d'où elle provenait. Dans le coin, là où les deux cours se touchaient, on avait percé une grande excavation dans les dalles de ce qui avait été, à l'origine, une terrasse découverte orientée vers la paroi rocheuse.

— Hori ! appela Bak. Quelqu'un a creusé, ici. Amène le chien !

— Il arrive, chef. Il t'a entendu, de l'autre côté.

Traqueur apparut au détour du mur et traversa le tertre à toute allure en projetant de la terre sur son passage. Mi-courant, mi-glissant, il descendit dans l'excavation. Il renifla chaque coudée, fouettant l'air de sa queue. D'en haut, Bak remarqua sous les pattes du chien un affaissement caractéristique. Au-dessous, il en était sûr, s'étendait un tombeau.

Si la chapelle de l'autre côté du mur avait été bâtie en l'honneur de la défunte, l'existence de six chapelles impliquait qu'il y avait là six tombes de dames de sang royal.

— Lieutenant Bak ! s'écria Kasaya. Sur le versant, au nord du Djoser Djoserou, je vois un homme qui descend le sentier. Je pense que c'est le lieutenant Menna.

Bak courut au bout de l'édifice et scruta la falaise, au-delà des cabanes des ouvriers et du nouveau temple. L'homme était encore bien loin, mais la lumière le frappait à un angle qui permettait de le distinguer avec netteté. Il ressemblait à Menna et avait la même démarche.

« Pourquoi entre-t-il dans la vallée par cette route détournée ? s'interrogea Bak. A-t-il eu le temps de monter tout en haut de la falaise, ou a-t-il rencontré les pêcheurs en chemin ? Préparent-ils en ce moment même leur ignoble forfait ? Mais peut-être est-ce simplement par prudence qu'il a emprunté ce chemin d'altitude, qui lui offre une excellente vue sur les temples... À moins qu'il ne revienne

simplement d'un ancien cimetière situé loin au nord ? Un innocent, accomplissant sa tâche... »

Kaemouaset vint près de lui et s'abrita les yeux sous sa main.

— Puisque nous pouvons le voir, il nous voit également. Et s'il est l'esprit malin, il sait que nous avons trouvé son excavation.

— Juste à temps ! souligna Bak avec un sourire grave.

— Il n'a pas dû deviner que tu le soupçonnes.

— Senemout gravit la chaussée qui conduit au nouveau temple ! annonça Kasaya au pied du tertre.

Bak siffla Traqueur, qui sortit en courant du trou, puis il prit sa décision :

— Je pars à la rencontre de Menna. Toi, Kasaya, reste ici et ne quitte pas des yeux la falaise et le groupe d'inspection.

Il ajouta à l'intention du prêtre :

— J'enverrai du renfort pour qu'Hori et toi puissiez protéger la tombe. D'ici là, vous devez tous retourner à l'avant du temple, où vous serez à l'abri en cas d'éboulement. Quant à moi, je...

Un grognement sourd détourna son attention. Près de Kaemouaset, Traqueur s'était figé, la tête levée, les oreilles dressées. Ses poils se hérissèrent le long de son échine et il se mit à pousser des aboiements frénétiques. Bak perçut un léger grondement, qui s'amplifia très vite.

— La falaise ! hurla-t-il. Fuyez ! Vite !

Traqueur fila à toute allure. Kaemouaset n'était plus dans la fleur de l'âge et certainement pas un homme d'action. Le voyant hésiter, Bak passa son bras autour de ses hanches et le porta à moitié jusqu'au bas de la pente. Hori courait vers l'est le long de la terrasse. Le chien le dépassa comme une flèche et ne s'arrêta qu'une fois en lieu sûr, à l'avant du temple. Kasaya semblait fixé au sol par de la glu. Il ignora une première averse de sable et de cailloux, et brandit le miroir pour émettre un signal.

Bak poussa Kaemouaset à la suite d'Hori. La falaise, loin au-dessus du temple, semblait s'être fendue. D'épaisses volutes de poussière jaune montaient des rocs, des pierres et du sable qui dévalaient l'à-pic dans un grondement effrayant.

— Kasaya !

Comprenant que le Medjai ne pouvait l'entendre, il le tira par le bras et lui cria dans l'oreille :

— Viens ou tu vas être enterré vivant !

Courant tout en se retournant pour continuer d'envoyer des signaux, Kasaya fixa le sommet de l'escarpement, au-dessus du Djeser Djeserou, et hurla quelque chose. Ses paroles furent couvertes par le tumulte, mais, voyant l'animation de son visage, Bak regarda dans la même direction.

Un éclair miroita, sur la piste tout en haut : la réponse du sergent d'une escouade de dix gardes royaux qui s'étaient cachés derrière le nouveau temple, plus tôt dans la journée. Bak ne distingua pas d'autre signe de vie. Païri et Houmaï se dissimulaient-ils, prêts à déclencher un éboulement sur le Djeser Djeserou comme sur l'ancien sanctuaire quelques instants plus tôt ? Ou les gardes les avaient-ils capturés avant qu'ils ne puissent nuire davantage ?

Une grêle de pierres commença à s'abattre autour d'eux, sur eux, à cribler leur tête et leurs épaules. Une arête vive entailla le dos de Bak, où le sang perla. Il arracha le miroir des mains de Kasaya et le força à fuir pour de bon. Ils suivirent le bord de la terrasse, où moins d'obstacles entravaient leur course. Le martèlement de leurs pieds sur le dallage se perdait dans le bruit de tonnerre des moellons qui dégringolaient le long de la paroi, heurtaient les tours rocheuses ou déboulaient sur le vieux temple, parmi les colonnes, les architraves et les linteaux brisés entre lesquels Bak et ses amis étaient si récemment passés.

Un bloc immense, capable d'écraser un homme, surgit du nuage de poussière et roula derrière eux le long de la terrasse. Des pierres et de la terre arrivèrent dans son sillage. Le nuage tourbillonnant dévorait tout sur son passage. Bak murmura une prière et courut à toutes jambes.

L'énorme roc bascula au bord de la terrasse et s'enfonça dans le sable. La poussière soulevée tout autour se fondit dans le nuage. Des pierres ricochaient autour de leurs jambes et sous leurs pieds, menaçant à chaque pas de leur faire perdre l'équilibre. La poussière les engloutit, leur brûla les yeux et la gorge. Kasaya trébucha, tomba. Bak le tira par le bras, le Medjai se hissa sur ses jambes et ils se remirent à courir. Un gros caillou frappa Bak dans le dos avec une violence qui lui coupa le souffle. Il respira un grand coup et courut de plus belle.

Soudain, ils surent que le pire était passé. Les pierres perdirent de leur vitesse, puis s'immobilisèrent. Ils ralentirent, se regardèrent, échangèrent des sourires de soulagement. Ils étaient saufs.

Ils continuèrent d'avancer, les jambes chancelantes, la poussière collée sur leur corps en nage. Aucun d'eux ne parlait ; chacun remerciait en silence les dieux de l'avoir épargné. Lorsqu'ils rejoignirent Hori, Kaemouaset et le chien, le grondement assourdissant s'était réduit à des craquements sporadiques. Au-dessus du sanctuaire, le nuage se déchirait ; ses derniers lambeaux étaient emportés par la brise.

Ils ne pouvaient voir le vestibule ni la cour à colonnade, toutefois ils imaginaient combien les

chambres du fond avaient souffert. L'angle nord-ouest de la cour principale, où ils se trouvaient au début de l'éboulement, était jonché de sable et de rochers. Le mur près des chapelles était enseveli. Le puits des pilliers avait certainement été comblé.

Bak leva brusquement la tête vers la petite silhouette, sur la piste à flanc de montagne au nord du Djeser Djeserou.

— Menna n'a pas bougé, remarqua-t-il. Un innocent ne serait-il pas accouru à notre aide ?

Il adressa à ses compagnons un sourire grave avant d'annoncer :

— Je monte le rejoindre. Il n'y a plus aucune raison que vous restiez ici, désormais. Nul ne pillera plus ces tombes avant longtemps.

Traqueur sur leurs talons, Bak et Kasaya dévalèrent la rampe utilisée par les ouvriers pour récupérer les pierres de l'ancien temple, puis ils gravirent la pente opposée pour accéder à la terrasse du Djeser Djeserou.

Amonked, que Bak n'avait jamais vu avancer aussi vite, les rejoignit près de la grande statue blanche d'Hatchepsout.

— Qu'Amon soit comblé d'offrandes ! Te voici sain et sauf ! dit-il en étreignant Bak par les épaules. Lorsque j'ai vu ce piton s'effondrer...

Il se mordit la lèvre pour tenter de contenir son émotion et se tourna vers le Medjai.

— Quant à toi, jeune homme, qui es resté sur cette terrasse pour envoyer ton message pendant que les pierres pleuvaient autour de toi...

Il tapota Kasaya dans le dos, secoua la tête avec stupéfaction et confia :

— Tant de bravoure me laisse sans voix.

Bak fut plus touché qu'il ne voulait l'admettre par cette démonstration d'affection, bien inhabituelle de la part d'Amonked.

— Sais-tu ce qui se passe au sommet ? Les hommes postés là-haut ont-ils capturé les complices ?

L'intendant s'éclaircit la gorge et recouvra son sang-froid.

— Je n'en sais pas plus que toi. Nous gravissions la chaussée vers le temple d'Hatchepsout quand la falaise s'est ébranlée. Le chef de l'unité spéciale envoyée par Maïherperi a poussé un cri d'avertissement. Jamais on n'a vu une foule se disperser aussi vite, commenta Amonked avec un sourire un peu ironique. À croire que les rochers tombaient sur nous, et non sur vous.

Bak sourit lui aussi en imaginant la scène.

— Quand Senenmout quitte-t-il le Djeser Djeserou ?

— Je lui ai appris que tu avais posté des gardes dans la montagne, c'est pourquoi il désire rester et voir les misérables qui ont déclenché cette catastrophe. À dire vrai, je soupçonne qu'il craint de retourner à la maison royale alors qu'une menace pèse encore sur le projet le plus ambitieux de notre souveraine.

— On le comprend, répondit Bak d'un ton narquois.

Un nouveau sourire effleura les lèvres d'Amonked.

— As-tu trouvé le tombeau, ou l'éboulement a-t-il coupé court à tes recherches ?

Bak fit signe à un porteur d'eau et rinça sa bouche pleine de poussière.

— Oui, nous avons trouvé une tombe, intendant, toutefois je n'ai pas le temps d'en parler. Nous avons repéré le lieutenant Menna sur cette piste, au nord. Il n'a pas approché depuis que nous l'avons aperçu, ce qui me paraît pour le moins suspect. Je pars le rejoindre avant qu'il ait une chance de s'enfuir.

Il remplit à nouveau le bol et but à longs traits, se préparant à la mission qui l'attendait.

Amonked scruta la silhouette sur la piste, au loin, et l'inquiétude assombrit ses traits.

— Oui, il le faut.

— Kaemouaset te racontera tout, précisa Bak.

Il adressa un bref sourire au prêtre qui approchait et se tourna vers le Medjai.

— Tu ne viens pas avec moi, Kasaya. Va trouver le lieutenant qui commande les hommes au brassard rouge...

Il leva une main pour imposer silence au Medjai, dont le regard était lourd de reproche.

— Veille à ce qu'ils me suivent aussi vite que possible, et accompagne-les. Il faut bloquer cette piste afin que Menna ne puisse s'échapper par ici. De plus, j'aurai peut-être besoin d'aide pour le maîtriser.

Bak traversa la terrasse à la hâte, ne s'arrêtant qu'une fois, en rencontrant un chef d'équipe muni d'un bâton deux fois plus long que son bras. Il l'emprunta pour s'en faire une arme de fortune, plus à son goût que la dague à sa ceinture. Ce substitut à son bâton de commandement était plus épais, un peu plus lourd, moins bien équilibré et probablement moins solide. Bak ne s'en plaignit pas. Cela lui suffirait.

Le lieutenant Menna n'avait toujours pas bougé. Il restait tout au bout de la longue piste qui traversait la pente, sous le sommet. De là, le sentier remontait presque directement avant de bifurquer vers la gauche pour franchir la falaise, beaucoup moins haute et raide qu'au fond de la vallée des temples. En fait, l'escarpement formait une ligne brisée qui descendait graduellement vers l'est. Au sommet, la piste partait vers l'ouest jusqu'au point culminant de la falaise derrière les deux sanctuaires, puis se poursuivait au-delà.

Pourquoi Menna ne bougeait-il pas ? Attendait-il que la paroi s'écroule sur le Djeser Djeserou ? Se demandait-il s'il pouvait descendre en toute quiétude ou s'il valait mieux battre en retraite ? Quelle serait sa réaction lorsqu'il verrait Bak monter le sentier à sa rencontre ?

Le policier savait ce qu'il aurait fait, pour sa part : il aurait tourné les talons et escaladé la piste aussi vite qu'il le pouvait. Bien entendu, Menna avait aussi la possibilité de quitter le sentier pour dévaler la pente jusqu'au fond de la vallée, mais, dans ce cas, Bak alerterait les ouvriers de la carrière, qui le mettraient en pièces en apprenant qu'il était l'esprit malin. Non, s'il optait pour la fuite, il n'avait d'autre choix que de revenir sur ses pas.

Bak, lui, serait contraint de le suivre. Au-dessus du Djeser Djeserou, la piste se scindait en deux chemins qui finissaient par en croiser un troisième, plus fréquenté. L'une des intersections se trouvait à quelque distance au sud-ouest, l'autre coupait une crête élevée, après quoi cette partie de l'embranchement continuait en direction du nord-ouest. Quant au troisième chemin, il aboutissait au nord à la Grande Place, la vallée où reposait le père d'Hatchepsout et où la reine faisait creuser sa propre sépulture. Au sud, il rejoignait le village où vivaient les ouvriers du tombeau.

Essayant de garder l'air naturel, Bak traversa sans hâte une bande sablonneuse au pied de la piste et entreprit son ascension. Menna ne vint pas à sa rencontre, signe évident de culpabilité. Alors que ses derniers doutes disparaissaient, Bak eut un sourire désabusé en songeant qu'il n'avait pas su se fier à son instinct. Après un raidillon, le sentier partait vers l'est en une longue montée graduelle sur le flanc de la falaise, jusqu'à l'endroit où Menna restait campé.

Méfiant, celui-ci était trop prudent pour descendre vers le policier, mais pas encore inquiet au point de prendre la fuite. Bak voulait s'approcher de lui le plus possible avant qu'il ne devine ses intentions. Un tête-à-tête aurait été idéal, mais était bien improbable, il le savait.

À mi-chemin, le policier leva la main pour adresser à Menna un signe amical qui, en temps normal, aurait dû l'inciter à venir vers lui. Le lieutenant de la garde continua de l'observer, impassible. Bak poursuivit sa route, faisant appel à toute la patience dont il était capable pour s'empêcher d'accélérer le pas.

À nouveau, la distance entre eux se réduisit de moitié. Bak s'apprêtait à le héler quand brusquement Menna se tourna et, à grandes enjambées, entreprit de gravir la pente la plus escarpée.

Bak se retourna pour comprendre la raison de cette volte-face. En bas, sur la terrasse, Kasaya, Amonked, Kaemouaset et Pached parlaient avec le lieutenant responsable de l'unité spéciale. Les gardes royaux au brassard rouge affluaient vers eux de toutes les directions et formaient une colonne. Bak jura tout bas. Il n'avait jamais vu d'officier réunir ses hommes aussi vite. Menna, ayant reçu une formation militaire, avait deviné leur dessein.

Mais la colère était stérile et Bak préféra se réjouir que les renforts aient réagi avec célérité. Il se lança à la poursuite de Menna. Il fut terriblement tenté de couper en diagonale vers le point où le sentier s'élevait vers le faite de l'escarpement, toutefois le souvenir de son ascension au-dessus du Djeser Djeserou le convainquit de rester sur la piste. Usée par les nombreux pieds qui l'avaient foulée, elle serait aussi rapide et beaucoup moins périlleuse.

Il atteignit bientôt le bout du chemin de traverse où Menna était resté si longtemps. Tandis qu'il entamait la pente abrupte, le fugitif se retourna et lui cria :

— Tu ne me prendras jamais !

— Mieux vaut que ce soit moi, plutôt que les ouvriers du chantier !

Le rire de Menna sonna faux tandis qu'il se remettait à grimper. Il ne pouvait nourrir d'illusion sur son avenir, si Bak ou les gardes le capturaient. Il comparait devant le vizir en personne, qui le jugerait coupable, ordonnerait l'empalement ou, plus vraisemblablement, la mort sur le bûcher. Si les ouvriers du Djeser Djeserou s'emparaient de lui, il serait lapidé, voire pire ; son corps démembré et rompu serait jeté aux crocodiles. Qu'il soit consumé par le feu ou dévoré par les sauriens, il serait voué à l'oubli éternel, sans espoir de poursuivre son existence dans l'au-delà.

Bak montait d'un pas vif et régulier. La chaleur était intense sous le soleil cruel, prompt à saper l'énergie. La sueur brûlait la coupure sur son dos ainsi que plusieurs autres écorchures. Il se sentait la bouche sèche et l'estomac creux.

L'homme devant lui n'était qu'à quelques pas de l'endroit où la piste tournait sur la gauche. Pour quelqu'un qui prétendait passer le plus clair de son temps à compulsier des documents et à rédiger des rapports, Menna se révélait rapide et endurant. Grâce, supposa Bak, à ses nombreuses nuits passées dans les cimetières, à chercher des tombeaux anciens regorgeant de richesses.

Menna tourna à gauche et disparut derrière un groupe de rochers. Bak continua à monter sans modifier son allure. S'épuiser dans un effort trop intense pouvait lui faire perdre la chasse – ou plus tard la bataille, s'ils en arrivaient là. Il contourna les rochers et leva les yeux.

À cinquante pas de là, non loin du sommet, Menna marqua une pause pour lui demander :

— Tu l'as appris aux hommes du Djeser Djeserou ?

— Que tu es l'esprit malin ? interrogea Bak sans s'arrêter.

À la mention de ce surnom, l'officier de la garde eut un rire sec et sans joie.

— Oui.

— Je ne le leur ai pas dit, mais ils le sauront bientôt.

— Une nouvelle aussi délectable serait impossible à passer sous silence.

— La vie que tu menais est terminée pour de bon. Ma présence n'est que la première goutte avant l'orage. Si je ne réussis pas à t'arrêter, d'autres viendront.

Sans ralentir un instant, ne songeant qu'à combler l'écart qui les séparait, Bak jeta un coup d'œil vers le Djeser Djeserou où l'unité spéciale avançait rapidement vers le pied de la piste. Kasaya, tenant Traqueur en laisse, marchait aux côtés de l'officier à la tête de la colonne. Le policier était sûr que Menna pouvait les voir, de là où il se tenait.

— Tout est fini, lieutenant.

— Ma vie à Kemet est terminée, sans doute, mais je suis loin d'avoir dit mon dernier mot. J'ai grandi sur la rive occidentale de Ouaset. Personne au monde ne connaît mieux que moi les oueds qui s'étendent par-delà la Grande Place.

Bak doutait qu'il ait vraiment l'intention de s'enfoncer dans le désert. C'était avant tout un homme du fleuve et de la ville.

— Tu étais à la garnison, ce matin. Tu sais donc que les soldats ont commencé au point du jour à chercher le bateau de Païri et Houmaï. Je parie qu'ils l'ont trouvé, à l'heure qu'il est.

— Il y a d'autres bateaux, lieutenant !

Menna tourna les talons et se remit à grimper, puis disparut tout en haut.

Avec un mince sourire, Bak monta derrière lui. L'officier s'était trahi. Il comptait fuir par le fleuve, et non se perdre parmi les dunes du désert.

Bak s'arrêta un moment au sommet afin de trouver ses repères. Il n'avait pas emprunté cette piste depuis l'époque où, adolescent, il chassait les oiseaux et les lièvres dans les oueds environnants, mais elle avait très peu changé au fil des années. Vers l'ouest, la falaise formait un arc léger et prenait progressivement de la hauteur jusqu'à l'arrière de la vallée, pour culminer au-dessus des deux temples. Devant, Menna suivait un sentier qui s'écartait du précipice pour épouser une longue série irrégulière de collines au sommet de l'arête qui séparait le Djeser Djeserou de la Grande Place.

En bas, sur la pente inférieure, les gardes royaux couraient sur le sentier. Ils avançaient deux de front, l'un s'effaçant derrière l'autre chaque fois que le passage s'étrécissait. Un faible aboiement parvint aux oreilles de Bak, qui distingua Kasaya en train de regarder dans sa direction. Il agita la main et tendit le doigt vers l'ouest afin que le Medjai sache de quel côté Menna était parti et où lui-même comptait se diriger.

Il se remit en route, scrutant le paysage devant lui. Il ne voyait pas les gardes postés en haut de la falaise surplombant le nouveau temple, mais il supposait qu'ils étaient là. Menna courrait droit dans leurs bras ou, plus vraisemblablement, il les repérerait avant et tenterait de fuir, soit par la piste aboutissant à la Grande Place, soit par un petit chemin peu utilisé qui débouchait dans un des nombreux oueds situés à l'ouest. Dans cette région désolée et stérile, il n'aurait aucun mal à se cacher jusqu'au moment où il pourrait regagner le fleuve sans encombre.

Avec le temps, l'armée retrouverait sa trace, bien sûr, mais...

Bak comprit soudain qu'il ne voulait pas que d'autres arrêtent l'esprit malin. Il tenait à s'en charger lui-même.

Cette idée lui donna des ailes. Il se mit à courir, les yeux rivés sur l'homme devant lui. Un petit nuage poudreux montait à chacun de ses pas, et la poussière que Menna soulevait dans sa fuite, restée en suspens, lui picotait les narines.

La piste s'approchait du bord de la falaise, descendait brusquement sur le versant d'un oued qui s'éloignait vers la droite, puis se poursuivait, tantôt frôlant l'abîme, tantôt longeant les formations pareilles à des collines. Bak souffrait d'un point de côté. Ses mollets étaient douloureux et le bâton pesait de plus en plus dans sa main.

L'écart qui le séparait de Menna diminuait : plus que quarante pas, puis trente, puis vingt. L'officier de la garde l'entendit, jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et accéléra. Bak conserva son rythme ; l'effort nécessaire pour ne pas se laisser distancer l'aurait épuisé.

Ils grimpaient toujours ; le précipice paraissait encore plus effrayant. Une colline allongée semblable à une crête s'élevait sur la droite, et la piste avec elle, côtoyant périlleusement le gouffre. Bak aperçut le Djeser Djeserou, pâle et insignifiant dans cette immense vallée, réduit à une série de barres horizontales dans un paysage de sable et de pierres émoussé par le temps. L'imposante paroi dominait le chantier de sa hauteur vertigineuse, façonnée par les éléments en tours et en crevasses, en replis et en blocs qui paraissaient accrochés par miracle à la roche principale. Son ombre s'était teintée de rose foncé, ses facettes se paraient sous le soleil d'une multitude de jaunes et d'ors.

Un bref regard en arrière permit à Bak d'apercevoir Kasaya, Traqueur et le lieutenant qui couraient

en haut de la falaise, suivis de près par une demi-douzaine de gardes royaux débouchant de l'escarpement.

Alors qu'il approchait du sommet de la colline, il commença à nouveau à rattraper Menna, qui ralentissait et montrait des signes de fatigue. Bientôt, il ne fut plus qu'à dix pas, assez près pour entendre sa respiration laborieuse. Il le poursuivit le long d'un étroit surplomb qui s'élevait entre la falaise à sa gauche et un oued, sur sa droite. Au-delà, la piste formait un coude pour obliquer vers la Grande Place. Les gardes censés les attendre n'étaient pas là.

Menna prit le sentier de droite. Bak s'élança et franchit la distance qui les séparait en quelques pas. Jetant son bâton, il ceintura l'officier au niveau des cuisses et le plaqua à terre. Ils roulèrent dans la poussière. Bak s'efforçait en vain d'affermir sa prise. Ses bras, de même que les jambes de son adversaire, étaient moites. Menna tenta de se dégager à coups de pied dans l'estomac ou l'entrejambe, mais Bak tint bon et parvint à limiter ses mouvements.

Roulant toujours, ils quittèrent la pente. Le lourd contrepoids à l'arrière du collier de Menna s'accrocha à une pierre, le fil se brisa et les perles se répandirent. L'officier parvint à agripper la pierre et frappa Bak sur le côté de la tête. Ce coup oblique fit tinter ses oreilles, sans toutefois l'assommer, mais il comprit l'avertissement. Lâchant les jambes de son ennemi, il se jeta sur le côté, puis se releva.

Menna se redressa plus lentement, la pierre à la main, une expression calculatrice sur le visage. Bak recula, aussi méfiant que s'il avait été menacé par une lance. Il chercha des yeux le bâton dont il avait eu l'imprudence de se défaire et le repéra, à six ou sept pas – trop loin. Menna profita de cet instant d'inattention pour se ruer vers lui en brandissant sa pierre, prêt à lui fracasser le crâne. Bak s'écarta d'un bond, se retourna et assena son poing de toutes ses forces dans les reins de l'officier. Celui-ci se cambra en gémissant, mais resta debout. Reculant un peu, il lâcha la pierre et tira sa dague de son étui. Les jambes écartées, les yeux menaçants, il semblait défier Bak de venir le chercher.

Le policier dégaina sa propre dague. Ils se retrouvèrent face à face, à quatre pas l'un de l'autre, le souffle court, la sueur coulant sur leur visage et leur corps gris de poussière. Bak savait que son ennemi, bien qu'aussi fourbu que lui, se battrait avec l'énergie du désespoir.

Distinguant l'écho de pas précipités, Bak lança un rapide coup d'œil vers la piste. Le lieutenant et Kasaya, le chien en laisse courant à leur côté, arrivaient devant une longue file désordonnée de gardes, à environ deux cents pas.

Menna les regarda lui aussi, puis il sauta sur son adversaire en abattant sa dague. Bak esquiva, sentit la lame érafler son bras, la chaleur du sang qui sourdait de la blessure. Menna avança, profitant de son avantage pour le repousser vers le bord du gouffre. Bak se déplaça lentement sur le côté dans l'espoir de se rapprocher du bâton. Il détestait le combat à la dague, la proximité de la lame trompeuse capable de saigner un homme à blanc ou de léser un organe vital. Et, par-dessus tout, il redoutait de tomber.

L'officier de la garde avança, les traits déformés par un rictus, et se prépara à porter le coup final.

C'est alors que Bak écarta avec vigueur la main qui allait le frapper et écrasa son poing gauche sur le menton de Menna. Celui-ci secoua la tête pour s'éclaircir les idées, puis baissa les épaules et chargea comme un taureau furieux. Bak l'évita. Il ne se trouvait plus qu'à quelques pas du bâton – et du précipice. Menna tenta de s'interposer entre l'arme et lui, de l'obliger à reculer encore. En désespoir de cause, Bak lança sa dague. La lame fendit l'air et s'enfonça profondément dans l'épaule droite de l'officier.

Celui-ci se figea, porta sa main libre sur le manche humide. Il fixa avec incrédulité le sang qui suintait entre ses doigts, puis releva les yeux vers Bak. Il laissa échapper sa dague et tomba à genoux, respira à pleins poumons, toussa. Un filet de sang coula à la commissure de ses lèvres.

Bak s'approcha de lui. Kasaya, le lieutenant et Traqueur arrivèrent en courant. Un sergent et quelques gardes les talonnaient ; les autres, encore disséminés le long de la piste, ne tarderaient guère. Menna regarda les hommes qui se rassemblaient autour de lui. Plus tard, Bak songea que ce n'étaient pas eux qu'il voyait, mais le destin qui attendait l'esprit malin.

Non sans effort, Menna se leva. À la stupeur générale, il poussa Bak avec rudesse et se dirigea en titubant vers le bord de la falaise. Avant que quiconque ait compris son intention, il se jeta dans l'abîme.

Abasourdi, Bak s'approcha et plongea son regard dans le vide. Sur la pente abrupte d'une saillie rocheuse qui dominait l'arrière du temple, Menna gisait, les membres disloqués.

Kasaya et le lieutenant vinrent derrière lui et scrutèrent eux aussi le précipice. L'expression stupéfaite de l'officier se mua en soulagement.

— Nul ne pourrait survivre à une telle chute.

Bak hocha la tête.

— Il savait qu'il n'avait plus rien à espérer. En fait, il était déjà mort.

La brise porta vers eux l'écho de cris de joie assourdis par la distance.

— Regarde en bas, chef ! dit Kasaya en tendant le doigt.

On eût dit que tous les bâtisseurs du Djeser Djeserou s'étaient rassemblés sur la terrasse, parmi les statues et les tronçons de colonne, pour acclamer la mort de l'homme qui, ces dernières années, avait rempli leur existence de terreur, de souffrance et de deuils.

— Je ne comprends pas qu'ils aient opéré aussi longtemps en toute impunité, dit Ptahhotep, debout près de l'enclos, en secouant la tête. Les gardes des cimetières sont-ils à ce point aveugles ?

— Menna était leur officier supérieur, expliqua Bak en regardant son père par-dessus l'encolure de Défenseur, dont il peignait la longue crinière. Pas un instant ils ne l'ont soupçonné. Ainsi qu'un d'entre eux me l'a dit, comment auraient-ils imaginé qu'il soit coupable du crime précis qu'il était censé empêcher ?

— Au moins, ils auraient dû être plus vigilants, reprocha Amonked, près du père de Bak. Ils n'ont pas su défendre les lois du pays et satisfaire les exigences de Maât ; cet échec est impardonnable.

À côté de la chaise de l'intendant d'Amon, les porteurs étaient assis sous le sycomore, dans la clarté déclinante du soir. Malgré l'approche de la nuit, leur maître ne semblait pas pressé de partir.

Bak songea aux gardes avec lesquels il avait discuté avant de quitter le Djeser Djeserou. Assis sur leurs talons tout autour de lui, à l'ombre de leur cabane, ils étaient anéantis à l'idée d'avoir manqué à leur devoir et redoutaient les conséquences de leur faute.

— Ils méritent une punition, bien sûr, mais je ne serais pas trop dur envers eux, intendant. Hormis Pached, qui n'avait pas le temps de leur donner des instructions, personne n'était là pour les guider.

— Je suppose qu'il y a eu bien plus de profanations que nous ne l'imaginons, dont maintes avec la complicité d'un ou deux gardes, dit pensivement Pached. Pensez un peu à cette tentation ! Marcher jour après jour parmi les tombes en imaginant de fabuleux trésors sous leurs pieds.

Bak prit une poignée de crins et entreprit de démêler un nœud. Défenseur hennit doucement, pourtant il était sûr de ne pas lui faire mal.

— Pas même les prêtres n'échappent à la tentation. Kaemouaset m'a raconté une histoire si épouvantable qu'elle en ferait friser la barbe de cérémonie de notre souveraine.

Ptahhotep se déplaça pour mieux surveiller Kasaya, qui étalait une fine couche d'onguent sur les brûlures de Victoire.

— Païri et Houmaï ont-ils tout avoué avant de... ?

Il regarda d'un air interrogateur son fils et Amonked, qui ne lui avaient pas encore relaté exactement ce qui s'était passé.

— Avant d'absorber le poison ? acheva Bak. Non, mais ils en ont dit assez pour confirmer nos suppositions.

— Moi, je ne me serais pas donné la mort comme ça, déclara Kasaya en relevant la tête. J'aurais essayé de fuir, car je préférerais prendre une flèche dans le dos que de m'empoisonner.

Hori, perché sur le mur, mesurait une longueur de lin contre son bras. Au moyen d'un couteau aiguisé, il la coupa et la tendit au Medjai en lui demandant d'un ton méprisant :

— Comment auraient-ils pu s'enfuir ? Ils étaient cernés par les gardes royaux.

Kasaya foudroya son ami des yeux.

— Si Menna connaissait bien les pistes du désert, les pêcheurs aussi. Rappelle-toi qu'ils jouaient ensemble dans leur enfance et chassaient tous les trois lorsqu'ils étaient adolescents.

— À mon tour de te rafraîchir la mémoire ! répliqua Hori. Les gardes leur ont entravé les poignets et les chevilles avec de gros liens de cuir. Ensuite, au lieu de rester comme prévu sur la piste au-dessus du Djeser Djeserou, ils les ont conduits dans le village des ouvriers où ils les ont gardés prisonniers.

— Ils ont capturé ces deux-là en haut de la falaise avant qu'ils aient pu causer d'autres dégâts, lui opposa Kasaya, défendant les gardes plus pour le plaisir de discuter que par réelle conviction. Pouvaient-ils se douter que le pire de la bande allait se précipiter dans leurs bras ?

Bak se demanda comment il parviendrait à supporter ces chamailleries encore un mois, le temps que Thouti et les autres arrivent de Bouhen et qu'ils poursuivent ensemble le voyage vers Mennoufer. Il n'était pas parti depuis longtemps, mais tous lui manquaient déjà : Neboua, Imsiba, Noferi, ses Medjai – oui, chacun d'entre eux.

— Je sais que tu dois retourner dans la cité, dit-il à Amonked, mais, auparavant, veux-tu partager avec nous une jarre de vin pour fêter la disparition de l'esprit malin ?

Tandis que les trois hommes marchaient vers la maison, Ptahhotep demanda :

— Pourquoi les ouvriers sont-ils montés sur la terrasse ? Quelqu'un leur avait-il appris que tu pourchassais l'esprit malin au bord de la falaise ?

— Oui : Pached, répondit Bak, souriant malgré lui. Comme moi, sitôt qu'il vit Menna courir, il fut certain de sa culpabilité. Je l'avais averti de ne pas révéler l'identité de ce misérable, mais il ne put s'en empêcher. Comment l'en blâmer ? Aurais-je été capable de garder le silence, à sa place, après avoir vu mes ouvriers mourir ou rester estropiés – après avoir assisté à la destruction du projet le plus important de ma vie, par un individu malfaisant, déterminé à nuire ?

— Maintenant, racontez-moi tout depuis le commencement. Et dépêchez-vous ! s'exclama Ptahhotep, son sourire démentant sa feinte impatience. Voulez-vous que l'épouse d'Amonked envoie des serviteurs en pleine nuit, de peur qu'il ait été attaqué par des bandits ?

L'intendant d'Amon, qui était assis près du médecin sur un tabouret bas, sous le portique, ne parut guère troublé par cette possibilité. Il expliqua :

— Menna était le cousin de Païri et d'Houmaï. D'après le maire de la rive occidentale de Ouaset, les pêcheurs pillaient des tombes depuis qu'ils étaient enfants. Menna allait avec eux aussi souvent qu'il le pouvait.

Amonked but une gorgée de vin d'un rouge intense, qui fleurait le raisin frais, et claqua ses lèvres avec approbation.

— Un oncle qui habitait dans un des villages voisins se servait d'eux pour ramper dans les passages étroits.

— À la mort de l'oncle, ils ont continué à leur compte, continua Bak en s'asseyant sur le sol de terre à côté de son père. Grâce à ses années d'instruction, ils savaient quels types de tombeau renfermaient des pièces de valeur, et comment les repérer. Ils trouvaient bien assez de trésors pour être satisfaits, mais comme leur marché était local, ils devaient briser et fondre tous ces objets précieux pour récupérer l'or. Cela diminuait considérablement leurs profits.

— Les très belles pièces auraient éveillé la méfiance dans tout le pays de Kemet, convint Ptahhotep. Surtout proposées par de modestes pêcheurs.

Amonked prit un petit poisson salé dans un bol à ses pieds. Traqueur, étendu tout près, ouvrit un œil mais dédaigna les mets posés de manière si tentante devant lui.

— Ils auraient pu gagner leur vie honnêtement sur le fleuve, toutefois ils ont choisi de défier la déesse Maât. Pourquoi ont-ils préféré une voie si périlleuse ? Cela me dépasse.

— On pourrait en dire autant de Menna, remarqua Bak. Il avait appris à lire et à écrire, et était entré dans l'armée à un âge précoce. Tout concourait à ce qu'il mène une vie intègre, pourtant il se lança dans une quête éperdue des richesses.

— Peut-être avaient-ils cela dans le sang, observa le médecin, songeur.

— On ne peut être sûr de rien, bien entendu, toutefois Menna aurait pu tourner le dos à cette existence criminelle si le dieu Seth n'avait soufflé d'autres idées à son cœur.

Amonked s'interrompit pour déguster une gorgée de vin, puis ajouta :

— En tant que scribe, il accompagna plusieurs émissaires dans diverses cités-États à l'est de la

Grande Verte. Là-bas, il rencontra des gens qui désiraient posséder des objets appartenant à des nobles ou à des membres de la famille royale de Kemet.

— Des clients potentiels, commenta Ptahhotep.

Hochant la tête, Bak poursuivit :

— Voici environ six ans, il revint à Ouaset. Il fut d'abord affecté à la garnison, où il exerça dans le bureau des scribes du commandant. À nouveau, Seth daigna lui sourire. Sa première tâche consista à classer de vieux papyrus et à les porter aux Archives afin qu'ils y soient conservés. Il discerna immédiatement les possibilités qui s'offraient à lui et s'insinua dans les bonnes grâces du chef archiviste. En peu de temps, il apprit à mener des recherches et reçut toute latitude pour ce faire.

Ptahhotep prit une grosse jarre cylindrique au long col fin et remplit leurs bols.

— Ainsi, il disposait des mêmes documents que Kaemouaset et Hori.

— Et de bien d'autres encore, soupira Amonked avec tristesse. Nous ignorons combien de rouleaux il a détruits.

— Un homme capable d'un tel acte...

Bak posa la main sur l'épaule de son père pour l'apaiser. Le médecin serra les lèvres.

— Grâce à un document qu'il trouva il y a un peu plus de quatre ans, ils définirent l'emplacement d'une sépulture royale, le but ultime de tout piller de tombes au pays de Kemet. C'était la demeure d'éternité de Neferou, Grande Épouse royale de Nebhepetrê Mentouhotep, située dans la vallée où l'on construit à présent le Djeser Djeserou.

Bak lança un coup d'œil vers Hori et Kasaya qui s'approchaient de la maison dans l'obscurité grandissante, interrompant l'appel d'un oiseau de nuit.

— Le sépulcre avait été profané et son contenu volé ou détruit, toutefois ils découvrirent quelques bijoux dans une niche secrète. Des pièces d'une très grande valeur. Ils n'étaient jamais entrés dans un tombeau royal auparavant, et cela attisa leur cupidité.

— Les bijoux que nous avons trouvés à Bouhen provenaient de la tombe de Neferou, précisa Hori.

Il se laissa tomber près du chien pour lui frotter vigoureusement le crâne avec la jointure de ses phalanges, jusqu'à ce qu'un grondement sourd le dissuade de poursuivre un traitement aussi rude. Il ôta vivement sa main.

— En ce temps-là, la vallée était un lieu de solitude, dit Amonked, faisant passer à l'aide d'un peu de vin le poisson qu'il venait de savourer. Pensant que le tombeau de Neferou était de bon augure et présageait d'autres trésors aux alentours du temple, ils creusèrent et creusèrent encore. Ils trouvèrent et pillèrent plusieurs sépultures dans la vallée et dans les collines environnantes, mais aucune n'était royale. D'après ceux qui l'ont interrogé, Houmaï avait pu entrer et sortir de ces tombeaux en plein jour, sans que personne ne le sache. Il s'en est vanté devant eux.

— Soudain, Senenmout s'empara de la vallée, dit Bak en souriant. Il la revendiqua pour Hatchepsout, qui annonça son projet d'y construire son temple funéraire. On étudia le terrain, on posa les roches de fondation. On bâtit des cabanes d'ouvriers et non seulement on édifiait un temple durant la journée, mais on y restait la nuit.

— Dès cette époque, ils avaient commencé à utiliser des cruches de miel pour faire sortir les bijoux de Kemet. Et ils avaient appris à les vendre avec parcimonie, afin d'accroître leur valeur en maintenant l'offre inférieure à la demande.

Contemplant l'abri calciné au bout de l'enclos, Bak se représenta avec jubilation les trois complices, debout au bord de la falaise, regardant les ouvriers s'affairer sur le chantier telles des fourmis.

— Imagines-tu leur fureur, père, en comprenant qu'ils avaient fait monter la demande, mais avaient perdu leur meilleure source de bijoux précieux ? Pire encore, Menna trouva un papyrus qui mentionnait six tombes d'Ornements royaux – les plus précieuses beautés du harem –, situées quelque

part dans le temple de Mentouhotep. Des tombes qui, si elles étaient découvertes intactes, livreraient des pièces d'orfèvrerie inestimables. Ses cousins et lui brûlaient de les trouver, de faire main basse sur leurs merveilles, mais ils n'avaient aucun prétexte pour se rendre dans la vallée et inspecter le sol du sanctuaire en ruine.

— Une fois encore, un dieu plein de malice intervint... Seth, j'en jurerais, déclara Amonked.

— Il y a trois ans, Menna apprit que l'officier assurant la protection des cimetières devait être remplacé. Comme avec le chef archiviste, il s'attira l'amitié du fonctionnaire chargé de lui désigner un successeur. Il fut nommé.

— Est-ce alors qu'ils eurent l'idée d'inventer un esprit malin ? interrogea Kasaya, dont les doigts conservaient l'odeur âcre de l'onguent, en s'asseyant à côté d'Hori.

— Oui, peu après. S'ils voulaient trouver ces tombes, les ouvriers devaient rester à l'écart du vieux temple. Ils ne pouvaient agir en plein jour, mais pendant les heures dangereuses de la nuit, où rôdent les bêtes féroces et les ombres des défunts... Ma foi, y avait-il un meilleur moyen d'effrayer les bâtisseurs ?

— Cette idée était un trait de génie, estima Ptahhotep.

— Tu connais la suite, dit Bak. Les accidents, les blessés, les morts. On ne saura jamais lequel des trois infligea le plus de mal, mais Houmaï a avoué qu'ils contrefaisaient tous l'esprit malin et provoquaient les accidents. Il a confirmé mon hypothèse qu'Imen jouait un moindre rôle, et servait avant tout de guetteur. À coup sûr, Menna était le chef ; il réfléchissait et dressait les plans, mais tous étaient coupables.

— Menna a-t-il pillé la tombe la nuit où j'étais censé la garder ? demanda Kasaya. Ou a-t-il pu s'approprier les bracelets à un autre moment ?

— Qui sait ? répondit Bak avec un haussement d'épaules. Il est resté seul dans le sépulcre le temps que Kaemouaset en sorte et que les maçons descendent pour murer la chambre funéraire. Il a pu les dérober alors, sans que personne ne le sache.

— Et Montou ? interrogea Hori en agitant un petit poisson sous la truffe indifférente de Traqueur.

— Houmaï avait jeté la cruche brisée dans un monceau de gravats, au Djeser Djeserou, pensant qu'elle disparaîtrait pour toujours. Je suppose que Montou la trouva parmi les éclats de poterie qu'Ani avait ramassés pour lui. Il reconnut le dessin d'abeille – la propriété des pêcheurs n'était pas loin du domaine de son épouse – et il conçut l'idée de démasquer ceux qui se faisaient passer pour l'esprit malin. Au lieu de cela, Menna le surprit alors qu'il se cachait, et l'assassinat.

— Est-ce Menna qui incendia l'écurie alors que tu te trouvais à l'intérieur avec les chevaux ? demanda Ptahhotep avec amertume.

— Je ne peux l'affirmer. Je sais en revanche que c'est lui qui déclencha le glissement de terrain au-dessus du mur de soutènement sud.

Bak défit le nœud qui retenait un carré de lin à sa ceinture, en écarta les coins et le tendit pour que tous puissent voir. Sous la lumière tremblotante apparurent des dizaines de perles et d'amulettes aux couleurs indistinctes. Du bout du doigt, il en sépara deux du reste : l'une et l'autre étaient de minuscules perches en malachite.

— Son collier s'est rompu pendant que nous nous battions. J'ai ramassé tout cela après sa mort.

— Était-il à bord du bateau de pêche quand ses cousins ont renversé ma barque et tenté de nous tuer ?

— Non. L'idée venait de Païri, répondit Bak, qui se rembrunit en se rappelant cette nuit-là. Je pense que c'est seulement moi qu'il visait. Tu as eu la malchance de te trouver à mes côtés.

Un long silence s'ensuivit, qui fut brisé par Ptahhotep.

— Et les objets précieux qu'ils avaient accumulés pendant des années ? En a-t-on retrouvé quelques-uns ?

Bak renoua les coins de l'étoffe pour protéger son contenu et posa le petit paquet à côté de lui.

— Maïherperi a envoyé des hommes fouiller la maison des pêcheurs pendant que nous attendions Menna au Djeser Djeserou. Ils ont découvert vingt-trois pièces, dont un petit nombre provient du tombeau de Neferou, le reste de sépultures de courtisanes. Toutes attendaient d'être écoulées hors de Kemet.

— De superbes objets, qui font honneur au bon goût de nos ancêtres, intervint Amonked.

— Et devine un peu où ils les cachaient ?

Hori, un sourire radieux aux lèvres et la voix surexcitée, était beaucoup trop impatient de répondre à sa propre question pour attendre une proposition.

— Dans une vieille ruche vide, au milieu d'autres occupées par les abeilles !

Un grand papillon de nuit vola vers la flamme d'une torche plantée dans la terre, assez loin du portique pour tenir les insectes volants à distance. Un bref grésillement signala sa triste fin. Bak entendit un léger bruit de sabots dans l'enclos, tandis que le cri d'un chacal provoquait les aboiements de tous les chiens des environs. Les oreilles dressées, Traqueur ne broncha pas, mais se contenta d'identifier ses voisins de la gent canine. Un petit feu brûlait sous le sycomore, et l'on distinguait à travers la nuit les voix basses des porteurs attendant Amonked. L'odeur des mets qu'ils avaient partagés – des pigeons braisés et des oignons un peu trop frits – persistait dans l'air et rappelait à Bak la nécessité de rebâtir l'abri dans l'enclos. Les ouvriers du Djeser Djeserou avaient proposé avec un empressement touchant de fabriquer des briques et de construire une écurie digne de ce nom pour l'homme qui avait risqué sa vie afin de sauver la leur.

Hori déposa de petits os dans un plat et se lécha les doigts.

— Maintenant que nous avons trouvé les tombes des princesses...

— Des Ornaments royaux, lui rappela Bak avec un sourire.

Le scribe ignora cette rectification.

— Va-t-on les ouvrir afin que les prêtres puissent en inspecter le contenu ? Et nous, est-ce qu'on pourra le voir ?

— Peut-être qu'elles ont été profanées il y a très longtemps et qu'elles sont vides, à présent, remarqua Kasaya.

Amonked se resservit de la volaille.

— Elles sont en sécurité ainsi, et je ne vois aucune raison de les dégager. Je recommanderai à ma cousine de les laisser intactes.

Sous le portique, Bak et son père regardaient Amonked et ses porteurs s'éloigner sur le sentier au clair de lune, par-delà l'enclos. Hori et Kasaya faisaient route avec eux et les quitteraient au bord du fleuve, où chacun regagnerait la maison de ses parents. Tandis que leurs silhouettes s'estompaient dans le noir, Bak dégagea la torche du sol, la posa et jeta du sable sur la flamme languissante. Il se sentait las et aspirait à s'allonger sur sa natte. Néanmoins, il éprouvait une profonde satisfaction. Il avait accompli sa tâche et pouvait se distraire à sa guise. Ses chevaux avaient besoin d'exercice. L'esquif de son père lui faisait signe. Même aider les ouvriers à rebâtir l'abri serait une agréable occupation.

Tout en rassemblant les assiettes et les bols, Ptahhotep l'interrogea :

— On n'a pas dit un mot au sujet de Senemout, mon fils. T'a-t-il parlé ? T'a-t-il félicité ?

Bak éclata de rire.

— Il a quitté le Djeser Djeserou à l'instant où Menna est tombé dans le vide. Le temps que j'arrive au temple, il était sans doute déjà sur le fleuve, en train d'embarquer pour passer sur l'autre rive.

— Le porc !

— Père ! dit Bak, le prenant par les épaules en souriant. J'ai obtenu une récompense suffisante en

regardant le visage des ouvriers, lorsqu'ils m'ont exprimé leur soulagement d'être affranchis de la terreur.

— À coup sûr, Amonked dira à notre souveraine que tu mérites l'or de la vaillance.

Bak ne répondit pas. Tout au fond de son cœur, il savait qu'il ne recevrait jamais de mouche d'or aussi longtemps que Maakarê Hatchepsout resterait sur le trône.

FIN

[1] Haute-Nubie. (N.d.T.)

[2] Région de Syrie. (N.d.T.)

[3] Populations d'Anatolie vaincues par les Hittites. (N.d.T.)

[4] Mentouhotep I^{er}. (N.d.T.)

[5] Basse-Nubie. (N.d.T.)

[6] Touthmosis III. (N.d.T.)

[7] Voir Sous l'œil d'Horus, 10/18, n°3557. (N.d.T.)

[8] Titre donné à des personnages de haut rang, officiant au sommet de la hiérarchie d'un culte dû à un dieu. (N.d.T.)

[9] Aménophis I^{er}. (N.d.T.)

[10] Fondatrice de la XVIII^e dynastie avec son époux Ahmosis I^{er}, elle fut divinisée et considérée comme leur protectrice par les ouvriers des tombes royales. (N.d.T.)

[11] La Vallée des Rois. (N.d.T.)

[12] Touthmosis I^{er}. (N.d.T.)

[13] Esna. (N.d.T.)

[14] Mort reconnu innocent de toute mauvaise action durant sa vie. (N.d.T.)

[15] Grande fête annuelle qui avait lieu à Thèbes pendant les crues du Nil, en l'honneur d'Amon. (N.d.T.)

[16] La Phénicie. (N.d.T.)

[17] La Crête. (N.d.T.)

[18] Lors de cette fête annuelle, où la statue d'Amon traversait le Nil pour se rendre dans les temples funéraires des rois, les Thébains honoraient leurs morts en festoyant dans la nécropole. (N.d.T.)